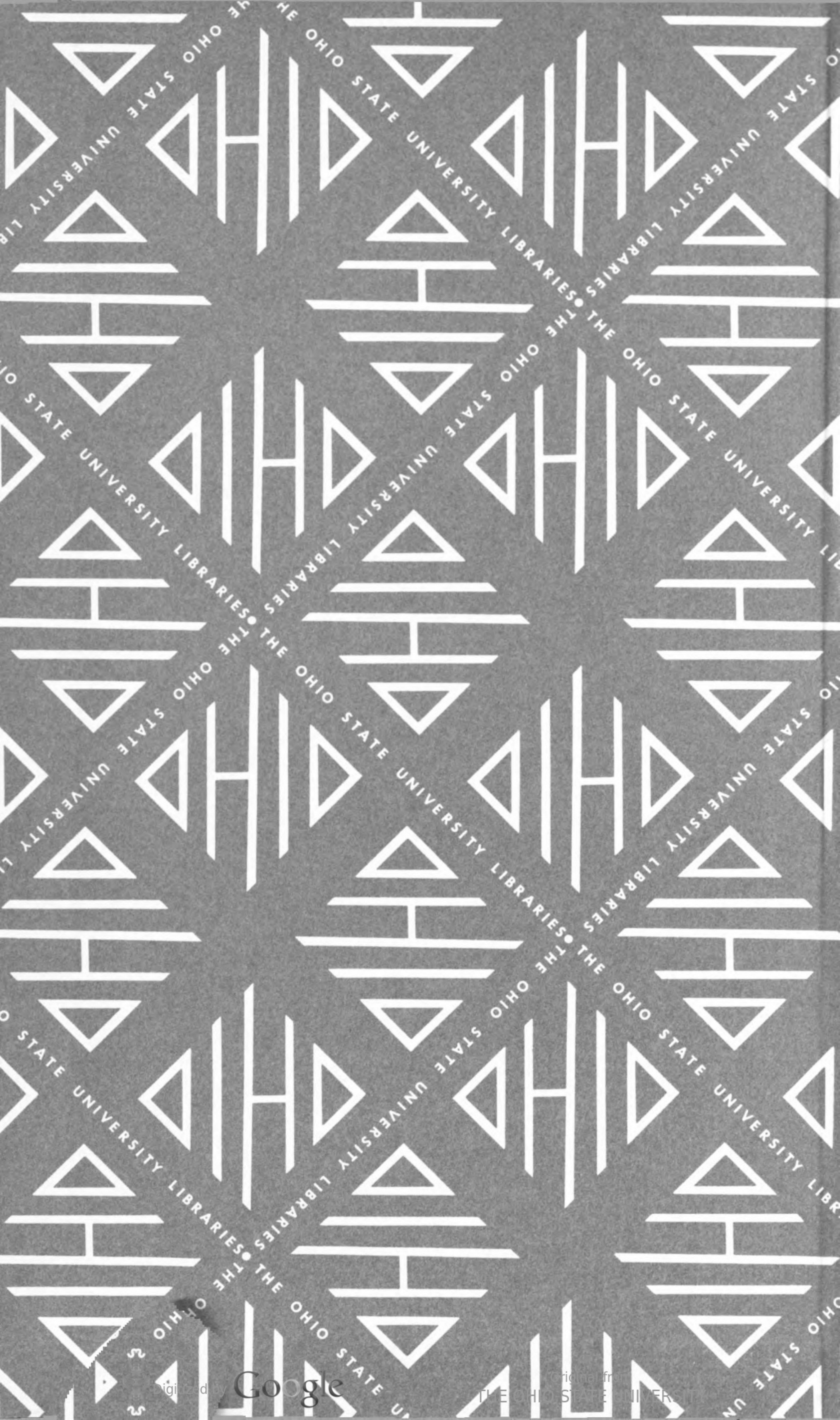
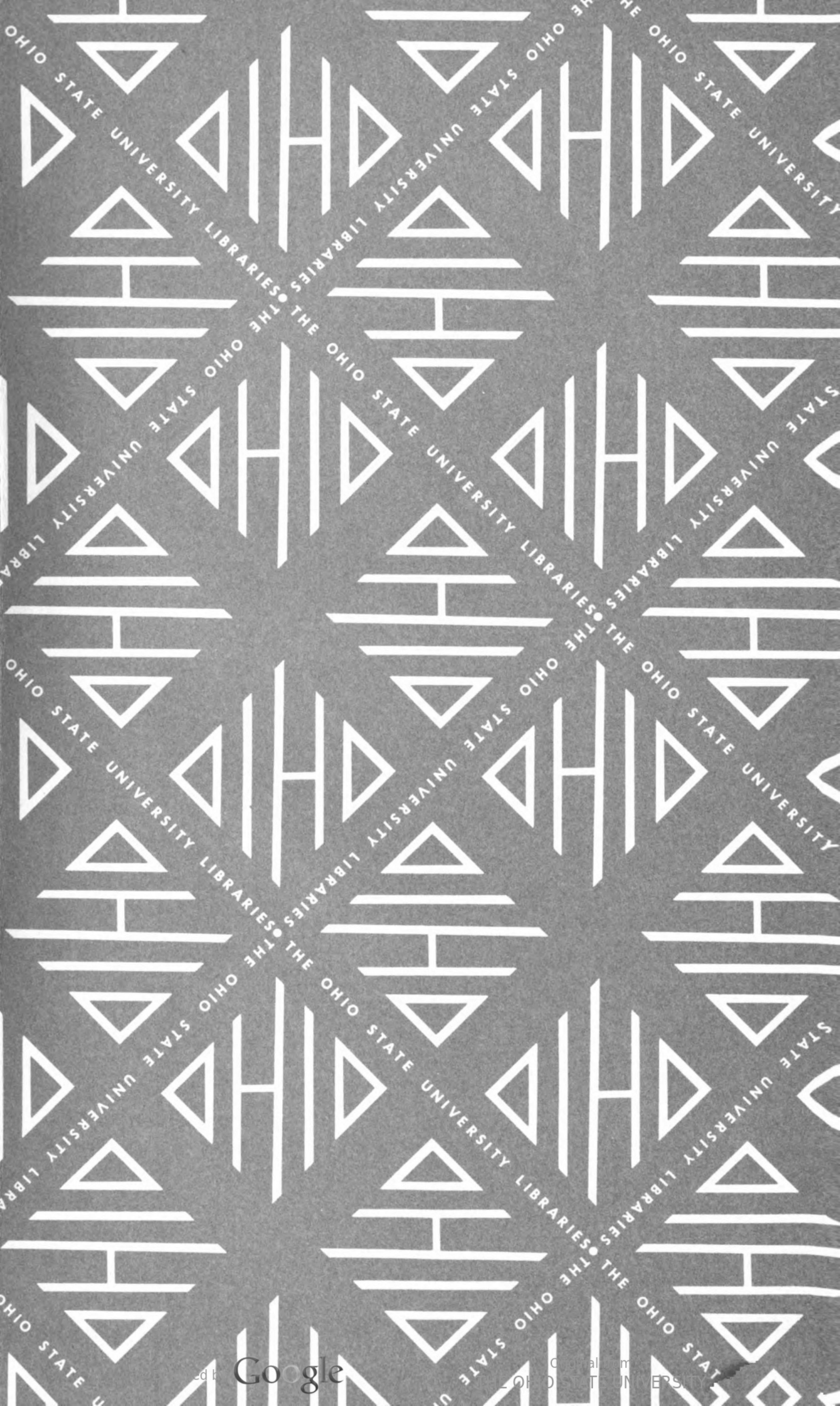






R E V U E
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
D U M A I N E

REVUE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU MAINE

TOME SOIXANTE-HUITIÈME

ANNÉE 1910. — SECOND SEMESTRE



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

MAISON DITE DE LA REINE BÉRENGÈRE, 11, GRANDE-RUE
AU MANS

MAMERS	LE MANS
IMPRIMERIE FLEURY	A. DE SAINT-DENIS
28, Place de la République.	Libraire, Place Saint-Nicolas.

1910

DC 611
M221 R5
v. 68

REVUE
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DU MAINE

TOME LXVIII. — PREMIÈRE LIVRAISON

ANNÉE 1910. — SECOND SEMESTRE



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ
MAISON DITE DE LA REINE BÉRENGÈRE, GRANDE-RUE, 11,
AU MANS

MAMERS
IMPRIMERIE FLEURY
28, Place de la République.

LE MANS
A. DE SAINT-DENIS
Libraire, Place Saint-Nicolas.

1910

S O M M A I R E
DE LA
QUATRIÈME LIVRAISON DE 1910

- 1^o ESSAI HISTORIQUE SUR VERDELLES, par M. ED. DE
LORIÈRE. Page 5
- 2^o LES TRAVAUX DE L'ÉGLISE DE VILLAINES-LA-GOSNAIS,
DE 1542 A 1547, par M. le chanoine L. FROGER. Page 20
- 3^o PONTVALLAIN (*suite*), par M. HENRI ROQUET. Page 28
- 4^o LES ÉGLISES DU MANS, par MM. GABRIEL FLEURY et
ROBERT TRIGER. Page 64
- 5^o CHRONIQUE : Le Congrès archéologique de France au
Mans, le 18 juin 1910. — Distinctions honorifiques
décernées aux membres de la Société. — Nécrologies :
MM. de La Beaulière et Léopold Delisle. — Don à la
bibliothèque de la Société. Page 00
-

ESSAI HISTORIQUE

SUR

VERDELLES

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIERS SEIGNEURS

Si, pour sacrifier à un usage suranné, nous voulions donner une exergue à ce travail, pourrions-nous en choisir une autre que celle placée par M. le baron de Wismes en tête de son chapitre de Verdelles, dans son bel ouvrage : « *Le Maine et l'Anjou.* » ? Ces vers de Théophile Gautier semblent en effet avoir été écrits pour notre sujet :

« Quand je vais poursuivant mes courses poétiques,
» Je m'arrête surtout aux vieux châteaux gothiques ;
» J'aime leurs toits d'ardoise aux reflets bleus et gris,
» Aux faites couronnés d'arbustes rabougris,
» Leurs pignons anguleux, leurs tourelles aiguës,
» Dans les réseaux de plomb, leurs vitres exigües,

» Leurs ponts-levis tremblants, leurs portails blasonnés,
» De monstres, de griffons, bizarrement ornés,
» Leurs larges escaliers aux marches colossales,
» Leurs corridors sans fin et leurs immenses salles
» Où, comme une voix faible, erre et gémit le vent,
» Où, recueilli dans moi, je m'égare rêvant,
» Paré de souvenirs d'amour et de féerie,
» Le brillant moyen-âge et la chevalerie. »

Il eut alors semblé naturel que tous, savants, archéologues, poètes, écrivains en quête d'aventures, architectes, curieux attirés par l'attrait de l'inconnu, auraient dû accourir vers le vieux manoir, l'admirer selon son mérite, puis, mêlant les fictions de l'imagination aux réalités de l'histoire, en faire le sujet d'études approfondies pour les uns et de compositions romantiques pour les autres. Hélas ! la voix du baron de Wismes est restée sans échos jusqu'ici, croyons-nous. Seule, est venue s'abattre sur ces vieux murs la multitude banale des touristes, parmi lesquels nombre de barbares ou de vaniteux, qui, sans comprendre la poésie de la pierre ni l'art du constructeur, ont marqué stupidement leur passage par des noms et des dates.

Combien de fois n'avons-nous pas souffert de cet abandon et de ces mutilations déshonorantes, appelant de nos vœux un consciencieux érudit, qui puisse venger l'art outragé, évoquer enfin l'âme d'un monument, dont les restes si élégants sont pleins de promesses en tous genres. Ce vengeur s'est rencontré ; un architecte distingué se propose, avec la sure compétence que lui donne son talent, de retracer les constructions du manoir, d'en faire revivre les beautés, exposer et comparer les méthodes employées, raconter les difficultés vaincues, d'offrir enfin à l'admiration des connaisseurs ce bijou d'architecture, qu'on peut appeler « le joyau de la Sarthe ». L'imprudente insistance d'un ami veut qu'à cette étude, nous joignons quelques notes sur l'histoire même du château et de ses habitants. Nous nous acquitterons le mieux possible de notre tâche, en complétant nos auteurs mancéaux, Le Paige, Pesche et Cauvin, qui ne parlent de Verdelles qu'en termes trop succincts, joignant à une description matérielle extrêmement sommaire, un aperçu trop hâtif du rôle qu'il joua dans l'histoire locale, et une simple nomenclature de ses possesseurs. Ce travail comprendra donc deux parties :

la première, historique, qui servira de prologue à la seconde, qui sera descriptive, architecturale et illustrée.

Le château (1) est assis non loin des bords de la Vaigre, dont les eaux passent à moins de cent mètres ; peut-être baignaient-elles le pied des murs autrefois. L'horizon peu étendu du côté de l'est, s'ouvre au nord et au sud sur une admirable coulée de prairies au milieu desquelles serpentent les sinuosités de la rivière. Au couchant un coteau assez élevé et rapide, que couronnaient anciennement de hautes futaies, domine l'habitation, dont il masque la vue ; aussi n'est-ce pas à plus de cinquante mètres devant lui que le visiteur découvre Verdelles. Le château se présente alors comme un faisceau de tours, les unes plus hautes, les autres plus basses, les unes carrées, les autres polygonales, accolées sans ordre apparent autour d'un noyau central, et reliées ensemble tantôt par un cul-de-lampe, tantôt par une superposition de balcons desservant chaque étage. L'aspect général indique l'extrême fin du moyen-âge ; si l'on y trouve encore des traces de fortification, du moins l'austérité des nécessités de la guerre se cache-t-elle sous la profusion des ornements qui en font une riante et agréable demeure, largement ajourée. Il semble d'ailleurs que le rez-de-chaussée seul ait gardé trace des dispositions militaires ; la porte d'entrée, en effet, est dissimulée par sa position perpendiculaire à l'arrivée, et des meurtrières habilement pratiquées

(1) Les documents d'après lesquels cette étude a été composée proviennent tous : 1^o De l'inventaire des titres de Champagne-Hommet, 4 volumes in-4^o, aux Archives de la Sarthe ; 2^o d'une étude fort intéressante publiée par M. le marquis de Beauchesne, dans le *Journal de Sablé*, et intitulée *Promenade pittoresque et archéologique à travers le canton de Sablé* ; là surtout ont été pris les renseignements sur la mort et les alliances de Messieurs de Juigné ; 3^o de l'étude de M. l'abbé Foucault, intitulée : *Histoire religieuse et féodale de la paroisse de Poillé*. (*Revue historique et archéologique du Maine*, tomes XLV et XLVI.) L'auteur a, lui aussi, principalement puisé aux sources de l'Inventaire de C. H.

Dans le cours du récit, nous ne mentionnerons donc que les sources différentes des trois études que nous venons de citer.

dans les sous-sols, servaient à tenir en respect les assaillants par d'ingénieux flanquements, où l'on commence à voir les germes du tracé bastionné, que perfectionnèrent si bien plus tard Errard de Bar-le-Duc, et Vauban. De fossés, il n'y en a plus trace actuellement : mais l'ouverture de ces meurtrières, actuellement trop rapprochées du sol, d'une part, et de l'autre, l'encastrement dans le mur du pont-levis d'une petite porte, prouvent sans conteste qu'ils existaient autrefois. D'abondantes sources d'eaux vives, qui descendent du coteau, pouvaient les alimenter. Quant aux machicoulis, qui couronnent deux tours seulement, peut-être auraient-ils pu servir ; peut-être aussi ne sont-ils là que pour l'ornement ; en somme, ce n'est plus la forteresse, c'est encore la maison forte.

De l'intérieur, nous ne dirons rien, sinon que le gothique le plus fleuri s'y mêle à chaque instant à l'art de la Renaissance. L'architecte semble avoir pris à tâche d'appliquer les solutions les plus compliquées à la résolution des problèmes d'apparence la plus simple : mais, il le fait avec une si profonde possession de son art, et une telle sûreté d'exécution que l'effort ne s'y manifeste nulle part, et que l'ensemble conserve une unité surprenante dans la diversité de ses différents aspects. On sent que Verdelles a été conçu d'un seul jet par le cerveau d'un des génies anonymes dont cette époque était si prodigue. D'ailleurs, le lecteur jugera par lui-même dans la partie architecturale de cette étude.

Pesche et le baron de Wismes font dériver le nom de Verdelles de *Viridus* ou *Verdelaye*, forêt verte, ou grands bois en langue celtique. Cette étymologie, que rien ne prouve, ni ne contredit, a pour elle l'avantage d'une pittoresque évocation. Verdelles, actuellement sur le territoire de la commune de Poillé, canton de Brûlon, existait certainement comme habitation, avant le château actuel. Sis dans l'ancienne Champagne-Hommet, dont les origines sont si

obscurcs et si discutées, il appartenait à la famille Lenfant, qui possédait aussi la seigneurie de Poillé et le fief si important de Varennes. Mais ces deux dernières terres relevaient de la baronnie de Château-du-Loir, tandis que la Champagne-Hommet a toujours relevé de Laval, de son comté et de ses seigneurs. Le dictionnaire (1) de Pesche, d'ailleurs ; commet une erreur, en désignant Verdelles, comme le siège de la seigneurie de Champagne-Hommet ; il le devint au début du XVII^e siècle seulement, ainsi que nous le verrons ; mais à l'origine, les seigneurs de cette terre n'étaient que sénéchaux, et le centre du fief, où se rendaient les aveux et hommages, était le Grand-Deneré, situé sur les bords de la même rivière de la Vaigre, dans la commune actuelle d'Avoise. Il ne reste absolument rien de ce passé glorieux dans la ferme qui porte ce nom de nos jours. Le remblai du chemin de fer de la ligne du Mans à Angers a même recouvert l'ancienne motte féodale. Cette rectification préliminaire était nécessaire, puisque sans elle le point de départ de l'histoire de Verdelles eut été faussé, et le lecteur se basant sur les données fournies par les auteurs manceaux, aurait pu se plaindre d'une confusion.

Dès le XII^e siècle certainement, et peut-être auparavant, la famille Lenfant habitait à Verdelles. Hamelin Lenfant en est cité comme possesseur à certe époque, dans l'aveu rendu le 3 avril 1402 par Jeanne du Chastelet, veuve de Séguin de Mellay à Jeanne de Beaumont, dame de Hommet et de Champagne. Ce premier seigneur que nous connaissions, assista comme témoin à plusieurs actes relatifs au prieuré d'Auvers-le-Hamon, à la fin du XII^e siècle, puis signa un traité de paix en 1199 avec Guy VI de Laval : il avait épousé Hélène dont l'historien de la paroisse de Poillé, ne donne pas la parenté !

Le château passa ensuite d'une façon inconnue, par héri-

(1) Pesche, *Dictionnaire topographique, historique et statistique de la Sarthe*, I, 273 ; VI, 472.

tage, croyons-nous, dans la famille de Mellay, où nous le trouvons en 1373 en possession de Séguin de Mellay.

Cette famille était peut-être originaire du bourg de Meslay (Mayenne) dont elle possédait le château, qui fut détruit par les Anglais au commencement du XV^e siècle. Le 7 janvier 1372 (v. s.) Séguin conclut avec Foulques Lenfant, troisième du nom, une transaction, par laquelle il lui cédait la sénéchaussée de Champagne (1), « générale-
» ralement avecques toutes les choses qui y appartiennent,
» quelles qu'elles soient, ne comment elles sont nommées
» ne appelées, si et en la manière que luy et ses prédé-
» cesseurs la ont antiennement tenue, possédée et exploitée
» sans en rien excepter ny y retenir en ladite sénéchaussée
» ne en aucunes des choses appartenant à ycelle..... » Incontestablement les Lenfant détenaient cette charge de juridiction depuis fort longtemps, puisqu'en 1190, le *Cartulaire de la Couture* nous montre déjà Foulques Lenfant, sénéchal de Champagne-Hommet ; il était contemporain d'Hamelin. Nous ignorons quels purent être les motifs qui déterminèrent cette mutation ; mais quels qu'ils puissent avoir été, cette qualification honorifique qui grandissait les Mellay, seigneurs de Verdelles, au détriment des seigneurs de Varennes sur le territoire de Poillé, devait être dans la suite l'origine d'une rivalité, dont les conséquences se sont fait sentir jusqu'en 1789. Les clauses du contrat furent du côté de Foulques Lenfant, en outre de l'abandon de son titre de sénéchal, la renonciation à un droit d'enfeu dans l'église d'Auvers, et à une rente de 16 sols, sur le domaine de Villiers ; il retenait cependant une foi et hommage que lui devait la dame du Plessis d'Auvers, et qu'il affermait au seigneur de Verdelles, moyennant une paire de gants à la Toussaint de chaque année ; il transportait naturellement au nouveau possesseur l'obligation de faire sa foy et

(1) Voir Pièces justificatives, I.



hommage pour la charge de sénéchal au seigneur de Laval, et de faire quinze jours de garde à son château. Quant à Séguin de Mellay, il ne donnait en échange que des rentes en septiers de seigle et en argent. Cette transaction semble bien être purement un achat !

Jamais un acte n'est trop explicite, ni trop clair ; nos deux puissants voisins s'en aperçurent au bout de quelques mois, et regrettèrent sans doute la hâte avec laquelle ils avaient conclu. Dès l'année suivante, en effet, naquirent des contestations, qui nécessitèrent une nouvelle détermination des droits. Les échanges étaient mal définis, les rentes mal assises et irrégulièrement payées par des créanciers, en retard de cinq ans ; enfin certains droits de pêche et de terrains de chasse, avaient amené des procès, nécessité des exploits d'huissiers, et fait entamer une procédure embrouillée à cause des droits de sénéchaussée transportés du vendeur à l'acheteur. Le 17 mai 1375, les deux parties contractantes, Séguin de Mellay, écuyer, seigneur de Verdelles, et Foulques Lenfant, chevalier, seigneur de Varennes, décident d'un commun accord d'annuler toutes les poursuites entamées ; puis, ils reconnaissent loyalement, en se basant sur la convention de 1373, les rentes respectivement dues par chacun, et enfin précisent la délimitation exacte des droits de pêche, et de chasse dans leurs bois, « ce fut donné au jour de jeudy » prochain après le dimanche où l'on chante en sainte » Église *Jubilate*, l'an mil trois cent septante et cinq. »

Séguin de Mellay mourut avant 1402. Il reçoit en effet en 1396, 1397, 1398, 1399, des aveux ou déclaration des terres de différents personnages, peu connus, Gervais Galloays, pour la Galleoisière, Hamelin Moreau, pour son domaine de Nocrifve, Gervais de Mellay, un parent évidemment, pour le Plessis-Godehot, etc. Le silence se fait ensuite sur son nom, et le 3 avril 1402, sa veuve rend au seigneur de Laval un aveu pour la terre de Verdelles, le premier en date que

nous ayions et comme tel assez important pour que nous jugions intéressant de le reproduire ici dans ses parties principales.

« De vous, tres noble et puissante dame, Madame
» Jehanne de Beaumont, dame de Hommet et de Cham-
» pagne, je, Jehanne du Chastelet, veuve de Séguin de
» Mellay, jadis mon seigneur espoux, au nom et comme
» ayant bail de Guillaume, mon fils, myneur d'ans, cognois
» devoir être six fois fame de foy lige au regard de votre
» chatellenye de Champagne, à cause de la terre et apparte-
» nances de Verdelles, qui fut à mondit seigneur espoux.
» Cest assavoir la première foy à cause des habergement et
» domaine de Verdelles avec la tierce partie pour indivis
» du moulin à bled du Petit Val de Poillé, et de tout le
» moulin foulleretz du dict lieu, et aussy des féaiges anciens
» de la dite terre de Verdelles et de tel droit comme j'ay
» et puis avoir ez boys et landes de Belletain, et en la
» rivière de Vaigre. Item, la deuxième foy pour raison de
» la mestayrie de Pasqueraye, des étangs de Guinebault,
» et de l'étang des Landes, pour tant comme il y en a en
» voustre dite chatellenye de Champagne. Item; la tierce foy
» à causé des deux habergements de Poillé, dont feu
» Gervaise de Mellay, ayeule de mon dit seigneur, acquitta
» les foyes et hommages de *feu Hamelin Lenffant, jadis*
» *seigneur de Verdelles*, qui luy étaient deues à cause
» d'iceux deux habergements. Item, la quarte foy à cause
» des deux parts par indivis, des fours à ban et moulin à
» bled du Petit Val de Poillé. Item, la cinquième foy pour
» raison de la vigne du pont de Poillé. Item, la sixième foy
» à cause de journée de deux hommes faulcheurs de pré ou
» environ sis èz prés de St Denis qui furent au feu
» seigneur de Varennes. O tel droit de justice et voirie,
» haulte, moyenne et basse, tant ez grands chemins
» que dehors, comme les prédécesseurs de mon dict

» seigneur et luy ont accoutumé avoir en chacune des
» dites chouses dessus divisées qui furent anciennement
» de la dite terre de Verdelles. Et par raison de toutes
» les chouses dessus dites qui furent en la dite terre
» de Verdelles, tenues de vous aux dits six foyes et
» hommages liges, excepté du droit que j'ay en la dite
» rivière de Vaigre au nom de dessus, vous doibs et suis
» tenue paier, rendre et continuer soixante et six sols tour-
» nois de taille par chacun an au terme de l'Angevine o
» avenant semonce, et six sols tournois de rente, par
» chacun an au dit terme, o avenant semonce, à cause du
» droit que j'ay en la dite rivière de Vaigre, comme dit est,
» et aussi vous en doibs et suis tenue faire à cause de toutes
» ycelles chouses, pleiges, gaiges et obéissance tels comme
» fame de foy de six foyes liges doit à sa dame de fié de foy
» de six foyes liges. Je Jehanne, dessus dicte, comme bail
» de mon dit fils, cognois devoir être fame de foy lige au
» regard de voustre dite chastellenye à cause des feaiges
» que le feu père de mon dit seigneur acquit de feu Macé,
» seigneur de Thaumaisin, o telle voirie et seigneurie,
» comme les prédécesseurs de mon dit seigneur et luy sont
» accoutumés avoir en iceux féaiges, et par raison des dits
» féaiges, vous doibs et suis tenue faire, pleige, gaige, droit
» et obéissance tel comme fame de fié de foy lige doit à
» sa dame de fié de foy lige, et aussy vous en doibs et suis
» tenue paier et compter ma porcion de quarante sous tour-
» nois de taille par chacun an au terme de l'Angevigne que
» le seigneur de Thaumaisin vous est tenu faire à cause de
» sa terre de Thaumaisin, en tant et pour tant comme
» icelle taille pourrait escheoir sur iceux féaiges, au re-
» gard de la dite terre de Thaumaisin, en cas toutefois que
» le seigneur de Thaumaisin ne vous pairait et continuerait
» les quarante sous de taille. Item cognois être votre fame
» de foy lige en mon nom privé au regard de voustre dite
» chatellenye pour raison de vingt six sols de rente tournois

» que j'ay droit d'avoir sur les chouses que tient à présent
» Jamet Fortin au Petit Val de Poillé..... laquelle rente fut
» l'acquest de feu mon dit seigneur et de moy, et pour
» raison de ce vous doibs et suis tenue faire pleige..... En
» tesmoins de ce, je vous rends ce présent escript scellé
» de mon propre scel, pour ce que feu mon dict seigneur
» espoux fut appelé en jugement de voustre dite cour de
» Champagne pour bailler les dits aveux, ce à quoi il se
» assentit autrefois. O protestation..... »

Cet aveu incomplet, puisqu'il ne donne pas la description du domaine de fief, le nom des hommages, ni celui des censitaires, nous fait entrevoir cependant l'importance de Verdelles, dont les possesseurs sont tenus à huit hommages liges ; d'autre part, il nous donne l'intéressant renseignement sur les rapports avec le château de Thomazin, en la paroisse de Chantenay.

Laissons six ans s'écouler ; nous rencontrons alors un document de premier ordre dans l'aveu rendu par la châtelaine de Champagne-Hommet, Jeanne de Beaumont, au seigneur de Laval, le 15 mai 1408. Nous allons y trouver la vraie situation de notre seigneurie, son importance réelle, mais surtout les droits, devoirs et profits du sénéchal, la base d'où il tire sa puissance de juridiction, qui s'appuie sur les droits du seigneur souverain, et enfin le mécanisme de cette charge, que nous pourrons déduire facilement des employés subalternes que le sénéchal devait fournir par lui-même.

« De vous tres noble et tres puissant seigneur, monsei-
» gneur de Laval et de Vitré, Je, Jehanne de Beaumont,
» veuve de monseigneur Guillaume de Beaumont, Villiers,
» chevalier, sire de Hommet, jadis mon cher espoux,
» cognois être femme de foy lige au regard de votre
» baronnie de Laval par raison et à cause de ma terre et

» chatellenye de Champagne, tant en domaines, fiefs, justice et seigneuries que autrement, de laquelle la déclaration s'ensuyt, et premièrement :

» Les domaines, c'est assavoir, le domaine de Deneré
« et la Motte où souloit estre anciennement le chastel du
» dit lieu avecques les douves et cloysons d'ycelle contenant ycelluy domaine soixante journaux de terre arable
» ou environ..... Item..... Item..... Item..... »

Interrompons ici un instant la lecture de cette pièce pour faire remarquer que voici bien prouvée l'existence de l'ancien siège de la Champagne-Hommet, ainsi que nous l'avions affirmé au début ; tous les aveux rendus à Laval désignent le Grand-Deneré comme le centre primitif du fief, et tous les aveux rendus à Champagne-Hommet, de même que les prises de possession de cette seigneurie par de nouveaux propriétaires, se font à ce même Deneré, jusqu'au commencement du XVII^e siècle. Le doute n'est donc pas permis. Remarquons toutefois en passant que dès 1408, ce château est complètement ruiné ; il ne reste que les douves, les murs, « cloysons », et... le souvenir, « la motte où souloit estre anciennement le chastel du dit lieu..... » ! Ces quelques mots pleins de mélancolie cependant font naître quelques réflexions que nous livrons aux érudits : ce château bâti sur une motte, naturellement factice, ne rappelle-t-il par les fortifications carolingiennes ? Ce serait par conséquent, un appoint sérieux à l'opinion qui désigne la Champagne-Hommet comme un des plus anciens fiefs qui aient existé ? Mais revenons à notre aveu de Jeanne de Beaumont, dont nous extrayons seulement ce qui concerne notre sujet.

« Item s'ensuyt la déclaration des fiefs et hommages
» qui me sont deus au regard de ma dite terre et chatellenye..... Premièrement :

» Messire Jehan de Laval, chevalier, foy et hommage lige
» pour raison des chouses du Cloux de Viré, sises en
» Avesse.

» Jehanne du Chastelet, veuve du feu seigneur de Mellay,
» comme ayant le bail du fils myneur d'ans du dit feu et
» d'elle, six foyes et hommages liges, à cause des chouses
» cy après déclarées, c'est assavoir,..... (comme dans l'aveu
» précédent de 1402.)

» La dite Jehanne, au nom que dit est, foy et hommage
» lige à cause de ses féaiges qui partirent de Thoumais.

» La dite Jehanne du Chastelet en son privé nom foy et
» hommage lige à cause de 20 sols..... sur les chouses que
» tient Jacques Fortin au Petit Val de Poillé.

» Item la dite Jehanne au nom que dessus, foy et hommage
» lige, à cause de son usage de Belletain, mais de présent,
» elle me le contredit.

.

» Item en ma dite terre et chatellenye de Champagne,
» j'ai toute justice et juridiction haulte et basse ès chemins
» et en dehors, et tout ce qui en dépend et peut dépendre
» comme à dame et seigneur châtelain appartient et peut
» compéter et appartenir selon la coutume du pays: et
» avecques ce, ay plusieurs beaux droits, noblesses, libertés
» et franchises en ma dite terre et entre les autres, j'ai le
» droit de faire exécuter les malfaiteurs qui ont desservi, à
» être pendus, et les faire pendre aux hormeaux anciens
» estans sur les grands chemins de ma dite terre, et en
» outre quand aucuns malfaiteurs sont prins et mis en ma
» prison de Poillé, le seigneur de Verdelles comme séné-
» chal faye de ma dite terre de Champagne est tenu de les
» garder pour la première nuit à ses périls, et au surplus
» mes hommes et sujets estant en ma dite terre de Cham-
» paigne sont tenus de me les garder les uns après les
» autres et de les mener et mettre ès autres prisons de ville
» en ville pour ma dite terre de Champagne, c'est assavoir

» à Chantenay, Fontenay, Avessé, Poillé, Chevillé et Juigné,
» et de les garder chacun au droit soy en chacune des dites
» villes ; et avecques ce droit, le dit seigneur de Verdelles,
» comme sénéchal dessus dit, (devra) faire exécuter à ses
» dépens les malfaiteurs jugés et condamnés par ma cour
» de Champagne, et fournir de sénéchal à tenir mes assises
» du dit lieu, et d'un clerc à faire les escriptures de ma dite
» court, et aussy d'ung sergent pour exercer l'office de la
» sénéchaussée, et pour semondre et faire payer les tailles
» qui me sont deues en ma dite terre de Champagne. Les-
» quels officiers il est tenu de présenter à moy ou à mes
» officiers pour exercer les dits offices à ses périls, et me
» doibvent faire le serment de bien et loyalement eulx com-
» porter. Et pour cause de ce faire, le dit sénéchal faye a
» droit de prendre et avoir la tierce partye des amendes
» taxées et jugées de ma dite court de Champagne et la
» tierce partye au prouffict du..... des registres de ma dite
» court..... »

Ainsi qu'on le voit, la charge de sénéchal était loin d'être une sinécure. Le sénéchal assumait la responsabilité de la justice jusques et y compris le choix du bourreau, et l'achat probablement de bonnes et solides cordes, la responsabilité de la police, et enfin celle de la perception des finances dues à la dame châtelaine. Il avait le choix, sous le contrôle et avec l'agrément de sa suzeraine, de ses agents subalternes ; et comme indemnité le pauvre sénéchal, sans rétribution fixe, n'avait que le tiers des amendes. Nous verrons dans la suite que les seigneurs de Verdelles trouveront plusieurs fois les charges au-dessus des avantages et qu'ils sollicitèrent des allègements.

L'année suivante, la dame de Verdelles décéda, puisque le 4 février 1409 (v. s.), un nommé Pierre Richer, rend aveu pour une pièce de terre à Guyotte de Mellay qui avait la

tutelle de Guillaume, son neveu, « myneur d'ans ». Elle était par conséquent sœur de Séguin, et n'avait pas contracté d'alliance.

Cette tutelle d'ailleurs n'alla pas sans difficultés. Jeanne de Beaumont elle-même mourut à la fin de 1414 ou au commencement de 1415. La terre de Champagne passa à Jean de Villiers, sous la tutelle de Louise de Laval. Celle-ci mit à la tête de cet important domaine Jean de Duyssé, qui, par son ordre probablement, voulut opérer le retrait féodal de la terre de Verdelles, sur Guillaume de Mellay, un mineur. Nous ignorons les phases du procès, mais le 6 avril 1418, Jehan Galloays, que nous avons déjà rencontré, rend un aveu à « noble homme, Monseigneur Guillaume de Mellay »; le jeune homme avait donc pu sortir d'embarras et conserver ses héritages paternels. Il épousa Marie de Bernay puis mourut à une date inconnue, mais avant 1430, date à laquelle nous trouvons Jean de Masseilles gratifié du titre de mari de la dame de Verdelles, dans les aveux et déclarations.

Marie de Bernay n'était donc pas restée longtemps veuve, et avait convolé à un second mariage. Toutefois, du premier lit était née une fille, nommée Anne, qui hérita des biens de son père; aussi n'est-ce que comme tuteur de sa belle-fille, que Jean de Masseilles reçoit les aveux relatifs à la terre de Verdelles; citons entre autres à la date du 10 juillet 1432 celui du sieur Charmoire qui était l'époux de Guillemette Vachereau, dont la famille devint plus tard célèbre à Sablé, et qui possédait la terre des Chesnais à Boessé et de la Roche à Chevillé.

Nous ignorons l'origine de Jean de Masseilles, mais nous savons qu'il avait eu l'intention d'agrandir dans notre pays la situation territoriale de sa femme. Séguin Lenfant, en effet, avait dû vendre par autorité de justice, vers l'année 1428, la châtellenie de Poillé: Guillaume de La Croix, intendant de Yolande, reine de Sicile et de Jérusalem, com-

tesse du Maine, et dame de Château-du-Loir, d'où relevait Poillé, acheta cette seigneurie, puis la rétrocéda l'année suivante au fils de son propriétaire primitif, qui la revendit à Jean de Masseilles. Toutes ces transactions eurent lieu avant l'année 1430. Le seigneur de Varennes, sut alors rétablir suffisamment ses affaires, pour qu'en 1431, il obtint des lettres de chancellerie qui lui permirent de rentrer dans son bien.

Le châtelain de Verdelles n'avait donc possédé la terre et châellenie de Poillé que l'espace d'une ou deux années. Peu satisfait évidemment, il présenta à Jehan Lenfant, qui l'évinçait, une note à payer pour les réparations qu'il avait déjà fait faire, et qui se montait à 800 écus de vieil or, et 200 royaux, somme fort élevée pour l'époque. Le châtelain de Varennes dut payer.

Cinq ans plus tard, Marie de Bernay et Jean de Masseilles marièrent leur fille Anne à Jehan Le Clerc, seigneur de Juigné. Le mariage eut lieu le 24 avril 1436, à Angers.

ED. DE LORIÈRE.

(A suivre.)

LES TRAVAUX

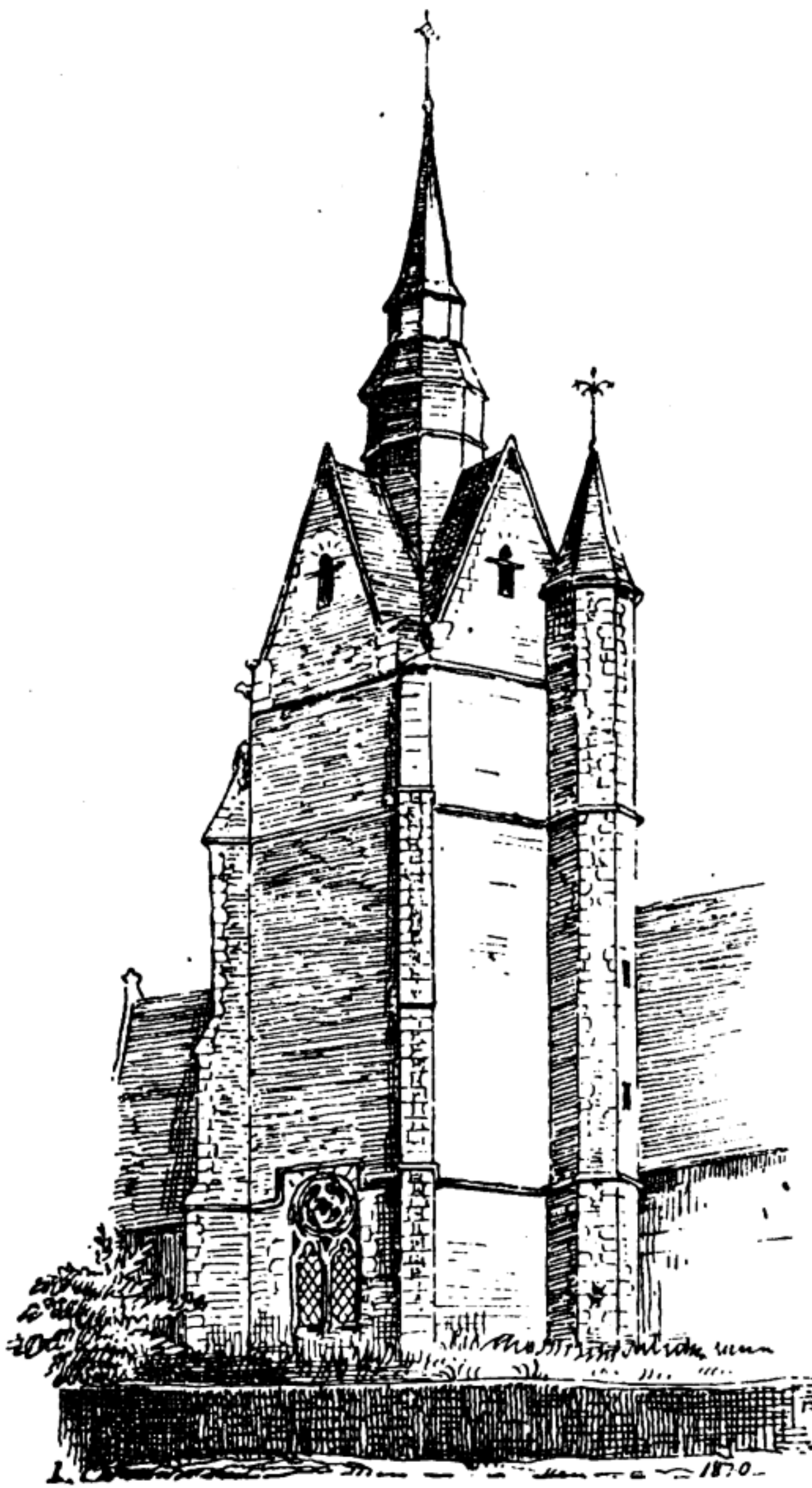
DE

L'ÉGLISE DE VILLAINES-LA-GONAI

DE 1542 A 1547

Les travaux exécutés dans l'église paroissiale de Villaines-la-Gonais (1) de 1542 à 1547 nous permettent de révéler les noms de quelques ouvriers que ne mentionne pas le *Dictionnaire des artistes et artisans Manceaux*, publié en 1899 par M. l'abbé L. Denis, d'après les notes de M. l'abbé G. Esnault. Mais, avant d'indiquer quels furent ces hommes de labeur et pour quelle œuvre on sollicita leur concours, il convient de rappeler ce qu'est l'édifice religieux à la réfection duquel ils ont concouru. C'est une église romane qui, par suite des remaniements dont elle a été l'objet, présente l'apparence d'une construction édifiée au temps de Louis XII. La tour, terminée par quatre pignons, a été ajoutée à cette époque, en même temps que les baies de la nef et du chœur furent réparées. Un ancien lambris, nous dirons tout à l'heure en quelle année et par qui il avait été placé, a disparu en 1878. A cette date, de beaux restes de vitraux, sainte Barbe et sainte Geneviève, du commencement du XVI^e siècle et de

(1) Villaines-la-Gonais, commune et paroisse du canton et du doyenné de La Ferté-Bernard (Sarthe).



TOUR DE L'ÉGLISE DE VILLAINES-LA-GONAIS

(Dessin de M. L. Charles.)

l'école de Robert Courtois, peut-être de lui-même, garnissaient encore une fenêtre.

C'est de La Ferté-Bernard que vinrent la plupart des artisans qui s'employèrent aux réfections et aux réparations dont nous avons maintenant à parler.

En 1542, les procureurs de la fabrique, « honnestes personnes Jacques Norinant et Marin Baugé », payèrent la somme de xviii deniers tournois « pour l'abillage d'une serreure à laquelle fut faict une clef et deux crampons à une des fenestres du letrin »..... « Le xvi^e jour d'octobre (1542) fut acheté (par eux) douze livres de fer pour faire les verges d'une vitre qui est mise en la chapelle neufve » ; cet achat leur coûta six sols tournois. Ils baillèrent deux sols six deniers « à Marin Gaygier pour sa peine d'avoyr recouvert la chapelle de l'église laquelle fut descouverte par le vent, la veille de la Nativité Notre-Seigneur », et vingt deniers « à Bertran Troignart pour avoir servy led. Gaigier ». Ce Bertran Troignart (1) était probablement apparenté à « Adam Troignart » lequel reçut « par les mains de Julian Baugé et de Hylaïre Rouceau, pour quelque récompense qui avoit été promise aud. Troignart de quant il fist la chapelle » quarante sols dix deniers tournois. Une dépense de deux sols six deniers qui fut faite « le xxv^e jour de janvier aud. an (1543 n. s.), pour ung pot de vin qui fut prins pour donner à boyre au vitrier qui assea et apposa la vitre du pignon de la chapelle », nous donne à penser que les frais de la construction de cette partie de l'édifice avaient été supportés par Bertin Buée (2). Ce dernier four-

(1) Cet ouvrier perçut en outre, la même année, « pour avoir rompu la muraylle de la chapelle, pour approucher le ban plus près du mur..... la somme de x d. t. ».

(2) « Item le xxii^e jour de janvier oud. an que dessus pour ung pot de vin qui fut prins chez le tavernier pour donner à boyre au vitrier qui assea et posa la vitre du pignon de la chapelle que a donné Bertin Buée pour ce, ii s. vi d. »

nit, moyennant vingt-cinq sols tournois, les verges qui soutinrent le vitrail de la même chapelle (1) et de la tour. Cette verrière était l'œuvre de François Le Vasseur à qui l'on versa la somme de six livres douze sols six deniers tournois. Il reçut en plus vingt-deux sols tournois pour une réparation qu'il exécuta au vitrage de la tour (2).

Au temps même où l'église était ainsi agrandie, on se préparait à en renouveler le lambris (3). C'est au cours de l'année 1544 seulement que ce projet fut réalisé, mais l'exécution en avait été soigneusement préparée. Le bois dont on se servit fut pris au bois Bouchard et amené à pied d'œuvre durant les mois de janvier, de mai et de juin de l'an 1543 (4). Entre temps, les couvreurs, Mathurin

(1) « Item, le xvii^e jour de febvrier oud. an que dessus, fut baillé a Bertran Buée pour des verges de fer qui ont été mises aux vitres de la chapelle et de la tour, pour ce, la somme de xxv s. t. »

(2) « Item baillé à François Le Vasseur, vitrier, pour la vitre qu'il a mise et appousée au cousté de la chapelle de lad. église, pour ce, vi l. xii s. vi d. »

» Item baillé aud. Le Vasseur, pour avoyr escreu, resouldé et rabillé la vitre de la tour, pour ce la somme de xxii s. t. »

(3) « Item du troysiesme jour de febvrier (1543) pour le vin de marché qui fut payé quant le chambril de l'église fut acheté à Lavaré, pour ce, la somme de v s. iii d. »

(4) « Item, le penultième jour de janvier oud. an que dessus (1543) pour avoyr donné à boyre aux chartiers qui ont amené le boys lambriz et lymande de l'église, tant à Saint Mexent que à Vyllaynes, baillé pour ce, la somme de v s. vi d. »

» Item, le dernier jour du moys de may oud. an que dessus (1543) pour avoir donné à boyre aux chartiers qui ont amené le chambril prins au boys Bouschart, tant à Saint-Mexent que à Villaynes, la somme de x s. vi d. t. »

» Item le vi^e jour de juing oud. an que dessus, baillé à Julian Lebaussier pour quatre milliers de chambril et deux centz de lymande à fayre les tringnes du chambril, la somme de xxiiii l. t. » Les comptes accusent diverses dépenses, l'une de 10 s. pour Jacquet Normand ; trois autres de 25 s., pour Marin Saucereau, Bertrand Vaucelles, Jean Leroy, ces deux derniers de la paroisse du Pin ; une cinquiesme, de 12 s. 6 d. pour Séverin Bourdin, qui tous, avec leur harnoys, avaient amené le bois. Jean Jorry fournit aussi 271 toises de limande « à faire les traverses et filletières dud. chambril », pour la somme de 7 l. 5 s.

Vernoy, Martin Gayger et Cosme Mabile, exécutaient sur la couverture de l'église des travaux de leur métier (1). Les matériaux ainsi réunis furent mis en œuvre par un menuisier de Semur, Mathurin Daulibon, lequel venait de mener à bonne fin pareille entreprise dans l'église de Lavaré (2). On lui prépara les échaffaudages nécessaires (3). Il fut aidé par divers ouvriers, en particulier par un scieur de long, Mathurin Guesdon (4). Le clou qu'il employa fut fourni par un cloutier de Saint-Calais, Colas Sueur (5). Son travail lui fut payé quarante-huit livres dix sols (6).

Cette réfection du lambris n'avait pas été sans détériorer quelque peu le reste de l'édifice, aussi les fabriciens veillèrent-ils à ce que tout fût remis en état. En 1544, ils firent blanchir et repeindre l'église (7) par le peintre verrier qui leur avait

(1) « Item a Mathurin Vernoy, couvreur, pour avoir rabillé la couverture de l'église et avoir fourny de clou, baillé pour ce, la somme de viii s. t. »

» Item à Martin Gayger le xv^e jour de décembre pour avoir recouvert la chapelle que le vent avoit decouverte, v s. t.

» Item, à Cosme Mabile, pour avoyr servy led. Gayger à couvrir, baillé pour ce, la somme de ii s. vi d. »

(2) Cf. *Dictionnaire des artistes et artisans Manceaux*, t. I, p. 209.

(3) « Item à Jehan Jorry pour douze toyses de quareau à faire les chauffaux, pour ce baillé la somme de iiii l. iiii s. t. »

(4) « Item à Mathurin Guedon et à son parsonnier qui departirent la lymande avec la see au long pour fayre les teingnes du chambril et fut le xiiii^e jour d'octobre oud. an que dessus (1544), pour ce, baillé la somme de xii s. t. »

(5) « Item, à Colas Sueur, cloutier, demeurant à Saint-Kalez, pour avoyr fourny de clou à chambriller lad. église et fut le sixiesme jour de décembre oud. an que dessus, baillé au dessusdit la somme de x l. x s. »

(6) Item, le cinquiesme jour de juyillet oud. an que dessus (1545) à Mathurin Daulibon, menuysier, demeurant à Semeur, pour avoyr chambrillé l'église dud. Villaynes, pour ce, baillé la somme de xlviii l. x s. »

(7) « Item, à François Le Vasseur, painctre, tant en argent baillé pour avoyr des couleurs à paindre lad. église que en plastre pour la blanchir, pour ce baillé la somme de iii l. iiii d. t. » Le travail ne fut réglé qu'en 1547, car c'est en cette dernière année que se trouve l'article suivant : « Item, à François Le Vasseur painctre et vitrier pour avoir painct l'église dud. Villaynes, pour ce, la somme de xx l. t. »

déjà fourni une verrière. Ils garnirent de serrures neuves les coffres où ils conservaient les ornements servant aux cérémonies du culte (1). En 1545, ils firent monter sur la couverture un couvreur de La Ferté-Bernard, Mathurin Vernoy, auquel ils payèrent trente sols (2). La même année, ils achetèrent à Lavaré (3), du pavé, dont ils se servirent en 1546, pour rendre plus praticables les allées de leur église (5). Ils en réparèrent de nouveau la toiture (4), et, dans l'intérieur, substituèrent des marches d'autel à celles qui étaient usées (6).

On se demandera peut-être de quelles ressources disposaient les fabriciens pour subvenir aux dépenses où ces restaurations les entraînaient. Nous l'indiquerons rapidement. Il y avait d'abord les revenus des terres qui appar-

(1) « Item, à Colas Roger, serreurier, demeurant à La Ferté, pour avoyr faict une serreure au guyschet de l'église et pour avoyr rabillé les serreures des coffres et mys des bandes de fer sur lesd. coffres et faict deux clefs pour deux serreures de dedans le grand coffre et pour avoyr rabillé les serreures du tronc où l'on met le pardon, pour ce, baillé la somme de xxx s. »

(2) « Item, à Mathurin Vernoy, couvreur, demeurant à La Ferté, pour avoyr rabillé et racoustré la couverture de l'église dud. Villaynes et pour avoyr founny de clou, pour ce, baillé la somme de xxx s. »

(3) « Item, le vii^e jour de décembre oud. an que dessus (1545), à Jehan Soteau de la paroisse de Lavaré pour cinq milliers et demy de quareau a pavez lad. église, pour ce, baillé la somme de vi l. iii s. iii d. »

(4). « Item, aud. Troignart pour neuf journées qu'il a faictes à ayder à pavez lad. église, pour ce, la somme de xxx s. t.

» Item, à Mathurin Potier, pour neuf journées qu'il a faictes a aydez à pavez lad. église, pour ce, la somme de xxx s. »

(5) « Item à Jehan Jalon, couvreur, demeurant à La Ferté-Bernart pour avoir recouvert la chapelle et rabillé la couverture de l'église et nettoyé la goulrière d'entre lad. église et chapelle et fut le iiij^e jour de may oud. an que dessus (1546), pour ce, baillé la somme de xxv s. »

(6) « Item, au perrier qui a baillé la pierre de taille a fayre la marche contre l'autel de la chapelle dud. Villaynes et en la marche d'entre lad. chapelle et le cueur de l'église, pour ce, baillé aud. perrier la somme de xxiii s. t.

» Item, à Bertran Troignart et à Jehan Senée son beau-frère, maczons, pour avoyr taillé lad. pierre, pour ce, la somme de xx s. »

tenaient à la fabrique, tels « la rente du pré de l'église appelé Chaintre-Ronde sis et situé auprès le pré Hercelin » et affermé six livres onze sols ; « la rente du champ de l'église entre Villaynes et Bauchamp », montant à vingt-sept sols sept deniers ; « la rente du bordage appelé la Mère-Dieu » estimée trois livres deux sols. Puis, les quêtes annuelles « de la guillanneuf et de la confrayrie de monsieur saint Hylayre » qui, en 1544, rapportèrent sept livres trois deniers ; les fruits du cimetière, prisés, la même année, vingt-quatre sols six deniers ; les rentes perpétuelles qu'acquittaient les détenteurs de certains immeubles ou biens-fonds sur lesquels les bienfaiteurs de l'église les avaient assises ; quelques redevances en nature, comme un pot de vin dû chaque année, à Pâques, par le possesseur du lieu dit la Roche ; une dîme prélevée annuellement sur les produits du sol et sur le blé travaillé dans un moulin (1) ; la redevance éventuelle payée par ceux dont les parents étaient inhumés dans l'église (2) ; les aumônes offertes à l'occasion d'un pardon ou indulgence, concédé par l'autorité ecclésiastique ; enfin les oblations recueillies chaque dimanche, au cours de la célébration de la sainte messe (3) et qui, en l'année précitée, « depuis le jour et fête saint Jehan jusques au jour et feste de l'exaltation Sainte-Croix, tant de queste faicte parmy l'église, de chandelle, et letz des trépassiez et du pardon du jour Sainte-Croix », s'élevèrent à la somme de quarante sols six deniers tournois. En somme, les recettes en argent, pour l'an 1544, montèrent à la somme modeste

(1) « Item, le xvi^e jour de novembre oud. an que dessus, receu de Anthoine Bruyère, pour la petite disme et pour le septier de blé du moulin que led. Bruyère avoit mys à prix à la somme de xii l., pour ce, xii l. »

(2) « Item, receu par les mains de Jacquet Normant pour l'ouverture de l'église de deffunct Jehan Beurrier, pour ce, la somme de xxv s. t. »

(3) « Item, depuis Pasques jusques au jour et feste de Quasimodo tant de queste faicte parmy l'église, de chandelles, de letz des trepassez et de pardon dud. jour de Quasimodo, receu la somme de iii l. xiii s. t. »

de quarante-sept livres, douze sols, onze deniers. Grâce au pouvoir élevé de l'argent, grâce aussi à l'habileté technique des artisans qui y travaillèrent, et au salaire modique dont ils se contentaient, il n'en fallait pas davantage pour équilibrer le budget de la fabrique et pour permettre à ceux qui le dressaient d'entreprendre des œuvres que ne sauraient concevoir, encore moins exécuter, les ouvriers de nombre de nos petites villes actuelles.

L. FROGER.

PONTVALLAIN

(Suite)

FÉODALITÉ (suite)

LA CORNILLÈRE

René Foureau et Catherine de Langlée (1), sa femme, seigneurs de la Goumardière, à Saint-Jean-de-la Motte, et de la Cornillère, à Pontvallain, par testament passé devant M^e Bouchet en 1584, laissèrent au curé de Pontvallain dix sols à perpétuité sur leur métairie de la Cornillère, à la charge de dire dans la chapelle de Notre-Dame de Pitié un *Libera* à leur intention à l'issue des vêpres du jour de Pâques (2).

Claude de Bouillé (3), sieur de Thévalles, à Vallon, clerc tonsuré, titulaire des chapelles de Saint-Julien et de Saint-Pierre desservies la première dans l'église de Pontvallain et l'autre en celle d'Argentré, possédait en usufruit en 1674, avec Joseph de Bouillé, prêtre, son frère, la métairie de la Cornillère, d'un revenu annuel de 135 livres. Il se pré-

(1) Catherine de Langlée était fille de Philippe de Langlée, sieur de la Maugerie, et de Jeanne de la Porte, de Pontvallain, et petite-fille de Jean de Langlée et de Marie Le Pour iel. (Cabinet de feu M. Brière, Généalogie des Langlée.)

(2) Mairie de Pontvallain, 1^{er} registre de l'état civil.

(3) Armes : *D'argent à l'aigle d'azur, armée, becquetée et couronnée d'or.*

tendait, en qualité de chapelain, exempt de l'arrière-ban de la province du Maine et de toute contribution (1). Tous deux étaient fils de René de Bouillé, écuyer, seigneur de Champrond, Mazouet, etc., et de Claude de Dommaigné. Louis de Bouillé, prêtre habitué à la Suze, prenait en 1692 le titre de sieur de la Cornillère.

Le 15 novembre 1700, Claude de Bouillé, chevalier, seigneur de Thévalles, vendit pour 1.600 livres la moitié par indivis de « la terre, fief et seigneurie de la Cornillère, hommes, sujets, vassaux, cens et rentes », à Charles de Bouillé, chevalier, seigneur du Pont-Rosay et de Mazouet, son neveu, fils de Joseph-Anne de Bouillé, chevalier, seigneur de Champrond, Préaulx, etc. L'autre moitié lui appartenait déjà par héritage (2).

Le 31 octobre 1694, Charles de Bouillé assista avec Louis-Joseph de Bouillé, chevalier, seigneur de Saint-Benoît-sur-Sarthe, à l'inhumation dans l'église de Pontvallain, devant l'autel de Notre-Dame du Rosaire, de demoiselle Marie-Anne de Bouillé, leur sœur, âgée de 30 ans, décédée la veille. Il épousa au Mans, le 8 octobre 1696, Marie Rivière, fille de Guillaume Rivière, sieur de Chantelou, et de Marguerite Hubert. Un de ses petits-neveux, Joseph de Bouillé, prêtre, encore seigneur de Mazouet en 1756, mourut au château des Touches le 12 janvier 1781, à l'âge de 62 ans. Il fut inhumé le lendemain dans la chapelle de Notre-Dame de Pitié, dont il était titulaire, par M^e Joseph Mersenne de Chambrain, vicaire de Mansigné, en présence de René Le Féron, capitaine commandant au régiment de Bourbon-Infanterie, seigneur de Fautereau, de Louis Le Féron, chevalier, ancien lieutenant au régiment du Roi-Dragons, de

(1) Rôle supplémentaire des taxes sur les nobles..... au ban et arrière-ban..... du Maine, en 1664.

(2) G. Esnault, *Inventaire des minutes anciennes des notaires du Mans*, t. II, p. 84.

Pierre Le Féron, chevalier, seigneur de Mazouet, et de Auguste Mersenne, maître en chirurgie à Mansigné (1).

Louis-Jean de Brossard, écuyer, sieur de Saint-René, ancien lieutenant des grenadiers du régiment de Languedoc-Infanterie, vendit la Cornillère le 18 décembre 1769 à Louis - Pierre - Antoine de Sarcé, chevalier, seigneur de la Cour de Sarcé. Il avait épousé par contrat du 14 mars 1757 Marie-Madeleine Ferré, fille de Pierre Ferré, maréchal, et d'Anne Masse, demeurant à Requeil, laquelle mourut le 25 avril 1761, laissant une fille mineure. Son père, René de Brossard, écuyer, sieur de La Coudre et de Saint-René, demeurant paroisse de Saint-Martin de Précigné, en Anjou, fils d'Antoine de Brossard, écuyer, sieur de la Coudre, et d'Antoinette du Moutier, avait pris pour femme, suivant contrat du 28 novembre 1712, Françoise de Belin, fille de François de Belin, écuyer, sieur de la Roche, et de Louise du Moutier, demeurant au bourg de Pirmil. René de Brossard mourut à Pirmil le 5 avril 1734, ainsi que sa veuve le 1^{er} décembre 1739. Pierre de Brossard, écuyer, sieur du Perche, et Jacques de Brossard, écuyer, furent maintenus dans leur noblesse en 1667 ; M. de Machault leur en donna acte à Orléans le 26 juillet de cette année (2).

LES TOUCHES

Les Touches, sauf une petite partie vassale de Brouassin, à Mansigné, relevaient à foi et hommage simple de la châtellenie de la Faigne et à 2 s. 6 d. de service.

« Johan des Touches » est le plus ancien de ses seigneurs connus. Il s'accorda le mardi après le dimanche où l'on chante *Lætare Jerusalem* 1326 avec les maître et frères de

(1) Registres de l'état civil de Pontvallain.

(2) Étude de Pontvallain, minutes Louis Bourge. Inventaire des meubles et effets, titres et papiers de Jean-Louis de Brossard, dressé après la mort de Madeleine Ferré, son épouse, les 18 et 30 juin 1762.

la Maison-Dieu de Coëffort et consentit que ceux-ci retins-
sent « et ce heritaument et a tousjoursmais toutes les
chouses immoibles et héritaux ou acquests de feu Gevraise
de la Poissonnière et de feu Johanne sa fille jadis condon-
née de la dite meson », à condition de lui en payer, ainsi
qu'à ses héritiers, les devoirs dus anciennement et les
obéissances tels, que Gevraise et sa fille les lui faisaient, et
moyennant cent livres tournois qu'ils lui donnent « en
deniers nombreux » (1).

Philippe de Germaincourt, écuyer, seigneur de Buffes et
de l'Aunay-Briant, possédait les Touches en 1470 (2). Elles
appartinrent ensuite à Ambroise de Germaincourt (1502-
1513), puis à René de Germaincourt (1539-1563) et à Isaac I
de Germaincourt, tous seigneurs de Buffes et de l'Aunay-
Briant (3). René de Germaincourt embrassa la Réforme avec
ardeur et prit une part très active à l'occupation du Mans
par les protestants en 1562. Il se vanta même d'avoir aidé à
tuer auprès de Buffes trois ou quatre hommes de la compa-
gnie de M. de Montpensier (4). Son fils Isaac, sieur des
Touches, suivit les errements paternels. René et Isaac
vivaient en mauvaise intelligence. Ils se réconcilièrent
publiquement dans le consistoire tenu au Mans le 13 janvier
1562 (n. st.) et protestèrent « respectivement qu'ils avoient
osté et ostoient toute rancune et malveillance qu'ils avoient
eu l'un contre l'autre ». Tous deux avaient été admis dans

(1) Archives de la Sarthe, G. 766.

(2) Archives de la Sarthe, G. 766. — La famille de Germaincourt por-
tait : *D'azur à trois têtes d'aigle d'or* (Preuves de Malte). Un de ses
membres, « Jehan Riboust, autrement dit de Germaincourt », figure en
1487 parmi les vassaux de Jehan des Roches, à cause de « son houstel »
de Pontvallain. Un autre, Aubelet de Germaincourt, est maître enquêteur
des eaux et forêts de la baronnie de Château-du-Loir en 1375. (Archives
Nat., P. 344/1. — Archives du château de Lucé.)

(3) *Noms féodaux*.

(4) H. Chardon, *Recueil de pièces inédites pour servir à l'histoire de la
Réforme dans le Maine*, 2^e partie, p. 34.

le canton de la Justice, qui était sous la surveillance de Le Barbier de Francourt (1) ».

Isaac I de Germaincourt, chevalier de l'ordre du roi, combattit la Ligue et devint capitaine de Sainte-Suzanne en août 1592. Il épousa en secondes noces, suivant contrat du 14 février 1596, Louise de Coisnon, veuve en premières noces de Joachim de Caradieux et en secondes de Guy de Manger, seigneur de Goussainville, et mourut avant le 10 novembre 1597, époque à laquelle Louise de Coisnon est dite veuve (2). De son premier mariage il laissa trois enfants, Isaac II, Moïse et Marguerite de Germaincourt, dame de Nouans, décédée en 1632.

Isaac II de Germaincourt, seigneur de Buffes, des Touches et de l'Aunay-Briant, s'unit à Marie de Vallée, fille de Louis de Vallée, seigneur de Pescheray, et de Louise de Montmorency. Marie de Vallée fut inhumée « dans sa chapelle du Rosaire », dans l'église de Pontvallain le 16 mai 1660, après lui avoir donné au moins trois enfants : 1^o Louise, tenue sur les fonts baptismaux à Pontvallain le 23 juin 1609, par noble Moïse de Germaincourt et Louise de Montmorency ; 2^o Marie, baptisée dans l'église de Pontvallain le 4 juin 1610, mariée à Charles de la Patuelle, chevalier, comte de Pontavice, et décédée avant 1649 ; 3^o Suzanne, femme de Jean de Hodon, écuyer, sieur de la Gruellerie, à Mayet, laquelle fut ensépulturée dans l'église de cette paroisse en 1632. Isaac de la Patuelle, chevalier, marquis de Pontavice, fils de Charles de la Patuelle et de Marie de Germaincourt, et après eux seigneur de Buffes et des Touches, fit ondoyer le 11 juillet 1664, à Pontvallain, un fils né quatre jours auparavant ; sa sœur Louise de la Patuelle mourut aux

(1) A. Ledru, *Notes et documents sur Jean V de Champagne, dit le Grand Godet. Revue historique et archéologique du Maine*, t. XIV, p. 92. — Registre du consistoire. *Annuaire de la Sarthe*, 1867, p. 53.

(2) *Les Seigneurs de la Roche-Coisnon. Revue historique et archéologique du Maine*, t. IX, p. 193.

Touches le 26 février 1653 et fut enterrée le 28 dans l'église de Pontvallain, devant l'autel du Rosaire (1).

Antoine Le Féron (2), écuyer, seigneur de Pré, époux de Marthe Mocquereau, suivant contrat du 3 mars 1663, acheta les Touches vers 1680. Cette terre fut saisie sur ses enfants, ses héritiers, en 1707 : Antoine Le Féron, écuyer, sieur de Pré, né le 5 septembre 1665 et baptisé à Teloché le 14 juillet 1668 ; René Le Féron, écuyer, sieur de la Huberdière, qui de concert cédèrent le 1^{er} novembre 1706 le bail d'une maison au Mans à Daniel Héchard, archer, huissier en la maréchaussée provinciale du Maine. Marthe Le Féron, leur sœur, fut inhumée le 1^{er} août 1681 dans l'église de Saint-Benoît du Mans (3).

De son mariage avec Françoise Le Maçon de Trèves, René Le Féron, écuyer, seigneur des Touches et de la Huberdière, eut un fils, René-Jean-Baptiste-Alexis-Daniel Le Féron, qui suit, baptisé à Pontvallain le 22 avril 1717, et une fille, Louise-Françoise-Henriette Le Féron, baptisée le 7 juin 1735 et unie le 16 août 1738 à Pierre-François de Girois, chevalier, seigneur de Neuvy, la Roche-Mayet et Sarceau, capitaine au régiment de Béarn. Le 29 juillet 1725, René Le Féron acquit le moulin de Tirouet de René Grandhomme, écuyer, conseiller et secrétaire du roi, maison et couronne de France et de ses finances, seigneur de Gizeux, le Plessis-au-Maire, la Giraudière, demeurant paroisse de

(1) Registres de l'état civil de Pontvallain.

(2) Antoine Le Féron, écuyer, sieur de Pré, demeurant à Douillet-le-Joly, Mathurin Le Féron, écuyer, sieur de Sougé, et Jean-Baptiste Le Féron, écuyer, sieur d'Arcy, demeurant paroisse de Chevillé, furent maintenus dans leur noblesse par arrêt du Conseil du 21 mai 1667 en conséquence des lettres d'anoblissement obtenues par leur aïeul en 1590 pour services par lui rendus. Armes : *D'argent à trois fasces de sable.* (Abbé Chambois et de Farcy, *Recherches de la noblesse dans la généralité de Tours en 1666*, p. 304.) — Antoine Le Féron, sieur de Pré et des Touches, mourut sans enfants le 16 juillet 1689.

(3) Archives de la Sarthe, G. 759. — Registres de l'état civil de Teloché et de Saint-Benoît du Mans. — Cabinet de feu M. L. Brière.

Saint-Germain en Saint-Laud lès Angers. Il décéda aux Touches le 18 janvier 1738, à l'âge de 73 ans (1).

René-Jean-Baptiste Le Féron, écuyer, seigneur des Touches, la Huberdière, Fautereau et Mazouet, contracta alliance avec Louise Massue, fille de Jacques-Hercule Massue, écuyer, seigneur de Fautereau, procureur du roi en la maîtrise des eaux et forêts de Château-du-Loir. Cinq enfants leur naquirent : 1^o Louis-Henri Le Féron, sieur des Touches, qui suit, le 28 mai 1740 ; 2^o René-Jacques Le Féron, écuyer, sieur de la Huberdière et de Fautereau, capitaine au régiment de Bourbon-Infanterie, chevalier de Saint-Louis, le 14 mars 1741 ; 3^o Louis-Hercule Le Féron, écuyer, le 15 septembre 1746, décédé peu après 1766 ; 4^o François-Alexis-Daniel, baptisé le 2 février 1751, chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, qui jura fidélité à la Constitution civile du clergé, sans restrictions quelconques, en 1792. Le 3 vendémiaire an IV (25 septembre 1795) il renouvela son serment à Pontvallain et promit d'être « toujours fidèle à la République, à ses lois », de maintenir de tout son « pouvoir l'égalité et la liberté, et de ne plus exercer les fonctions sacerdotales ». Marié un peu plus tard, il était déjà divorcé en février 1798 (2) ; 5^o Louise-Renée Le Féron, le 18 janvier 1766, femme le 24 avril 1787 de Jacques-Pierre-André Guillot de La Poterie, âgé de 19 ans, sous-lieutenant au régiment des chasseurs des Pyrénées, fils de Jacques-Christophe Guillot, écuyer, ancien garde du corps du roi, capitaine d'invalides, et de Françoise Dervillé. Louise Massue mourut aux Touches le 30 mai 1779, à l'âge de 58 ans, et René-Jean-Baptiste-Daniel Le Féron le 11 ventôse an III (1^{er} mars 1795) (3).

Le 15 avril 1782, M^{gr} de Gonssans, évêque du Mans, bénit

(1) Registres de l'état civil de Pontvallain. — Étude de Pontvallain, minutes Le Bourcier.

(2) Archives de la Sarthe, L. 168, f^{os} 70 et 244.

(3) Registres de l'état civil de Pontvallain.

dans la chapelle du château d'Auvours, à Yvré-l'Évêque, l'union de Louis-Henri Le Féron, écuyer, sieur de la Couarrierie, en la paroisse de Bouloire, et des Touches, ancien officier au régiment du Roi-Dragons, et d'Henriette de Caillau, fille de Charles de Caillau, chevalier, seigneur d'Auvours, ancien capitaine au régiment du Dauphiné, et d'Anne - Charlotte - Françoise Courtin du Perray. Louis-Henri décéda subitement aux Touches le 21 décembre 1790, laissant une fille unique, Blanche-Augustine Le Féron, née le 17 août 1785, qui se maria : 1^o le 8 juin 1802 à Emmanuel-André de Richer de Beauchamps, et 2^o à Henri-Louis-Charles d'Espagne de Vennevelles ; une autre fille, Anne-Marie-Henriette, baptisée le 12 mai 1783, mourut le 2 mai 1784. M. et M^{me} de Richer « eurent une fille, Blanche-Henriette, qui épousa son cousin Henri de Caillau, officier de cavalerie, et fut mère de M^{me} la comtesse d'Andigné de Resteau » (1).

Blanche-Augustine Le Féron vendit Les Touches le 16 juillet 1835 à M. Julien Neveu et à M^{me} Emélie Tison, son épouse ; ceux-ci les cédèrent le 29 août 1849 à M. Clément Perdriau et à M^{me} Eudoxie-Polixène Fournier, son épouse, qui les donnèrent en dot le 3 mars 1856 à M^{lle} Marie Perdriau, leur fille, à l'occasion de son mariage avec M. Maurice Graffin.

Le château des Touches, situé à 2 kilom. 7 hectom. du bourg de Pontvallain, est une construction toute moderne. M. Maurice Graffin l'a fait édifier en 1857, tout près de l'ancien manoir du même nom, auquel il a fait enlever un étage. C'est aujourd'hui la propriété de M. Marc Graffin, son fils.

(1) Registres de l'état civil d'Yvré-l'Évêque et de Pontvallain. — G. Esnault, *Mémoires du chanoine Nepveu de la Manouillère*, t. II, p. 381.

LA FOUQUAIRE

Le fief, lieu et métairie de la Fouquairie ou Bernerie relevait à foi et hommage simple du prieuré de Château-l'Hermitage et lui devait 4 s. de service et 7 s. de rente le jour des Trépassés et les loyales tailles quand elles venaient à être levées suivant la coutume. René Le Féron, écuyer, seigneur des Touches, en rendit aveu à M^{re} Jean-Benoît d'Hélyot, prieur commandataire de Château-l'Hermitage, en 1782 (1).

LE PERRAY

Jean I Bazoges, sieur du Perray, en était seigneur en 1616. Ses enfants, nés de son union avec Renée Binois, furent presque tous baptisés à Pontvallain : 1^o Jean II, sieur du Perray, qui suit ; 2^o Julien, le 9 septembre 1617 ; 3^o François, le 28 avril 1620 ; 4^o Augustin, le 21 mars 1621 ; 5^o Renée, le 8 mars 1623.

Jean II Bazoges, sieur du Perray, mari de Catherine Boudet, habitait Saint-Pierre-des-Bois en 1659 ; nous le trouvons marchand à Pontvallain en 1662. Il eut comme enfants : 1^o Marie, femme le 8 août 1678 de M^e Jean Hubert, sieur de la Patrière, décédée à Pontvallain le 28 juillet 1679, à l'âge de 27 ans ; 2^o Jean III, qui, âgé de 30 ans, épouse Marguerite Amelotte le 23 avril 1686 ; 3^o Catherine, née en 1658, qui épouse le 26 juin 1682 Jacques Hubert, sieur de la Varenne ; 4^o Laurent, baptisé le 6 février 1663 ; 5^o Michel, baptisé le 30 mars 1664 ; 6^o Philippe-Julien, baptisé le 30 septembre 1665 ; 7^o Françoise, baptisée le 30 avril 1667, qui s'unit le 12 avril 1695 à Louis Tricas, sergent royal ; 8^o Louis, sieur de Beauregard, maître chirurgien à Pontvallain en 1689.

(1) Archives de la Sarthe, H. 547.

Jean III Bazoges, sieur du Perray, eut de Marguerite Amelotte au moins sept enfants : 1^o Marguerite, née avant le mariage et légitimée ; 2^o Louise, baptisée le 27 avril 1689 ; 3^o Agnès, née en 1691 et décédée le 1^{er} juin 1731 ; 4^o Jeanne, baptisée le 13 mars 1692 et inhumée dans l'église le 25 avril 1773 ; 5^o Jean, baptisé le 26 janvier 1693 ; 6^o Marthe, baptisée le 1^{er} avril 1696, dite de Beauregard en 1730 ; 7^o Jean-Augustin, le 30 juin 1700 (1).

LA POISSONNIÈRE

Ce fief appartenait au XIV^e siècle à des seigneurs qui en prenaient le nom (2).

THIESNAY

Thiesnay, dont la moitié est de Pontvallain et l'autre moitié de Mansigné, avait pour propriétaire en 1793 le citoyen René-Fabrice Guyéry, de La Flèche.

LE RUISSEAU

Ce fief, tenu de la Faigne, devait un boisseau de froment mesure de Château-du-Loir, de rente foncière, au curé de Pontvallain le jour de l'Angevine, un autre boisseau et 5 s. en argent au maître de la Maison-Dieu, et 9 boisseaux de seigle et 5 s. en argent au chapelain de la chapelle de Saint-Martin, desservie dans l'église de Pontvallain.

M^e Jacques Livré et Guillemine, sa femme, le possédaient au commencement du XVII^e siècle. Leur fille Marie est baptisée à Pontvallain le 14 juin 1617. M^e Jean Livré, docteur en médecine, le vendit à M^e Laurent Marin, sieur

(1) Registres de l'état civil de Pontvallain.

(2) Archives de la Sarthe, G. 766.

de la Chesnaye, avocat au siège de Château-du-Loir, bailli de la châtellenie de la Faigne (1).

M^e Laurent Marin, sieur de la Chesnaye, épousa Marguerite Chaston et en eut trois filles : 1^o Marguerite, baptisée à Pontvallain le 7 août 1669, qui décéda au Ruisseau le 18 août 1746 et fut inhumée le lendemain dans l'église ; 2^o Catherine, baptisée le 22 novembre 1671 ; et 3^o Madeleine qui s'unit à Michel Barreau, sieur de la Touche, marchand ferronnier au Mans, paroisse de Saint-Benoît (2).

Le 16 mars 1747, devant M^e Jacques Chevallier, notaire royal au Mans, Louis Martineau, prêtre, chanoine de l'église du Mans, président de la confrérie de Saint-Jean, desservie dans l'église des Dominicains, demeurant paroisse du Crucifix ; Jean Souchu, prêtre ; Pierre Toupin, demeurant paroisse du Grand-Saint-Pierre ; Jean Houdayer, tailleur de pierres, demeurant paroisse de la Couture, commissaire de cette confrérie, et Louis Fenouillet, marchand, paroisse de Gourdain, son procureur, font bail à Michel Barreau de la Touche et à Madeleine Marin de la Chesnaye, du « droit de nommer les sonneurs et porteurs de clochettes pour servir à annoncer et conduire les funérailles de ceux qui décèdent dans la ville et faubourgs du Mans, et d'en recevoir les distributions, à la charge par lesdits sieur et damoiselle Barreau d'en faire et payer vingt livres de ferme par chacun an à la dite confrairie ; ... convenu entre les parties qu'il sera loisible au procureur de ladite confrairie, de faire annoncer par le sacriste de ladite confrairie le décès des confrères d'icelle, sans que les preneurs puissent prétendre aucun dédommagement ».

Michel-Louis Barreau de la Touche, leur fils, marchand ferronnier au Mans et propriétaire du Ruisseau, épousa par contrat du 4 septembre 1756 Anne-Marguerite Chevreux,

(1) Archives de la Sarthe, G. 759 et 766.

(2) Registres de l'état civil de Pontvallain.

filles de Charles Chevreux, receveur au grenier à sel du Mans, et de Marie-Marguerite Baugin. En faveur de ce mariage, Madeleine Marin de la Chesnaye, veuve, lui abandonna la propriété de tous ses biens, s'en réservant seulement l'usufruit. Il décéda au Mans, paroisse Saint-Nicolas, le 27 octobre 1771, laissant six enfants mineurs : Michel-François-Louis, Charles-Ambroise, Etienne-Louis, Anne-Jacquine et Abel-Benjamin Barreau, dont sa veuve est nommée tutrice et Jacques-Augustin Barreau, bourgeois du Mans, paroisse de N.-D. du Pré, subrogé-tuteur (1).

RUIGNÉ

Le fief et métairie de Ruigné relevait des Touches à foi et hommage simple. Il appartenait au XVII^e siècle aux Laval, seigneurs de la Faigne, des mains desquels il passa avec cette terre, par acquêt, à Jacques Molin, écuyer, secrétaire du roi et de ses finances, puis à la famille de Mailly, qui le possédait encore en 1789 (2).

Watso de Ruiniaco et Hubert *de Ruiniaco* (Ruigné) sont témoins (1080-1102) de plusieurs chartes en faveur de l'abbaye de Saint-Vincent du Mans (3). Robert de Ruigné est, vers 1239, vassal de la châtellenie d'Oizé (4).

LA MORAUDIÈRE

La Moraudière devait 12 boisseaux de seigle et deux poules à l'Angevaine, de rente foncière, à l'aumônerie de Saint-Eloi de Pontvallain, et un pain bénit d'un boisseau de

(1) G. Esnault, *Inventaire des minutes anciennes des notaires du Mans*, t. I, p. 232, 235.

(2) Étude de Pontvallain.

(3) R. Charles et S. d'Elbenne, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Vincent*, t. I, p. 185, 196.

(4) Bibliothèque nationale, Latin 9067, fol. 322 v^o.

froment mesure de Château-du-Loir le jour de Pâques fleuries à la fabrique de Requeil, legs fait autrefois par ses seigneurs.

Le 12 juillet 1634, le bailli de la Faigne condamna Charles Joubert, René Touchard et Charles Bénardeau détenteurs de la Moraudière, à servir et continuer à la fabrique de Requeil ce pain bénit. Les propriétaires successifs de la Moraudière reconnurent tous ce legs : Pierre Joubert, fils de Charles Joubert, en 1681 ; Gervais Le Corneux, en 1749 ; Jean Martineau, en 1782 (1).

LA PATRIÈRE

La Patrière, située « ès communaux de Pontvallain et Mansigné », devait 30 boisseaux de seigle mesure d'Oizé de rente foncière à l'aumônerie de Saint-Eloi. Elle appartenait en 1380 à Jean de la Patrière, fils de feu Etienne de la Patrière ; et en 1452 à Jean Le Grand, écuyer. Au XVI^e ou au XVII^e siècle, des partages de famille divisèrent cette terre en trois lieux : le premier, le plus important, était possédé en 1668 par Urbaine Amelotte, veuve de M^e Augustin Regnault, sieur de la Fosse, à Yvré-le-Pôlin ; en 1710, par René Hardiau, sieur du Regord, fille de René Hardiau, sieur du Regord, et de Renée Regnault ; en 1764, par Anne-Claire Hardiau, sa fille, femme de M^e Pierre Le Sellier, sieur de Montplacé, conseiller au siège royal de la sénéchaussée de Beaufort, en Anjou ; le second, en 1656 par Jacques Conart, écuyer, sieur de la Patrière, lieutenant de l'artillerie en Picardie et pays reconquis et à reconquérir ; en 1680, par Jean Hubert, sieur de la Patrière ; en 1710, par Françoise Hubert, sa fille, épouse de Gervais Barbin, sieur de la Boullerie ; en 1764, par achat, par René Le Féron, seigneur des Touches ;

(1) Archives de la Sarthe, G. 759. — Archives de la fabrique de Requeil. *Inventaire des titres*, 1785.

et le troisième, en 1675, par Nicolas Godard, archer huis-sier en la maréchaussée du Mans, et Renée Narrais, sa femme ; et en 1710, par Renée Godard, leur fille, épouse de François Robert, marchand à Pontvallain (1).

LES MARAIS

Guy Hubert, sieur des Marais, fils de René Hubert, sieur de Corlevé, et de Françoise Guischart, possédait ce fief en 1709 (2).

L'HOMMEAU

L'Hommeau relevait des fiefs de Brouassin, de la Faigne et de l'Epau. Il devait deux pintes d'huile chaque année à la fabrique de Pontvallain.

Il appartenait en 1467 à Macé de Loumeau ; en 1487, à Jean de Champagne ; en 1669, à Pierre Amelotte, sieur de l'Hommeau, fils de Jacques Amelotte, sieur du Morier, et de Marie Julian, lequel décéda le 26 octobre 1710 ; en 1735, à Daniel-Louis Adam, sieur de la Richardière (3) ; en 1750,

(1) Archives de la Sarthe, G. 759. — Étude de Pontvallain. — Renée Godard avait pour sœur Françoise, femme de François du Perroux, sieur du Bourgneuf, licencié ès lois, et dont une fille et un fils nommé Joseph sont baptisés à Pontvallain, le 2 décembre 1681 et le 6 février 1689, et une autre fille, Madeleine, qui épousa : 1^o le 1^{er} septembre 1696, Jean Flandrin, lequel décéda le 30 décembre suivant ; et 2^o le 7 mai 1697 Guillaume Ferret, garde du corps de Sa Majesté. (Registres de l'état civil de Pontvallain.)

(2) Archives de la Sarthe, H. 76. — Étude de Pontvallain, minutes Hameau.

(3) La famille Adam était établie à Pontvallain depuis la fin du XVI^e siècle. Catherin Adam, époux de Catherine Narrais, y exerçait les fonctions de notaire royal en 1600 et 1606. Il eut trois enfants : 1^o Catherin II ; 2^o Marie, femme de Pierre Moricet ; 3^o Renée, unie à Julien Moricet, marchand, et peut-être aussi Noël Adam, époux de Françoise, dont naquirent Isaac (1616), et Jean, mari de Julienne Panvert et père de : 1^o Julienne (1668), femme en 1698 de Julien Cornilleau ; 2^o Anne, épouse

à Madeleine Rivière, veuve d'Anselme Fardeau, marchand à Requeil ; et en 1789, à M. Médard Rivière, seigneur de Chantelou (1).

LA HEURELIÈRE, *aliàs* HURELIÈRE

Ce fief, tenu de celui de Passau, appartenait en 1550 à Guillaume Moré ; en 1609 et 1626 à Guy Jacques, sieur de la Hurelière ; en 1634, à Françoise d'Espinay, sa veuve ; puis à André Jacques, écuyer, époux de Marie Hardiau, qui font baptiser à Oizé leur fils André le 12 novembre

en 1705 de Jean Girard : 3^e Madeleine, femme de René Taveau, architecte ; et 4^e Françoise (1677).

Catherin II Adam, notaire royal à Pontvallain, s'allia à Renée et fut auteur de : 1^o Innocent (1607) et 2^o de René Adam, mari de Renée Chastelier, qui lui donna huit enfants : 1^o René (1625) ; 2^o Louis (1628) ; 3^o Pierre (1630-1719) ; 4^o Jean (1633-1718), marchand ; 5^o Marguerite (1634-1714) ; 6^o Daniel (1635), qui suit ; 7^o François ; 8^o Françoise, conjointe à Georges Hubert, sieur de la Drouardière, marchand.

Daniel Adam, sieur de la Richardière, marchand, prit pour femme, le 22 février 1666, Marie Martin, fille de Robert Martin et de Renée Le Bourcier, qui enfanta : 1^o Renée (1666) ; 2^o René (1668) ; 3^o Marie (1670) ; 4^o René (1673) ; 5^o Daniel-Louis (1674) ; et 6^o Marie (1676-1702). Daniel-Louis Adam, sieur de la Richardière, eut de Marguerite Hardiau, son épouse : 1^o Louis (1710-1711) ; 2^o Daniel-René Adam, sieur de la Richardière (1711) ; 3^o Marie-Marguerite (1712), conjointe à François Rottier, sieur des Forges ; 4^o Marguerite (1720) ; 5^o Louise (1724). Daniel-René Adam, sieur de la Richardière, se maria deux fois : 1^o à Françoise Rottier, inhumée dans l'église le 25 avril 1740 ; 2^o à Anne Ignart. Il décéda le 10 mars 1742, laissant quatre enfants de sa première femme : 1^o Françoise-Marguerite (1736-1781), unie le 13 janvier 1761 à Médard Rivière, sieur de Chantelou ; 2^o Daniel-Louis-Marin (1738), mort en bas âge ; 3^o X....., mariée à M. Destaignes de Clefs ; 4^o et X....., femme de M. Loiseau, demeurant à la Vivantière, à Saint-Jean-de-la-Motte, vers 1820. Daniel-René Adam de la Richardière avait acquis la Vivantière en 173., et le 18 juin 1736, d'Urbain Guyot du Vigneul, marchand ferronnier au Mans, et de Marie Gallois, sa femme, les closeries du Guet et des Rosiers, à Mansigné. (Registres de l'état civil de Pontvallain. — Étude de Pontvallain.)

(1) Archives de la Sarthe, G. 766. — Registres de l'état civil et étude de Pontvallain.

1639 ; en 1668, à François Jacques, écuyer, sieur de la Hurelière, de la Borde, de la Grifférie ; en 1679, à Henri Jacques, chevalier, sieur de la Hurelière, de la Borde et de la Grifférie, mari de Françoise Joly (1) ; de 1730 à 1760, à Gilbert-Pamphile de Martineau, écuyer, seigneur de Fromentières et de la Barrée, demeurant au bourg de Pontvallain ; en 1773, à la veuve Thiou (2).

Gilbert - Pamphile de Martineau, veuf d'Antoinette - Elisabeth de Lesclos, demeurant au château de la Barrée, paroisse de Channay, en Anjou, fils de Gilbert de Martineau, seigneur de Fromentières, et de Marguerite de Beaumanoir, épousa à Pontvallain, le 26 novembre 1722, Marguerite Belin, fille de M^e Urbain Belin, bailli de la Faigne, et d'Anne Filoleau. Le 19 février 1753, il céda à son neveu, M^{re} Louis-Dauphin-Gilbert-Urbain de Martineau, écuyer, seigneur de Fromentières, demeurant en son château de Fromentières, paroisse du même nom, proche Château-Gontier, son droit d'ainesse dans la succession de Marguerite de Beaumanoir, sa mère, moyennant la somme de mille livres. Se trouvant lésé dans ses intérêts, il obtint 10.000 livres de son neveu le 7 février 1755. Il mourut à Pontvallain le 28 janvier 1760, à l'âge de 80 ans (3).

SELLÉ

Le fief et le moulin de Sellé relevaient de la seigneurie des Touches et de la châtellenie de la Faigne et devaient

(1) Cette famille, originaire d'Anjou et en possession de la noblesse depuis 1559, portait *d'argent à trois têtes de Maures de sable bandées d'azur deux et une*. (Chambois et de Farcy, *Recherches de la noblesse dans la généralité de Tours en 1666*, p. 420.) — Archives de la fabrique et Registres de l'état civil de Mansigné.

(2) Archives Nat., P. 358/3. — Archives du château du Lude. — Étude de Pontvallain.

(3) Registres de l'état civil de Pontvallain, minutes Le Bourcier et Pierre Hameau.

aux Touches 15 boisseaux de seigle mesure de Château-du-Loir et un chapon, et à la Faigne « un sac de mousse, douze pinperneaux (1) et deux chapons abonnés à cinquante sols ».

Ils étaient possédés en 1609 par Olivier Narrais ; en 1650, par René Narrais, sieur de Sellé, fils de Jacques Narrais et de Renée Le Roy, qui épousa Louise Dronne par contrat du 13 juillet 1650, en présence d'Isaac Seglineau, sieur de la Martinière, son beau-frère, et de M^e Louis Le Roy, notaire royal à Pontvallain, son oncle ; en 1680, par Charlotte Seglineau, femme de Jean Hubert, sieur de la Patrière, et en 1707, par Jean Hubert, sieur de la Patrière, leur fils (2).

LA HÉMERIE

Etienne Aubry et Macée More, seigneurs du fief de la Hémerie, à Pontvallain, fondèrent le 31 décembre 1535 la chapelle du Chêne-Vert, dans l'église de Pontvallain (3).

LA DROUARDIÈRE

La terre de la Drouardièrre appartenait à Macé Drouard au commencement du XV^e siècle, et en 1657 à Georges Hubert, qui s'en intitule seigneur. Le 13 août 1660, Jacques Fontaine, sieur d'Aize, conseiller du roi en l'élection de La Flèche, baille à rente la métairie de la Drouardièrre (4).

La famille Hubert était établie à Pontvallain et dans ses environs dès le commencement du XVII^e siècle. François Hubert, sieur de la Haillerie ou Heslerie, mari de Renée

(1) Anguilles.

(2) Archives Nationales, P. 353/2, p. 38. — Archives de la Sarthe, E. 1. — Étude de Pontvallain, minutes Félix Maudoux.

(3) Archives de la Sarthe, G. 878.

(4) Archives de la Sarthe, G. 766. — Registres de l'état civil de Pontvallain. — Étude de Pontvallain, minutes Félix Maudoux.

Joubert, fait baptiser à Pontvallain presque tous ses enfants : 1^o Marie, marraine le 4 mars 1630 de Marguerite Hubert, fille de René Hubert et de Marguerite Moricet de Montlouis ; 2^o Renée, le 29 avril 1625, qui épousa le 20 novembre 1659, M^e Jacques Vérité, notaire royal ; 3^o Pierre, le 4 mai 1626 ; 4^o Marguerite, le 3 juin 1627 ; 5^o Georges, qui suit, le 27 août 1629 et dont le parrain est Georges Hubert ; 6^o Michel, le 9 octobre 1631, sieur des Chabossières et de la Hellerie, qui s'unit à Marie Nouet, dont il eut : Renée, le 2 mai 1658 ; Michel, le 1^{er} avril 1659 ; Marguerite et Françoise, jumelles, le 18 juillet 1661 ; Marguerite, le 12 juillet 1663 ; Anne, le 14 février 1666, et Françoise, le 16 mars 1668 ; et 7^o François, sieur de la Sallerye, parrain le 24 mai 1657.

Georges Hubert, sieur de la Drouardière, greffier de la châtellenie de la Faigue et Pontvallain, puis avocat, épousa Françoise Adam, qui lui donna neuf enfants, tous baptisés dans l'église de Pontvallain : 1^o Jean I, qui suit, le 10 septembre 1654 ; 2^o Françoise, le 10 octobre 1655 ; 3^o Marguerite, le 4 septembre 1657 ; 4^o François, sieur des Coustaux, le 4 octobre 1658, qui contracte mariage en 1688 avec Madeleine Jalus, et dont naissent : Françoise-Louise, le 13 octobre 1688 ; Louise-Françoise, le 1^{er} septembre 1689 ; Jeanne, le 7 décembre 1691, et Anne, le 10 septembre 1694 ; 5^o Georges, le 13 octobre 1662 ; 6^o Georges, le 20 février 1664 ; 7^o Georges, sieur de la Drouardière, le 16 octobre 1665 ; 8^o Marie, le 1^{er} juin 1667 ; et 9^o René, le 23 janvier 1669. Georges s'unit le 23 janvier 1690 à Marie Panvert, fille de Michel Panvert de La Tour et de Madeleine Tessier, et fut père de : Marie-Madeleine, femme le 25 novembre 1715 de M^e Jean Le Bourcier, licencié ès lois, juge gruier, bailli de la châtellenie de la Faigue et Pontvallain (elle est inhumée dans l'église de Pontvallain le 30 août 1717, à l'âge de 26 ans) ; Georges-François, baptisé le 30 janvier 1693 et inhumé dans l'église le 10 juin 1713 ;

Françoise-Urbaine, baptisée le 2 mai 1694 ; Noël et Jeanne, jumeaux, baptisés le 26 août 1695 ; et Marguerite, baptisée le 19 juillet 1699.

Jean I Hubert, sieur de la Patrière, greffier de la châtellenie de la Faigue, prit pour femme : 1^o le 8 août 1678, Marie Bazoge, fille de M^e Jean Bazoge, sieur du Perray, et de Catherine Boudet, dont il devint veuf le 28 juillet 1679 ; 2^o le 21 janvier 1681, Charlotte-Geneviève Seglineau, âgée de 17 ans, fille unique de Charles Seglineau (1), procureur fiscal de la Faigue, et de Philippe Narrais, qui lui donna trois enfants : 1^o Jeanne-Charlotte, baptisée le 30 juin 1682 ; 2^o Jean II, qui suit ; 3^o Françoise, qui se marie par contrat du 19 août 1706 à M^e Gervais Barbin, sieur de la Boullerie, conseiller du roi, lieutenant général de police à Château-du-Loir, et y demeurant, fils de M^e Gervais Barbin, sieur de la Boullerie (2), et de Renée

(1) Charles Seglineau, né en 1627, était fils de M^e Antoine Seglineau, notaire de la châtellenie de la Faigue en 1597, et de Roberde, sa femme. Il mourut le 10 octobre 1705. Il avait eu pour frères et sœur : 1^o Isaac (1607-1677), sieur de la Martinière, époux d'Anne Narrais ; 2^o Marguerite, déjà mariée en 1624 à Louis Le Bourcier ; 3^o Julien (1613) ; 4^o Robert, apothicaire, mari de Renée Trotté et père de Marie (1637), Marie (1638) et Catherine, femme de Michel Panvert, sieur de la Tour ; et 5^o Antoine, qui s'unit à Madeleine Girard. (Registres de l'état civil de Pontvallain.) — Jehan Seglineau était bailli de la Faigue en 1528. (Cabinet de feu M. L. Brière.)

(2) La famille Barbin de la Boullerie était connue à Pontvallain et à Sarcé dès la fin du XVI^e siècle. Daniel I Barbin, sieur de la Bouvelière (1593), et mari, par contrat du 14 juin 1587, de Françoise Narrays, fille de Gervais Narrays et de Charlotte Rivière, décéda à Pontvallain en 1597. Daniel II Barbin, sieur de la Boullerie, huissier de salle chez le roi, son fils posthume, y fut baptisé le 29 mars 1597, il épousa : 1^o Marie Truillet, par contrat du 30 janvier 1617 ; 2^o Félice Boucher, dame de la Garlière, dont il eut : 1^o Jacques (1638), sieur de la Bretonnière, demeurant à Sarcé en 1694 ; 2^o René (1639) ; 3^o Louise (1642) ; 4^o Jeanne (1645) ; 5^o Louis, assassiné sous la halle de Pontvallain, le 10 mars 1658, « sur les deux heures de l'après-midy », et le lendemain, inhumé dans l'église ; 6^o Daniel III, sieur de la Garlière, officier de la maison du roi, demeurant

Le Joyant (1). Le 1^{er} juillet 1707, devant M^e Antoine Hameau, notaire royal à Pontvallain, Jean et Françoise Hubert, leurs deux enfants survivants, se partagèrent

au lieu de la Garlière, à Sarcé, en 1694 ; 7^o Madeleine Barbin, femme de Joseph de la Bécane, écuyer, sieur de Laisenville.

Gervais I Barbin, sieur de la Boullerie, capitaine-major de la milice bourgeoise de Château-du-Loir, fils de Daniel III Barbin, sieur de la Garlière et de Marie Herbert, s'unit par contrat du 28 février 1669 à Renée Le Joyant, qui lui donna : 1^o Gervais II Barbin, qui suit ; 2^o Anne Barbin, conjointe par contrat du 14 janvier 1696 à François Le Boindre, seigneur de la Bionnière et de la Roche-d'Orton, fils de François Le Boindre, aussi seigneur de la Bionnière et de la Roche-d'Orton, et de Claude Le Joyant, Renée Le Joyant décéda à Château-du-Loir le 16 octobre 1708. Ses deux enfants se partagèrent sa succession et celle de son mari le 18 mars 1710. Gervais Barbin eut le premier lot, composé du lieu de la Lustière, situé paroisses de Pontvallain et de Mayet, du petit lieu de la Chesnaye, situé dans les tournes des paroisses de Sarcé et de Coulongé, et de diverses rentes foncières ; et François Le Boindre le second lot, c'est-à-dire l'office de capitaine de la milice bourgeoise de Château-du-Loir, des rentes foncières et plusieurs sommes d'argent.

Gervais II Barbin, sieur de la Boullerie, conseiller du roi, lieutenant général et de police au siège de Château-du-Loir, et mari de Françoise Hubert, laissa trois enfants : 1^o Gervais III Barbin, sieur de la Boullerie, qui prit pour femme, à Beaumont-le-Vicomte, par contrat du 9 avril 1734, Marguerite-Charlotte Le Vasseur, fille de M^e Arnoul Le Vasseur, avocat au présidial du Mans, et de Marguerite-Françoise Gauvain ; 2^o Marie, épouse de M^e Pierre Beduet, sieur de la Perrine ; 3^o Catherine, baptisée à Château-du-Loir le 18 juin 1709 et unie par contrat du 19 mars 1746 à M^e Jacques Phélippes, avocat à Château-du-Loir, fils de M^e Jacques Phélippes et de Marie-Anne Jouault. Tous les trois procédèrent le 21 janvier 1759 au partage des biens de Gervais Barbin et de Françoise Hubert, leurs père et mère : la métairie et fief de la Boullerie et le lieu des Chanteaux, à Villiers-aux-Bouin ; le bordage de l'Arcy et la maison de maître à Nogent-sur-Loir ; la métairie de la Brunerie et le lieu de l'Oiselière, à Mansigné ; la métairie de la Garlière et le lieu et fief de la Bretonnière, à Sarcé, et le lieu de Tartifume, à Pontvallain.

L'*Armorial* de 1696 donne à tort pour armes à cette famille : *De gueules à une tête avec une longue barbe d'argent*. Les Barbin de la Boullerie et de la Garlière portent : *D'azur au chevron d'or accompagné de deux roses d'argent en chef et d'un lion d'or en pointe*. (Cachet.) — Registres de l'état civil de Pontvallain. — Archives de la Sarthe, E. 1. — Cabinet de feu M. L. Brière. Le Joyant, *Généalogie Le Boindre*, ms.

(1) Registres de l'état civil et Étude de Pontvallain. — Archives de la Sarthe, E. 1.

leur succession et celles de M^e Charles Seglineau et Philippe Narrais, leur grand-père et leur grand'mère, et de M^e Antoine Seglineau, prêtre, curé de Saint-Sauveur à Paris. Le premier lot, composé de la métairie de la Brunerie, « située en la paroisse de Mansigné et dans les communaux de Requeil, Oysé et Mansigné », des lieux de Loiselière, proche la Brunerie, de la Patrière, « ès communaux de Pontvallain et Mansigné », et de Tartifume, à Pontvallain, et un contrat de 450 livres de rente sur l'hôtel de ville de Paris, échut à Françoise Hubert, femme de Gervais Barbin, sieur de la Boullerie; et le deuxième lot, formé du moulin de Sellé, des lieux de la Haute-Raguénère, de Rougeron, de la Drouardièrre, et de la Pierre, une maison au bourg proche le grand cimetière et un contrat de 450 livres de rente sur l'hôtel de ville de Paris, à Jean II Hubert, sieur de la Patrière. Un autre lieu, à la Drouardièrre, appartenait alors à Georges Hubert, sieur de la Drouardièrre, leur cousin (1).

Jean II Hubert, sieur de la Patrière, s'unit : 1^o le 11 mai 1707 à Marie-Madeleine Belin, fille d'Urbain Belin, bailli de la Faigne, et d'Anne Filoleau, laquelle donna le jour à six enfants ; 2^o et à Marie-Anne Belin, mère de Marie-Anne Hubert : 1^o Jean III, baptisé le 15 juin 1711 ; 2^o Madeleine-Marie, baptisée le 15 mai 1712 et inhumée le 6 juillet 1714 ; 3^o Anne-Marie, baptisée le 30 mai 1713, inhumée le 26 juin 1714 ; 4^o François-Joseph, baptisé le 9 juin 1715, inhumé le 12 juin suivant ; 5^o Gervais, baptisé le 16 octobre 1620, religieux carme et procureur de la maison d'Angers en 1775 ; 6^o Antoine-Charles-Urbain, sieur des Morières, qui suit, baptisé le 11 août 1714 ; 7^o Marie-Anne, baptisée le 29 septembre 1721, conjointe par contrat du 3 janvier 1745 à Jean-Pierre-Félix Rottier, fils de M^e Jean Rottier, sieur de La Séguinière, et d'Anne Lequipé ; elle décéda à Pontval-

(1) Archives de la Sarthe, E. 1 et G. 759.

lain le 16 décembre 1807 (1). Jean III Hubert, sieur de la Patrière, conseiller du roi, président du grenier à sel de Château-du-Loir et propriétaire de la Raguénère en 1770, eut deux fils : Jean-Gervais Hubert, sieur de la Patrière, époux d'Anne Le Roy (1775), et Jacques Hubert, sieur de la Patrière, époux de Marie Fouquet (1791). L'un d'eux était adjoint de la commune de Marçon en 1815.

Antoine-Charles-Urbain Hubert, sieur des Morières, bailli de la Faigne, se maria le 19 janvier 1740 à Anne-Marie Hervé, fille de M^e René Hervé, sieur de Chevigné, ancien capitaine, et d'Anne-Marie Bon de Montberry, dont naquirent neuf enfants : 1^o Anne, le 6 février 1740, décédée sept jours après sa naissance ; 2^o Antoine-René, né le 25 janvier 1741, maréchal-des-logis au régiment de Custines-Dragons en 1766 et bailli de la Faigne en 1775, qui épousa : 1^o le 23 avril 1772, Catherine Le Mercier ; 2^o par contrat du 5 juin 1775, Louise-Thérèse Rottier, sa cousine-germaine, fille de Jean-Pierre Rottier (2), bailli de la Faigne, et de

(1) Registres de l'état civil de Pontvallain.

(2) La famille Rottier était originaire de Mayet. Le 29 mai 1669, Gervais Rottier, âgé de 23 ans, fils de M^e Gervais Rottier, notaire royal à Mayet, et d'Antoinette Bardet, épousa Françoise Moricet, fille de Julien Moricet, et de Renée Adam. Sa succession est partagée en 1705 entre ses enfants : Marie, née en 1669 ; Gervais, baptisé le 3 juillet 1671, vicaire de Pontvallain de 1700 à 1730 ; et Françoise, femme de Pierre Jamin.

A cette même famille appartenaient Françoise Rottier, épouse de Daniel-René Adam, sieur de la Richardière, inhumée dans l'église le 25 avril 1740, à l'âge de 30 ans, et Pierre Rottier, conseiller du roi, grenetier au grenier à sel de Malicorne en 1736, frère et sœur ou cousins de Jean Rottier, sieur de la Séguinière, à Mayet, bailli de la Faigne à la même époque. Celui-ci eut d'Anne Léquipé, son épouse, quatre enfants : 1^o Pierre-François, sieur des Forges, qui suit ; 2^o Jean-Pierre-Félix ; 3^o Jeanne-Marie-Anne ; 4^o et Suzanne-Jeanne.

Pierre-François Rottier, sieur des Forges, s'unit le 26 novembre 1744 à Marie-Marguerite Adam de la Richardière et fut inhumé le 1^{er} décembre 1774. Ses enfants furent : 1^o Pierre-Louis (1745-1778) ; 2^o Marie-Jeanne (1746-1783) ; 3^o Louis-Jean-Pierre (1749-1791), sieur des Forges, mari en 1778 de Catherine Le Tessier, et père de François (1780), et d'un autre fils décédé le lendemain de sa naissance en 1782 ; 4^o Robert-Pierre

LXVIII. 4

Marie-Anne Hubert ; 3^o Jean-Louis-Joseph, le 19 mars 1712 ; 4^o René, le 27 mars 1743, sieur de la Drouardière, mari : 1^o en 1770 de demoiselle Léon, 2^o puis de Marie Papin, dont naquit René Hubert de la Drouardière, mort le 22 janvier 1818, à l'âge de 26 ans ; 5^o Anne-Françoise-Perrine, le 27 août 1744, inhumée le 30 août 1746 ; 6^o Jean, le 27 septembre 1746, inhumé dans le petit cimetière le 8 mars suivant ; 7^o Marie-Anne-Françoise, baptisée le 16 juillet 1748 ; 8^o et 9^o Robert et Julien, jumeaux, nés le 22 juillet 1751. Julien Hubert, sieur des Braudières, novice à la communauté de Toussaint, à Angers, en 1770, et dragon au régiment du Colonel-Général, en garnison à Maubeuge en 1771, est dit en 1776 ancien officier de Madame. Antoine Hubert, sieur des Morières, mourut à Pontvallain le 1^{er} décembre 1750, à l'âge de 36 ans (1).

(1750) ; 5^o Louise (1752-1784), conjointe en 1778, à Étienne Le Sage, receveur des aides à Brissac en Anjou en 1783 et contrôleur de la ville de Loudun l'année suivante ; 6^o François-Pierre-Daniel (1753-1788), sieur des Forges et de la Gasselinière ; 7^o Jeanne-Françoise, mariée le 19 avril 1774 à Charles de Fougère, écuyer, commis aux aides à Pontvallain, fils de René de Fougère, sieur de la Maison-Neuve, et de Marthe Marchand de la Faverie ; elle mourut le 24 juin 1786.

Jean-Pierre-Félix Rottier, frère de Pierre-François Rottier, sieur des Forges, exerça pendant longtemps les fonctions de bailli de la Faigne. Il décéda le 9 ventôse an II. Marie-Anne Hubert de la Patrière, qu'il avait épousée le 19 janvier 1745, lui survécut et mourut le 17 décembre 1809, après lui avoir donné une nombreuse famille : 1^o Marie-Anne (1745) ; 2^o Marie-Anne (1746), unie le 25 juillet 1786 à Louis Herpin, féodiste ; 3^o Jeanne-Renée (1747) ; 4^o une fille (1749) ; 5^o Madeleine-Françoise-Marie (1750-1753) ; 6^o Félice-Suzanne (1751) ; 7^o Louise-Thérèse (1755), femme le 12 juin 1775 d'Antoine-René Hubert des Morières ; 8^o Jean-Pierre-Félix (1753-1811) ; 9^o Françoise-Louise (1755-1759) ; 10^o Pierre-Charles (1756) ; 11^o Julie-Louise (1757), conjointe le 16 janvier 1787 à Joseph Cointreau, notaire royal à Courdemanche ; 12^o Gervais-Louis (1760-1762) ; 13^o Henriette-Victoire (1763). Cette famille s'éteignit à la mort de Jean-Pierre-Félix Rottier, le 29 janvier 1811. (Registres de l'état civil de Pontvallain.)

(1) Registres de l'état civil de Pontvallain. — Étude de Pontvallain, minutes Le Bourcier. — Archives de la Sarthe, H. 66. — Anne-Marie Hervé de Chevigné, veuve d'Antoine Hubert, eut encore un autre fils,

A cette famille appartenait René I Hubert, sieur de Corlevé, René II Hubert, sieur de Chantelou, son fils, et Jacques Hubert, sieur de la Varanne, dont les noms sont souvent mentionnés dans les registres de l'état civil de Pontvallain.

René I Hubert, sieur de Corlevé, conseiller du roi et son lieutenant en l'élection de Château-du-Loir, eut de Marguerite Moricet de Montlouis, quatre enfants : 1^o René II ; 2^o Marie, marraine le 2 novembre 1626 ; 3^o Marguerite, baptisée le 4 mars 1630 ; 4^o Jacques Hubert, sieur de Corlevé, bourgeois du Mans en 1660 (1).

René II Hubert, sieur de Chantelou, à Requeil, conseiller du roi et élu à La Flèche, mourut vers 1654, laissant de son mariage avec Françoise Guischard, trois enfants : 1^o Marguerite, qui s'allia à Guillaume Rivière, fils de Jacques Rivière, seigneur de Pambour, lieutenant particulier au présidial du Mans, et de Marie Amellon, et lui apporta en dot la terre de Chantelou ; 2^o Marthe, conjointe à noble Victor Hardiau, sieur de Courcelles, à Requeil, et grenetier au grenier à sel du Lude ; 3^o Guy, sieur des Marais, encore vivant en 1708, qui prit pour femme, par contrat du 22 décembre 1691, Marie Paugoux, fille de Jean Paugoux et de Marie Cormier (2).

Jacques Hubert, sieur de la Varanne, était fils de Julien Hubert, marchand, et de Jeanne Truillet. Il épousa le 26 janvier 1682, à l'âge de 25 ans, Catherine Bazoge, âgée de 24 ans, fille de Jean Bazoge, sieur du Perray, et de Catherine Boudet, et fut père de trois enfants : 1^o Jean, baptisé le 16 novembre 1682 ; 2^o Jacques, baptisé le 25 août 1684 ; 3^o Louis, mari de Françoise Le Febvre, fille de

Louis, né de « père inconnu », baptisé à Pontvallain le 25 décembre 1758.
(Registres de l'état civil de Pontvallain.)

(1) Registres de l'état civil de Pontvallain.

(2) Cabinet de feu M. L. Brière.

Françoise Le Febvre, sieur de la Buzardière, marchand, et de Renée-Julie Martin (1), par contrat du 15 mai 1731.

(1) Renée-Julie Martin était fille de Pierre I Martin, sieur de la Vallée, et de Renée Adam, et petite-fille de Robert I^{er} Martin, qui, de Renée Le Bourcier, avait eu en outre : 1^o Jean (1642) ; 2^o Marie, femme le 22 février 1666 de Daniel Adam et décédée le 15 octobre 1702 ; 3^o Renée (1654-1709), unie le 28 novembre 1684 à Pierre Papin, sieur de Corges ; 4^o Madeleine ; et 5^o Gervais Martin, sieur de la Gommardière en 1674, mari de Charlotte Le Duc.

Renée-Julie Martin, s'était unie le 7 janvier 1683, à 21 ans, à François Le Febvre, sieur de la Buzardière, fils de Jean Le Febvre et de Marie Rozé, en présence de François Le Febvre, sieur de Grandchamp, oncle de son époux, de Jean Le Febvre, et de Jacques du Mans, sieur de la Serizaie. Son frère, Pierre II Martin, sieur de la Vallée en 1699, fut auteur de Robert II Martin, aussi sieur de la Vallée, notaire royal à Pontvallain, lequel décéda le 23 octobre 1750, âgé de 82 ans. D'Anne Pousse, son épouse, lui naquirent : 1^o Robert III (1702-1776), marié le 14 février 1729 à Renée Richardeau, fille de M^e Guy Richardeau, sieur de la Bottelinière, greffier gruier et notaire de la châtellenie de la Faigne et Pontvallain, notaire royal en 1730, et de Marthe Panvert ; 2^o Renée (1704-1764) ; 3^o Pierre (1717) ; 4^o Marie, unie par contrat du 18 décembre 1731 à Claude Cornilleau, marchand, sieur de la Fontaine ; 5^o Jean, sieur de la Mauberderie en 1736, marchand, époux de Marie-Anne Le Guy, dont il a : Jean (1741) ; Marie-Anne (1742) ; Jeanne-Charlotte (1745), et Jean-Pierre Martin (1748-1788), sieur de la Mauberderie, auquel Marie Saillant, de Ballon, donne : Jean-Pierre (1773), Marie-Jeanne (1774), Rosalie-Marie (1776), un autre fils décédé le jour de sa naissance (1778), Henriette et Charlotte Martin ; 6^o Madeleine (1711) ; 7^o Marguerite (1713) ; 8^o Perrine (1717) ; 9^o René Martin (1719).

Robert III Martin, sieur de la Vallée, eut comme enfants : 1^o Robert-Guy, inhumé le lendemain de sa naissance (1730) ; 2^o Renée Martin (1732), conjointe le 6 décembre 1757 à Joseph-Louis Crépon, notaire à Saint-Jean-de-la-Motte ; 3^o Robert-Charles (1734), vicaire à Pontvallain de 1761 à 1780, puis curé de Sarcé jusqu'en 1792 ; il se retira pendant la Révolution chez son frère Jean-Joseph et prêta tous les serments qu'on voulut bien lui demander ; il se rétracta plus tard et mourut à Pontvallain le 21 février 1807 ; 4^o Jean-Joseph (1736-1738) ; 5^o Guy-Jacques (1738-1759), sieur des Masnières ; 6^o Jean-Joseph Martin (1741), sieur de la Vallée.

Jean-Joseph Martin, sieur de la Vallée, devenu « Martin-Lavallée » en l'an IV et en l'an V et « Lavallée » en frimaire an VIII, remplit les fonctions de notaire royal à Pontvallain, de maire en 1791 et de commissaire du pouvoir exécutif près l'administration du canton en l'an IV et en l'an V. Il épousa à Lhomme Félicité-Anne Mollet, qui lui donna : 1^o Robert

Jacques Hubert de la Varanne fut inhumé à Pontvallain le 2 juin 1716 (1).

LA GUÉRINIÈRE

Le fief de la Guérinière relevait du prieuré de Château-l'Hermitage.

L'abbé de l'Epau en fut seigneur depuis le XIV^e siècle jusqu'à la Révolution.

VESIGNEUX OU CHEVIGNÉ

Le fief de Vesigneux ou Chevigné (la prononciation locale est *Juigné*), tenu de la châtellenie de la Faigne, appartenait vers 1600 à Gilles Hervé, sieur de Chevigné ou Vesigneux, mari d'Estienne Aubry, fille d'Estienne Aubry et de Claudine Goyer et petite-fille d'Estienne Aubry et de Macée More, fondateurs de la chapelle du Chêne-Vert, desservie dans l'église de Pontvallain. Il resta aux mains de la famille Hervé jusqu'en 1768 (2).

René I Hervé, sieur de Chevigné, leur fils, frère de François Hervé, sieur de Chevigné, curé de Guécélard de 1644 à 1654, mourut vers 1658. Il eut deux enfants : 1^o Anne, qui décéda à Pontvallain le 25 mai 1647, à l'âge de 12 ans ; et 2^o Mathieu Hervé, sieur de Chevigné, lequel

(1771-1772) ; et 2^o Robert-Jean-Joseph Martin-Lavallée, né le 11 juillet 1773 et décédé à Touvoie, commune de Saint-Corneille, le 14 mars 1858, laissant trois enfants : un fils, Alphonse Lavallée, directeur-fondateur de l'École Centrale des Arts et Manufactures, mort en 1873, et deux filles : M. Froger de Mauny épousa l'une d'elles, Henriette Lavallée, d'où une fille, entre autres, unie à M. Maurice Talvande, banquier au Mans (1880). (Registres de l'état civil de Pontvallain. — Archives de la mairie de Pontvallain, registre des délibérations municipales. — Archives de la Sarthe, L. 244. — Legeay, *Nécrologie et bibliographie contemp. de la Sarthe*, p. 251.)

(1) Registres de l'état civil de Pontvallain.

(2) Archives de la Sarthe, G. 878.

épousa Françoise Le Vayer, sœur de François Le Vayer, écuyer, sieur de Medemanche, dont naquirent : 1^o René II Hervé, qui suit ; 2^o Françoise, baptisée le 24 mai 1663 ; 3^o Jeanne, née le 18 juin 1664 ; 4^o Marie, baptisée le 1^{er} avril 1666 ; 5^o Marguerite qui trépassa le 23 décembre 1754, à l'âge de 86 ans ; et 6^o François, baptisé le 6 janvier 1674. Mathieu Hervé mourut le 11 novembre 1690.

René II Hervé, sieur de Chevigné, capitaine-commandant de milice dans le bataillon de Mayenne en 1730, s'unit à Marie-Anne Bon de Montberry, qui lui donna une nombreuse postérité : 1^o Marie, baptisée le 31 janvier 1711 ; 2^o Louise-Félice, baptisée le 8 mai 1711, conjointe par contrat du 16 mai 1749 à M^e Julien Chaillou, notaire royal à Montreuil-le-Henri ; 3^o Catherine, inhumée le 6 juin 1712, à l'âge d'un mois ; 4^o Perrine-Angélique, baptisée le 19 janvier 1714 et décédée le 22 novembre suivant ; 5^o Charlotte-Marie-Anne, appelée aussi Anne-Marie, baptisée le 21 avril 1715, femme le 19 janvier 1740 d'Antoine-Charles-Urbain Hubert, sieur des Morières ; elle trépassa le 17 mai 1763 ; et 6^o René III Hervé, né en 1718. Il fut inhumé le 7 avril 1748 dans la chapelle Saint-Joseph du grand cimetière, à l'âge de 76 ans, et sa veuve le 1^{er} septembre 1765 (1).

René III Hervé, sieur de Chevigné, prit pour femme, le 27 avril 1740, Marie-Anne Panvert, veuve de M^e François Houdayer, notaire royal à Mansigné, fille de Michel Panvert (2), sieur de la Tour, et de Catherine Séglineau. Il

(1) Registres de l'état civil et Étude de Pontvallain.

(2) La famille Panvert de la Tour s'installa à Pontvallain vers la moitié du XVII^e siècle. M. Michel Panvert, sieur de la Tour, sergent royal en 1649, se maria deux fois : 1^o à Jeanne Chevet, dont Michel II (1652), qui suit ; 2^o à Madeleine Le Tessier, qui fut mère de ses autres enfants : Marie (1658-1713), femme de Georges Hubert, sieur de la Drouardière ; Gervais (1659-1713), marchand, mari de Marthe Girard, dont naquit Marthe, conjointe le 15 septembre 1693 à Guy Richardeau, sieur de la

mourut le 26 mars 1768, sans laisser d'enfant, et fut inhumé le lendemain dans la chapelle du grand cimetière (1).

BEAUREGARD

Beauregard appartenait en 1689 à Louis Bazoge, sieur de Beauregard, maître chirurgien à Pontvallain ; en 1730, à Marthe Bazoge ; en 1735, à Henri Barbin de Beauregard, conseiller du roi, lieutenant civil et criminel au présidial de Château-du-Loir ; en 1738, à Etienne Barbin de Beauregard (2).

MONTLOUIS

Montlouis appartenait en 1600 à René Moricet ; ses

Bottelinière ; et Julienne, femme de Jean Adam, décédée le 23 janvier 1683.

Michel II Panvert, sieur de la Piellerye et de la Tour, marchand, épouse le 15 novembre 1678 Catherine Seglineau, âgée de 20 ans, fille de M^e Charles Seglineau, procureur fiscal de la Faigue, et de Philippe Narrais. Catherine Seglineau fut inhumée dans l'église le 10 septembre 1714. Elle eut de Michel Panvert quinze enfants : 1^o Charles (1679) ; 2^o Catherine (1681), unie le 7 mai 1707 à M^e Louis Doisseau, avocat au présidial du Mans, fils de M^e Jacques Doisseau, notaire royal, et de Barbe Moreau ; 3^o Antoiue (1682) ; 4^o Michel (1683-1714), sieur de la Touche, à Saint-Jean-de-la-Motte ; 5^o Jeanne (1686) ; 6^o et 7^o Madeleine et Marie-Élisabeth, jumelles (1688) ; 8^o Georges (1691) ; 9^o Jeanne-Noëlle (1692) ; 10^o Marie-Anne (1693), conjointe : 1^o le 12 février 1715 à M^e François Houdayer, sieur de la Goupillière, notaire royal à Mansigné ; 2^o à René Hervé, sieur de Chevigné ; 11^o Antoine-Charles (1695-1733), sieur de la Touche ; 12^o Charles (1697) ; 13^o Georges-René (1700) ; 14^o Anne (1702) ; et 15^o Françoise, femme le 29 septembre 1723 de M^e René Chevalier, conseiller du roi, docteur en médecine à Château-du-Loir.

M^e Guy Richardeau, sieur de la Bottelinière, notaire et greffier de la châtellenie de la Faigue, fils de M^e Guy Richardeau, sieur de la Bottelinière, et de Jeanne Trotté, eut de son union avec Marthe Panvert, fille de Gervais Panvert et de Marthe Girard : 1^o Jean-Baptiste-Guy (1696) ; 2^o Marguerite (1697) ; 3^o Françoise (1699) ; 4^o Madeleine (1700) ; 5^o Renée, épouse de Robert Martin, sieur de la Vallée ; 6^o Louise (1705) ; 7^o Jeanne (1707). Registres de l'état civil et Étude de Pontvallain.

(1) Registres de l'état civil et Étude de Pontvallain.

(2) Registres de l'état civil de Pontvallain.

descendants le conservèrent jusqu'à la veille de la Révolution.

René Moricet, lieutenant du bailli de la Faigne et procureur des « manans et habitans de Pontvallain » à l'assemblée du Maine pour les États Généraux de 1614, laissa six enfants : 1^o Pierre, procureur fiscal de la châtellenie de la Faigne, époux de Marie Adam, fille de M^e Catherin Adam, notaire royal à Pontvallain, et qui lui donna deux enfants : 1^o Renée, baptisée le 11 août 1617 et René, baptisé le 30 août 1620 ; il mourut le 24 octobre 1638 ; 2^o Marguerite, conjointe à René Hubert ; 3^o René, prêtre, inhumé le 24 septembre 1662, à l'âge de 76 ans, dans le chœur de l'église de Pontvallain ; 4^o Renée qui épousa Antoine du Chesne, notaire de la châtellenie de la Faigne, et décéda le 11 janvier 1670, après avoir eu Renée (1624), Antoine (1626), René (1628) et Marin du Chesne (1634) ; 5^o Marie, femme d'Antoine Julien ; 6^o Julien I Moricet, sieur de Montlouis.

Julien I Moricet eut une nombreuse postérité de Renée Adam, son épouse : 1^o Renée, baptisée le 16 mai 1625 ; 2^o Marie, baptisée le 4 décembre 1628, qui devint femme de René Lefebvre et décéda le 14 avril 1663 ; elle lui donna Marie (1655), René (1656) et Renée Le Febvre (1657) ; 3^o Julienne, unie le 20 juin 1662 à M^e Jean Le Bourcier, notaire royal à Pontvallain, et trépassée le 8 janvier 1692 ; 4^o Françoise, conjointe à Gervais Rottier ; 5^o Julien II Moricet, seigneur de Montlouis après son père et dont naquirent Julien III, qui suit, et Anne-Marie Moricet, inhumée dans la chapelle Saint-Joseph du grand cimetière le 28 octobre 1737, à l'âge de 65 ans (1).

Julien III Moricet, écuyer, seigneur du Breil et de Montlouis, conseiller du roi, substitut du procureur du roi au siège de l'élection du Mans, épousa par contrat du 26 jan-

(1) Registres de l'état civil et Étude de Pontvallain. — Archives de la Sarthe, H. 66, 75 et 76.

vier 1700 Marie-Anne Séru, fille de M^e Guillaume Séru, sieur du Tronchay, et de Marie Caillau (1). Le 25 avril 1714 il acquit d'Anne-Elisabeth des Escotaiz, femme de M^{re} Toussaint-Claude Le Jumeau, chevalier, seigneur des Perriers, les Aubiers, baron de Blou, pour 35.000 livres, la terre de la Chevalerie, à Parigné-le-Pôlin, et l'échangea le 23 mai suivant contre la baronnie du Breil, à Parigné-l'Evêque, que lui céda Jacques Richer, écuyer, baron du Breil (2). Il mourut en 1747. Ses trois filles se partagèrent sa succession : 1^o Marie-Anne-Françoise-Julienne Moricet de Montlouis, qui, le 22 décembre 1747, vendit pour elle et ses sœurs, à René-Antoine Bourré, bourgeois au Mans, paroisse Saint-Nicolas, l'office de substitut du procureur du roi rempli par son père, pour 4.000 livres ; 2^o Charlotte-Françoise Moricet de Montlouis ; et 3^o Anne-Marie Moricet du Verger, conjointe par contrat du 9 juillet 1746 à Denis-Emmanuel Poulard, officier de la maison du duc d'Orléans, fils de Denis Poulard, sieur de la Faverie, conseiller au présidial du Mans, et de Françoise Goussault, qui lui apporta en dot la baronnie du Breil. (3). Toutes les trois moururent sans laisser de postérité, Anne-Marie, le 13 septembre 1777, à l'âge de 60 ans, et Marie-Anne, le 31 octobre 1784, à l'abbaye de La Perrigne, où elle était dame pensionnaire, à l'âge de 80 ans (4).

M. Neveu était propriétaire de Montlouis en 1789.

CASSÉ

Au XV^e siècle, Yvon More et Guillemine, sa femme, étaient seigneurs de Cassé ; en 1636 et 1653, Louis Joubert,

(1) G. Esnault, *Inventaire des minutes anciennes des notaires du Mans*, t. V, p. 150.

(2) A. Ledru, *Histoire de la Maison de Broc*, p. 604-605.

(3) G. Esnault, *Inventaire des minutes anciennes des notaires du Mans*, t. II, p. 108 ; t. V, p. 150.

(4) Cabinet de feu M. L. Brière. — Archives de la Sarthe, II. 66.

né le 10 septembre 1608, fils de Julien Joubert, sieur de la Héraudière, et de Perrine, sa première femme.

Louis Joubert, sieur de Cassé, s'unit le 4 octobre 1636 à Anne Narrais, dont le décès survint le 26 octobre 1661, et fut père de René (1636), Anne (1641), Louis (1645) et Anne Joubert (1645), conjointe le 18 janvier 1661 à Adrien Pousse, conseiller du roi, grenetier au grenier à sel de Château-du-Loir.

Le 20 janvier 1670, un autre membre de cette famille, Laurent Joubert, sieur des Perruchettes, fut inhumé dans l'église de Pontvallain, en présence de Jean et de Pierre Joubert, ses enfants (1).

LA VIENNIÈRE, *aliàs* MONTFORT

La Viennière ou Viannière, aujourd'hui Montfort, était possédée en 1592 par Edin ou Adam Le Mercier, sieur de la Viennière, époux de Renée Pastoureau, dont il eut : 1^o Julien, qui suit, baptisé le 3 septembre 1592 ; 2^o Urbain, décédé le 7 avril 1601 ; 3^o Marie, baptisée le 16 février 1603, unie à Jean Le Roy, sieur de la Gaillardière et de la Boivinière ; 4^o Barbe, femme de Jacques Huet, écuyer, sieur d'Artigné, dont neuf enfants, tous décédés sans avoir contracté d'alliances ; 5^o Renée, conjointe à Michel Guillon, docteur en médecine. Il vivait encore en 1623 ; Renée Pastoureau, sa veuve, fut inhumée dans l'église de Pontvallain le 7 avril 1636, au devant de l'autel de N.-D. de Pitié (2).

Julien Le Mercier, sieur de la Viennière, s'allia à Anne de La Coste. Il mourut avant 1653, laissant deux filles : 1^o Françoise, religieuse bénédictine à Château-du-Loir ; et 2^o Louise, qui épousa Félix Le Gras, sieur de Mélesve, fils

(1) Registres de l'état civil de Pontvallain.

(2) Registres de l'état civil de Pontvallain. — Archives de la Sarthe, H. 75.

de Félix Le Gras, sieur de Lousserie, et de Marie de Terves, et dicta son testament à M^e Guillaume Fouin, notaire royal au Mans, le 26 novembre 1684. Le 15 septembre 1653, Félix Le Gras, Jean Le Roy et Michel Guillon, agissant aux nom et droits de leurs épouses, se partagèrent la succession maternelle de Michel Huet, sieur d'Artigné : Félix Le Gras obtint le lieu de la Viennière, Jean Le Roy les bordages du Tertre et de la Chenelière, et Michel Guillon celui du Guimier ; toutes ces terres étaient situées à Pontvallain (1).

La Viennière appartenait en 1773 à Marie-Anne Moricet, dame du Breil.

En 1443, Gilles Le Mercier était seigneur d'un fief à Pontvallain dont nous ignorons le nom (2). M^e Pierre Le Mercier, avocat, fit inhumer à Pontvallain sa fille Marguerite le 15 juin 1622 et Marguerite, sa femme, le 22 août suivant (3).

LA PREUVERIE

La Préverie, Preuverie ou Pleuverie, relevait à foi et hommage simple des fiefs du Corps du prieuré de Château-l'Hermitage et de la Rouzière et leur devait 2 s. 6 d. de service (4).

Elle appartenait en 1622 à Mathurin Julien, avocat au présidial du Mans, bailli de la Faigne, et à Marie Lonray, sa femme ; en 1662, à Madeleine Julien, unie le 7 janvier 1649 à M^e François Jouault, licencié en droit, fils de François Jouault, de la paroisse d'Aubigné, et auquel elle donna : 1^o René, baptisé le 7 avril 1651 ; 2^o Madeleine, le 8 septembre 1652 ; 3^o Jean, né en 1653, seigneur de la Preuve-

(1) G. Esnault, *Inventaire des anciennes minutes des notaires du Mans*, t. IV, p. 307, et t. V, p. 7.

(2) Archives de la Sarthe, G. 766.

(3) Archives de la Sarthe, H. 75.

(4) Archives de la Sarthe, H. 549.

rie, qui épousa à Pontvallain le 7 janvier 1676 Charlotte de Pitard, veuve d'Antoine Le Boucher, écuyer, sieur de Berné ; en 1740, à Médard Rivière, sieur de Chantelou, puis à Médard Rivière de Chantelou, son fils.

Mathurin Julien mourut à Pontvallain le 27 avril 1662, laissant deux filles : 1^o Madeleine, femme de François Jouault, et 2^o Marie, épouse de Jacques Amelotte, sieur du Morier, qui eut six enfants : 1^o Jacques (1640) ; 2^o Marie, femme de Louis Joubert, sieur de Cassé, décédé le 25 février 1685 ; 3^o Louise (1654) ; 4^o Marguerite (1656), unie à Jean Bazoge, sieur du Perray ; 5^o Louis-René, sieur de la Chesnelière (1658) ; 6^o Pierre, sieur de l'Hommeau. En 1717, Nicolas Innocent, procureur de la fabrique de Pontvallain, fait saisir le lieu de la Preuverie sur les héritiers de M^e François Jouault de Jouansé et de Madeleine Julien, sa femme, faute de paiement des arrérages d'une rente constituée de 55 livres 11 s. 6 d., due par eux à l'église de Pontvallain (1).

LES CHARPENTERIES

Les seigneurs de Chantelou possédèrent ce fief jusqu'à la Révolution (2).

MOUASNÉ

Urbain Doisseau, sieur de Mouasné, est procureur de la fabrique de Mansigné en 1617 (3).

LA ROGERIE

La métairie, fief et domaine de la Rogerie relevait de la châtellenie de la Faigue.

(1) Registres de l'état civil et Étude de Pontvallain.

(2) Archives de la Sarthe, H. 549. — Étude de Pontvallain.

(3) Archives de la fabrique de Mansigné.

Louis d'Alexandre, écuyer, sieur de Chantelou et y demeurant, la vendit le 28 février 1629 à honorable René Hubert, sieur de Corlevé, domicilié à Pontvallain, pour le prix de 2.820 livres et à la charge de 35 s. et deux poules de rente aux religieux de Château-l'Hermitage.

Guillaume Rivière, seigneur de Chantelou, en était propriétaire en 1660 ; Pierre-Charles Rivière, bourgeois de Paris, en 1712 ; M^e Jean-Baptiste Faissot, sieur de Brûlon, de 1727 à 1745 ; Michel de Carnazet, mari de Suzanne-Marguerite Rivière, de 1745 à 1761 ; puis Médard I et Médard II Rivière, seigneurs de Chantelou (1).

BEAUVERGER

Beauverger relevait à foi et hommage simple de la seigneurie de Chantelou, à Requeil, et devait quatre boisseaux de seigle, à l'Angevaine, à l'aumônerie de Saint-Eloi de Pontvallain.

Ses possesseurs connus sont : en 1512, Jean d'Alexandre, écuyer, sieur de Beauverger ; en 1597, René d'Alexandre, écuyer, sieur de Beauverger ; et aux XVII^e et XVIII^e siècles, les seigneurs de Chantelou (2).

La métairie de Beauverger était affermée 180 livres en 1719 ; 200 livres en 1734 et 500 livres en 1783 (3).

LA MÉCHINIÈRE

Jacques Baillou, sieur de la Méchinière, mourut le 15 avril 1597. Il laissait au curé de Pontvallain, par testament passé devant M^e Antoine Séglineau, 7 s. 6 d. de rente « sur

(1) Archives de la Sarthe, H. 544. — Étude de Pontvallain. — Archives de la Roche-de-Vaux, cote 18^e.

(2) Archives de la Sarthe, G. 759. — Archives de la fabrique de Requeil, comptes de 1512 et de 1621.

(3) Étude de Pontvallain. — Archives de la Roche-Mailly, cote 18^e.

toutes ses maisons de la Méchinière », pour la fondation d'un service anniversaire « à tel jour de son décès » (1).

RIGALLET

La terre, fief et seigneurie de Rigallet relevait à foi et hommage simple de la châtellenie de la Roche-Mayet, qui la reportait à celle de la Faigue.

Elle appartenait en 1610 à Jacques Narrais, sieur de Rigallet, époux d'Anne Bry, qui lui donna Gervaise (1610), et Charles et Anne, jumeaux (1614), et trépassa le 3 avril 1649. Anne Narrais épousa, le 4 octobre 1636, Louis Joubert, sieur de Cassé, et en eut quatre enfants : René (1636), Anne (1641), Louis et Anne (1645) ; celle-ci, unie le 18 janvier 1661 à Adrien Pousse, conseiller du roi, grenetier au grenier à sel de Château-du-Loir, vendit la terre, fief et seigneurie de Rigallet au marquis de Laval, le 3 juillet 1683, devant M^e Louis Joubert, notaire royal à Ecommoy. Jacques Molin, l'acquit avec la Faigue le 7 janvier 1720 et la céda le 28 septembre 1728, pour 2.000 livres, à Joseph, marquis de Mailly, seigneur de la Roche-de-Vaux.

Le lieu et bordage de Rigallet, à la réserve du « fief, cens, rentes, debvoirs, hazards, lots et ventes, . . . droits de chasse et de pêche », était affermé 80 livres en 1741, par Augustin-Joseph de Mailly, chevalier, comte de Mailly, « mestre de camp, commandant les gens d'armes du Berry. » La famille de Mailly l'aliéna en 1880.

Plusieurs autres membres de la famille Narrais vivaient à Pontvallain au dix-septième siècle : Georges, appelé aussi Gervais, sieur de Boisfreneau, époux de Jeanne Michard, dont naquirent Thomas (1636) et Perrine Narrais, conjointe le 23 janvier 1662 à André Le Febvre, fils de M^e André Le Febvre, huissier de la châtellenie de Mayet, et de Françoise

(1) État civil de Pontvallain, 1^{er} registre.

Ronssard (Jeanne Michard, veuve le 6 juillet 1650, était alors remariée à noble Antoine Le Boucher, écuyer, sieur des Buschetières) (1); Christophe Narrais, curé de Pontvallain en 1662 et 1663; Renée Narrais, femme, le 21 octobre 1647, de Nicolas Godard, archer en la maréchaussée du Maine, de la paroisse du Pré (2).

LA GOUTELLE

« La métairie de la Goutelle, avec le petit fief, sujets, cens, rentes et debvoirs d'iceluy, situé dans les paroisses de Pontvallain et de Mayet », provenant de la succession de M^e Louis Drouet, sieur d'Aubigny et de la Boivinière, et de Marie Le Roy, échut en partage, le 22 janvier 1701, à M^e Simon Drouet, sieur d'Aubigny et de la Boivinière, leur fils (3).

LA COUTURE

Le fief de la Couture, aux religieux du Loorux, en Anjou, relevait à foi et hommage simple de la baronnie de Château-du-Loir et lui devait 8 s. 4 d. de service (4).

H. ROQUET.

(A suivre).

(1) Antoine Le Boucher, écuyer, sieur des Buschetières, demeurant à Pontvallain, comparut à Tours le 1^{er} juin 1667, devant les commissaires du roi, par Antoine Le Boucher, écuyer, sieur de Bernay, son fils, demeurant à Mayet, et fut maintenu dans sa qualité d'écuyer, en vertu des lettres de noblesse accordées à son bisaïeul en 1521. Armes : *De sinople au griffon d'argent, armé et becqueté de gueules*. (Chambois et de Farcy, *Recherches de la noblesse dans la Généralité de Tours en 1666*, p. 114.) Il fut inhumé dans l'église de Mayet en 1675.

(2) Registres de l'état civil de Pontvallain. — G. Esnault, *Inventaire des minutes anciennes des notaires du Mans*, t. IV, p. 167.

(3) Cabinet de feu M. L. Brière.

(4) Archives de la Sarthe, A. 22.

LES ÉGLISES DU MANS⁽¹⁾

LA CATHÉDRALE

Histoire. — La cathédrale actuelle occupe l'emplacement des premiers édifices religieux construits au Mans depuis l'évangélisation du Maine par saint Julien. Du monument élevé par cet évêque il ne reste nulle trace ; on ne sait même pas exactement en quel siècle il fut dressé sur l'emplacement de la demeure du défensor romain. Il faut attendre le VI^e siècle pour, en quelques chroniques, lire que saint Innocent (533-599) continua la construction de la cathédrale commencée par saint Victeur, son prédécesseur. Malgré divers travaux la cathédrale était en ruines à la fin du VIII^e siècle, et ce fut sous le règne de Charlemagne que ce monument fut relevé par l'évêque Francon. Plus tard saint Aldric la reconstruisit en entier, mais son œuvre fut détruite durant l'occupation du Maine par les Normands. Lorsque la paix

(1) A la demande de plusieurs de nos confrères et avec la bienveillante autorisation de M. Lefèvre-Pontalis, nous reproduisons sous ce titre les notices rédigées pour le *Guide du Congrès archéologique* que la Société française d'archéologie vient de tenir à Saumur, Le Mans et Angers. Ces notices, très courtes, ne prétendent pas à l'importance d'études nouvelles, mais on y trouvera sous une forme *pratique* et précise le résumé de nombreux travaux antérieurs, et les plans, *jusqu'ici inédits*, des églises de la Couture et du Pré. (Note de la Rédaction.)

fut rétablie plusieurs évêques tentèrent successivement de relever la cathédrale ; les travaux exécutés trop rapidement ne purent rester longtemps debout. Ce fut seulement dans la seconde moitié du XI^e siècle que l'évêque Vulgrin voulut élever une nouvelle cathédrale, sur un plan plus vaste ; ses successeurs ont continué son entreprise et leur œuvre est encore debout aujourd'hui pour une grande partie.

En 1082 l'évêque Hoël acheva la construction des deux tours et du transept. Son successeur, Hildebert, reprit vers 1110 la restauration de la cathédrale ; il refit surtout la nef dont les travaux furent dirigés par le moine Jean, envoyé par l'abbé de la Trinité de Vendôme. Un incendie endommagea cette œuvre le 3 septembre 1134 ; après un autre incendie, survenu quelques années plus tard, l'évêque Hugues de Saint-Calais répara le chœur ; son successeur Guillaume de Passavant continua la restauration de la nef et du transept, c'est à lui qu'est due la voûte de la nef telle qu'elle existe encore aujourd'hui. Ces travaux étaient achevés en 1158.

L'évêque Hamelin, en 1217, obtint de Philippe-Auguste l'autorisation de renverser le mur de l'enceinte gallo-romaine pour faciliter le développement du nouveau chœur qu'il voulait construire. Ce chœur, consacré en 1254, est celui qui existe aujourd'hui.

Après la construction de ce chœur, l'évêque Geoffroy d'Assé songea à faire relever le transept, mais ce travail fut repris à plusieurs fois. Le croisillon méridional et la croisée du transept, commencés d'abord par Mathieu Julien, ne furent terminés que vers 1397, sous la dernière direction du maître des œuvres Jehan Lemaçon. Ce même architecte commença également les travaux du croisillon septentrional dont la première pierre fut posée le 17 février 1403. Le maçon Henri Gillot continua cette œuvre ainsi que Nicole de l'Escluse. En 1421, Jean de Dampmartin prit la direction

des travaux et, malgré l'invasion anglaise, les termina vers 1430.

Depuis la seconde moitié du XV^e siècle aucun travail n'a été exécuté dans la cathédrale du Mans pour son agrandissement ou pour sa transformation ; le plan n'a reçu aucune modification et tous les travaux entrepris n'ont eu pour but que la réparation des accidents survenus pour des causes diverses, pendant les siècles suivants.

Le 5 mai 1583 la foudre détermina un incendie de la cathédrale, dont il endommagea les voûtes, la toiture et le clocher central, qui s'écroula ; les réparations nécessitées par cet accident étaient terminées à la fin du XVI^e siècle.

Après avoir échappé à des menaces de destruction pendant la période révolutionnaire, la cathédrale eut cependant beaucoup à souffrir du manque d'entretien durant plusieurs années, et le 9 novembre 1810 la voûte du transept méridional s'effondra en partie ; elle fut reconstruite en 1817. Dès 1814 on avait commencé les réparations indispensables, et elles furent exécutées successivement autant que le permirent les crédits.

En 1822, la flèche de la tour frappée par la foudre fut détruite et remplacée en 1835 par le dôme et les clochetons en fonte que l'on voit encore aujourd'hui. En 1858, un autre orage brisa une grande partie des vitraux anciens de la cathédrale. Depuis cette époque des restaurations nombreuses ont été entreprises pour réparer tous les désastres causés par le temps. Les secours accordés par l'État ont été en général habilement employés par les architectes chargés des réparations, particulièrement depuis 1897.

La Nef. — Cette partie de la cathédrale appartient par tous ses détails à l'époque romane, on y trouve réunies les traces de toutes les œuvres entreprises depuis le commencement du XI^e siècle, jusqu'à la fin du XII^e, ainsi qu'on

peut s'en rendre compte en étudiant les diverses travées de la nef principale et des bas-côtés.

La première arcade qui de chaque côté de la nef la relie au transept, ainsi que les dix travées de chacun des collatéraux, appartiennent à la fin du XI^e siècle, et ont été construites sous l'évêque Hoël (1083-1099) ; si dans la travée de la nef l'arcade est seule de cette époque, dans les bas côtés les voûtes d'arête en blocage ont été conservées, mais leurs arcs-doubleaux reposent actuellement sur des chapiteaux de deux époques différentes, par suite du remaniement des travées de la nef principale au XII^e siècle. Sur les parois de ces bas-côtés une série d'arcatures a été aussi accolée aux murs primitifs dont elles ont augmenté l'épaisseur en les recouvrant intérieurement.

La nef n'est plus divisée aujourd'hui qu'en cinq grandes travées comprenant chacune deux arcades. Ces diverses arcades n'appartiennent pas à une même construction ; ainsi les arcs légèrement brisés des arcades des quatre dernières travées sont surmontées par un autre arc en plein cintre qui se rapproche, comme style, de celui de la première travée ; cependant par l'examen des détails on est amené à y trouver une construction postérieure. La clef des premiers arcs est plus basse au-dessous du triforium que celle des travées inférieures ; en outre dans ces arcs les uns se composent de claveaux longs et étroits réunis par de gros joints, tandis que les autres sont formés par des pierres plus larges appareillées avec précision. Les arcs en plein cintre de ces travées se coupent à leur point de départ commun ; ils retombaient primitivement sur des colonnes monocylindriques, englobées aujourd'hui dans les piles actuelles qui sont cantonnées de colonnettes. Dans les derniers travaux de restauration on a retrouvé ces colonnes.

Au-dessus de ces arcades toute la construction de la nef appartient à la même époque et toutes les travées sont

identiques, elles sont encadrées par une pile carrée, flanquée sur chaque côté d'une colonne sur laquelle retombe l'arcade en arc brisé ; en avant de cette pile se dresse une colonne encastrée entre deux colonnettes, la colonne reçoit l'arc-doubleau de la voûte et sur les colonnettes retombent l'arc formeret et les arcs ogives ; entre ces deux piles une colonne monocylindrique supporte les autres arcatures au-dessus desquelles est établi un triforium dans tout le développement de la nef. Toutes les fenêtres sont en plein cintre.

Tous les chapiteaux des colonnes et des colonnettes sont ornés d'élégantes feuilles d'acanthé, pour la plus grande partie très fouillées, leurs tailloirs sont rectangulaires et chargés de zigzags, de dents de scie. L'uniformité que l'on constate dans l'exécution de tous les détails d'ornementation sur les arcs brisés des arcades comme sur les arcatures en plein cintre du triforium et des fenêtres, sur les chapiteaux des colonnes monocylindriques et sur ceux qui reçoivent les arcs doubleaux, les formerets et les arcs ogives, prouve évidemment que toute cette partie de la nef est bien d'une seule époque, se rapportant à celle de la construction de la voûte par Guillaume de Passavant, c'est-à-dire de la première moitié du XII^e siècle, puisque ces travaux étaient achevés avant 1158.

Dans les fenêtres des collatéraux subsistent encore des restes importants de vitraux anciens, tels que ceux qui représentent la légende de saint Gervais et de saint Protas, ainsi que celle de saint Étienne. Mais le morceau le plus caractéristique est celui qui figure l'Ascension de Notre-Seigneur, placé dans la deuxième fenêtre du bas-côté méridional ; les deux panneaux inférieurs sont seuls antiques, et on les considère comme le plus ancien spécimen connu de la peinture sur verre ; ils sont contemporains de la fenêtre dans laquelle ils sont enchâssés.

Le Chœur. — Il a été construit entre 1217 et 1254 ; il a remplacé le chœur roman dont il ne reste plus trace. Il comprend trois grandes travées en avant de son abside ; il est entouré par un double déambulatoire de hauteur inégale, comme à Bourges et à Coutances, sur lequel treize chapelles furent primitivement ouvertes ; une de ces chapelles est aujourd'hui supprimée et transformée en sacristie.

Ce chœur, dû à une conception unique pour son plan d'ensemble, a évidemment subi, dans les diverses périodes de son exécution, des influences d'écoles différentes ; ainsi la voûte du chœur est de l'école de l'Ile de France comme les voûtes des chapelles, tandis que celles du déambulatoire appartiennent à l'école normande. Dans les piles des travées du chœur, en dehors de l'abside, on ne retrouve plus la forme cylindrique, ni les tailloirs circulaires comme dans l'abside ou dans le déambulatoire ; de même les colonnettes qui reçoivent les arcs formerets et les arcs ogives ne s'arrêtent plus aux tailloirs des colonnes, mais sont profilées jusqu'au sol.

Le double déambulatoire avec ses colonnes monocylindriques, à chapiteaux circulaires, appartient bien à l'école normande ; dans les sculptures des écoinçons du triforium on retrouve la décoration en feuillages sculptés du cloître du Mont-Saint-Michel. Au contraire dans les chapelles les colonnes sont engagées dans des angles rentrants, les tailloirs sont à bec, et par leur mouluration indiquent une influence de l'école gothique de l'Ile de France, ainsi que les clefs de voûte.

Les chapelles sont élevées sur un plan uniforme ; elles se composent d'une abside polygonale et d'une travée unique ménagée en avant ; toutefois la chapelle absidale, élevée dans l'axe du chœur, possède trois travées en avant de son abside. Au-dessous de cette dernière chapelle une crypte fut aménagée et s'étend également sous le déambulatoire, jusqu'au mur de l'ancienne enceinte romaine. Au-

jourd'hui elle est divisée en plusieurs compartiments, mais à l'origine elle devait former une nef unique, composée de six travées en plus de l'abside polygonale. Les murs qui la partagent maintenant en trois parties d'inégale grandeur, ont été élevés postérieurement, comme le prouvent tous les arcs ogives et les arcs doubleaux qui retombent régulièrement sur des culots, dont plusieurs sont noyés actuellement dans la maçonnerie des murs transversaux. Ces murs ont dû être construits pour supporter les colonnes de l'abside et du déambulatoire.

Les fenêtres du chœur, du déambulatoire et des chapelles sont ornées pour la plupart de vitraux anciens, dans lesquels on découvre d'intéressantes scènes allégoriques, avec de nombreux portraits de donateurs et de bienfaiteurs ; ils sont du XIII^e siècle comme le chœur. Plusieurs fenêtres ont eu à souffrir diverses fois des orages, particulièrement dans le côté méridional. Les fenêtres du déambulatoire sont généralement mieux conservées et se composent d'une série de médaillons dans lesquels sont reproduites des légendes se rapportant à l'histoire locale, à la vie des saints et à la sainte Vierge. On y peut remarquer les miracles de Théophile qui sont du reste représentés trois fois dans les vitraux de la cathédrale du Mans. La vie de la Vierge et ses miracles y est aussi artistement développée deux fois, dans le déambulatoire et dans la chapelle absidale. Cette chapelle de Notre-Dame du Chevet conserve également dans ses fenêtres de nombreux vitraux du XIII^e siècle, parmi lesquels on peut remarquer encore un arbre de Jessé, les miracles de Théophile avec une scène qui ne se voit guère qu'au Mans et qui n'est pas mentionnée dans la *Légende dorée* ; cette scène représente des gens du peuple apportant un poisson à Théophile.

Dans la première chapelle du côté septentrional les restes importants de deux tombeaux sont conservés ; ce sont ceux de Charles d'Anjou, comte du Maine, mort le 10 avril

1472, et de Guillaume Langey du Bellay. Le premier, dans lequel on sent une influence italienne est généralement attribué à Francesco Laurana ; le second avait été érigé en 1557 dans la chapelle du Chevet ; les débris en furent apportés dans la chapelle des fonts baptismaux après la Révolution. Le sculpteur de cette belle œuvre est inconnu ; on l'a attribuée à tort à Germain Pilon.

Le Transept. — Les croisillons du transept élevés entre la fin du XIII^e siècle et la seconde moitié du XV^e, ont conservé le plan et les dimensions du transept roman du XII^e siècle : la preuve en est fournie par les bases des murs et des tours où l'on reconnaît en de nombreux points, l'appareil de la construction romane. Sur la pile sud-est de la croisée, à l'intérieur du déambulatoire, on peut encore lire la date de 1145.

Les bases des quatre piles de la croisée, de la même époque, sont beaucoup plus élevées que le sol actuel du transept ; cette surélévation avait dû être motivée par l'existence d'une crypte en cette partie de la cathédrale, sous le chœur qui était ainsi prolongé jusqu'à l'entrée de la nef ; une semblable disposition est encore visible dans la cathédrale de Coutances.

Les travaux de transformation de l'ancien transept roman ont consisté dans le surhaussement des murs et des voûtes, comme le prouve le prolongement des colonnes du XII^e siècle, par des colonnettes du XIV^e, qui s'élèvent au-dessus des chapiteaux anciens, en conservant les moulures et les sculptures romanes dans les parties inférieures. Des fenêtres, ouvertes au-dessus des galeries à jour, occupent tout l'espace compris entre les colonnes qui supportent les arcs formerets des voutes. Dans le croisillon septentrional tous les détails d'ornementation ont été poussés jusqu'à une extrême légèreté. Dans la galerie placée au-dessous de la rose, des fleurs de lis ont remplacé les quatrefeuilles des

rosaces des autres galeries. Les moulures des arcs sont amincies et chargées d'un filet dans les arcs ogives, qui retombent sur des colonnettes à chapiteaux dont les tailloirs sont polygonaux ou triangulaires.

La grande fenêtre du pignon de ce croisillon est décorée par des vitraux qui renferment de nombreux portraits. Dans les cent vingt-quatre sujets qui composent cette verrière on remarque le Jugement dernier, et, au-dessous, des évêques, des personnages historiques, des bienfaiteurs de la cathédrale. Tous ces personnages ont des physionomies très variées, reproduites avec un sentiment réaliste qui permet de croire qu'ils sont de véritables portraits. Cette verrière serait donc un des rares exemples de la peinture historique à cette date éloignée du XV^e siècle.

Sur le pignon du croisillon méridional, appuyé à la tour, se voient de grandes orgues, construites au commencement du XVI^e siècle sous la direction de Symon Hayeneufve. Les boiseries sont ornées de sculptures allégoriques. Endommagées par les Huguenots en 1562, elles ont été en partie refaites au XVII^e siècle ; les consoles et quelques poutres ont été sculptées par Mongendre, vers 1650.

Dans ce même croisillon on a placé en 1821, le tombeau de la reine Bérengère, veuve de Richard Cœur de Lion ; jusqu'à cette date, ce tombeau du XIII^e siècle avait été conservé dans l'ancienne abbaye de l'Épau fondée par cette reine en 1229.

L'extérieur. — On peut suivre sur les constructions extérieures de la cathédrale du Mans la même progression artistique qu'à l'intérieur, depuis le XI^e siècle jusqu'au XV^e siècle. La façade occidentale malgré les additions qu'elle a reçues au XII^e siècle, a conservé en grande partie ses constructions primitives. Le portail a son archivolté composée de trois rangs de claveaux aux angles épannelés, sans sculptures ni moulures, encadrant un tympan orné

seulement de pierres posées en échiquier. Au-dessus de ce portail est placé un groupe de trois sculptures d'exécution primitive, au centre se dresse le buste d'un personnage couronné tenant un sceptre de la main gauche et bénissant de la droite ; sur sa tête plane un oiseau aux ailes éployées ; on peut voir dans cette image le Christ roi. Un sagittaire et un capricorne accompagnent ce buste. Deux autres petites portes correspondant aux collatéraux sont ouvertes sur cette même façade avec archivoltes garnies de chevrons brisés et chapiteaux ornés de feuillages.

Sur le côté méridional, un autre portail a été ouvert au XII^e siècle avec un porche construit en avant. Le portail, avec ses arcatures en plein cintre, a dû être construit avant 1145 et le porche, avec ses arcs brisés, postérieurement à cette date, mais antérieurement à 1158. La décoration des voussures du portail présente quelques particularités dans le choix des scènes qui y sont reproduites. Au-dessus du linteau, sur lequel sont sculptés les douze apôtres, assis isolément sous une arcature en plein cintre, comme à Bourges, on remarque le Triomphe du Christ entouré des figures symboliques des quatre évangélistes et d'anges thuriféraires, sculptés sur la première voussure ; mais sur les autres voussures on ne retrouve pas les vieillards de l'Apocalypse comme à Chartres et à Étampes ; on y voit des scènes empruntées à la vie du Christ.

Une autre particularité du portail du Mans se remarque dans la représentation des deux apôtres saint Pierre et saint Paul qui décorent les deux piédroits, sculptés en haut relief et ne constituent pas des statues comme les autres personnages figurés sur les jambages. Dans les huit statues adossées aux colonnes on voit Salomon, David avec sa harpe comme à Angers, deux femmes, la reine de Saba et une Sybille. Ce portail doit être un des plus anciens spécimens des portails imagés du nord-ouest de la France.

La Tour. — Elle appartient à l'époque romane pour la partie inférieure, au XIV^e et au XV^e siècle pour les étages supérieurs ; les archivoltes de la porte d'entrée et de la fenêtre placée au-dessus, présentent des moulures qui indiquent la même époque de construction que le triforium et les fenêtres de la grande nef. A l'intérieur, le rez-de-chaussée se compose de trois travées ; il a été remanié au XIV^e siècle, comme le prouvent les chapiteaux des colonnes. Les étages supérieurs ont été refaits à l'époque de la reconstruction du croisillon méridional du transept.

Une autre tour existait primitivement à l'extrémité du croisillon septentrional ; aujourd'hui détruite, elle a cependant laissé dans le pignon de la Psalette quelques colonnes avec chapiteaux et arcatures qui appartiennent au XI^e siècle.

L'Abside. — A l'extérieur de cette œuvre on peut suivre de la base au sommet la progression du style gothique avec les dates de la construction et l'élévation du monument. Au-dessus de la crypte, comme sur les côtés du chœur, les chapelles se dressent avec leurs fenêtres encore en plein cintre ; l'arc brisé n'apparaît que dans les fenêtres rétrécies par les pans coupés des absides. Dans les fenêtres du déambulatoire, l'arc en plein cintre, encore visible dans l'archivolte d'une fenêtre, disparaît absolument dans le remplage de toutes les fenêtres où la lancette à arc brisé est seule visible. Enfin les fenêtres supérieures du sanctuaire ont toutes leurs archivoltes en arc brisé, quelle que soit la largeur de leur ouverture. La richesse de la décoration et des sculptures suit le même mouvement progressif.

Quatorze contreforts, ornés de gargouilles sculptées, de colonnettes, de statuettes et de pinacles à crochets, soutiennent cette immense construction. Parmi ces contreforts, presque tous à double volée, six d'entre eux, contrebutant la voûte de l'abside, présentent une disposition particulière dont nous ne connaissons pas d'autre exemple : l'arc-bou-

tant est simple au-dessus du premier déambulatoire, et se dédouble au-dessus du second ; les piles extérieures se dédoublent comme les arcs-boutants et donnent ainsi au plan d'ensemble de chaque contrefort, la forme d'un Y renversé ; cette heureuse disposition a permis de supprimer les arcs bandés latéralement entre chaque contrefort, et d'ouvrir une fenêtre dans le déambulatoire entre chaque chapelle (1).

GABRIEL FLEURY.

ÉGLISE DE LA COUTURE

Histoire. — Cette église aujourd'hui paroissiale et placée sous le vocable de Notre-Dame, était, avant la Révolution, l'église de l'antique abbaye de Saint-Pierre-de-la-Couture, fondée avant 616 par saint Bertrand, évêque du Mans.

Détruite pendant les invasions normandes, à la fin du IX^e siècle, l'abbaye de la Couture, de l'Ordre de Saint-Benoît, fut relevée vers 990 par l'abbé Gauzbert, avec le concours du comte du Maine, Hugues. En 997, tout au moins, la construction de l'église était assez avancée pour que l'évêque Sigefroy y fut enterré. Des traces de cet édifice primitif se retrouvent aujourd'hui encore dans la crypte, les parties basses du chœur et les murs du transept.

La nef dut être rebâtie dans le cours du XI^e siècle. Elle présentait alors un vaisseau central, recouvert d'une charpente apparente, et des bas-côtés voûtés, surmontés d'une galerie ou tribune, dont une arcade d'ouverture sur le transept demeure très visible.

Dans la première moitié du XII^e siècle, les parties supé-

(1) Cf. *La Cathédrale du Mans*, par Gabriel Fleury, dans *Petites monographies des grands édifices de la France*. Paris, Henri Laurens, éditeur.

rieures du chœur au-dessus des arcades furent refaites à leur tour.

Quelques années plus tard, à la suite sans doute d'un incendie qui ravagea l'abbaye en 1180, la nef subit une nouvelle et radicale transformation, indice des étonnants progrès de l'architecture à cette époque. Les bas-côtés furent supprimés et on ne conserva qu'un vaisseau unique, divisé en trois travées, sur lequel on parvint à jeter, malgré sa largeur, des voûtes angevines. Toutefois, la première travée, contiguë au porche, semble n'avoir été terminée qu'au milieu du XIII^e siècle.

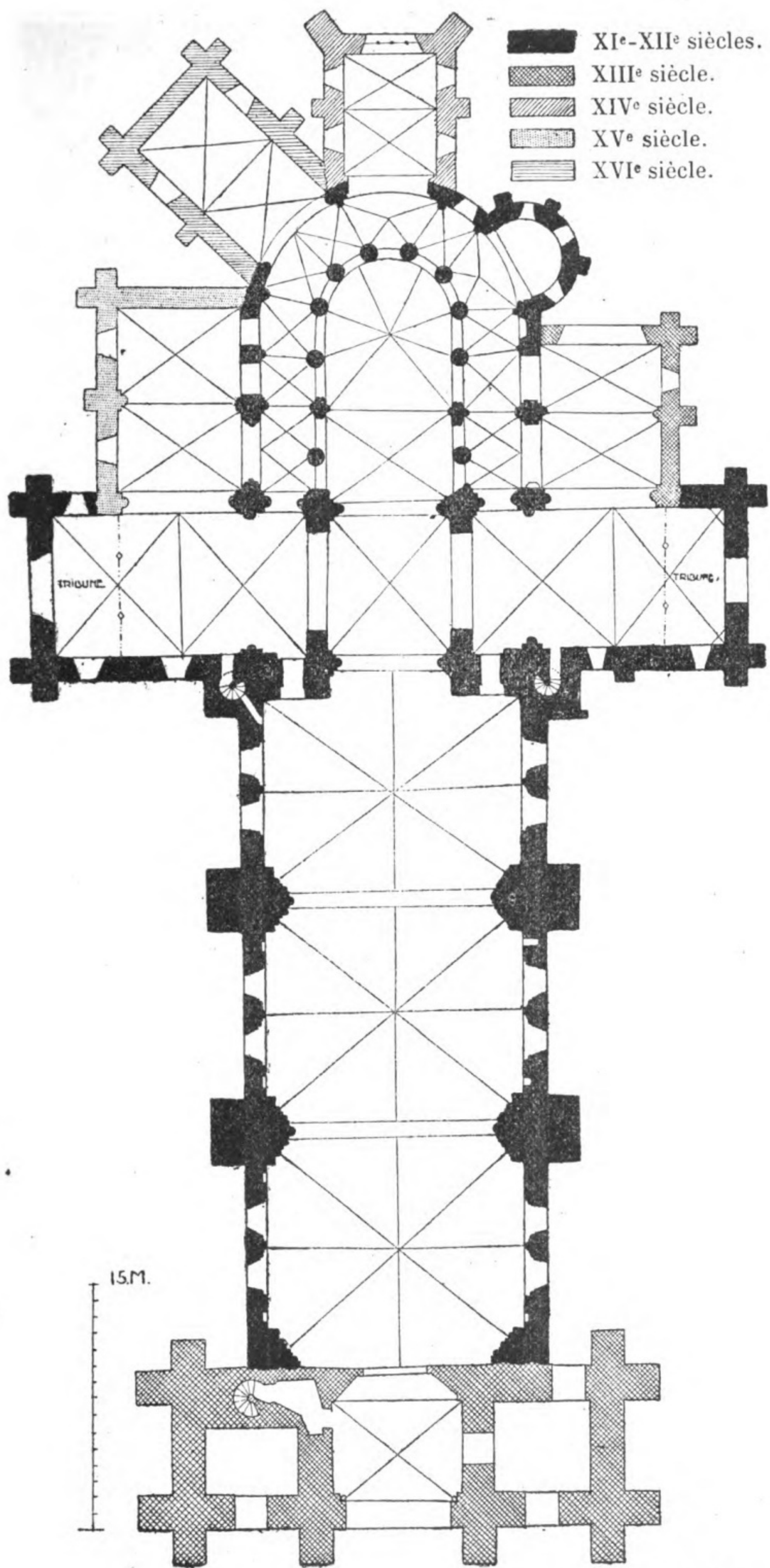
En tout cas, c'est à la fin seulement du XIII^e siècle que s'éleva la façade actuelle avec ses tours et son porche : la grande, fenêtre au-dessus du porche ne date même que du XIV^e siècle.

Bien que l'édifice fut désormais complet dans son ensemble, de nombreuses modifications furent apportées au chœur, de la fin du XIII^e siècle au milieu du XV^e. Les voûtes et les meneaux des fenêtres supérieures furent refaits, et trois grandes chapelles, de forme rectangulaire, remplacèrent cinq des absidioles romanes qui s'ouvraient primitivement sur le transept et le déambulatoire.

Au XVI^e siècle, enfin, toute la croisée avec la tour qu'elle supporte, les croisillons nord et sud, une partie de la voûte du pourtour du chœur furent repris successivement et on rebâtit une quatrième chapelle.

Depuis 1888, des travaux intelligemment conçus et dirigés par MM. Darcy et Pascal Vérité, ont remis en valeur certains détails importants de la construction de la nef, et en 1904 le porche a été habilement restauré par un sculpteur du Mans, M. Gaullier.

Intérieur. — Le porche qui précède la nef, construit dans les dernières années du XIII^e siècle, est voûté sur croisée d'ogive, et était autrefois fermé par trois archi-



E. Chauliat, del.

PLAN DE L'ÉGLISE DE LA COUTURE

voltes en tiers-point. Il abrite une œuvre remarquable de sculpture, qu'on peut comparer aux meilleures compositions du même temps à Bourges, Chartres et Amiens. Sur le tympan de la baie du fond, le Christ assis, la Vierge et saint Jean ; sur le linteau, que soutenait primitivement un trumeau orné d'un Christ bénissant, le Jugement dernier, avec « la pesée des âmes » et le roi saint Louis au milieu des élus ; sur les voussures, des anges et des prophètes, huit martyrs et huit vierges ; sur les avant-corps en ébrasement, six apôtres. Les vantaux du portail, en bois sculpté, ont été exécutés sous l'abbé Michel Bureau, de 1496 à 1518.

La nef, unique, a 15^m 70 de largeur et 42^m de longueur.

Des trois travées qu'elle comprend, la plus intéressante est celle qui touche au transept et où les travaux de 1889 ont fait réapparaître les murs et les fenêtres du XI^e siècle. L'examen de cette travée suffit même pour faire saisir à première vue la transformation déterminée au XII^e siècle par l'adjonction des voûtes.

L'architecte, il est facile de s'en rendre compte, a tout d'abord appliqué contre les murs de l'ancienne nef de vigoureux piliers à ressauts flanqués de colonnes, et les a reliés à leur partie inférieure par d'immenses arcades en tiers-point qui ont doublé l'épaisseur des murs. Il a pu, dès lors, faire porter à ces piliers tout un réseau d'arcs doubleaux, d'arcs formerets et d'arcs ogives très résistants, et il a obtenu ainsi une solide ossature, indépendante pour ainsi dire de la nef antérieure. Sur cette ossature il a élevé, en toute sécurité, des voûtes angevines à huit nervures du même type que celles de la cathédrale d'Angers, et sous les arcs formerets il a ouvert de grandes fenêtres géminées surmontées d'un oculus (1).

(1) L'analogie est même si frappante qu'au cours du Congrès, M. Le-

Les chapiteaux de cette ossature du XII^e siècle sont à étudier, même après ceux de la nef de la cathédrale : l'un représente deux colombes s'abreuvant dans un vase ; un autre, un hibou que becquettent de nombreux oiseaux ; un troisième, une curieuse scène « de pipée », image symbolique des Juifs et des Chrétiens.

Bien qu'en grande partie du XII^e à sa base et du XIII^e à l'étage supérieur, la première travée près du porche a conservé des restes d'arcatures anciennes. De plus, on y a retrouvé des traces de peintures murales qu'on a voulu reconstituer en 1861. L'essai n'a pas été heureux et il serait à souhaiter qu'on fit disparaître, au plus tôt, une décoration « criarde » qui nuit à l'effet architectural.

Six tableaux de grands maîtres, dont plusieurs proviennent du Louvre, ornent aujourd'hui les murs de la nef, ainsi que deux tableaux sur bois, de l'école flamande du XVI^e siècle, qui portent les armoiries de l'abbé Michel Bureau.

On voit en outre, contre le pilier situé en face la chaire, la célèbre vierge en marbre blanc de Germain Pilon, si bien mise en relief par M. de Lasteyrie et tant admirée à l'exposition de 1900. Cette vierge était autrefois placée dans le retable du maître autel : c'est le plus beau morceau de sculpture que possède la ville du Mans.

Les croisillons du transept sont surtout intéressants par des restes d'arcades imbriquées de la construction primitive, et par l'arcade supérieure, non imbriquée, qui donnait vue des tribunes du bas-côté méridional sur le chœur.

La crypte, construite aux X^e et XI^e siècles au-dessus du tombeau de saint Bertrand, est divisée en trois nefs par huit

fèvre-Pontalis émettra l'hypothèse que l'architecte qui a remanié la Couture est le même que celui qui a travaillé à Angers. D'autre part, le distingué professeur conseillera d'abandonner définitivement les anciennes expressions de voûtes *domicales* ou *Plantagenet* pour y substituer celle de voûtes *angevines*.

colonnes. Plusieurs chapiteaux, d'un style très archaïque, semblent avoir été empruntés à des édifices plus anciens.

Le chœur présente onze arcades du X^e ou XI^e siècle, portées sur des colonnes monocylindriques et surmontées d'un cordon à modillons grimaçants du XII^e siècle. Au-dessus de ce cordon s'ouvrent de grandes baies de la même époque, divisées en lancettes par des meneaux du XIV^e siècle.

Le déambulatoire a conservé en grande partie ses voûtes du XI^e siècle et plusieurs des arcades imbriquées des chapelles romanes.

Une seule de ces chapelles malheureusement est restée intacte, du côté de l'épître, mais elle témoigne avec une précision suffisante des dispositions générales qui ont permis de présenter le chœur primitif de la Couture comme un des premiers exemples de déambulatoire avec absidioles.

La chapelle actuelle de la Vierge, du même côté, est du XIII^e siècle, avec un retable de 1641, érigé par le prieur Michel Laigneau en souvenir du vœu de Louis XIII. Celle du Chevet est du XIV^e siècle. Celle du Sacré-Cœur ou du Saint-Sacrement (côté de l'évangile) du XVI^e : on a remplacé dans son nouveau retable deux statuette en marbre de saint Pierre et de saint Paul qui accompagnaient jadis sur le maître autel la vierge de Germain Pilon. La chapelle de Saint-Léonfort date du XV^e siècle : son grand retable du XVIII^e est une composition originale, non dénuée de mérite, avec des statues signées « Chevalier, 1716 ».

Le trésor de l'église possède un curieux fragment de tissu de soie, à fond rouge décoré de lions affrontés, du VI^e ou VII^e siècle, dit *Suaire de saint Bertrand* ; de superbes torchères en bois sculpté de l'époque de Louis XIV, et une suite intéressante de tapisseries, de provenances et de styles divers (sujets bibliques et mythologiques, France, XVI^e et XVII^e siècles ; chasses et verdure, Flandres, XVI^e ; France, XVII^e et XVIII^e siècles).

Dans la chapelle des Fonts, située sous la tour méridionale, se voit un retable d'autel du XVI^e siècle, autrefois dans la chapelle du Saint-Sacrement.

Extérieur. — Les deux tours de la façade, de la fin du XIII^e siècle, sont bâties sur plan carré et inachevées ; leur principal motif de décoration est, au-dessus du rez-de-chaussée, une élégante galerie couverte d'arcades gothiques. Elles encadrent le porche et une grande fenêtre du XIV^e siècle.

Le mur septentrional de la nef, à l'extérieur, réclame une attention particulière. Entre les gros contreforts ajoutés au XII^e siècle pour appuyer les voûtes, on retrouve des restes de constructions des X^e et XI^e siècles, en petit appareil, et des traces des fenêtres du bas-côté primitif.

Les murs du transept conservent eux aussi quelques parties des X^e et XI^e siècles : dans le pignon du croisillon septentrional, au-dessus d'une grande fenêtre du XIV^e, est encastré le blason mutilé de l'abbé commendataire, Jean Calvau, évêque de Senlis.

L'abside est assez difficile d'accès. Toutefois, elle laisse encore entrevoir dans ses parties hautes, en outre des arcs boutants qui la contrebutent, les archivolttes à dents de scie des fenêtres du XII^e siècle, et dans ses parties basses, du côté de la Préfecture, la seule chapelle romane qui ait été conservée (1).

(1) Sur l'église de la Couture, voir surtout : G. d'Espinay, *L'Église abbatiale de la Couture et de Dion La Nef de la Couture*, dans le *Congrès archéologique de France*, 1878. — L'abbé E. Dubois (aujourd'hui archevêque de Bourges), *L'Église de la Couture, la nef et la façade occidentale* ; R. de Lasteyrie, *Une Vierge de Germain Pilon à l'église de la Couture* ; Comte Ch. de Beaumont, *Les Tapisseries de l'église de la Couture*, dans la *Revue historique et archéologique du Maine*, 1889, 1890 et 1902. — A. Ledru, *Histoire et description de l'église de la Couture dans l'Inventaire des richesses d'art de la France*, 1907.

ÉGLISE DU PRÉ

Histoire. — Comme celle de la Couture, l'église du Pré, devenue paroissiale sous le vocable de Notre-Dame, est une ancienne église abbatiale, l'église de l'abbaye de Bénédictines de Saint-Julien-du-Pré.

Elle a été bâtie sur l'emplacement du tombeau de saint Julien, premier évêque du Mans, du milieu du XI^e au milieu du XII^e siècle. A l'exception des voûtes principales, l'édifice tout entier appartient à cette période, et il offre, par sa rare homogénéité, un très intéressant spécimen de l'architecture romane.

Modifiée dans certains détails accessoires par les moniales, en partie ruinée par la Révolution, l'église du Pré a été l'objet, de 1857 à 1885, d'une restauration générale, due aux efforts persévérants du curé d'alors, M. le chanoine Livet, et complétée par la construction d'une tour en avant de la façade primitive.

Intérieur. — La grande nef, divisée en cinq travées et accostée de deux bas-côtés appartient dans son ensemble à la première moitié du XII^e siècle. Seule, la partie contiguë au transept paraît devoir être attribuée au XI^e. Les arcades, en plein cintre, s'appuient alternativement sur des colonnes monocylindriques et sur des piles flanquées de demi-colonnes. Elles sont surmontées d'un triforium à arcatures et de fenêtres également en plein cintre. Les voûtes n'ont été ajoutées qu'au XV^e siècle (1).

Dans les bas-côtés, les murs sont ornés d'arcatures et, jusqu'à la travée voisine du transept, les voûtes sont aussi

(1) Primitivement, l'édifice était recouvert d'une charpente apparente. Au cours de la visite du 18 juin, le savant archéologue anglais M. John Bilson nous en signalera encore une preuve dans le prolongement d'un pilastre au-dessus de la voûte actuelle.

du XV^e siècle. Au sud, à la hauteur de la chaire, on remarque un bas-relief du XVI^e siècle, représentant une procession avec la châsse de sainte Scholastique, patronne du Mans.

Le croisillon méridional, du XII^e siècle, comporte deux travées dont l'une est recouverte d'une voûte de la même époque et l'autre d'une voûte du XV^e siècle : une absidiole moderne y remplace l'ancienne, détruite par les religieuses.

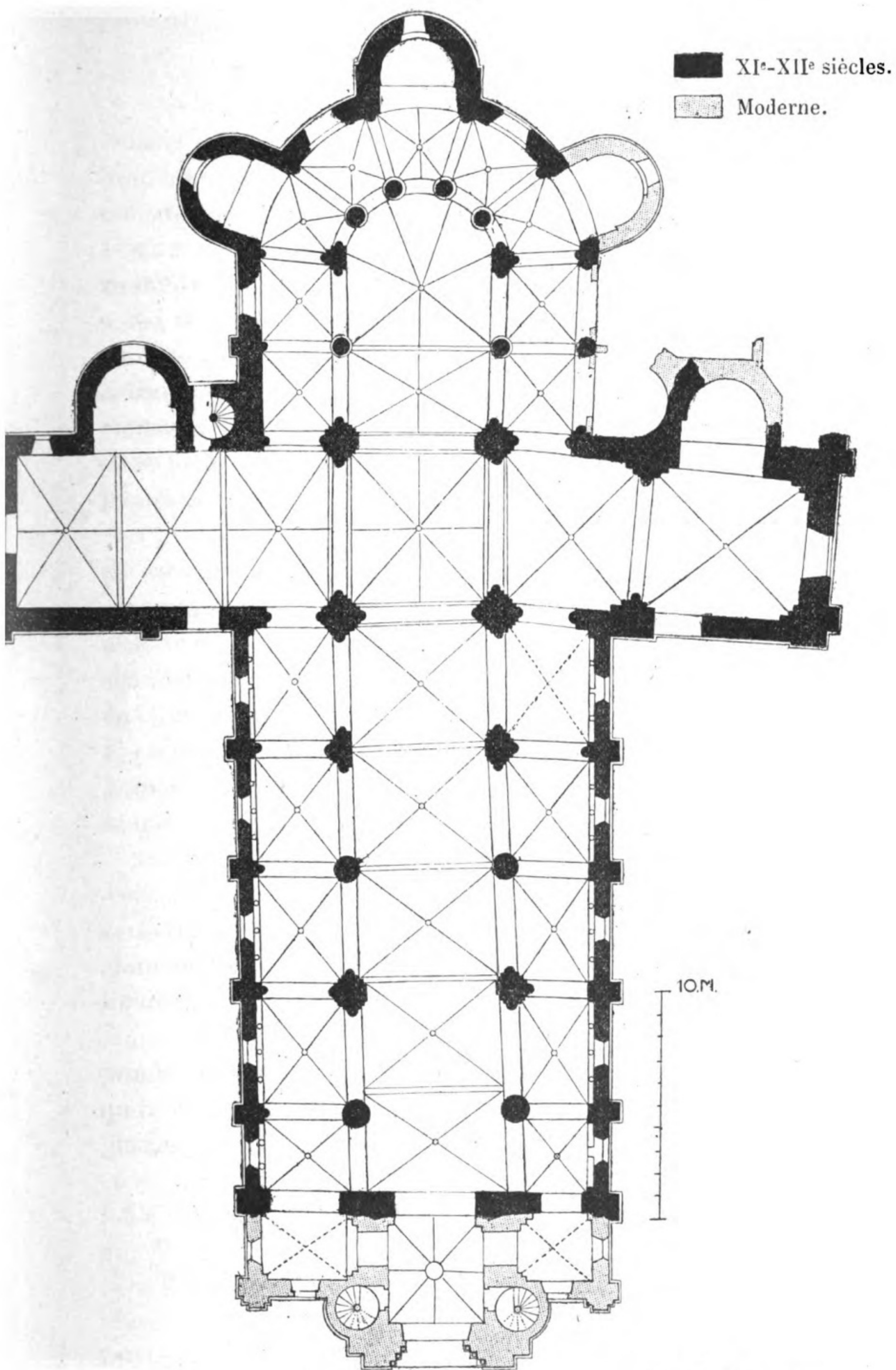
Le croisillon septentrional, qui a conservé son absidiole primitive, à la différence du précédent, est du XI^e siècle, mais il n'a qu'une travée et ses voûtes sont exclusivement du XV^e siècle.

Le chœur, des XI^e et XII^e siècles, avec des voûtes du XV^e lui aussi, a perdu son triforium lors de la réfection des fenêtres supérieures, au XVII^e ou XVIII^e siècle. La restauration de 1863 a remplacé ce triforium par des peintures murales de Pierre Andrieux, élève de Delacroix, représentant des épisodes de la vie de saint Julien. Ces tableaux ne sont pas sans valeur artistique. Par contre l'ornementation générale, due à un autre peintre, peut donner lieu aujourd'hui à certaines critiques.

Sur le déambulatoire, dont les murs intérieurs ne présentent guère que du grand appareil, s'ouvrent trois absidioles : la plus rapprochée de la sacristie ayant été démolie, comme celle du transept méridional pour l'établissement du chœur des moniales, a dû être refaite.

Enfin, au-dessous du sanctuaire, très surélevé, se trouve une crypte entièrement restaurée par M. l'abbé Livet. Son principal intérêt est de laisser voir, au milieu du pavage, des traces de la crypte beaucoup plus ancienne, qui renfermait le tombeau de saint Julien et dans laquelle M. Ratel a cherché, par d'ingénieuses comparaisons, des éléments de restitution de la *cella* primitive de saint Martin de Tours.

Extérieur. — La tour et la flèche, modernes, n'ont été



E. Chauliat, del.

PLAN DE NOTRE-DAME DU PRÉ

terminées qu'en 1885, sur les plans de M. Darcy. Les gargouilles placées sur les frontons des lucarnes sont d'un effet contestable, mais l'architecte a au moins le mérite d'avoir soigneusement encastré dans la nouvelle façade l'ancien portail du XII^e siècle et la petite porte du bas-côté nord.

La plupart des fenêtres supérieures de l'édifice ont été remaniées ou restaurées ; quelques-unes cependant, dans le croisillon nord, sont restées intactes.

Suivant le mode de construction fréquent au XI^e siècle dans le Maine, l'Anjou et la Touraine, tous les murs extérieurs sont en petit appareil, avec chaines de grand appareil aux montants des fenêtres et aux angles saillants. Par suite du plan circulaire du chevet qui donne au parement extérieur une plus grande surface qu'au parement intérieur, par suite de l'absence de contreforts et du peu de largeur des fenêtres, le petit appareil occupe même sur la face extérieure du chœur beaucoup plus d'espace que le grand.

Le contraire se produisant à l'intérieur, quelques archéologues ont voulu voir dans le chevet de l'église du Pré, deux constructions d'époques différentes, soudées l'une à l'autre, l'une du XI^e siècle à l'intérieur, l'autre plus ancienne, à l'extérieur.

Après un examen approfondi, M. de Lasteyrie a constaté dans cette appréciation une erreur de fait. Si le petit appareil n'apparaît pas autant à l'intérieur qu'à l'extérieur, c'est uniquement parce que le large ébrasement des fenêtres, la multiplicité des angles saillants et les colonnes ne lui ont pas laissé de place. Le chœur du Pré, dans aucune de ses parties n'est antérieur au XI^e siècle (1).

(1) Sur l'église du Pré, voir entre autres : S. Ratel, *Le tombeau de saint Julien au Mans comparé au tombeau de saint Martin, à Tours*, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, 1890 ; R. de Lasteyrie, *L'Église Saint-Martin de Tours*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome XXXIV, 1^{re} partie, 1891 ; A. Ledru,

ÉGLISE SAINT-BENOIT

Il y a peu d'années encore, l'église Saint-Benoit était la plus pauvre et la moins intéressante des églises du Mans, en dépit de quelques restes des XII^e, XV^e et XVI^e siècles.

Elle vient d'être entièrement reconstruite dans le style de la Renaissance, sur les plans de M. Pascal Vérité, architecte au Mans et membre de la Société française d'archéologie.

Nous tenons au moins à la mentionner parce que le Congrès, en parcourant la vieille ville, pourra voir dans ce nouvel édifice une œuvre d'architecture religieuse d'une réelle originalité, et aussi parce que l'architecte a eu le mérite, trop rare, « d'y enchâsser » soigneusement toutes les parties de l'ancienne église qui offraient un intérêt archéologique, notamment une chapelle de Confrérie de Charité bâtie vers 1523 par le chanoine Jean Dugué.

CHAPELLE DE LA VISITATION

(PLACE DE LA RÉPUBLIQUE)

Cette chapelle de l'ancien monastère de la Visitation n'est pas seulement, par son ornementation intérieure, un charmant spécimen de l'art le plus élégant du XVIII^e siècle. Elle offre la particularité remarquable d'avoir été construite de 1730 à 1737, sur les plans et sous la direction artistique d'une religieuse visitandine originaire du Mans, sœur Anne-

Histoire et Description de l'église Notre-Dame du Pré, dans l'Inventaire des richesses d'art de la France, 1907.

Victoire Pillon (1). Les travaux furent également exécutés par deux Manceaux, Mathurin Riballier, père et fils.

Le tableau d'autel est signé « Restout, 1754 ».

ROBERT TRIGER.

(1) Voir la notice que nous avons consacrée en 1933 à cette chapelle (Le Mans, A. de Saint-Denis, in-8° avec planches), et dans laquelle nous avons pu mettre en relief, pour la première fois, le rôle artistique de **sœur Pillon**.

CHRONIQUE

LE CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DE FRANCE AU MANS

L'excursion faite au Mans le 18 juin dernier par le *Congrès archéologique de France* et précédemment annoncée dans cette *Revue*, a si parfaitement réussi et laissé à tous de si agréables impressions, que nous ne pouvons nous dispenser d'en conserver le souvenir dans les annales de notre Société.

Arrivés à 9 heures 20 par train spécial, les Congressistes étaient environ deux cents, sans compter ceux de nos compatriotes qui, en grand nombre, se sont joints à eux au cours de la journée.

M. Lefèvre-Pontalis, directeur de la Société française d'archéologie, M. E. Travers, directeur-adjoint ; M. Robert Triger, inspecteur général pour la région de l'Ouest ; M. G. Fleury, inspecteur départemental, et M. le chanoine Urseau, d'Angers, secrétaire général du Congrès, conduisaient le groupe, dans lequel se trouvaient beaucoup de dames et des archéologues distingués de toutes les parties de la France.

A défaut de M. Héron de Villefosse, membre de l'Institut, délégué de M. le Ministre de l'Instruction publique, retenu à Angers, on remarquait à leur tête : M. Jules Guiffrey, membre de l'Institut, ancien directeur des Gobelins, le commandant Espérandieu, de la Section historique du Ministère de la Guerre, correspondant de l'Institut, M. Paul Le Vayer, conservateur honoraire de la Bibliothèque de la ville

de Paris, le marquis de Fayolle, inspecteur général de la Société française pour la région du Centre, le vicomte de Ghellinck, membre de l'Académie royale d'archéologie de Belgique, délégué du gouvernement belge, M. John Bilson, de l'Institut royal archéologique de Londres, plusieurs autres savants belges et anglais, M. Puig y Cadafalk, de Barcelone, représentant de l'Espagne, et M. Labande, délégué de S. A. R. le prince de Monaco.

La matinée a été consacrée, suivant le programme, à l'église de la Couture, au musée de la Préfecture et au musée archéologique.

A la Couture, le Congrès a été reçu par l'archiprêtre, M. le chanoine Mignon, qui avait eu l'attention de faire exposer en son honneur les tapisseries et les principales richesses artistiques de son église. Des explications ont été données par M. Lefèvre-Pontalis sur le monument, par M. Guiffrey sur les tapisseries, et par M. Robert Triger.

Une aimable autorisation de M. le Préfet, qui avait bien voulu ouvrir au Congrès le parc de la Préfecture, a permis de terminer la visite de l'église par une intéressante étude du chevet à l'extérieur.

Au musée de peinture, le célèbre émail de Geoffroy Plantagenet a été particulièrement admiré. Plusieurs congressistes, contestant les conclusions de M. Palustre, n'ont pas hésité à revendiquer l'honneur de sa fabrication pour le Limousin.

Au musée archéologique, présenté par le conservateur M. Morancé, M. Lefèvre-Pontalis, en quelques mots applaudis, a remercié M. Morancé et félicité la Municipalité du Mans de l'installation si heureuse du musée dans la belle crypte de Saint-Pierre-la-Cour.

Malgré le peu de temps dont on disposait, bon nombre de congressistes avec leur directeur, ont tenu ensuite à jeter un coup d'œil sur l'exposition de la Société des Amis des Arts. Le président M. Th. David, leur en a fait lui-

même les honneurs, et cette visite, trop rapide, a permis au moins au Congrès de constater le succès complet de l'exposition.

A 11 heures 1/2, un déjeuner de 182 couverts, fort bien servi, a eu lieu dans les vastes salles de l'hôtel de Paris.

M^{me} Lefèvre-Pontalis avait à ses côtés : M. Legué, maire du Mans, M. Robert Triger, M^{me} Guiffrey et M^{me} Maurice Prou, qui voulait bien représenter son mari, membre de l'Institut et professeur à l'École des Chartes. M. Lefèvre-Pontalis : M^{me} Lepel-Cointet, de Paris, M^{me} la marquise de Beauchesne, M. Guiffrey et le vicomte de Ghellinck, M. Auburtin, président du tribunal du Mans, M. Chauvin, président de la Chambre de Commerce, membres de la Société historique et archéologique du Maine, le marquis de Beauchesne, vice-président. Les représentants des nations étrangères, l'état-major de la Société française d'archéologie, les présidents des sociétés savantes de la région, M. Morancé, le colonel Labiche, le vicomte de Montesson, ancien chef de bataillon aux Mobiles de la Sarthe, et diverses notabilités complétaient la table d'honneur. A une table spéciale avait pris place en outre un groupe de membres de la Société du Maine, autour de leur dévoué secrétaire M. Édouard de Loriaère.

Au dessert, M. Robert Triger se lève le premier et souhaite la bienvenue aux membres du Congrès en quelques mots très applaudis, qui seront reproduits dans le compte-rendu du Congrès.

M. Lefèvre-Pontalis répond à M. Robert Triger par une charmante improvisation ; nous ne pouvons malheureusement en donner qu'une pâle analyse.

En termes chaleureux, il remercie les Manceaux de leur sympathique accueil — en première ligne M. le Maire du Mans, qui par sa présence hautement appréciée à ce déjeuner pour ainsi dire intime d'archéologues, confirme mieux encore la renommée de bonne hospitalité de la ville du

Mans et il renouvelle affectueusement l'expression de sa gratitude à MM. Robert Triger et Gabriel Fleury, les actifs collaborateurs de la Société française d'archéologie.

Puis, il annonce que la Société, dans une de ses séances de Saumur, vient de décerner une médaille de vermeil — l'une de ses principales récompenses — à M. le marquis de Beauchesne pour ses remarquables travaux historiques et la restauration si bien comprise de son château de Lassay monument archéologique de premier ordre, qu'une photographie exposée dans la salle — et par une gracieuse attention du hasard au-dessus de la place même de M^{me} la marquise de Beauchesne — permet à tous d'admirer. Des applaudissements répétés prouvent combien cette distinction si méritée est approuvée par le Congrès tout entier et en augmente la valeur.

M. Lefèvre-Pontalis termine en portant un toast amical à la ville du Mans.

M. le maire se lève alors, et, en quelques mots très heureusement improvisés aussi, remercie à son tour M. Lefèvre-Pontalis et le Congrès. Il dit que, s'il a le regret de ne pas être archéologue, il sait apprécier les monuments du passé et leur conserve sa sincère sollicitude. Il exprime le plaisir qu'il éprouve de se trouver au milieu d'archéologues si distingués, de saluer d'éminents savants, délégués des nations étrangères amies de la France.

Son allocution, empreinte d'une cordiale simplicité et d'une fort aimable courtoisie, est très goûtée ; elle contribue à donner aux membres du Congrès une opinion flatteuse de la ville du Mans.

En toute hâte, on se dirige vers la Cathédrale. Les honneurs en sont faits, au nom de Mgr l'évêque du Mans, par M. le vicaire général Lefèvre et par l'archiprêtre, M. le chanoine Pralon. Comme à la Couture, les magnifiques tapisseries ont été exposées pour la circonstance et les

explications sont données par MM. Lefèvre-Pontalis, Guiffrey, Fleury et Triger.

Inutile de dire quel intérêt ou plus exactement quelle admiration excite chez nos hôtes étrangers ce merveilleux spécimen de l'architecture nationale qu'on appelle Saint-Julien du Mans.

A la Maison de la Reine Bérengère, où M. Gustave Singher, fidèle aux inoubliables traditions de son très regretté père, est venu lui-même recevoir le Congrès, il faut, par un service d'ordre quelque peu sévère, protéger les congressistes contre la tentation de s'attarder trop longtemps..... et de manquer le train. Ils n'en sortent pas moins ravis, et même éblouis de l'œuvre véritablement unique que l'initiative privée de M. Adolphe Singher avait accomplie avec un désintéressement sans récompense.

Sous la conduite de MM. Robert Triger, Fleury et de Loriaire, le Congrès s'engage ensuite dans le pittoresque dédale du Vieux Mans, en passant devant la maison d'Adam et Ève, dans la cour d'Assé et au carrefour de la rue de Vaux, qui évoquent avec une intensité si saisissante les souvenirs du Moyen-Age.

Mais les restes de l'enceinte gallo-romaine et ses imposantes tours du *Vivier*, de *Tucé* et *Magdeleine* excitent surtout son intérêt, en lui causant une sorte de stupéfaction. Avec une énergie réellement extraordinaire, Français, Belges, Anglais et Espagnols, s'accordent pour émettre le vœu que la ville du Mans comprenne au plus tôt ce trésor archéologique et en facilite l'accès par un dégagement au moins partiel.

L'excursion se termine à l'église du Pré, que le curé, M. le chanoine Rousseau vient lui aussi aimablement présenter et dont M. Lefèvre-Pontalis fait encore ressortir l'intéressant caractère.

De là, un convoi électrique spécial ramène les derniers congressistes vers la gare, où à 5 heures 50, ils reprennent

le train pour Angers, entièrement satisfaits de leur journée et tout décidés à revenir, bien plus nombreux encore, remercier et fêter la ville du Mans, au nom des archéologues de tous les pays, lorsqu'elle aura commencé le dégagement de son enceinte gallo-romaine.

En outre de la médaille décernée à M. le marquis de Beauchesne et annoncée ci-dessus, en outre du *rappel* des deux grandes médailles de vermeil précédemment décernées à MM. Robert Triger et Gabriel Fleury, le *Congrès archéologique de France*, dans sa séance de clôture à l'Hôtel de Ville d'Angers, a accordé :

Une grande médaille de vermeil à notre confrère, M. le chanoine Urseau, d'Angers, secrétaire général du Congrès.

Une médaille de vermeil à MM. Julien Chappée et de la Brière pour leur intéressant sauvetage archéologique des restes de l'abbaye d'Asnières, en Maine-et-Loire.

Une médaille de bronze à notre confrère M. H. Roquet, instituteur communal de Laigné-en-Belin, pour ses nombreuses et très consciencieuses monographies locales.

D'autre part, dans sa séance solennelle du 17 juillet dernier, la *Société d'Encouragement au Bien* a décerné une *Médaille d'honneur de 1^{re} classe* à notre confrère M. Denis Erard pour son livre « *Souvenirs d'un Mobile de la Sarthe* », dont la lecture évoque de si patriotiques sentiments, et dans une de ses dernières séances aussi, la Société nationale du *Souvenir français* a décerné une *Médaille d'argent* au président de notre Société, M. Robert Triger, pour le zèle qu'il apporte en toutes circonstances à faire revivre la mémoire des soldats morts pour la Patrie.

Depuis la publication de notre dernière livraison, notre Société a eu le très grand regret de perdre encore l'un de ses membres les plus connus et les plus fidèles, représentant d'une famille qui s'est toujours intéressée d'une manière spéciale à l'histoire du Maine : M. Louis-Marie Morin de La Beauluère, maire d'Entrammes (Mayenne), décédé en son château de la Drujoterie le 31 mai 1910, à l'âge de 55 ans.

Avec des regrets non moins sincères, nous apprenons au moment de terminer cette chronique, la mort du très éminent directeur honoraire de la Bibliothèque Nationale, M. Léopold Delisle, membre de l'Institut, qui avait daigné accepter le titre de membre d'honneur de notre Société.

Savant de haute valeur, connu et estimé de toute l'Europe, M. Léopold Delisle avait fait faire aux sciences historiques et paléographiques de véritables progrès, tout en témoignant toujours aux jeunes et aux travailleurs de province une très encourageante bienveillance.

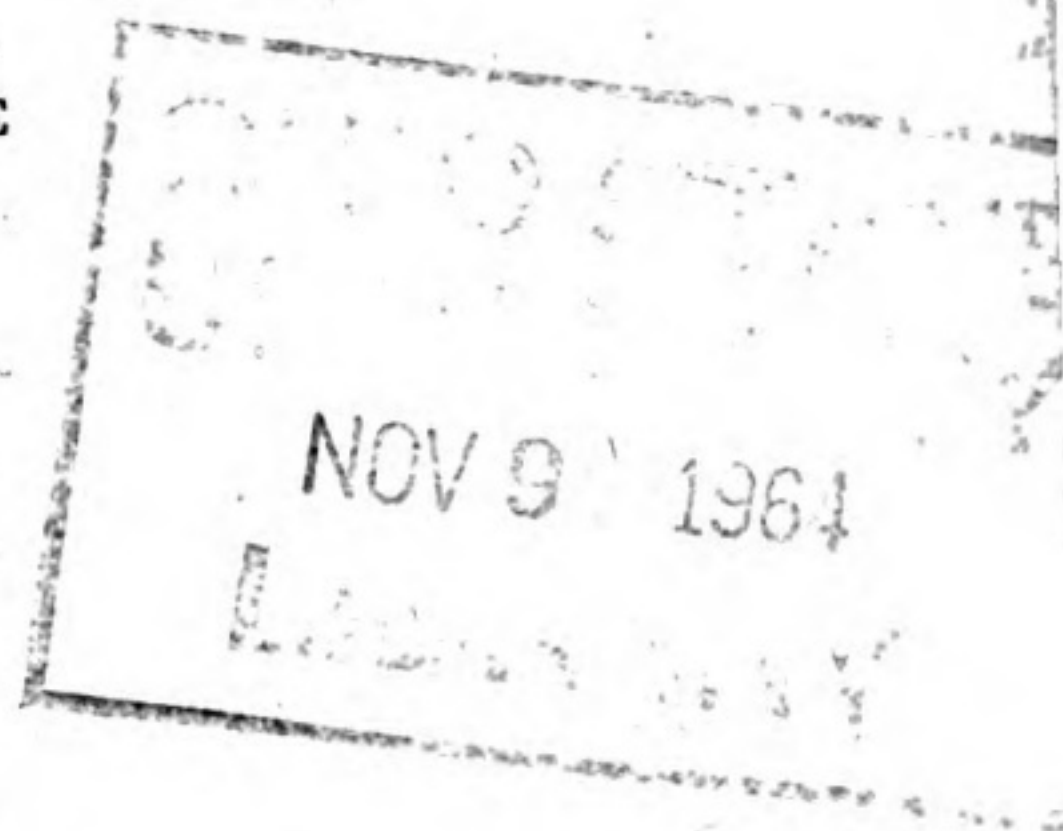
Sa mort est une perte irréparable pour l'érudition française.

L'administration du journal *La Sarthe* a bien voulu offrir à la bibliothèque de la Société une collection de dix années du *Journal Officiel* (1895-1905). Nous la prions d'agréer l'expression de tous nos remerciements.

REVUE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU MAINE

TOME LXVIII. — DEUXIÈME LIVRAISON

ANNÉE 1910. — SECOND SÉMESTRE



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ
MAISON DITE DE LA REINE BÉRENGÈRE, GRANDE-RUE, 11,
AU MANS

MAMERS
IMPRIMERIE FLEURY
28, Place de la République.

LE MANS
A. DE SAINT-DENIS
Libraire, Place Saint-Nicolas.

1910

SOMMAIRE

DE LA

CINQUIÈME LIVRAISON DE 1910

- 1^o ESSAI HISTORIQUE SUR VERDELLES (*suite*), par M. ED.
DE LORIÈRE. Page 97
- 2^o LES PAROISSES ANGEVINES DE LA MAYENNE ET DE LA
SARTHE, par M. F. UZUREAU. Page 135
- 3^o PONTVALLAIN (*fin*), par M. HENRI ROQUET. Page 158
- 4^o CHRONIQUE : Ambroise de Loré et les fêtes de Jeanne
d'Arc dans la Sarthe. — Les Manceaux et la Con-
quête du Canada. — L'abbaye de Solesmes. —
Nouvelles Cartes postales artistiques et publications
récentes. Page 182
- 5^o LIVRES NOUVEAUX, par MM. le M^{is} DE BEAUCHESNE et
ROBERT TRIGER. Page 189
-

ESSAI HISTORIQUE

SUR

VERDELLES

(Suite)

CHAPITRE II

FAMILLE LE CLERC DE JUIGNÉ

Jean Le Clerc, tant du côté paternel que du côté maternel, était le descendant de nobles et anciennes familles. Son père, Colas, deuxième du nom, mort avant 1419, avait succédé à son grand père, Colas I, dans la propriété de la terre et seigneurie de Juigné, dont ils avaient hérité de leur cousin, Jean de Lessillé. Colas II avait occupé une charge à la cour du roi Charles VI. Sa mère, Guillemette Pointeau, était fille de Jean Pointeau, seigneur de Bois-Dauphin à Précigné, descendante de ce Jacques Pointeau, qui fut chancelier de Louis, duc d'Anjou, et alliée aux familles de Lessillé, de Maimbier, de Souvré, de Beauveau, des Ursins, de la Jaille, etc. ; enfin elle était proche parente d'Anne Pointeau, la dame de Bois-Dauphin, qui fit épouser à sa fille Anne, Thibaut de Laval.

Il convient toutefois de ne pas s'arrêter seulement à l'éclat de cette haute naissance, ni de ces brillantes alliances.

LXVIII. 7

Jusqu'en 1789, aucune sorte d'illustration ne manque en effet à la famille Le Clerc de Juigné, dont chaque membre ajoutera un fleuron nouveau à son auréole de gloire : la sainteté, avec Joseph-Ignace Le Clerc de Coulaines, chanoine du Mans, cousin de la branche de Juigné, à qui l'Église a décerné le titre de vénérable : l'érudition, avec Nicolas Le Clerc de Juigné, qui se rendit célèbre au XVI^e siècle par sa traduction du grec en français des œuvres de Saint Hippolyte : le sacerdoce, dont le représentant le plus connu fut ce pieux et charitable archevêque de Paris, qui préférait le soulagement de ses pauvres à l'achat de *beaux livres dorés*, et qui dut abandonner son siège pendant la tourmente révolutionnaire, après avoir été nommé président de l'ordre du clergé aux États-Généraux de 1789 : la diplomatie, avec Jacques-Gabriel-Louis Le Clerc de Juigné, qui remplit avec tant d'intelligence une ambassade importante en Russie, auprès de la grande Catherine : la carrière militaire, avec tous ces vaillants capitaines, dont les uns succombèrent glorieusement sur les champs de bataille, arrêtés dans une brillante carrière, et dont les autres parvinrent aux plus hauts grades dans les armées de la monarchie : enfin, la faveur royale, qui s'étendit toujours sur ces fidèles serviteurs du roi, et qui devint parfois une véritable amitié.

Qu'on n'attende pas de nous cependant d'établir une généalogie suivie, qui d'ailleurs a déjà été faite. Nous nous attachons seulement à retracer la seule histoire de Verdelles ; aussi ne nous occuperons-nous de ces personnages qu'autant que leurs actes intéresseront notre manoir. Nous ne pouvons nous dispenser de présenter au moins au lecteur la physionomie d'ensemble de cette illustre lignée qui de 1436 à 1791 va posséder ce fief, et en serait encore propriétaire, comme elle l'est de Juigné, sans la plus effroyable tourmente qui ait agité notre pays.

Avant de revenir à Jean Le Clerc, ajoutons que pendant

ces quatre cents ans environ, une idée maîtresse semble diriger la conduite des différents membres de la famille Le Clerc de Juigné. Tant qu'ils restent sénéchaux de la Champagne-Hommet, ils affectionnent, embellissent, augmentent Verdelles, puis, lorsque de sénéchaux ils deviennent seigneurs dominants, et que, par des achats successifs, ils eurent fait disparaître les fiefs intermédiaires qui rattachaient Juigné à la Champagne, ils transportent successivement sur la terre, dont ils portent le nom, tous les titres, privilèges, droits et faveurs ; quand ils ont de la sorte, pour ainsi dire, épuisé Verdelles, qui avait été la cause première et l'origine de ces distinctions, ils l'abandonnèrent complètement, et firent leur résidence de Juigné ; si Verdelles, avant la Révolution ne tomba pas à l'état de simple ferme, comme nous le voyons aujourd'hui, il fut du moins délaissé et médiocrement entretenu.

Dès l'année même de son mariage, Jehan Le Clerc fait une révision minutieuse des biens de sa jeune femme, et s'applique à mettre bon ordre à une administration qui paraît avoir souffert du régime de la tutelle. En 1436, en effet, Raoullet Gyroys lui présente des comptes arriérés de neuf années, et règle ce qui revenait à la seigneurie de Verdelles, « au féaige et au censif de la dite terre ».

Le 11 juin 1437, survient un accord entre le même Jehan Le Clerc, et « noble et puissant seigneur Guillaume de » Villiers, écuyer, seigneur de la chatellenie de Champagne, » frère germain de noble et puissant messire Jehan de » Villiers, chevalier, seigneur du Hommet ». Nous nous rappelons que la terre de Verdelles était grevée tant pour elle-même que pour différentes parcelles qui y avaient été successivement ajoutées, de nombreux hommages liges et simples, de redevances en argent et autres devoirs. Il semble qu'on ait voulu simplifier toutes ces obligations, du moment que les biens se trouvaient consolidés dans la même main, et aussi exempter le sénéchal de certaine

charge, qui pouvait paraître lourde. Les deux comparants, après une énumération détaillée des hommages, le rappel des droits éventuels du seigneur de Champagne sur celui de Verdelles, si le châtelain du Thaumasin oubliait de se libérer, et la mention de la retenue de 24 sols que le seigneur de Verdelles pouvait opérer, en paiement de l'embaras qu'il avait de prévenir les contribuables de la Champagne-Hommet, terminent ainsi qu'il suit : « ... cognoissent... » avoir accordé ensemble les choses cy-dessus exprimées » en la forme et manière qui s'ensuyt, c'est assavoir que le » dit seigneur de Champagne..... a délaissé..... à toujours » mais perpétuellement au dit Jehan Leclerc, seigneur de » Juigné et Verdelles, et à la dite Anne de Mellay, sa femme, » pour eux et leurs hoirs toutes les foyes et hommages liges » et simples avec les dits devoirs, tailles et charges dessus » nommées et déclarées, moiennant que pour toutes ycelles » foyes et hommages..... le dit Jehan Leclerc tiendra pour » le temps à venir du dit seigneur de Champagne, ses hoirs, » successeurs et aïans cause de luy, à une foy et hommage » simple seulement, quand le cas y adviendra..... et cinq » sols tournois de taille au jour de l'angevine..... pour tout » ce que le dit Jehan Leclerc tenait du dit seigneur de » Champagne, à cause de la dite Anne de Mellay, sa femme, » dame de Verdelles..... Le dit Jehan Leclerc, seigneur de » la dite terre de Verdelles..... les tiendra au temps à venir » à une foy et hommage simple seulement, et cinq sols » tournois de rente..... Auxquelles deux foyes et hommages » simples et dix sols de taille..... le dit seigneur de Cham- » pagne s'est engagé et a promis.... garantir, deffendre..... » le dit Jehan Leclerc..... et au regard des vingt quatre » sols tournois de pension que le dit Jehan Leclerc, à cause » de sa dite terre de Verdelles avait coutume de prendre et » avoir sur le dit seigneur de Champagne pour ce que ledit » Leclerc étoit tenu faire la semonce des tailles deues au » dit seigneur en sa dite terre de Champagne, le dit sei-

» gneur de Champagne, ses hoirs en demeurent quittes et
» deschargez, et pareillement le dit seigneur de Verdelles
» demourra quitte, lui, de faire la dite semonce des tailles,
» pour lesquelles causes dessus dites, et pour le dit trans-
» port, quittement et descharge le dit Jehan Leclerc à posé,
» compté et nombré en nostre présence, et à veue de nous
» au dit seigneur de Champagne, la somme de cent royaux
» de bon or et de bon pays de France, et dont le dit sei-
» gneur de Champagne s'est tenu et se tient pour bien païé
» et content, et en a quitté le dit Jehan Leclerc. Et est
» réservé au dit seigneur de Champagne tous les autres
» droits de justice et seigneurie, pleige, gaige, droits et
» obéissances, non compris en ce présent contrat..... »

Cette affaire paraît avoir été excellente pour le châtelain de Verdelles, qui n'avait plus que deux hommages simples à fournir, un au nom de sa femme et un pour lui, et qui se trouvait déchargé des ennuis de la collecte des tailles. Ce rachat lui coûtait, il est vrai, cent pièces d'or : mais Jehan Le Clerc se révèle un administrateur de premier mérite. Cet acte important porte la signature des deux hommes d'affaires qui le rédigèrent : l'une d'elles nous est déjà connue, c'est celle de J. de Duissé, qui avait déjà voulu mettre la main sur Verdelles au profit de son ancienne maîtresse, et continuait ainsi que nous le voyons, à administrer les affaires de Champagne-Hommet.

Quelques années plus tard, vint à mourir Guillaume de Villiers, et le 17 juin 1446, Jean Le Clerc dut rendre aveu à sa veuve, Jeanne de Mar. Cet important document (1), mérite que nous nous y arrêtions, c'est, en effet, l'exposé complet de toutes les possessions, droits et charges qui étaient entrés dans la famille de Juigné par le mariage de Jean avec Anne de Mellay.

La description du manoir lui-même ne nous révèle rien

(1) Voir pièces justificatives, II.

de particulier, sinon qu'il était entouré de douves, et ombragé par des « bois anciens » autrement dit, de haute futaie, qui s'étendaient sur l'emplacement actuel des champs, entre la rivière et la route de Poillé à Asnières, débordant même un peu du côté des landes. Les terres nobles ou feaiges non plus ne retiennent pas notre attention ; nous y relevons le seigneur de Ballée, de Varennes, de la Douce, etc. ; le seigneur de Villiers lui-même y paraît à cause d'une maison qu'il avait à Poillé. Ce qui frappe au contraire comme terres censives, c'est l'excessive quantité des tenanciers ; la plupart des maisons de Poillé, du Val de Poillé, et des terres de la commune actuelle ainsi que les moulins relèvent de Verdelles, aussi est-il facile de se rendre compte de l'importance que devait avoir le châtelain, dont tant de gens dépendaient. Le domaine proprement dit ne comporte que deux métairies, la Pasqueraye et la Cohue, mais combien grandes et combien belles, avec les admirables prairies que nous voyons encore le long du bord de l'eau ! Vient ensuite l'énumération des droits inhérents au fief : droit de se fournir de bois de toutes sortes, soit de construction, soit de chauffage, dans les bois de Belestaing, non seulement pour Verdelles même, mais aussi pour beaucoup de maisons de Poillé. L'usage ici pouvait dégénérer facilement en abus ; aussi les usagers doivent-ils être accompagnés d'un « sergent », nous dirions aujourd'hui d'un garde, qui leur désigne les pieds d'arbre à prendre : droit de faire paître des porcs dans les mêmes bois, ce qu'on appelait la glandée : droit de pêche, droit de mesure ; toutefois, le seigneur de Verdelles doit prendre « patron » c'est-à-dire copier la mesure de Champagne ; enfin droit de sénéchaussée. Mais, pour la première fois, Jean Le Clerc laisse entrevoir qu'il n'exerce plus la charge lui-même, puisqu'il maintient seulement sa faculté de choisir sénéchal et greffier. Pour la charge qui lui incombe d'emprisonner les malfaiteurs et de les garder dans les

prisons de Champagne, nous voyons que la garde de ces individus devait être faite par les bourgeois de Poillé, qui montaient chacun une faction de 24 heures ; ne serait-ce pas l'indice d'une organisation municipale au moins embryonnaire, puisque nous devons supposer qu'il devait y avoir une sorte de rôle pour les tours de garde, et une autorité locale pour les commander. L'aveu enfin se termine par un résumé succinct historique, qui explique les différences que l'on y remarque avec les aveux précédents, décharge de la fonction de collecteur des tailles, et unification des neuf hommages liges d'autrefois dans un seul hommage simple. C'est ce que nous avons vu précédemment.

En 1451, 1455 et 1459, Jean Le Clerc rendit encore de nouveaux aveux qui ne nous apprennent rien de plus spécial, si ce n'est qu'il avouait n'avoir aucun droit de haute justice sur sa terre de Juigné, puis en 1463, il perdit sa femme, Anne de Mellay ; mais dès l'année suivante, il contractait une nouvelle union, avec Marguerite d'Aulnières, qui elle-même était veuve de Jean, seigneur de la Roë, près de Craon. La mort d'Anne changeait cependant sa situation et lui enlevait ses droits à la seigneurie directe de Verdelles ; aussi c'est comme « bail des enfans du dit écuier, et de feu demoiselle Anne de Mellay, sa compaigne et espouse, my-neurs d'ans..... » qu'il rend les hommages et déclarations « deues à cause de la dite maison de Verdelles ». Ces formalités, appelées remembrances, eurent lieu le 22 janvier 1465 (v. s.) en la maison de Macé Perdriz, à Poillé, par le ministère du sénéchal Étienne Le Divin, assisté du greffier Jehan Bonnaut, et de plusieurs autres. Puis notre Jean Le Clerc décéda peu de temps après, vers 1470.

Le 21 mars de l'année précédente il avait fait donation en la cour de Bourgnouvel à ses trois enfans du deuxième lit, des terres et seigneuries de Moyré, de Tacé et des Champs à Pirmil, que lui avaient données le 28 avril 1468 Jean de Say et Anne Pointeau, sa femme ; il imposait seu-

lement la condition que ses enfants ne réclameraient rien autre à leurs demi-frère et sœurs du premier lit.

Son fils aîné, Colas ou Nicolas, transigea avec sa belle-mère, le 17 mai 1470, en la cour de Champagne, au sujet de son douaire. Il habitait d'ailleurs Verdelles, et en jouissait déjà du vivant de son père. Il épousa à une date inconnue Louise d'Autherville, fille de Jehan d'Autherville, écuyer, seigneur dudit lieu au Bas-Maine, et de Jacqueline du Bellay ; elle était veuve alors de Ambroise Cornilleau, seigneur de Say, de Contest et du Ronceray à Auvers-le-Hamon, et possédait en domaine cette dernière terre. Les généalogistes assurent que la maison d'Autherville descendait des premiers ducs de Normandie, et qu'elle était apparentée avec les maisons de Rambouillet, de Thouars, de Coligny, de Chatillon, etc.

Le 26 janvier 1474, Colas Le Clerc rendit aveu pour Verdelles. Son suzerain était alors Hardouin de Maillé, qui avait épousé Anne de Villiers, et pour cette raison, possédait la Champagne-Hommet. Cet aveu reproduit sans changement celui de 1446. Remarquons seulement que Verdelles est toujours dans le même état, qu'auprès du manoir seigneurial nous trouvons une métairie du même nom, et que la futaie « de boys ancien » existe encore. Les hommages sont les mêmes, les noms seuls des tenanciers ont naturellement varié.

Colas Le Clerc fut appelé en janvier 1490 (v. s.) aux assises de Champagne pour répondre à plusieurs accusations. D'abord Hardouin de Maillé soutenait que le châtelain de Verdelles « doit et est tenu fournir d'exécuteur pour exécuter les malfaiteurs qui sont jugés à recevoir punition corporelle, et à ses deppens..... ». Ce peu enviable privilège était dénié et protesté par Colas : les juges prescrivirent une enquête, où l'on devait exhiber les aveux précédents, soi-disant « deffectifs ». Toutefois le seigneur de

Verdelles se vit restreindre et suspendre jusqu'après la solution certains de ses droits à Poillé.

Mais l'accusation la plus sérieuse était celle qui portait sur la reconstruction de son manoir. « Item sur ce » qu'on dit contre lui (Colas Leclerc) qu'il a faict et édifié » de nouvel plusieurs maisons, et faict édifier en forme de » chatel et forteresse au lieu dit de Verdelles, ce qu'il ne » peut ne doit, parce qu'il n'est seigneur chatelain, et » par ce, n'en est aucunement fondé ne en possession, le » tout au préjudice des droits de la cour de céans, qui est » chatellenie anxienne, il n'appartient au dict seigneur de » Verdelles ne aultre subject..... et c'est affin que le dict » édifice soit démolys et mis en l'état anxien et accous- » tumé, et pour l'avoir faict, constituéz amendes de la » court..... » Riche et puissant, Colas Le Clerc se sentait assurément à l'étroit dans l'ancienne demeure des Mellay, dont la construction devait remonter fort loin, ne plus être en rapport avec les exigences nouvelles de la vie, ni surtout suffire à l'importance des propriétaires nouveaux. Quelque temps avant 1490, les travaux avaient donc dû commencer, et le mécontentement du suzerain dut être certain quand on lui rapporta que de simple maison d'habitation, « habergement » Colas Le Clerc, sans sa permission, en faisait « un chatel et forteresse ».

Soyons heureux de cet incident qui date exactement la construction de notre charmant manoir ; sans lui, nous serions réduit à des conjectures, tandis que grâce à ce procès, tous, architectes, artistes et archéologues, nous pouvons préciser, et éclairer peut-être d'une lumière inattendue ce morceau d'architecture, qui a vu le jour à la même date, que certains autres similaires, dont les artisans sont parfaitement connus. Tout d'ailleurs s'arrangea pour le mieux au bout de quatre ans, puisque en juin 1494, à ces mêmes assises de Champagne, nous lisons : « Présent le dict » ecuyer (Colas Leclerc), et envoyé sans jour en sa dicte

» demande, au moyen des lectres de Monseigneur (Hardouin de Maillé) qu'il a exhibées, et qui ont été registrées ez registres, par lesquelles il a permis au dict écuyer faire les dicts edifices ainsy que bon luy semblerait..... »

En même temps que cette alerte, qui avait failli entraver les travaux, Colas Le Clerc ne négligeait pas d'affirmer ses droits sur Poillé. C'est ainsi que nous le voyons en compagnie de Hardouin Lenfant, seigneur de Varennes, et de Pierre de la Douce, en qualité de seigneurs fondateurs ou augmentateurs de l'église, nommer au poste de sacristain un prêtre de la paroisse, Martin Daguin, « à la requeste de messieurs le Prieur, de ses vicaires, du curé et de plusieurs des gens de bien de la dite paroisse, c'est assavoir, Gervais Amys, Liénart Baudouin, etc..... ». Cette nomination, banale en soi, sera invoquée comme preuve de droits lorsque les procès pour la défense des prérogatives et prééminences sur Poillé seront entrés, comme nous le verrons plus tard, dans une période aiguë : elle est le prélude d'un épisode dramatique qui va avoir lieu dans quelques années.

Hardouin de Maillé, le premier, avait cherché querelle ; son beau-frère, René de Marcillé, seigneur de Lausnay, vint à son tour s'attaquer au châtelain de Verdelles, et s'efforcer de limiter ce vassal, dont l'élévation, décidément, semble commencer à causer quelque ombrage. Guillaume de Villiers n'avait en effet laissé que deux filles en mourant, Anne et Jeanne. L'aînée mariée à M. de Maillé-Benehart, avait eu les deux tiers de la Champagne-Hommet, suivant la coutume du Maine ; Jeanne, la cadette, mariée à René de Marcillé, avait eu l'autre tiers, qui prit plus tard le nom de seigneurie de la Roche-Saint-Bault. Or, comme sénéchal de Champagne-Hommet, nous savons que Colas Le Clerc avait le droit de nomination aux offices de judicature, et de perception au tiers des amendes. René de Marcillé dénia ce droit à Colas Le Clerc sur son tiers, et nomma aussi des officiers de justice, ne pouvant admettre, disait-il, que ces

nominations soient faites par quelqu'un qui ne relevait pas de lui, et par conséquent, qui pouvait avoir des intérêts contraires aux siens, et nommer des gens jugeant dans ce sens. A quoi répondait le seigneur de Verdelles que c'était son droit, appuyé sur la coutume du Maine ; il faisait observer d'ailleurs, que si la part de Champagne - Hommet qu'on lui laissait, venait encore à être morcelée, il serait donc encore forcé de subir une nouvelle diminution de ses droits et des profits qu'il en retirait ! Si une thèse semblable était admise, ce serait finalement la charge de sénéchal, réduite à néant. Enfin « disait le dit seigneur de Juigné, » qu'il avait joui et usé des dits droits, et en était en possession et saisine, par I, II, III, IV, V, X, XX, XXX, XL, L, cent » ans et plus, par tel et si longtemps, qu'il n'était mémoire » d'homme au contraire, tant par luy que par ses prédé- » cesseurs..... ou veu et seu des seigneurs du dit Cham- » pagne et de tous aultres, publiquement et notoirement en » paiz et sans contrainte.. ... » René de Marcillé ne niait nullement la prescription, mais invoquant les récents partages, « Disait plus le dit seigneur de Lausnays, que » au dit arrêt..... faire et exécuter il avait été appelé, et » présent avant l'exécution d'icelluy mis le dit deffendeur » en la possession de tous les droitz appartenans d'icelluy » tiers de chatellenye, et mesmement des présentes ez dicts » offices.... ». Les positions de part et d'autre étaient nettement prises, comme on le voit, et l'entente semblait difficile, quand, « par advis et délibération d'aulcuns » arbitres par eulx prins et eslevez, leurs conseils et amys, » pour les dits procèz éviter, et paiz avoir, ils ont transigé, » pacifié et appointé en la manière que s'ensuyt..... ». Je me reprocherais de transcrire ici ce jugement exprimé dans le style spécial au prétoire de cette époque, avec exposition du pétitoire et du monitoire. Disons beaucoup plus simplement, que René de Marcillé abandonne ses prétentions, et laisse Colas Le Clerc, seigneur de Verdelles et sénéchal de

Champagne-Ilommet, exercer ses droits de nomination sur le tiers qui lui appartenait, à la condition toutefois que dans les prochains aveux au seigneur de Laval, il mentionne qu'il tient censivement ce droit de René de Marcillé, et qu'il lui donne un denier, « requérable, payable une fois l'an.... », Le sénéchal de Champagne continuera « de fournir de prinsons et gardes pour garder les prisonniers prins par autorité de la juridiction du dit tiers aux périls et fortune du dit demandeur (le seigneur de Verdelles-Juigné), tout ainsy qu'il est tenu faire ès dites deux parts, ... ». Le juge de ce tiers, objet du litige, aura le tiers des amendes et profits, enfin, cette transaction est essentiellement provisoire, et ne doit durer que deux ans, après lesquels elle deviendra définitive, ou sera dénoncée à la suite d'un avis préalable. Dans ce cas, les deux parties, nonobstant le temps écoulé, se retrouveront dans la même situation qu'aujourd'hui. Ce fut signé le 5 février 1493 (v. s.).

Cette même année, le seigneur de Verdelles eut encore d'autres désagréments, dont il se tira heureusement. La recherche d'un bourreau pour l'exécution des malfaiteurs est en effet l'objet de plusieurs réclamations, puis les droits d'usage dans les bois de Béletaing et la rivière deviennent des motifs de contestation. Les uns lui reprochent de pêcher en dehors des eaux qui lui appartiennent, les autres de permettre à ses locataires de prendre du bois et de mener paître leurs porcs dans la futaie. Il répond aux uns comme aux autres en montrant les aveux, qui établissent sans contestation ses droits bien établis ; Guillaume Lespig qui a mené son troupeau à la glandée, « est, en effet, demourant en la salle du Perrin de Verdelles, qui est l'anxienne » maison et manoir des seigneurs de Verdelles à Poillé, » estant à l'usage de Bélétaing, et..... le dit Lespig comme » demourant au dit lieu du Perrin a droit de mener les dits » porcs ès dits usaiges de Bélétaing, et user comme les » aultres usaigers.

» Et aussy nous a informez..... que le lieu ou est demou-
» rant le dit Jehan Guinault, est des dits usaigers et dès
» leur jeune âge au dit lieu ont veu merc (trace) d'anxienne
» maison à grands pignons et cottés faisant demonstration
» d'estaige et maison comme usaiges, et aussy comme les
» aultres subjects estaigers dudit Verdelles, usaigers du dit
» Bélétaing, et est ce fait après qu'il nous a apparu que
» le dit écuyer rendit son aveu le 26^e j. de janvier 1474.... »
Or nous l'avons vu, les tenanciers de Verdelles avaient le droit d'aller prendre le bois nécessaire à leurs réparations ou constructions neuves.

Tous ces procès, contestations et actions judiciaires nous inciteraient à croire que Colas Le Clerc était d'un caractère peu accommodant : après la bagarre de 1502, nous n'allons plus en douter ; nous allons voir qu'il n'hésite même pas devant la violence, pour s'assurer des droits contestables.

Nous ne voudrions pas après M. l'abbé Foucault (1), rapporter tous les détails de ce tragique événement ; nous renvoyons le lecteur à son récit très complet, ne donnant ici qu'un résumé rapide.

Hardouin Lenfant, seigneur de Varennes, avait perdu sa femme, Jeanne de Garguesalles, au commencement de 1502. Il voulut la faire enterrer dans un caveau situé dans le chœur de l'église de Poillé ; c'était son droit puisqu'il avait la qualité de seigneur fondateur. Le châtelain de Verdelles ne l'entendait pas ainsi, et tenait à se réserver pour lui seul cette prérogative. A la fin de la cérémonie, il envahit l'église avec quelques amis armés, et veut enlever le cercueil. Hardouin Lenfant et ceux qui assistent à l'office s'y opposèrent. Bagarre, rixe et finalement expulsion hors du lieu saint de la troupe de Le Clerc. On put alors enterrer la pauvre dame.

Il était évident que les choses ne pouvaient en rester là,

(1) *Revue historique et archéologique du Maine*, tome XLV, page 153.

et nul ne fut surpris de voir le Parlement de Paris saisi d'une plainte contre « Colas Le Clerc, François Le » Clerc, écuyer, et aultres complices defendeurs ». Le procès dura quelques années ; le 20 mai 1506, une sentence donnant complètement raison à la famille Lenfant, dit que « à tort et à mauyaise cause, il (Colas Le Clerc) sest » complaint audit cas de novelleté....., et les (Lenfant) » maintient et garde la court en possession et saisine de » inhumer et enterrer en l'église de Saint-Denys de Poillé, » au chanceau d'icelle, ... eulx, leurs femmes et enfants, » qui sont et seront enfants des dits seigneurs de Poillé ; en » possession et saisine de faire faire toutes les solempnitéz, » honneurs et prééminences accoustumez, estre observez et » gardez en la dite église, etc..... ». Colas Leclerc est en plus condamné à soixante livres parisis d'amende, et à tenir prison jusqu'à plein paiement de la dite somme (1).

Une telle condamnation ne pouvait être acceptée sans récrimination par le perdant ; il y eut appel, et nous trouvons le 7 septembre de la même année une nouvelle sentence du Parlement, modifiant celle du 20 mai, qui cette fois-ci renvoyait dos à dos les deux parties plaignantes, quant au sujet des droits honorifiques, en leur accordant à l'une comme à l'autre le droit de sépulture dans le chœur de Poillé. Toutefois à cause « de l'empeschement mis et » donné à l'enterrement de ladite defunte Garguesalle », les Le Clerc devront payer dix livres parisis pour réparation de l'injure faite au cadavre, qui serviraient à la célébration d'un service religieux, et en plus, une somme de cent livres parisis, destinée à la réparation de l'église, à la volonté du curé, et d'après l'avis des Lenfant.

Cette fois, l'incident est clos, mais les ressentiments ne sont nullement apaisés ; la lutte va se continuer entre ces deux puissantes familles, dont les prérogatives, mal défi-

(1) Archives nationales, X, 3^a, 17.

nies, s'exercent dans les mêmes lieux, et sur les mêmes objets. L'origine de ces prétentions, ainsi que nous l'avons dit, ne doit-elle pas être vue dans la possession primitive et ancienne de Verdelles par les seigneurs de Varennes, accusés par les Le Clerc de retenir injustement des droits inhérents à la propriété de notre joli manoir.

Peu de temps après ces pénibles différents, Colas Le Clerc mourut, laissant deux fils, René et Colas, qui eurent comme tuteur leur oncle, François Le Clerc, seigneur de Moyré. Celui-ci, « comme curateur nommé par justice..... » rendit aveu le 5 février 1508 (v. s.), pour Verdelles, au nom de ses neveux, à « noble et puissante damoyselle » Jehanne de Berryer, au nom et comme bail naturel de » monseigneur Jacques de Maillé, fils myneur d'elle et de » feu noble et puissant Jacques de Maillé, en son vivant » seigneur de Benehart, ... et Champagne... »

René Le Clerc, seigneur de Juigné, en qualité d'ainé, eut Juigné et Verdelles. Il épousa le 13 mars 1522 Renée de Champagne, fille de Pierre de Champagne, seigneur de Pescheseul, et d'Anne de Fromentières.

Il n'y a aucun lien entre les de Maillé, seigneurs de la Champagne - Hommet et suzerains de Verdelles, et cette famille de Champagne, propriétaire de Pescheseul, sous la suzeraineté de Durtal ; citer le nom de cette illustre famille, c'est rappeler à l'esprit ses nobles et anciennes origines, son illustration, ses immenses possessions, et les charges importantes que ses membres eurent à remplir, tant à la cour des rois de France, qu'à la cour des ducs d'Anjou, qui étaient aussi comtes de Provence, rois de Naples, de Sicile et de Jérusalem. Une étude sur le rôle que remplit dans l'histoire générale de France la famille de Champagne est encore à faire; elle entraînerait toutefois des développements considérables, puisque pendant de nombreuses années, la vice-royauté de Naples fut entre ses mains, et que presque tous ses membres figurent parmi les plus fameux

capitaines, ou les gouverneurs de pays. C'était donc une brillante alliance qui assurait au châtelain de Verdelles un notable accroissement de situation sociale, d'importance et de considération.

S'il hérita des biens de son père, René ne semble pas avoir hérité de son humeur inquiète et procédurière ; il cherche en effet à éteindre les causes de procès.

Le 20 octobre 1529, il signa une transaction avec son suzerain, Jacques de Maillé, au sujet des droits qu'il possédait dans le bois de Bélétaing. Nous nous souvenons que bien des habitants de Poillé, en qualité de censitaires de Verdelles, pouvaient y couper du bois, soit de chauffage, soit de construction : les abus étaient évidemment impossibles à éviter, et par suite les procès. Les parties en cause, c'est-à-dire, Jacques de Maillé, représentant les deux tiers du fief de Champagne-Hommet, Jehanne de Vaiges, veuve de Mathurin de Marcillé, représentant l'autre tiers, d'une part, et René Le Clerc, seigneur de Juigné et Verdelles d'autre part, transigèrent en s'arrangeant à l'amiable, et décidèrent que les bois seraient partagés entre les usagers au lieu de rester indivis dans leur ensemble. On en fit vingt-sept portions : le fief de Champagne, avec Jacques de Maillé et Jehanne de Vaiges en garda quatre : René Le Clerc, seigneur de Verdelles, en prit six : les dix-sept autres furent données à chacun de ceux qui avaient des droits à faire valoir, « desquelles chouses, » ils jouiront comme de leurs propres, à condition de faire » paier et continuer à l'advenir au dit seigneur de Champagne par chacun journau qu'ils tiendront de luy, et qui » sera marqué à la corde, vingt deniers tournois de cens » par chacun an, à l'advenir. Les quelles chouses héritaux, » le dit seigneur de Verdelles les tiendra et pareillement » ce que tiendront les dits usagers, sous l'hommage qu'il » doit au dit seigneur de Champagne à cause de sa dite » terre et seigneurie de Verdelles, et les dix-sept usagiers

» tiendront les dites chouses du dit seigneur de Verdelles,
» et luy en feront les obéissances telles qu'il appartient
» à seigneur de fief..... ».

L'arrangement était sage ; chacun restant sur son terrain, ne pouvait plus désormais sans mauvaise foi, nuire à autrui.

Dans les années qui suivirent, René Le Clerc, semble être demeuré paisible possesseur de ses biens, comme de ses droits, et les actes relatifs à Verdelles sont pleinement pacifiques.

Le 3 janvier 1533 (v. s.), il rend aveu pour Verdelles à Jacques de Maillé, rien n'y diffère de tous ceux qui l'ont précédé ; mêmes descriptions, mêmes terres, mêmes hommes de foi, mêmes censitaires, les noms seuls ont varié, nous n'en parlerons donc pas, si ce n'est pour mentionner le titre de seigneur de Poillé, que René Le Clerc s'adjuge. La vieille querelle sommeillait toujours, et cette attaque, pour discrète qu'elle soit, n'en était pas moins dirigée contre les seigneurs de Varennes. Le 13 juin 1538 (v. s.), il présente au même de Maillé, un nouveau sénéchal, du nom de Jehan du Perrier, par l'intermédiaire de son procureur, pour remplir l'office devenu vacant par la résignation de Jean Bougler, seigneur de la Gyrardiére. En 1540, il fait devant le sénéchal du Maine, la déclaration spéciale pour Verdelles, prescrite par l'ordonnance de François I, relative à la réorganisation de l'arrière-ban. Le 18 novembre 1541, aux assises du Maine, tenues par Robert Lebret, il s'avoue sujet du comte du Maine, « par le moyen de noble homme Jacques de Maillé, seigneur de la terre et seigneurie de Champagne-Hommet..... ». Notons dans cette déclaration cette phrase intéressante : « En oultre » le dit seigneur de Juigné comparant comme dessus, » déclare et confesse estre subject en nuesse de la court » de céans par raison de son châtel et maison forte à pont » levé qu'il a droit d'avoir au dit lieu de Verdelles, et à » cause du droit d'y avoir le dit château et maison forte, qui

» autrefloys a été permys estre faict par MM^{rs} de ce comté,
» prédécesseurs de Monseigneur, de present par don et
» octroy..... » C'est la confirmation de l'heureuse issue du
procès de 1493, et la reconnaissance juridique d'un privi-
lège, pour lequel nous voyons que le comte du Maine avait
dû donner son consentement.

Le 2 juillet 1545, dans un aveu rendu par Christoflette
Lenfant, veuve de Jehan de la Chapelle et dame de Varennes,
à François de Rohan, nous rencontrons quelques indices
encore de contestations. Christoflette, qui elle aussi s'inti-
tule dame de Poillé, prétend que René Le Clerc lui refuse
l'hommage lige pour le fief de Locé dans cette paroisse ;
elle avoue d'ailleurs qu'elle ne peut prouver son droit, et
accepte d'assez bonne grâce, semble-t-il, l'hommage simple
qu'on lui offre. L'affaire n'eut pas de suite, puisque vingt
ans après, le 18 février 1565 (v. s.), René Le Clerc lui
renouvelle le même hommage sans soulever de nouvelles
protestations.

René mourut avant le 15 juillet 1567. Son fils Jean, qui
avait contracté alliance le 11 octobre 1555, à Juigné, avec
Madeleine Affagart, fille unique de Greffin Affagart (1), sieur

(1) Greffin Affagart était seigneur de Courteilles en Normandie et de Courteilles au Maine. Le premier de ces fiefs était situé dans la paroisse de N.-D. du Theil, « à la juridiction de Verneuil au Perche » (aujourd'hui à la Chaise du Theil, canton de Rugles, Eure) ; le second de la paroisse actuelle de Doucelles, canton de Beaumont dans la Sarthe, relevait des seigneurs de Beaumont. Il possédait encore le domaine de Rossay, au Vieux-Bellesme, la Bussonnière à Maresché, et des terres à Fresnay.

Le nom d'Affagart apparaît pour la première fois sur une quittance du 31 juillet 1392 d'un écuyer de ce nom, à l'occasion de l'expédition où Charles VI devint fou. Le sceau de cette pièce qui est conservé, porte trois étoiles en bande et est bordé : plus tard, dans le procès-verbal du 16 mars 1637, constatant le maintien des Affagart sur les listes de la noblesse, généralité de Rouen, élection de Montivilliers, les armes sont décrites : *De gueules à trois pointes de diamant taillé en losange, 2 et 1*. Après l'écuyer dont nous venons de parler nous trouvons Pierre Affagart, époux de Jehanne de Meutis, qui eut trois enfants, Jean, Robert, et Catherine. Celle-ci épousa Jehan Le Breton, ancêtre de la

de Courteilles, le célèbre voyageur, et de Françoise Auvé, veuve elle-même d'Antoine de la Vove, était mort avant son père. Il laissait trois fils, René, Urbain et Christophe, et une fille, Jacqueline. Ces enfants furent placés à cause

famille de Vannoise. Robert épousa Ragonde Le Clerc, fille d'un seigneur de Juigné, et fut le père de notre Greffin, dont la fille unique rentra par son mariage dans la famille de sa grand'mère.

Greffin Affagart, fit un voyage en Palestine, Syrie et Égypte et en écrivit une histoire qui est restée manuscrite et dont l'unique copie existe à la bibliothèque nationale fonds français, n° 5642, XVI^e siècle, 1 vol. de 351 folios, relié en maroquin rouge, aux armes de France : l'original semble perdu. Cet ouvrage offre un réel intérêt, malgré son peu de valeur littéraire ; il relate fort soigneusement les villes par où a passé le pèlerin, note des traits de mœurs, raconte toutes les misères du voyageur et les traverses de toutes sortes qu'il éprouva, tant de la part des Vénitiens qui lui marchandèrent chèrement son voyage, que de la part des Turcs qui lui firent souffrir mille avanies. Enfin l'ouvrage donne quelques détails intéressants sur l'histoire naturelle des pays traversés, et sur les précautions recommandées aux autres pèlerins qui voudront entreprendre le même voyage.

Enfin Greffin Affagart était chevalier du Saint-Sépulcre.

Bibliographie des principaux articles relatifs à la famille Affagart :

Chavanon, *Greffin Affagart, pèlerin de Terre-Sainte et sa relation* (1533-1534). Extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1898.

D. Liron, *Singularités historiques*, tome III, pages 455-458.

La Croix du Maine, *Bibliothèques françaises*, article *Affagart*.

Ansart, *Bibliothèque littéraire du Maine*.

Pesche, *Dictionnaire statistique de la Sarthe*, article *Courteilles*, t. II.

Hauréau, *Histoire littéraire du Maine*, article *Affagart*.

D. Piolin, *Histoire de l'Église du Mans*, tome V, page 349-350.

Abbé Ledru, *Note sur Greffin Affagart, pèlerin de Terre-Sainte en 1533*. *Union historique et littéraire du Maine*, tome II, n° 4.

Abbé Chambois, *Pièces et documents relatifs à la famille de la Vove*.

Comte de Marsy, *Les Pèlerins Normands en Palestine* (XV^e et XVI^e siècles). — Lecture à la *Société des Antiquaires de Normandie*, 1896. — *Un Pèlerin Manceau en Palestine; Greffin Affagart (1533-1534)*, par D. Heurtebize, *Revue historique et archéologique du Maine*, t. XLVII, page 93.

Archives Nationales, *Dossiers Chérin*. — *Pièces originales*. — *Titres scellés de Clairambault*.

Archives de la Sarthe, E. 11.

Archives du château de Juigné.

Archives du château de Sérillac. Etc.

de leur jeune âge sous la tutelle de « Noble et discret Maistre Nicolas Le Clerc, licencié ès loix, et noble Jehan de Champagne, le jeune seigneur de la Réaulté ». René, l'ainé, atteignit ses 18 ans en 1579, et fut émancipé, par sentence du siège présidial du Mans, « de l'avis et consentement de » ses parents comparant la plupart en personne ou par » procureur, scavoir Jacques Le Clerc, seigneurs de Villiers, » son curateur et oncle, de Louis Le Clerc, seigneur de » Coulennes, d'Antoine de Lanfernat, son beau-père, de » M^{re} François d'Angennes, seigneur de Moutouet et du » Coudray, chevalier de l'ordre du Roy, de François de la » Chapelle, chevalier du même ordre, seigneur de Varennes » et de la Troussière, de M^{re} Georges de Vaiges, seigneur » du Plessis, chevalier du même ordre, et seigneur de » Courmenant, de Jacques de Cordouen, seigneur de Mim- » bré, de Jacques de Vieil Bellesme, seigneur du dit lieu, » Jacques de Boessay, seigneur de Courparant. »

Après avoir conduit le jeune René Le Clerc jusqu'à son émancipation, il nous faut revenir un peu en arrière, pour examiner les événements qui se produisirent pendant cette minorité. Le 22 mai 1574, maître Jean Chardon, prêtre, avait été nommé sacristain de l'église de Poillé, par le châtelain de Verdelles. Grave délit et empiétement de droit sur le châtelain de Varennes ! Le malheureux sacristain est cassé et remplacé le 5 juin de la même année. Jean de Champagne, l'un des tuteurs, se voit même forcé de reconnaître la nullité de la nomination et de s'incliner. La discorde allait-elle ressusciter entre les deux compétiteurs, et les scènes violentes recommencer ? Les chartriers ne nous ont pas livré le secret des correspondances échangées à ce sujet, mais ils nous ont conservé le texte d'un accord intervenu le 16 novembre de cette même année 1574, qui prouve par la qualité éminente des témoins appelés, toute l'importance que l'on attachait à ces questions de préséance qui nous paraissent futiles aujourd'hui. Le morceau

est intéressant comme trait de mœurs, nous croyons devoir le reproduire en son entier.

« Transaction entre Messire François de la Chapelle, chevalier de l'ordre du Roy, seigneur de la Troussière, baron de Varennes-Lenfant et de Poillé, d'une part, et noble homme Jean de Champagne, seigneur de la Réaulté et de la Perrigne, tuteur des enfants mineurs de deffunct noble homme Jehan Le Clerc et de deffuncte demoiselle Madeleine Affagart, héritiers de noble homme René Le Clerc, seigneur de Juigné et de Verdelles d'autre part, par laquelle, après avoir pris l'avis et conseil des grands seigneurs, leurs parents et amis, savoir haut et puissant messire Jean de Thevalles, seigneur du dit lieu, chevalier de l'ordre du Roy, conseiller en son conseil privé, lieutenant général de S. M. au gouvernement de Metz et pays messin, capitaine de cinquante lances, et chambellan de Monseigneur, messire René Brayer, aussi escuyer de Monseigneur, chevalier de l'ordre du Roy, sieur baron de Richebourg et de Martigné, monseigneur Baudouyn du Bouchet, chevalier, seigneur de Roche, lieutenant de la dite compagnie du sieur de Thévalles, messire Robert Vachereau, pareillement chevalier de l'ordre du Roy, enseigne de la dite compagnie, noble homme Georges de Vaiges, seigneur du Plessis de Vaiges, et de Fontenay, noble Nicolas Prieur, seigneur de Chanteloup, noble Jacques Le Clerc, seigneur de Villiers, noble Charles de Cervon, seigneur des Arcis, et noble Emery de la Chapelle, seigneur du dit lieu, frère du dit sieur de la Troussière. Ils ont accordé que le dit sieur de Varennes et de Poillé est et demeure déclaré vrai et seul patron et fondateur de la dite église parochiale de Saint Denis du dit Poillé, et fondé ez droitz, prérogatives, honneurs et prééminences à patron et fondateur de l'église, sans qu'il y puisse estre contredit et empesché ; ni ses héritiers et successeurs à perpétuité par le dit seigneur de la Réaulté, au dit nom

» des dits mineurs et leurs successeurs et héritiers, fors
» que la présentation de la pataine qui se fait après que le
» prêtre a dit : *Da pacem*, sera premièrement faite et offerte
» au dit seigneur de Verdelles, comme aussi la présentation
» du pain bénit. Et en tant que touche les écussons des
» armes des dits seigneurs de Varennes et Poillé et de
» Verdelles, étant à la table du grand autel de la dite église,
» seront pris en pareille hauteur et de gré en la dite église,
» savoir celui du dit seigneur de la Troussière et Poillé au
» côté où se dit l'Évangile, et celui du dit seigneur de
» Verdelles en l'autre côté où est dit l'Épître, et demeure
» le droit de sépulture à chacune des dites parties selon et
» au désir de l'arrêt de la cour du Parlement donné à elles
» et leurs prédécesseurs le 7 septembre 1506, et à sem-
» blable demeureront et demeurent les bancs des dites
» parties ez dits noms, étant en la dite église, et lieux et
» endroits où ils sont à présent, même le petit banc d'iceluy
» seigneur de Varennes et Poillé, et en pourra le dit sei-
» gneur de Verdelles en faire mettre un pareil du dit côté
» de l'Épître, si bon lui semble. Et se feront les recomman-
» dations et prières au prône pour le seigneur fondateur et
» les seigneurs augmentateurs. Et sont ces présentes faites
» sans préjudice des obéissances féodales et seigneuriales
» prétendues par chacune des parties respectivement dont
» elles sont demeurées d'accord, et qu'elles feront homolo-
» guer et confirmer ces présentes à communs frais en la
» dite court du Parlement de Paris, sans que les dites pré-
» sentes sortissent aucun effet jusqu'après la dite homolo-
» gation. »

Cet accord semble clair et définitif : les témoins, gens de haute condition, chatouilleux sur le point d'honneur, ont dû évidemment s'entourer de tous renseignements pour donner leur avis en toute connaissance de cause. La question semblerait donc tranchée. Que ce serait mal connaître l'humeur batailleuse de nos gentilshommes de la fin du

XVI^e siècle ! L'année même de son émancipation, le 19 novembre 1579, c'est-à-dire cinq ans après la convention précitée, René Le Clerc, seigneur de Juigné et de Verdelles, recommençait les hostilités sur cette même question de nomination du sacristain, avec l'ardeur de ses dix-huit ans, et le plus profond oubli du passé. « Le dix-neuvième jour » de novembre 1579, en la court de Champagne, par devant » nous, François de L'Hommeau, notaire juré d'icelle, demeurant à Juigné-sur-Sarthe, personnellement, noble et » puissant seigneur, René Le Clerc, seigneur de Juigné, » Saint-Pierre et Poillé, à présent estant et demeurant au » château et manoir seigneurial du dit Verdelles, paroisse » de Poillé, ... lequel, à la conservation des droitz, prééminences et prérogatives qu'il a et peut avoir à cause de » la dite terre et seigneurie de Verdelles, à Poillé, et » comme de tous temps par cy-devant ses prédécesseurs, » seigneurs du dit Verdelles auraient en leur temps faict et » disposé, et qu'il leur appartenait, a cejourd'huy institué, » ordonné et estably, et par ces présentes, ordonne..... » discrète personne, maître Pierre Beaudouyn, prebtre, » demeurant à Poillé..... et pour la vie durant du dit Beaudouyn, en l'état et office de ségrétain en l'église parochiale » et paroisse du dit Poillé, à présent vacquant par la mort » et tréppas de deffunct maître Jehan Chardon, aussy prebtre, en son vivant, ségrétain aussy estably..... par les dits » deffuncts prédécesseurs du dit seigneur..... »

Du châtelain de Varennes, reconnu « vrai et seul patron et fondateur de la dite Église..... et fondé ez droitz, prérogatives, honneurs et prééminences à patron et fondateur d'église..... », et qui avait, on s'en souvient, souscrit à l'émancipation du seigneur de Juigné, pas un mot, pas même une mention ! Aussi la discussion continua dans des termes que nous ne connaissons pas exactement, mais qu'il est aisé de supposer quand nous voyons dans l'aveu de Varennes de 1585, François de la Chapelle revenir à ces

démêlés de questions féodales, et rappeler qu'entre les deux parties, il y avait procès « en court des requestes de Paris ».

Le jeune seigneur de Juigné et de Verdelles, attaché à la fortune de Henri IV, a dû suivre assurément le prince dans ses chevauchées légendaires à travers la France et n'avait pas vraisemblablement à cette époque le loisir de faire de longs séjours dans son manoir des bords de la Vègre. Il épousa par contrat passé devant Jamet, notaire royal à Blois, en 1593, demoiselle Marie Compain, fille de feu Nicolas Compain, chevalier, seigneur du Fresnay, chancelier de Navarre, et de dame Courtin. Le roi ne tarda pas à récompenser ses bons et loyaux services en le faisant, le 26 février 1595, gentilhomme ordinaire de sa chambre. Ainsi commença ce service de cour que la famille de Juigné devait continuer jusqu'à la Révolution ; elle fut, comme on le voit, pourvue de charges dès l'origine de cette scission dans l'aristocratie française, que M. P. de Vaissière a si bien décrite dans : « *Les Gentilshommes campagnards de l'Ancienne France.* »

L'année suivante se déroule un épisode que nous aurions le plus grand tort de juger d'après nos mœurs contemporaines, et nos habitudes actuelles de calme et de légalité. A cette époque, le sang était chaud, les volontés fières et tenaces, le mépris du danger absolu ; les épées sortaient aisément du fourreau. Que de coups reçus et donnés ! C'était la vie de chaque jour ! Jean de Vignolles, Jean de Champagne, le trop célèbre Grand Godet, le terrible Bresseau, pour ne parler que de ceux du Maine, s'étaient taillés à grands coups de rapières une réputation trop méritée. Le seigneur de Juigné ne fit ni mieux ni plus mal qu'eux ; il fut de son temps.

En 1596, son frère cadet, Georges de Juigné, accompagné de Gentil, Louis Valentin, dit Roustain, Roger, dit la Charmoise, François Droisneau, Michel Duparc, le cadet Bou-

dets, Fresneau, Gaultier, La Planche, La Graverie et Gervais Dauphin, partent un soir de Verdelles, surprennent Varennes pendant la nuit, y pénètrent par escalade, font prisonniers la femme et les enfants de François de la Chapelle, mettent quelque peu la maison au pillage, en brûlent une partie, n'oublient pas surtout de faire main basse sur « les tiltres et enseignements », dont ils comptent bien plus tard se servir pour la question de préséance de Poillé, rançonnent la bonne dame de 10,000 livres, puis après avoir passé un mois dans leur conquête, reviennent à Verdelles, en emmenant les chevaux et en apportant les armes (1).

C'était solutionner vraiment d'une façon trop brusque la vieille querelle de prédominance. François de la Chapelle le pensa de la sorte ; il en appela au Parlement et n'hésita pas d'ailleurs à reconnaître d'où le coup était parti ; ce fut contre le « seigneur de Verdelles et ses complices » que le 9 avril 1597, Noël Chalopin sergent royal à Châlons, (ce qui ferait penser que le châtelain de Varennes dut être avisé tardivement de l'événement) ouvrit une information « à la requeste de François de la Chapelle, seigneur de la Troussière, baron de Varennes, devant la court du Parlement ». La justice a toujours procédé avec une sage lenteur ; cette habitude ne fut pas modifiée en cette circonstance, surtout dans ces temps où les justiciables étaient peu commodes et malaisés à saisir ! L'arrêt ne fut rendu que le 3 juin 1600. Les Messieurs de Juigné comme seigneurs de Verdelles, étaient complètement déboutés de leurs prétentions sur Poillé, et condamnés aux dépens.

C'était à prévoir. La rivalité n'en subsista pas moins, mais la tactique fut changée. Mécontents de ces échecs successifs, ils vont tirer de Verdelles tout le profit qu'ils pourront, le transporter à Juigné pour abandonner ce voisinage gênant, trop immédiat.

(1) Voir Pièces justificatives, IV.

CHAPITRE III

ACHAT DE LA CHAMPAGNE-HOMMET. ABANDON PROGRESSIF DE VERDELLES

Après avoir conduit jusqu'à l'arrêt final cet épisode de Varennes, il nous faut revenir dix ans en arrière.

Lorsque Henri IV monta sur le trône, et qu'il dut reconquérir son royaume sur les rebelles, il pardonna aisément et généreusement aux anciens ligueurs qui posèrent les armes, mais fut inexorable contre ceux qui s'obstinèrent dans la lutte, et que le sort des armes fit tomber entre ses mains. Ce fut le cas du seigneur suzerain de Champagne-Hommet, François, marquis de Maillé-Bénéhart, qui lors était gouverneur de Vendôme. Assiégée le 16 novembre 1589, cette ville fut prise dans la matinée du 20. Une heure après, François de Maillé avait la tête tranchée (1). En plus ses

(1) Galerie des hommes illustres du Vendômois, François de Maillé-Bénéhart, par M. A. Lacroix de Rochambeau.

Nous ne pouvons résister au plaisir de présenter au lecteur l'épisode de la mort de M. de Maillé, d'après l'ouvrage susdit :

« Pendant que les hommes en état de porter les armes se battaient sur les murailles, les enfants, les femmes, les vieillards s'étaient rassemblés dans l'église Saint-Martin, où le cordelier Robert Chessé leur donnait l'absolution. Des soldats furieux se ruent sur le moine, et le traînent sous les grands ormes qui ombrageaient l'église ; en même temps un autre groupe de soldats débouchait sur la place Saint-Martin, et amenait au même endroit Maillé-Bénéhart prisonnier. Sa fermeté l'avait abandonné quand il s'était vu aux mains de ses ennemis, et il s'était jeté aux pieds de Biron, en demandant à parler au Roi : « Qu'on en fasse justice, dit le chef royaliste, puisqu'il n'a su ni se défendre ni se rendre. » Quand Maillé-Bénéhart vit qu'il fallait mourir, il s'y résigna, et se mit à genoux devant le gardien des Cordeliers en le priant de recevoir sa confession. Les soldats lui tranchèrent la tête par respect pour sa qualité de gentilhomme, mais ils demandèrent une corde pour pendre le religieux aux arbres de la place Saint-Martin. Toujours intrépide et calme, le père Chessé détacha lui-même la corde qui serrait sa robe de bure, et la donna

biens furent confisqués et donnés à la princesse de Condé.

« Henry, par la grâce de Dieu, roy de France et de
» Navarre, à tous présents et à venir, salut. Savoir faisons
» que nous, ayant esgards aux grandes et excessives pertes
» que notre chère et très aimée tante, la princesse douai-
» rière de Condé, a souffertes par l'injure et l'oppression de
» mes ennemis et rebelles, et la voulant récompenser et
» favorablement traiter autant qu'il nous sera possible, à
» ycelle, pour ces causes et autres à ce nous mouvans, nous
» avons donné et octroyé, donnons et octroyons par ces
» présentes, de nos grâces spéciales, pleine puissance et
» autorité royale, tous et chacun des biens tant meubles
» que immeubles qui souloient appartenir au feu sieur de
» Maillé-Bénéhart à nous acquis et confisqués pour sa re-
» bellion, crime de lèse Majesté, forfaiture et félonie, pour
» lesquels il a été condamné et exécuté à mort, ensemble
» toutes et chacune des amendes esquelles il pouvait avoir
» été condamné envers Nous et les Rois nos prédécesseurs,
» pour quelque cause et quelque temps que se soit.....
» Donné au camp devant Falaise au mois de janvier l'an mil
» quatre cent quatre-vingt-dix et de notre règne le premier.
» Ainsy signé sous le reply : HENRY. »

à ses bourreaux. Le courage de ce moine frappa tellement les soldats huguenots, qu'ils ne purent s'empêcher de dire que le religieux était mort en brave et le gouverneur en religieux. Leur rage s'acharna également sur les deux victimes : ils coupèrent la tête du père Chessé, et pour mieux insulter les catholiques, ils la placèrent avec celle de Maillé dans l'intérieur de l'église, sur une saillie du mur, au-dessus de la porte d'entrée. Chose étrange ! à travers toutes les révolutions qui se sont succédées depuis trois siècles, malgré les transformations qu'a subies cette église longtemps abandonnée, puis rendue au culte, enfin convertie en halle au blé, ces crânes décharnés sont toujours à la même place. Le temps a fait disparaître l'ancienne église Saint-Martin, dont il ne reste que le beffroi ; mais les tristes reliques de Maillé et du père Chessé ont survécu à la destruction de ce bel édifice. Portées quelques années auparavant dans le cabinet du maire, ces deux têtes de mort ont pris place depuis dans le nouveau Musée archéologique de la ville de Vendôme..... »

La princesse de Condé prit possession de son nouveau domaine par procureur le 19 juillet 1590. Cet acte qui n'intéresse qu'indirectement Verdelles ne peut cependant être passé sous silence, parce qu'il va être le dernier, où le Grand-Deneré soit donné comme siège du fief de Champagne-Hommet.

« Aujourd'huy dix-neuvième jour de juillet 1590, envyron
» à sept heures du matin, honorable homme, maître Simon
» Lefebvre, au nom et comme procureur spécial de haulte
» et puissante dame Françoise d'Orléans, princesse douai-
» rière de Condé, duchesse d'Anghien, comtesse de Noyers,
» Chastel-Chinon, dame de Villaine, et chatellenye, terre et
» seigneurye de Champagne, au nom et comme ayant les
» droits par confirmation à elle donnés et octroyés par
» le Roy aujourd'huy régnant, des biens tant meubles
» qu'immeubles de feu messire Jacques de Maillé, vivant
» seigneur de Bénehart, et de la chatellenye de Champagne,
» s'est transporté en et au dedans de la maison seigneuriale
» de Deneré, principal manoir de la chatellenye et seigneu-
» rye du dit lieu, où est demeurant Georges Deschamps,
» fermier du dit lieu, et illec en vertu de la procuration
» passée en la court royale de Tours par devant Pierre
» Goussard. Et en icelle maison de Deneré, est allé et venu,
» ouvert et fermé les portes et principales entrées de la dite
» maison, pris les clefs d'icelle, éteint le feu en cheminée
» d'icelle, pris par la main Jacquine Ory, femme du dit
» Deschamps, et icelle mise hors la maison, et remise en
» icelle, disant qu'il prenait et appréhendait comme de fait
» il a pris et appréhendé possession et saisine réelle et
» actuelle de la dite chatellenye, terre et seigneurye de
» Champagne, appartenances et dépendances d'ycelle cha-
» tellenye au nom de ma dite dame la princesse..... et
» oultre luy (Deschamps) a enjoint icelluy Lefebvre ne
» connaître aultre que ma dite Dame pour seigneur de la
» dite chatellenye de Champagne..... »

Après des actes d'une si évidente clarté, le doute n'est plus possible, et nous ne croyons pas qu'on puisse refuser désormais à Deneré le titre de chef-lieu de la Champagne-Hommet jusqu'à la première année du XVII^e siècle. La princesse de Condé, dans la suite, pour un motif que nous ignorons, fit rentrer les enfants du malheureux de Maillé en possession de l'héritage paternel, certainement avant 1599, puisque à cette date le seigneur de Verdelles était invité à se présenter aux assises tenues encore à Deneré pour René de Maillé-Benehart, et que le 11 avril 1600, le prieur et les religieux de la Chartreuse du Parc-en-Charnie, font une déclaration censive pour leur ferme « nommée le Couldraye, sise en la paroisse de Chevillé » au même seigneur et à cause de ce même fief de Champagne.

Mais le 9 mai 1601, « René Le Clerc, seigneur de Juigné » et Verdelles, gentilhomme ordinaire de la Chambre du » Roy, demeurant en la maison seigneuriale de Verdelles... » devient acquéreur de cette importante seigneurie pour la somme de « six mille écus, vallans dix-huit mille livres » tournois » sur ce « messire René de Maillé, escuier, sieur » de Bénéhart, Ruillé, le Lomer, Fleuré, Chérippeau, » Guigné et Champagne, émancippé d'aage par l'avis de » parents dénommez par la sentence d'émancipation expédiée au bailliage de Touraine le dernier jour d'avril 1599... » demeurant le dit Maillé, en sa maison du dit Ruillé, pais » du Vendosmois..... » (1). Tout était vendu, le logis et le principal manoir de Deneré, la métairie du même nom, une autre appelée Arencé, les bois de Brice, les droits sur la rivière, les cens, rentes, honneurs, prééminences et généralement droits quelconques. M. de Maillé ne réserve que le fief de la Rousselière avec le bordage de Brice, vendus antérieurement. Ce contrat de vente toutefois semble singulier en ce sens que, malgré son émancipation,

(1) Voir Pièces justificatives, IV.

le vendeur affirme qu'il fournira avant huit jours les autorisations de ses deux curateurs, l'un du côté paternel, messire Loys de Maillé, sieur de la Touche, l'autre du côté maternel, messire Nicolas L'Écuyer, sieur de la Papottière (sa mère était Renée de Poncé, fille de René et de Catherine de Maulny). Cette précaution laisserait supposer que René de Maillé n'avait pas la complète disposition de ses biens.

Aussitôt en possession de cet important domaine, le nouveau châtelain de Champagne voulut très justement user de ses prérogatives, les difficultés commencèrent aussitôt. Nous avons vu naguère que le territoire de la Champagne avait été morcelé et que René de Marcillé en avait un tiers. Ce tiers par héritage était échu à Guillaume de Bastard, écuyer, sieur de la Paragère, qui prétendait s'intituler seigneur de Champagne. Le Parlement de Paris, saisi de cette question, ne put que réduire à néant cette insoutenable prétention, et, laissant à René Le Clerc son titre de seigneur de Champagne-Hommet, légitimement acquis, il maintint au seigneur de la Paragère l'appellation de seigneur de la Roche-Saint-Bault à laquelle seulement il avait droit (P. 7, v.). L'arrêt qui termine ce différend est du 2 juillet 1604 (1).

Au mois de mars de cette même année, Henri IV donna à son fidèle compagnon, M. de Juigné, un gage de sa constante amitié et de la satisfaction qu'il avait de ses services, en lui accordant le privilège d'établir quatre foires à Poillé. Le texte du mandement royal donne quelques détails sur l'importance de la Champagne-Hommet, qui ne manquent pas d'un certain intérêt, nous transcrivons les plus importants.

« Henry, par la grâce de Dieu, Roy de France et etc.....
» receu avons l'humble supplication de notre cher et bien

(1) Voir Pièces justificatives, V.

» amé René Le Clerc, chevalier, sieur de Juigné et cha-
» tellenye de Champagne, en la sénéchaussée du Mayne,
» gentilhomme ordinaire de nostre chambre, contenant que
» la chatellenye de Champagne est belle et s'étend en vingt-
» six ou vingt-sept paroisses, circonvoisines, à cause de
» laquelle par la disposition de la coutume du Mayne,
» art. 10, il est fondé d'avoir chatel, ou merc de chatel,
» grands chemyns péageaulx, la congnoissance des délits
» faitz en iceux, acquitz, brandières, travers, provosté,
» foires et marchés, sceaulx et contrats, mesures à blé
» et à vin, toute justice, haulte, moyenne et basse, de
» de laquelle chatellenye le village de Poillé faict le corps,
» et en est le principal bourg, qui est situé sur le grand
» chemyn de Bretagne, entre Le Mans et Laval, composé
» de cent cinquante maisons et plus, fertile en bled, vin,
» bestiaux et aultres choses nécessaires et commodés, bien
» construit et édifié, habité d'un bon nombre d'habitants
» et marchands bien aisés et traffiquants avec leurs voisins,
» et villes de Sablé, Le Mans, Laval et aultres circonvoisins,
» par quoy pour plus grand commodité, dérogation et aug-
» mentation de la dite chatellenye, le dit sieur de Juigné
» désirerait et nous supplierait volontiers que notre bon
» plaisir feust suyvant et conformément à la coutume du
» pays du Mayne, où la dite chatellenye et bourg de Poillé
» sont situéz, y créer et établir quatre foires l'an et un
» marché chaque jour de mardy de la sepmaine, et sur ce
» octroyer par lettres à ce convenables, savoir faisons que
» nous inclinons à la supplication et requeste du dit sieur,
» et en considération des bons, agréables et signalés ser-
» vices que ses prédécesseurs ont faicts tant au feu Roy
» notre très honoré sieur et frère, et aultres ses prédé-
» cesseurs que luy depuis notre advenement à la cou-
» ronne tant en fait de mes guerres que aultrement, et
» espérons qu'il fera cy après, pour ces causes et aultres
» bonnes raisons à ce mouvans, avons au dit bourg de

» Poillé, ... créé, estably et ordonné de notre certaine
» science, grâce spéciale, pleine puissance et autorité
» royale, créons, ordonnons et établissons les dites quatre
» foires l'an pour estre tenues au dit bourg de Poillé, savoir
» la première au neuvième jour de janvier, la deuxième au
» neuvième jour d'avril, la troisième au neuvième jour de
» juillet et la quatrième au neuvième jour d'octobre.....
» permettant au dit sieur de Juigné faire, construire et
» édifier au dit bourg de Poillé et au lieu le plus commode
» et le plus à propos, qu'il verra estre à faire, halles, bancs,
» estauds et aultres choses nécessaires, pour loger les
» marchands et seureté de leurs marchandises..... »

Cette concession d'Henri IV au châtelain de Juigné et Verdelles ne pouvait manquer d'éveiller la susceptibilité de son voisin de Varennes, Philibert de la Chapelle, qui, dès 1607, procède à deux actes connexes l'un de l'autre, il rend un aveu au roi « pour raison de la chastellenie, terre et seigneurie de Poillé,..... » comme « baron de Varennes-
« Lenfant, seigneur chastelain *des terres, seigneuries et cha-*
« *tellenies de Poillé*, Espineu, etc..... » puis intente une action contre René Le Clerc, devant le Parlement, au sujet des nouvelles foires et des halles que celui-ci avait fait construire. Puisque l'aveu n'avait pas été jugé *défectueux*, il était naturel que la cour « déboutant le sieur de Juigné » de sa demande, ... » ordonnât « qu'il fera démolir et » abattre les dites halles dans un mois pour tout délai, » faute de quoi il sera permis au dit de la Chapelle, de les » faire abattre aux dépens du dit Le Clerc..... » Nous ignorons l'issue de cette nouvelle contestation, mais il est à présumer que les halles ne furent pas démolies à la grande satisfaction des habitants de Poillé, et que les quatre foires continuèrent d'avoir lieu, puisque plus tard, MM. de Juigné les firent transporter à Juigné même. L'autorité royale semble avoir tenu peu de compte des droits anciens, et manifestement la faveur du maître couvrait le nouveau

seigneur de Champagne ; celui-ci en eut d'ailleurs une preuve en 1615, par l'érection en baronnie de cette seigneurie de Champagne-Hommet, dont Verdelles lui avait facilité l'accès (1). Désormais René Le Clerc pouvait prendre le titre de baron de Champagne, d'après ces lettres royales, dont les termes ne sauraient être plus flatteurs. Le même acte lui donnait pour la seconde fois, en dépit des arrêts du Parlement, l'autorisation de créer des foires à Poillé.

Presqu'aussitôt après, il entreprend des travaux au château de Juigné, il fait « nouvelles fortifications, en sa dite » maison » ; ce fut cause d'ailleurs de réclamations de la part du seigneur du fief de Saint-Loup dont relevait Juigné. Cet incident n'aurait pour Verdelles aucune importance, s'il ne témoignait déjà chez le seigneur de Juigné l'idée de préférer cette habitation à l'ancienne demeure de ses pères.

En cette même année 1618, le baron de Champagne eut à revenir de nouveau sur le contrat d'achat fait en 1601, de cette seigneurie à René de Maillé. Celui-ci ne pouvait manquer de regretter une telle aliénation faite dans un moment, où ses affaires étaient vraiment en mauvais état, par suite de l'exécution de son père et de la confiscation de ses biens. Il en appela au Parlement pour faire opérer la résiliation de la vente, et offrit même la restitution des sommes payées par René Le Clerc. Différents jugements furent prononcés le 15 avril 1616, et le 27 juillet 1617. Mais l'achat définitif est du 26 mai 1618. La cour des requêtes « a mis et met l'appellation et sentence de laquelle il avait appelé au néant..... sans avoir esgard aux dites lettres de l'effet desquelles elle a débouté et déboute le dit de Maillé, il a absout et absout le dit Le Clerc des demandes, fins et conclusions du dit de Maillé, et ordonne que icelluy Le Clerc demeure seigneur incommutable de la chatellenie de Champagne-

(1) Voir Pièces justificatives, VI.

Hommet..... ». Cette fois l'affaire était complètement terminée, et la vente irrévocablement acquise.

René Le Clerc mourut le 1^{er} juillet 1627, après une vie bien remplie, comme on a pu le voir, et fertile en événements de toutes sortes. De son union avec Marie Compain, il ne laissait qu'un fils, Georges Le Clerc, qui devint seigneur de Juigné et de Verdelles, sous la tutelle de sa mère.

A cette date, en effet, Marie Compain, se disant mère et tutrice de son fils mineur, eut à soutenir de nouveaux procès qui recommencèrent avec Varennes à propos de la publication du ban à vin à Poillé ; en sa double qualité de dame de Verdelles et de baronne de Champagne-Hommet, elle se prétendait le droit de faire cette publication. Claude de Beaumanoir, vicomte de Lavardin, seigneur de Varennes par sa femme, Renée de la Chapelle, s'y opposa comme seigneur de Poillé. Le Parlement cette fois, malgré la production des sentences antérieures, leur donna tort et laissa la dame de Juigné jouir en paix de ce droit seigneurial.

Pour éviter également de nouvelles réclamations comme celles qui s'étaient produites au sujet des travaux du château de Juigné, et que la cour de justice d'ailleurs avait qualifié « d'impertinentes », la mère de Georges Le Clerc, administrant sagement la fortune de son fils, s'empressa d'acquérir le fief de Champagne en Saint-Loup, sur Pierre de Breslay, seigneur de Posset, et Jacques de Sesbois, sieur de la Thurelière, héritiers par leurs femmes de Claude Jarry, sieur de Saint-Loup. Possédant désormais tous les fiefs intermédiaires et arrière-fiefs qui relevaient de Champagne-Hommet, les sieurs de Juigné pouvaient considérer l'homogénéité féodale comme accomplie, et confondre la terre de Juigné avec la baronnie de Champagne-Hommet.

C'est ce résultat qu'obtint Georges Le Clerc par acte de Louis XIV, en mai 1647, en vertu duquel désormais l'assiette de la baronnie passe de Champagne sur Juigné,

et il pourra s'intituler baron de Juigné, au lieu de baron de Champagne (1). Mais cet acte royal est en plus particulièrement instructif en ce qu'il nous montre sans détours cette rivalité entre Varennes et Juigné, qui provenait de l'enchevêtrement des territoires appartenant à deux seigneurs hauts justiciers. Ce n'était pas seulement chez les officiers de justice qu'existait l'animosité, mais aussi chez leurs mandataires, jaloux chacun des influences de leurs maîtres.

Georges Le Clerc, baron de Juigné, épousa en 1633, Élisabeth des Nouhes, fille de feu Jacques des Nouhes, chevalier, seigneur de la Tabarière, baron de la Lande, et autres terres en Poitou, et de Anne de Mornay. Dès 1644, il se qualifie chevalier des ordres du roi.

En mai 1659, Verdelles subit une nouvelle diminution dans ses prérogatives. Prenant en effet comme prétexte, la réunion de deux fiefs volants, l'embarras où étaient les tenanciers pour payer leurs redevances, les craintes enfin de complications qui résulteraient de l'aliénation future et possible de Verdelles, le baron de Juigné transporta sur le fief de Champagne le droit de nommer les officiers de justice dans cette seigneurie, que nous avons vu depuis si longtemps constituer un des plus beaux fleurons de l'apanage de notre manoir (2).

La décadence désormais va s'accroître. Verdelles est encore habité, puisque, en 1659, Jacques, le fils aîné de Georges de Juigné, y épouse Henriette de Machecoul, et que leur fils aîné, Samuel, y vint au monde en 1664, mais ce sera le dernier des seigneurs qui y verra le jour.

Dès 1662, le baron Georges avait abandonné ses biens à son fils, qui, comparant en 1667, devant le sénéchal du Maine, Voisin, à l'occasion de la recherche pour les nobles

(1) Voir Pièces justificatives, VII.

(2) Voir Pièces justificatives, VIII.

de la province, déclare cette fois, « habiter paroisse de Juigné ».

En 1680, le baron Jacques de Juigné rend aveu à Charles de la Trémoille, alors comte de Laval, pour la Champagne-Hommet. Verdelles n'est plus cité alors que comme membre de la baronnie, consolidé avec beaucoup d'autres fiefs, dont les achats successifs ont permis de tout réunir en une même main, comme Souigné-sous-Champagne, le Petit Champagne, qui sortit de Saint-Loup, Vrigné, le Grand et le Petit Maupertuis, etc.

Verdelles désormais n'a plus d'histoire ; il demeure abandonné jusqu'à la Révolution. Tout au plus pouvons-nous rappeler comme un dernier acte de la lutte séculaire entre Varennes et Verdelles, le mémoire volumineux sur les droits honorifiques dans l'église de Poillé, déposé par le marquis de Juigné vers 1727 contre la marquise de la Châtre. Tout l'historique de cette vieille querelle y est rappelé : la nomination de Daguin, le 17 avril 1490, comme prêtre sacristain : les arrêts du Parlement de 1506 ; la nomination de maître Jean Chardon en 1574, la transaction du point d'honneur, entre les membres des deux familles : les arrêts de 1600 et de 1607, et le rapport se termine par cette remarque, qui précise l'état des lieux à cette époque. « Dans » l'église de Poillé, au grand autel, vers le milieu d'iceluy, il » y a un écusson qui paraît d'argent à la croix de sable (de » la Chapelle), posé au-dessus du tabernacle, et au côté droit » du tabernacle, il y en a un autre aux armes de MM^{rs} de » Juigné. Il y a aussi une vitre aux mêmes armes d'argent à » la croix de sable, mais dans une autre vitre à gauche, » l'écusson est d'or à la croix de sable. Pour ce qui est des » bancs, celui de Varennes est à gauche dans le chœur, et » celui de MM^{rs} de Juigné est à droite dans la même égalité, » Il ne serait pas besoin d'autre preuve pour justifier les » droits de M^r le marquis de Juigné puisque ce qui est

» notoire, n'a pas besoin de preuves ; par conséquent on ne
» peut pas dire que les arrêts de 1604 et 1607 aient privé
» M^r le marquis de Juigné de ce droit, puisqu'il subsiste
» encore, depuis comme auparavant, de sorte que pour
» l'ôter, il aurait été absolument nécessaire qu'il ait été
» prononcé, que MM^{rs} de Juigné n'avaient pas ce droit, et
» qu'ils eussent été condamnés d'ôter leurs armes et bancs
» du chœur ; ce qui n'étant pas, il s'en suit que tous les
» droits de MM^{rs} de Juigné, portés par la transaction de
» 1574, subsistent entièrement, comme dépendant du droit
» d'avoir armes et banc au chœur, dont la possession a
» toujours subsisté visiblement, et qui sert pour détruire
» tout ce qu'on peut alléguer au contraire. »

Quelques années encore, et le différend allait être définitivement réglé par une solution que n'avait prévue aucune des deux parties plaignantes. L'abolition des titres, droits féodaux et honorifiques, mettait tout le monde d'accord, et comme le « Rominagrobis » du bon La Fontaine, la Révolution croqua l'un et l'autre.

Verdelles, confisqué par la nation, comme bien d'émigré, fut vendu nationalement et acquis par M. La Guérinière : il devint ensuite la propriété (1) de ses gendres, MM. Fautrat et Belin, puis de M^{me} Pequignot, puis de M. Belin de Chantemêle, et enfin de M^{me} Barrier, qui le possède encore actuellement. Servant de bâtiment d'habitation pour les fermiers de la métairie du Bas-Verdelles, notre manoir n'a relativement que peu souffert de son changement de destination. Pas une pierre ancienne n'a été déplacée, ni remplacée ; des barres de fer soutiennent les marches brisées ou seulement fêlées de l'escalier ; des fenêtres neuves protègent l'intérieur contre les dévastations de la pluie et des

(1) *Le Maine et l'Anjou*, par le baron de Wismes, article *Verdelles*.

vents, enfin les toitures réparées sont en parfait état. Aussi la propriétaire actuelle a-t-elle droit aux compliments et aux remerciements des artistes et des archéologues pour la façon intelligente dont elle en assure la conservation. On sent que le vieux monument inspire toujours respect et affection aussi bien à ceux qui l'habitent qu'à ceux qui le détiennent.

ED. DE LORIÈRE.

(A suivre.)

LES
PAROISSES ANGEVINES
DE
LA MAYENNE ET DE LA SARTHE

Le fond de l'ancienne division régionale de la France était la division des provinces, division fort ancienne et se rattachant à la féodalité. Sur ce fond sans cohésion, s'étendait toute une série de circonscriptions d'âge plus ou moins reculé, d'ordre varié et sans corrélations précises entre elles : *diocèses, gouvernements, sénéchaussées, généralités*.

A la base des grandes circonscriptions territoriales et au point de vue tout local, apparaissait la division primaire en villes, bourgs, communautés d'habitants, division ayant son origine, pour tous les petits centres, dans les paroisses chrétiennes.

Puisque chaque branche des services publics avait tracé les limites de sa juridiction sans se préoccuper le plus souvent de celles des autres, il en résultait que les limites des provinces variaient suivant le point de vue auquel on se plaçait. La définition la plus claire, celle qui se rapproche le plus de la vérité, fut donnée, en septembre 1789, par le Comité de Constitution de l'Assemblée Constituante : « Le royaume est divisé en autant de divisions différentes qu'il y a de diverses espèces de régimes et de pouvoirs : en *diocèses* sous le rapport ecclésiastique, en *gouvernements* sous

le rapport militaire, en *généralités* sous le rapport administratif, en *bailliages* sous le rapport judiciaire. »

On sait que les *divisions ecclésiastiques* étaient les plus anciennes. Dès le XI^e siècle, le diocèse d'Angers était formé de trois archidiaconés, qui subsistaient encore à la fin du XVIII^e siècle : *l'archidiaconé d'Angers*, *l'archidiaconé d'Outre-Loire* et *l'archidiaconé d'Outre-Maine*. — L'archidiaconé d'Angers se divisait en quatre archiprêtrés : *l'archiprêtré d'Angers*, annexé à la cure d'Andard, *l'archiprêtré de la Flèche*, annexé à la cure de Vion, *l'archiprêtré du Lude*, annexé à la cure de Denezé-sous-le-Lude, et *l'archiprêtré de Bourgueil*, annexé à la cure de Vernantes. — L'archidiaconé d'Outre-Loire était divisé en un archiprêtré et deux doyennés : *l'archiprêtré de Saumur*, *le doyenné de Chemillé* et *le doyenné des Mauges*. — L'archidiaconé d'Outre-Maine était divisé en trois doyennés : *le doyenné d'Entre-Sarthe et Maine*, annexé à la cure d'Écuillé, *le doyenné de Candé*, annexé à la cure du Bourg-d'Iré, et *le doyenné de Craon*, annexé à la cure de Saint-Quentin-en-Craonnais. — Ces divisions du diocèse d'Angers subsistèrent pendant toute la Révolution et ne furent supprimées que le 6 juin 1802, jour de l'installation du premier évêque concordataire d'Angers (1).

(1) L'administrateur du diocèse d'Angers pendant la Révolution fut M. Meilloc, ancien supérieur du Grand Séminaire et vicaire général de Mgr de Lorry. Dans les années qui précédèrent le Concordat, M. Courtin fut adjoint à M. Meilloc. — Le 28 juillet 1801, le citoyen Montault, préfet de Maine-et-Loire, prenait un arrêté enjoignant aux ecclésiastiques et aux instituteurs de faire la promesse de fidélité à la Constitution de l'an VIII. Le 31 juillet, MM. Meilloc et Courtin publiaient une Instruction en faveur de la promesse. Peu après, le préfet Montault écrivit à ses collègues du Mans et de Laval : « Après avoir conféré à plusieurs reprises avec les administrateurs spirituels du diocèse, je viens de prendre un arrêté tout semblable au vôtre et dont j'attends les meilleurs résultats. Les supérieurs ecclésiastiques viennent d'adresser une instruction à ce sujet aux prêtres vivant dans la même discipline. Ainsi elle devient obligatoire pour ceux du diocèse d'Angers qui exercent dans l'étendue de votre département. » Le préfet vise Château-Gontier, Craon, la Flèche, le Lude,

Au point de vue *militaire*, il y avait deux gouvernements en Anjou : le gouvernement d'Angers et le gouvernement de Saumur. — C'est le décret du 20 février 1791 qui supprima les places de gouverneurs, lieutenants-généraux, lieutenants de roi, majors, etc.

La grande *Sénéchaussée d'Anjou* fut subdivisée de bonne heure en plusieurs sénéchaussées : *Beaufort* en 1346, Angers au XIV^e siècle, Baugé au XV^e, Saumur en 1544, la Flèche en 1595 et Château-Gontier en 1639 (1). — Les anciens magistrats étaient souvent embarrassés pour établir d'une manière certaine la délimitation des sénéchaussées. C'est que les divisions des sénéchaussées étaient faites par fiefs et non par paroisses, ce qui occasionnait continuellement des conflits de juridiction entre les tribunaux et retardait le cours de la justice (2). Afin d'éviter toute discussion à ce sujet, nous avons suivi les listes arrêtées par les magistrats angevins pour les élections des États-Généraux de 1789. — Le 16 août 1790, fut votée la loi qui organisait la justice sur des bases entièrement nouvelles.

La *généralité* ou *intendance* de Tours, constituée au début du XVII^e siècle, était divisée en 16 élections : 6 en Anjou, 4 dans le Maine et 6 en Touraine. Les chefs-lieux des six élections de la province d'Anjou étaient : Angers, Baugé, Château-Gontier, la Flèche, Montreuil-Bellay et Saumur. A la tête de chaque election se trouvait un fonctionnaire

etc. — Il est curieux de voir le premier préfet de Maine-et-Loire reconnaître la persistance des anciennes divisions ecclésiastiques après la Révolution.

(1) Le présidial d'Angers fut établi en 1551 ; sa juridiction correspondait, dans le principe, à toute l'étendue de la sénéchaussée d'Anjou ; mais par suite de l'érection des présidiaux de la Flèche (1595) et de Château-Gontier (1639), elle ne comprit plus que les territoires des sénéchaussées particulières d'Angers, de Baugé, de Beaufort et de Saumur. Des présidiaux d'Angers, Château-Gontier et la Flèche, on en appelait au parlement de Paris.

(2) La sénéchaussée de Château-Gontier n'était guère composée que d'enclaves.

nommé « subdélégué », qui relevait immédiatement de l'intendant de Tours ; ses fonctions ressemblaient beaucoup à celles de nos sous-préfets. En outre, chaque élection contenait une « juridiction », qui connaissait en première instance de toutes les causes relatives aux impositions royales. — Le décret du 22 décembre 1789 régla que les subdélégués devaient cesser leurs fonctions aussitôt que les administrations de département seraient entrées en activité. Quant aux juridictions des élections, elles furent supprimées par le décret du 4 septembre 1790.

Remarque intéressante. Le 15 octobre 1787, l'Assemblée provinciale d'Anjou divisa l'élection d'Angers en six *districts* : Angers, Baupréau, Brissac, Châteauneuf, Saint-Georges-sur-Loire et Segré. L'élection de Baugé fut partagée en deux districts : Baugé et Château-la-Vallière. L'élection de Château-Gontier comprit les districts de Château-Gontier et de Craon. L'élection de la Flèche forma les districts de la Flèche et de Sablé. L'élection de Montreuil-Bellay comprit les districts de Cholet et de Montreuil-Bellay. Enfin l'élection de Saumur fut partagée en deux districts : Doué et Saumur. Chaque district était pourvu de quatre « correspondants », dont les fonctions cessèrent le jour de l'installation des membres de la première administration du département de Maine-et-Loire, c'est-à-dire le 28 juin 1790.

Dans la liste qui va suivre, nous allons donner les noms de toutes les paroisses des départements de la Mayenne et de la Sarthe qui appartenaient à la province d'Anjou à un titre quelconque, soit au point de vue ecclésiastique, soit au point de vue militaire, soit au point de vue judiciaire ou civil, soit au point de vue fiscal ou administratif. Nous emploierons la forme alphabétique afin de faciliter les recherches.

A la suite du nom de chaque paroisse, nous indiquerons : 1^o le *doyenné* et l'*archidiaconé* dont elle faisait partie ; 2^o le *gouvernement militaire* dont elle dépendait ; 3^o la *séné-*

chaussée dont elle relevait ; 4^o à quelle *élection* elle appartenait et de quel *district* elle fit partie depuis le 15 octobre 1787 jusqu'au 29 juin 1790 (1) ; 5^o dans quel *canton* et dans quel *arrondissement* elle est située aujourd'hui.

DÉPARTEMENT DE LA MAYENNE.

AMPOIGNÉ. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection et district de Château-Gontier. — Canton de Château-Gontier.

ARGENTON. — Doyenné d'Entre-Sarthe et Maine et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection et district de Château-Gontier. — Canton de Bierné et arrondissement de Château-Gontier.

ATHÉE. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Craon et arrondissement de Château-Gontier.

AZÉ. — Doyenné d'Entre-Sarthe et Maine et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection et district de Château-Gontier. — Canton de Château-Gontier.

BALLÉE. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Grez-en-Bouère et arrondissement de Château-Gontier.

BALLOTS. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Saint-Aignan-sur-Roë et arrondissement de Château-Gontier.

(1) La création des *districts* en 1787 ne supprima pas les *élections*, qui subsistèrent de concert jusqu'au 29 juin 1790.

BAZOUGES. — Doyenné d'Entre-Sarthe et Maine et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection et district de Château-Gontier. — Canton de Château-Gontier.

BEAUMONT-PIED-DE-BŒUF. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Grez-en-Bouère de l'arrondissement de Château-Gontier.

BIERNÉ. — Doyenné d'Entre-Sarthe et Maine et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection et district de Château-Gontier. — Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Château-Gontier.

BOISSIÈRE-EN-CRAONNAIS (LA). — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection d'Angers et district de Segré. — Canton de Craon et arrondissement de Château-Gontier.

BOUCHAMP. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Craon et arrondissement de Château-Gontier.

BOUÈRE. — Sénéchaussée de Château-Gontier (en partie) ; élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Grez-en-Bouère et arrondissement de Château-Gontier.

BOUESSAY. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Grez-en-Bouère et arrondissement de Château-Gontier.

BOURG-AUX-NONNAIS (LE). — Annexe de Renazé, doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; uni à Renazé pour le gouvernement, la sénéchaussée, l'élection et le district. — Commune de Renazé, canton de Saint-Aignan-sur-Roë et arrondissement de Château-Gontier.

BOURG-PHILIPPE. — Annexe de Saint-Quentin-en-Craonnais, doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; réuni à Chemazé pour le gouvernement, la sénéchaussée, l'élec-

tion et le district. — Commune de Chemazé, canton de Château-Gontier.

BRAIN-SUR-LES-MARCHES. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection de Château-Gontier et district de Craon (1). — Canton de Saint-Aignan-sur-Roë et arrondissement de Château-Gontier.

BURET (LE). — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Grez-en-Bouère et arrondissement de Château-Gontier.

CHAPELLE-CRAONNAISE (LA). — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Cossé-le-Vivien et arrondissement de Château-Gontier.

CHATEAU-GONTIER (SAINT-JEAN ET SAINT-RÉMY). — Doyenné d'Entre-Sarthe et Maine et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; chef-lieu de sénéchaussée ; chef-lieu d'élection et de district. — Chef-lieu d'arrondissement.

CHATELAIN. — Doyenné d'Entre-Sarthe et Maine et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection et district de Château-Gontier. — Canton de Bierné et arrondissement de Château-Gontier.

CHEMAZÉ. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection et district de Château-Gontier. — Canton de Château-Gontier.

CHÉRANCÉ. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Craon et arrondissement de Château-Gontier.

(1) Quatre métairies étaient de l'élection d'Angers et du district de Segré.

CHÉRIPEAUX. — Annexe d'Ampoigné, doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; réuni à Ampoigné pour le gouvernement, la sénéchaussée, l'élection et le district. --- Commune d'Ampoigné, canton de Château-Gontier.

CHERRES (LES). — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; réuni à Saint-Gault pour le gouvernement, la sénéchaussée, l'élection et le district. — Commune de Saint-Gault, canton de Château-Gontier.

CONGRIER. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection d'Angers et district de Segré. — Canton de Saint-Aignan-sur-Roë et arrondissement de Château-Gontier.

COSMES. — Élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Cossé-le-Vivien et arrondissement de Château-Gontier.

COSSÉ-EN-CHAMPAGNE. — Élection et district de la Flèche. — Canton de Meslay et arrondissement de Laval.

COSSÉ-LE-VIVIEN. — Élection de Château-Gontier et district de Craon. — Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Château-Gontier.

COUDRAY. — Doyenné d'Entre-Sarthe et Maine et archidiaconé d'Entre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection et district de Château-Gontier. — Canton de Bierné et arrondissement de Château-Gontier.

CUILLÉ. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection de Château-Gontier et district de Craon. -- Canton de Cossé-le-Vivien et arrondissement de Château-Gontier.

DAON. — Doyenné d'Entre-Sarthe et Maine et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection et district de Château-Gontier. — Canton de Bierné et arrondissement de Château-Gontier.

DÉNAZÉ. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ;

élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Craon et arrondissement de Château-Gontier.

ENTRAMMES. — Sénéchaussée de Château-Gontier (en partie). — Canton de Laval (Est).

FONTAINE-COUVERTE. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Saint-Aignan-sur-Roë et arrondissement de Château-Gontier.

FROMENTIÈRES. — Gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection et district de Château-Gontier. — Canton de Château-Gontier.

GASTINES-EN-ANJOU. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Cossé-le-Vivien et arrondissement de Château-Gontier.

GENNES ET SAINT-AIGNAN. — Gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection et district de Château-Gontier. — Canton de Bierné et arrondissement de Château-Gontier.

GREZ-EN-BOUÈRE. — Gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection et district de Château-Gontier. — Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Château-Gontier.

HOUSSAY ET ORIGNÉ. — Election et district de Château-Gontier. — Aujourd'hui deux communes du canton de Château-Gontier.

LAIGNÉ. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection et district de Château-Gontier. — Canton de Château-Gontier.

LAUBRIÈRES. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection de Château-Gontier et district de Craon.

— Canton de Cossé-le-Vivien et arrondissement de Château-Gontier.

LIVRÉ. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Craon et arrondissement de Château-Gontier.

LOIGNÉ. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection et district de Château-Gontier. — Canton de Château-Gontier.

LONGUEFUYE. — Gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection et district de Château-Gontier. — Canton de Bierné et arrondissement de Château-Gontier.

MARIGNÉ-SOUS-PEUTON. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Château-Gontier.

MÉE. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Craon et arrondissement de Château-Gontier.

MENIL. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection et district de Château-Gontier. — Canton de Château-Gontier.

MÉRAL. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Cossé-le-Vivien et arrondissement de Château-Gontier.

MÉZANGERS (1). — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton d'Évron, arrondissement de Mayenne.

MOLIÈRES. — Annexe de Chemazé, doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; réuni à Chemazé pour le gou-

(1) Mézangers était enclavé dans l'élection de Mayenne.

vernement, la sénéchaussée, l'élection et le district. — Commune de Chemazé, canton de Château-Gontier.

NIAFLES. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Craon et arrondissement de Château-Gontier.

PARNÉ. — Sénéchaussée de Château-Gontier (en partie). — Canton d'Argentré et arrondissement de Laval.

PEUTON. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Cossé-le-Vivien, arrondissement de Château-Gontier.

POMMÉRIEUX. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Craon et arrondissement de Château-Gontier.

PRÉAUX. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Grez-en-Bouère et arrondissement de Château-Gontier.

QUELAINES. — Gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Cossé-le-Vivien et arrondissement de Château-Gontier.

RENAZÉ. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers , élection d'Angers et district de Segré. — Canton de Saint-Aignan-sur-Roë et arrondissement de Château-Gontier.

ROE (LA). — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Saint-Aignan-sur-Roë et arrondissement de Château-Gontier.

ROUAUDIÈRE (LA). — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée

d'Angers ; élection d'Angers et district de Segré. — Canton de Saint-Aignan-sur-Roë et arrondissement de Château-Gontier.

RUILLE ET FROIDFONT. — Gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection et district de Château-Gontier. — Canton de Grez-en-Bouère et arrondissement de Château-Gontier.

SAINT-AIGNAN-SUR-ROË. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection d'Angers et district de Craon. — Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Château-Gontier.

SAINT-BRICE. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Grez-en-Bouère et arrondissement de Château-Gontier.

SAINT-CRISTOPHE. — Annexe de la Boissière-en-Craonnais, doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; réuni à la Boissière pour le gouvernement, la sénéchaussée, l'élection et le district. -- Commune de la Boissière, canton de Craon et arrondissement de Château-Gontier.

SAINT-DENIS-D'ANJOU. — Doyenné d'Entre-Sarthe et Maine et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection et district de Château-Gontier. — Canton de Bierné et arrondissement de Château-Gontier.

SAINT-ERBLON. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection d'Angers et district de Segré. — Canton de Saint-Aignan-sur-Roë et arrondissement de Château-Gontier.

SAINTES-SUZANNE. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Laval.

SAINT-FORT. — Doyenné d'Entre-Sarthe et Maine et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; séné-

chaussée d'Angers ; élection et district de Château-Gontier.
— Canton de Château-Gontier.

SAINT-GAULT. — Gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection et district de Château-Gontier.
— Canton de Château-Gontier.

SAINT-GERMAIN-DE-L'HOMMEL. — Élection et district de Château-Gontier. — Commune de Fromentières, canton de Château-Gontier.

SAINT-LAURENT-DES-MORTIERS. — Doyenné d'Entre-Sarthe et Maine et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection et district de Château-Gontier. — Canton de Bierné et arrondissement de Château-Gontier.

SAINT-LOUP-DU-DORAT. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Grez-en-Bouère et arrondissement de Château-Gontier.

SAINT-MARTIN-DE-VILLENGLLOSE. — Doyenné d'Entre-Sarthe et Maine et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection et district de Château-Gontier. — Commune de Saint-Denis-d'Anjou, canton de Bierné et arrondissement de Château-Gontier.

SAINT-MARTIN-DU-LIMET. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Craon et arrondissement de Château-Gontier.

SAINT-MICHEL-DE-FEINS. — Doyenné d'Entre-Sarthe et Maine et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection d'Angers et district de Segré. — Canton de Bierné et arrondissement de Château-Gontier.

SAINT-MICHEL-DES-BOIS PRÈS LA ROE. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection de Château-Gontier

et district de Craon. — Canton de Saint-Aignan-sur-Roë et arrondissement de Château-Gontier.

SAINT-PIERRE-SUR-ERVE. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Sainte-Suzanne et arrondissement de Laval.

SAINT-POIX. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Cossé-le-Vivien et arrondissement de Château-Gontier.

SAINT-QUENTIN-EN-CRAONNAIS. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Craon et arrondissement de Château-Gontier.

SAINT-SATURNIN-DU-LIMET. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Saint-Aignan-sur-Roë et arrondissement de Château-Gontier.

SAINT-SULPICE-DU-HOUSSAY. — Gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection et district de Château-Gontier. — Canton de Château-Gontier,

SAULGES. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Meslay et arrondissement de Laval.

SELLE-CRAONNAISE (LA). — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Craon et arrondissement de Château-Gontier.

SENONNES. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection d'Angers et district de Segré. — Canton de Saint-Aignan-sur-Roë et arrondissement de Château-Gontier.

SIMPLÉ. — Doyenné de Craon et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ;

élection de Château-Gontier et district de Craon. — Canton de Cossé-le-Vivien et arrondissement de Château-Gontier.

THORIGNÉ-EN-CHARNIE. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Sainte-Suzanne et arrondissement de Laval.

VARENNES - BOURREAU. — Doyenné d'Entre-Sarthe et Maine et archidiaconé d'Outre-Maine ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection et district de Château-Gontier. — Commune de Saint-Denis-d'Anjou, canton de Bierné et arrondissement de Château-Gontier.

VILLIERS-CHARLEMAGNE. — Élection et district de Château-Gontier. — Canton de Grez-en-Bouère et arrondissement de Château-Gontier.

DÉPARTEMENT DE LA SARTHE

ARTHEZÉ. — Archiprêtré de la Flèche et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de la Flèche ; élection et district de la Flèche. — Canton de Malicorne et arrondissement de la Flèche.

ASNIÈRES. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Sablé et arrondissement de la Flèche.

AUBIGNÉ. — Gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de la Flèche ; élection et district de la Flèche. — Canton de Mayet et arrondissement de la Flèche.

AUVERS-LE-HAMON. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Sablé et arrondissement de la Flèche.

AVESSÉ. — Sénéchaussée de Château-Gontier (en partie), élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Brûlon et arrondissement de la Flèche.

AVOISE. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Sablé et arrondissement de la Flèche.

BAILLEUL (LE). — Archiprêtré de la Flèche et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de

Baugé ; élection et district de la Flèche. — Canton de Malicorne et arrondissement de la Flèche.

BANNES. -- Élection et district de la Flèche. — Commune de Dissay-sous-Courcillon, canton de Château-du-Loir et arrondissement de Saint-Calais.

BAZOUGES-SUR-LOIR. — Archiprêtré de la Flèche ; archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de la Flèche ; élection et district de la Flèche. — Canton de la Flèche.

BEAUMONT-LA-CHARTRE. — Élection et district de la Flèche. — Canton de la Chartre et arrondissement de Saint-Calais.

BERNAY. — Gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de la Flèche. — Canton de Conlie, arrondissement du Mans.

BOUSSE. — Archiprêtré de la Flèche et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de la Flèche ; élection et district de la Flèche. — Canton de Malicorne et arrondissement de la Flèche.

BRUÈRE (LA). — Archiprêtré du Lude et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de la Flèche ; élection de Baugé et district de Château-la-Vallière. — Canton du Lude et arrondissement de la Flèche.

BRULON. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Chef-lieu de canton de l'arrondissement de la Flèche.

CHAHAGNE. — Élection et district de la Flèche. — Canton de la Chartre et arrondissement de Saint-Calais.

CHANTENAY. — Gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Brulon et arrondissement de la Flèche.

CHAPELLE-AUX-CHOUX (LA). — Archiprêtré du Lude et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Baugé ; élection de Baugé et district de Château-la-Vallière. — Canton du Lude et arrondissement de la Flèche.

CHAPELLE-D'ALIGNÉ (LA). — Archiprêtré de la Flèche et

archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Baugé ; élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de la Flèche.

CHARTRE-SUR-LE-LOIR (LA). — Élection et district de la Flèche. — Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Calais.

CHENU. — Archiprêtré du Lude et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de la Flèche ; élection de Baugé et district de Château-la-Vallière. — Canton du Lude et arrondissement de la Flèche.

CHEVILLÉ. — Sénéchaussée de Château-Gontier (en partie) ; élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Brûlon et arrondissement de la Flèche.

CLERMONT. — Sénéchaussée de la Flèche ; élection et district de la Flèche. — Canton de la Flèche.

COULONGÉ. — Élection et district de la Flèche. — Canton de Mayet et arrondissement de la Flèche.

COURCELLES. — Élection et district de la Flèche. — Canton de Malicorne et arrondissement de la Flèche.

COURTILLIERS. — Archiprêtré de la Flèche et archidiaconé d'Angers ; élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Sablé et arrondissement de la Flèche.

CRÉANS. — Archiprêtré de la Flèche et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de la Flèche ; élection et district de la Flèche. — Commune de Clermont, canton de la Flèche.

CRÉ-SUR-LOIR. — Archiprêtré du Lude et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de la Flèche ; élection et district de Baugé. — Canton de la Flèche.

CROSMIÈRES. — Archiprêtré de la Flèche et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de la Flèche ; élection et district de la Flèche. — Canton de la Flèche.

DISSAY-SOUS-COURCILLON. — Élection et district de la Flèche. — Canton de Château-du-Loir et arrondissement de Saint-Calais.

DISSÉ-SOUS-LE-LUDE. — Archiprêtré du Lude et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de la Flèche ; élection de Baugé et district de Château-la-Vallière. — Canton du Lude et arrondissement de la Flèche.

DUREIL. — Archiprêtré de la Flèche et archidiaconé d'Angers ; élection et district de la Flèche. — Canton de Malicorne et arrondissement de la Flèche.

FERCÉ. — Élection et district de la Flèche. — Canton de Brûlon et arrondissement de la Flèche.

FLÈCHE (LA). — Archiprêtré de la Flèche et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; chef-lieu de sénéchaussée ; chef-lieu d'élection et de district. — Chef-lieu d'arrondissement.

FLÉE. — Élection et district de la Flèche. — Commune de Flée-Sainte-Cécile et Quincampoix, canton de Château-du-Loir et arrondissement de Saint-Calais.

FONTAINE-SAINT-MARTIN (LA). — Élection et district de la Flèche. — Canton de Pontvallain et arrondissement de la Flèche.

FONTENAY. — Gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Brûlon et arrondissement de la Flèche.

GASTINES. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Sablé et arrondissement de la Flèche.

JOUÉ-EN-CHARNIE. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Commune de Joué-en-Charnie et Montreuil-en-Champagne, canton de Loué et arrondissement du Mans.

JUIGNÉ-SUR-SARTHE. — Gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Château-Gontier ; élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Sablé et arrondissement de la Flèche.

LAVERNAT. — Élection et district de la Flèche. — Canton de Mayet et arrondissement de la Flèche.

LIGRON. — Gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de la Flèche ; élection et district de la Flèche. — Canton de Malicorne et arrondissement de la Flèche.

LOUAILLE. — Archiprêtré de la Flèche et archidiaconé d'Angers ; élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Sablé et arrondissement de la Flèche.

LOUÉ. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Chef-lieu de canton de l'arrondissement du Mans.

LUCHÉ. — Sénéchaussée de la Flèche ; élection et district de la Flèche. — Canton du Lude et arrondissement de la Flèche.

LUDE (LE). — Archiprêtré du Lude et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de la Flèche ; élection de Baugé et district de Château-la-Vallière. — Chef-lieu de canton de l'arrondissement de la Flèche.

MALICORNE. — Élection et district de la Flèche. — Chef-lieu de canton de l'arrondissement de la Flèche.

MANSIGNÉ. — Élection et district de la Flèche. — Canton de Pontvallain et arrondissement de la Flèche.

MARÇON. — Election et district de la Flèche. — Canton de la Chartre et arrondissement de Saint-Calais.

MAREIL-EN-CHAMPAGNE. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Brûlon et arrondissement de la Flèche.

MAREIL-SUR-LOIR. — Sénéchaussée de la Flèche ; élection et district de la Flèche. — Canton de la Flèche.

MAYET. — Élection et district de la Flèche. — Chef-lieu de canton de l'arrondissement de la Flèche.

MÉZERAY. — Élection et district de la Flèche. — Canton de Malicorne et arrondissement de la Flèche.

MONTREUIL-EN-CHAMPAGNE. — Sénéchaussée de la Flèche (en partie) ; élection de la Flèche et district de Sablé. —

Commune de Joué-en-Charnie, canton de Loué et arrondissement du Mans.

NOGENT-SUR-LOIR. — Élection et district de la Flèche. — Canton de Château-du-Loir et arrondissement de Saint-Calais.

NOTRE-DAME-DU-PÉ. — Archiprêtré de la Flèche et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée d'Angers ; élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Sablé et arrondissement de la Flèche.

NOYEN-SUR-SARTHE. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Malicorne et arrondissement de la Flèche.

OIZÉ. — Élection et district de la Flèche. — Canton de Pontvallain et arrondissement de la Flèche.

PARCÉ-SUR-SARTHE (SAINT-MARTIN ET SAINT-PIERRE). — Archiprêtré de la Flèche et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de la Flèche ; élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Sablé et arrondissement de la Flèche.

PINCÉ. — Archiprêtré de la Flèche et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Baugé ; élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Sablé et arrondissement de la Flèche.

PIRMIL. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Brûlon et arrondissement de la Flèche.

POILLÉ. — Sénéchaussée de Château-Gontier (en partie) ; élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Brûlon et arrondissement de la Flèche.

PONTVALLAIN. — Élection et district de la Flèche. — Chef-lieu de canton de l'arrondissement de la Flèche.

PRÉCIGNÉ (SAINT-MARTIN ET SAINT-PIERRE). — Archiprêtré de la Flèche et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de la Flèche ; élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Sablé et arrondissement de la Flèche.

PRINGÉ. — Sénéchaussée de la Flèche ; élection et district de la Flèche. — Commune de Luché, canton du Lude et arrondissement de la Flèche.

REQUEIL. — Élection et district de la Flèche. — Canton de Pontvallain et arrondissement de la Flèche.

SABLÉ. — Élection de la Flèche et chef-lieu de district. — Chef-lieu de canton de l'arrondissement de la Flèche.

SAINT-DENIS-D'ORQUES. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Loué et arrondissement du Mans.

SAINTE-COLOMBE. — Archiprêtré de la Flèche et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de la Flèche ; élection et district de la Flèche. — Commune de la Flèche.

SAINT-GERMAIN-D'ARCÉ. — Archiprêtré du Lude et archidiaconé d'Angers ; élection de Baugé et district de Château-la-Vallière. — Canton du Lude et arrondissement de la Flèche.

SAINT-GERMAIN-DU-VAL. — Archiprêtré de la Flèche et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de la Flèche ; élection et district de la Flèche. — Canton de la Flèche.

SAINT-JEAN-DE-LA-MOTTE. — Élection et district de la Flèche. — Canton de Pontvallain et arrondissement de la Flèche.

SAINT-JEAN-DU-BOIS. — Élection et district de la Flèche. — Canton de Malicorne et arrondissement de la Flèche.

SAINT-MARS-DE-CRÉ. — Archiprêtré du Lude et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de la Flèche ; élection de Baugé et district de Château-la-Vallière. — Commune du Lude, arrondissement de la Flèche.

SAVIGNÉ-PRÈS-LE-LUDE. — Archiprêtré du Lude et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de la Flèche ; élection de Baugé et district de Château-la-Vallière. — Canton du Lude et arrondissement de la Flèche.

SOLESMES. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Sablé et arrondissement de la Flèche.

SOUVIGNÉ-SUR-SARTHE. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Sablé et arrondissement de la Flèche.

SUZE (LA). — Élection et district de la Flèche. — Chef-lieu de canton de l'arrondissement du Mans.

TASSÉ. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Brûlon et arrondissement de la Flèche.

THOIRÉ-SUR-DINAN. — Élection et district de la Flèche. — Canton de Château-du-Loir et arrondissement de Saint-Calais.

THORÉE. — Archiprêtré du Lude et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de Baugé ; élection de Baugé et district de Château-la-Vallière. — Canton du Lude et arrondissement de la Flèche.

VAAS. — Élection et district de la Flèche. — Canton de Mayet et arrondissement de la Flèche.

VALLON. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Loué et arrondissement du Mans.

VERNEIL-LE-CHÉTIF. — Élection et district de la Flèche. — Canton de Mayet et arrondissement de la Flèche.

VERRON. — Archiprêtré de la Flèche et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de la Flèche ; élection et district de la Flèche. — Canton de la Flèche.

VILAINES-SOUS-MALICORNE. — Archiprêtré de la Flèche et archidiaconé d'Angers ; gouvernement d'Angers ; sénéchaussée de la Flèche ; élection et district de la Flèche. — Canton de Malicorne et arrondissement de la Flèche.

VION. — Archiprêtré de la Flèche et archidiaconé d'Angers ; élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Sablé et arrondissement de la Flèche.

VIRÉ. — Élection de la Flèche et district de Sablé. — Canton de Brûlon et arrondissement de la Flèche.

YVRÉ-LE-PÔLIN. — Élection et district de la Flèche. — Canton de Pontvallain et arrondissement de la Flèche.

Un certain nombre des paroisses que nous venons d'énumérer étaient complètement angevines, comme Vilaines-sous-Malicorne, qui relevait de l'Anjou aux quatre points de vue ecclésiastique, militaire, judiciaire et administratif.

Les autres dépendaient de la province d'Anjou mais en partie seulement. Ainsi Vion était de l'Anjou pour le spirituel et l'administration, mais appartenait au Maine pour l'armée et la justice.

F. UZUREAU.

PONTVALLAIN

(Suite et fin)

HISTOIRE CIVILE

Le roi d'Angleterre Jean sans Terre vint à Pontvallain le 16 octobre 1201 (1).

Un siècle et demi se passa avant que les Anglais remissent les pieds sur le territoire de cette paroisse. A la fin du règne de Jean le Bon (1358-1364), ils occupaient la plupart des forteresses de la Touraine, de l'Anjou et du Maine, et ravageaient toutes les campagnes. La Faigue, nous l'avons déjà dit dans notre étude sur ce château, dut tomber en leur pouvoir vers 1360, par suite de la malheureuse combinaison de Jehan de la Vallée ; les lettres de rémission accordées à celui-ci par Charles V nous le font clairement supposer. Ils possédaient à la même époque Gallerande, à Pringé, la Plesse-Chamaillart, à Roézé, et l'église même de cette paroisse, convertie en fort ; « la plus grand partie » du prieuré de Château-l'Hermitage fut par eux « abatue, arsse et mise à destruction » (2).

Pontvallain devait être quelques années plus tard, le théâtre d'un des plus glorieux faits d'armes de Bertrand du Guesclin.

(1) Abbé Voisin, *Les Cénomans anciens et modernes*.

(2) A. Ledru, *Le Maine sous le règne de Jean le Bon. La Province du Maine*, t. VII, p. 281, 324 et 358, et t. VIII, p. 74 et 269.

« Sur la fin de juillet 1370, dit M. Ambroise Ledru, une armée anglaise se réunit à Calais sous la conduite de Robert Knolles, lieutenant du roi Édouard, et de Thomas Grandson. Après avoir ravagé l'Artois et détruit les faubourgs d'Arras, les ennemis passèrent l'Oise, l'Aisne, la Marne, la Seine, l'Yonne et arrivèrent près de Paris. Ils traversèrent ensuite le pays chartrain, coururent dans les environs de Bonneval, rançonnèrent la ville de Châteaudun, traversèrent le Vendômois et entrèrent dans le Maine, non sans cependant être harcelés par Hugues de Châtillon, Louis de Souvré, Jean de Vienne et quelques autres capitaines français.

» Notre province fut cruellement éprouvée. Pendant que des pillards anglais allaient au château de la Marchère, à Chemillé-sur-Dême, d'autres se transportèrent à Tassillé où ils incendiaient plusieurs maisons ; à Parcé, pour y ruiner la ville, l'église Saint-Pierre et le château de Ravaudun, en l'absence de Jean de Champagne, alors en compagnie de du Guesclin. Le château du Lude fut attaqué à deux reprises différentes, la première par Jean Cressewelle, capitaine de Saint-Maur-sur-Loire, Geoffroy Ourselay, Thomas Foliffet, David Hollegrave, Jehannequin Asquet, et la seconde fois par Robert Knolles lui-même. Celui-ci ayant comme Cressewelle échoué devant le fort du Lude, courut à Vaas, prit l'abbaye qui avait été fortifiée par les religieux, « détruisit et gasta la ville ». Rillé et Le Louroux, en Anjou, tombèrent également aux mains des Anglais. » (1)

Charles V leur opposa un chef énergique et habile, Bertrand du Guesclin, de retour d'Espagne, qu'il nomma connétable, comme le plus digne de commander dans tout son royaume, le 11 octobre 1370 (2). Après avoir prêté serment le 20 octobre suivant, du Guesclin se rendit à Caen, où il

(1) Ambroise Ledru, *La Bataille de Pontvallain, 4 décembre 1370. La Province du Maine*, t. II, p. 1-2.

(2) *Mémorial de la Chambre des Comptes*. — B. Zeller, *Charles V et du Guesclin*. Paris, Hachette, p. 132.

devait former son armée. Une foule de soudards, 23 chevaliers bacheliers, 270 écuyers (1) bretons, normands, picards, artésiens, angevins et manceaux, au total plus de 3,000 hommes (2), enchantés de combattre aux côtés d'un chef renommé, vinrent se ranger sous sa bannière. La plupart avaient déjà combattu avec lui en Bretagne, en Normandie et dans le Maine.

Charles V, toujours parcimonieux, ne lui avait donné que l'argent nécessaire pour lever 1,500 hommes seulement. Du Guesclin distribua aux autres tout l'argent qu'il avait rapporté d'Espagne et engagea ou vendit sa vaisselle pour payer leur solde (3). Guerroyer était sa vie. Aussi ne voulut-il prendre aucun repos. Parti de Caen le 1^{er} décembre (4), de grand matin, il dut coucher le lendemain à Alençon et arriva de bonne heure le 3 décembre « au bon chastiau » de Juillé (5), à deux kilomètres nord de Beaumont-sur-

(1) Hay du Chastelet, *Histoire de Bertrand du Guesclin*. Paris, 1633, (Preuves), p. 333.

(2) Jean Cuvelier, *Le rouman de messire Bertran du Glaiequin*. Bibl. du Mans, ms. n° 14, et Bibl. Nat., fonds français, n°s 850 et 1984.

(3) Jean Cuvelier, *Le rouman de messire Bertran du Glaiequin*.

(4) Hay du Chastelet, *Histoire de Bertrand du Guesclin*, p. 333.

(5) M. l'abbé Ambroise Ledru croit, et nous sommes de son avis, qu'il faut définitivement abandonner l'opinion de ceux qui font séjourner du Guesclin au château de Viré, au Maine. Le connétable se rendant de Caen au Mans n'avait aucun motif d'abandonner son chemin direct pour s'enfoncer d'une quinzaine de lieues à l'ouest dans les terres, par des chemins difficiles. Deux manuscrits du XIV^e siècle, conservés à la Bibliothèque Nationale (fonds français 1984 et 23682), indiquent le château de Viré en Normandie comme étant le lieu du séjour de du Guesclin avant la bataille de Pontvallain ; mais on est ici en présence d'une grossière confusion. C'est *Le Rouman de messire Bertran du Glaiequin*, par Cuvelier, qui nous donne la solution du problème. On y lit : « au bon chastiau de Julle ou Iulle est arrivez Bertran ». Les éditeurs de ce manuscrit, publié dans la *Collection des monuments inédits sur l'Histoire de France*, ne connaissant pas Julle (Juillé), ont imprimé Ville. Leur erreur est compréhensible quand on se reporte au manuscrit (Bibl. Nat., fonds français, n° 850, fol. 114). Les deux premières lettres de Julle sont formées par trois jambages qui représentent un V et un I tout aussi bien que J et U. Julle a souvent été lu Ville, particulièrement dans le *Cartulaire de*

Sarthe, où il apprit par un messenger envoyé aux informations que Robert Knolles se trouvait à l'abbaye de Champagne (1), à Rouez, et attendait là les Anglais commandés par Thomas Grandson, son lieutenant, assemblés aux environs de Pontvallain. Celui-ci avait sous ses ordres un grand nombre de capitaines renommés, entre autres « Hugues de Caurelay, Cressewelle, Gillebert Guiffart, David Hollegrave, Jehannequin Asquet, Gieffroy Ourcelay, Thomelin Foliffet, Richard de Rennes, Emononcolon de Bourdeaulx, Alain de Bouchen et messire Mahieu de Rademain, qui jadiz fu capitaine du Fort-Chastel, nommé Mauconseil, auquel Mahieu on avait maint jour baillié l'avant-garde à conduire et mener ; et estoient bien III mille ou plus, tous gens d'eslite » (2).

Grandson voulut profiter de l'éloignement de son supérieur pour conquérir de nouveaux lauriers. Il écrivit à tous les commandants des détachements dispersés autour de lui, pour les presser de venir le rejoindre, et en même temps envoya un héraut à du Guesclin lui demander la bataille pour le jour où il espérait les avoir tous réunis à Pontvallain.

Ce messenger arriva « environ heure de vespres » sous les murs du château de Juillé. Du Guesclin lui fit bon accueil et sous l'assurance qu'on lui donnait que les Anglais avaient plus grand désir de le voir « que beau varlet n'a de

Saint-Vincent du Mans. — Les débris de l'ancien château des sires de Juillé ont été utilisés comme habitation de fermiers. (Ambroise Ledru, *La Bataille de Pontvallain. La Province du Maine*, t. II, p. 3, note 2.)

(1) « Son chemin print messire Bertrand envers Le Mans et un messenger envoya au Chastel-du-Loir par devers messire Jehan de Bueil, qui lui fist savoir que de plusieurs forteresses s'estoient Anglois assemblez environ Pontvallain et leur chemin prenoient en allant droit à l'abbaye de Champagnes, car là estoit Robert Canolle, et illecques actendroient la bataille. » *Le Rouman de messire Bertran du Glaiequin*. Bibl. Nat., fonds français, n° 1984.

(2) *Livre hystorial des fais de feu messire Bertrand du Guesclin*, ms. du XIV^e siècle. Bibl. Nat., fonds français, n° 23982.

baiser sa mie » (1), il répondit qu'il serait prêt pour le combat plutôt peut-être que ne le voulaient ceux qui l'avaient envoyé. Né malin et d'esprit plus normand que breton, il résolut de servir aux Anglais un plat de sa façon. Il commanda à son trésorier de donner quatorze marcs d'argent au héraut anglais et de lui faire servir du vin à discrétion. Les hérauts français soignèrent si bien leur confrère qu'ils le mirent promptement hors d'état de continuer son chemin et de rapporter une réponse à son maître. Grandson pouvait « l'actendre moult longuement » !

Du Guesclin ordonna aussitôt à ses gens d'armes de s'apprêter à partir, et sans tenir compte de leurs récriminations, il se mit en route à la chute du jour, à la tête de l'avant-garde, forte seulement de 500 hommes, malgré une pluie battante, l'obscurité qui ne permettait pas de voir « cinq pieds devant soy » et le vent qui faisait rage. Il confia au maréchal Arnoul d'Audrehem la direction du principal corps, appelé *la bataille*, qui devait le suivre à une lieue d'intervalle, et l'arrière-garde à son ami Olivier de Clisson et au maréchal de Bainville.

La route était longue. De Juillé au Mans, il n'y avait pas moins de sept lieues et huit autres lieues du Mans à Pontvallain. Une telle chevauchée plaisait à du Guesclin, et il se réjouissait à l'avance des bonnes croupières qu'il allait tailler aux Anglais. Il savait qu'un ennemi surpris est déjà à moitié vaincu. Aussi avait-il hâte d'arriver, abandonnant pendant son trajet environ deux cents chevaux, épuisés, « dessolés », fourbus par cette marche forcée. Lui-même en perdit deux, pour sa part, un destrier et « un bon aragon » (2). « Courage, disait-il à ceux qui étaient démontés, le jour va bientôt paraître, nous trouverons les Anglais et se nous n'avons nulz chevaux

(1) *Livre hystorial des fais de feu messire Bertrand du Guesclin.*

(2) Jean Cuvelier, *Le rouman de messire Bertran du Glaiequin.*

nous en conquerrons assez, ou jamaiz n'en aurons nul besoin » (1).

Le soleil commençait à poindre et le vent était tout apaisé lorsque, le 4 décembre, du Guesclin arriva en vue du château de la Faigne (2). « Les Français louèrent Dieu, mais si moilliez estoient qu'il sembloit que on les eust tirez d'un baing » (3).

Du Guesclin arrêta ses compagnons dans une prairie, les « araisonna », et les pria de « descendre à pied » et « de bien ressangler » leurs chevaux. Chacun, harassé de sa course nocturne et trempé jusqu'aux os, tordit « fermement » ses habits, serra ses courroies et s'arma « puissamment, tout prêt pour assembler, si le besoin » en était. Tous se mirent ensuite à déjeuner « de pain et de vin ». Quelques-uns, au commencement de ce repas, prirent leur pain, le signèrent « au nom du saint Sacrement » et en usèrent pour communier. D'autres se confessèrent à un camarade et après dirent « mainte oraison, en priant Dieu qu'il les veuille garder de mal et de tourment » (4).

Au signal donné par du Guesclin, tous remontèrent à cheval et reprirent leur marche dans le plus grand silence, les bannières et les bassinets recouverts de robes, pour ne pas attirer l'attention. Ils ne tardèrent pas à voir les Anglais arrêtés « sur les champs » (5). 7 ou 800 entraient

(1) *Livre hystorial des fais de feu messire Bertrand du Guesclin.*

(2) *Chronique normande du XIV^e siècle*, publiée par la *Société de l'Histoire de France*, par Auguste et Émile Molinier, p. 197 et 350. — Bibl. Nat., ms., fonds français, n° 4987, fol. 102. — *Chroniques de Jean Froissard*, publiées par la *Société de l'Histoire de France*, par Siméon Luce, t. VIII, 1^{re} partie. Sommaire et commentaire critique, p. vi.

(3) *Livre hystorial des fais de feu messire Bertrand du Guesclin.*

(4) Jean Cuvelier, *Le rouman de messire Bertran du Glaiequin.*

(5) « Ledit Bertran chevaucha tant la nuit, que il vint au point du jour près du Pontvallain, et là cuida trouver ses ennemis, maiz ilz avoient logié à Maïet, et tantost les trouva près du chastel de la Fangne et descendirent à pié et se mistrent en belle ordonnance. » (*Chronique normande du XIV^e siècle*, p. 197 et 350.)

dans « une roche » (1), les autres prenaient leurs logement dans les fermes voisines, attendant tranquillement le retour du héraut qu'ils avaient envoyé vers le connétable (2).

Arrivés dans une prairie, les Français mirent pied à terre, à une demi-portée d'arc de leurs adversaires. Au commandement de du Guesclin, ils se rangèrent en bataille, et armures découvertes, pennons levés et enseignes dressées, s'élancèrent sur eux, aux cris de : « Dieu aïe ! Montjoie ! Nostre-Dame ! Au roi de Saint-Denis ! Guesclin le meilleur ! ». Chaque Français abattit son ennemi (3).

Les Anglais, « esbahys », stupéfaits, dit M. Ambroise Ledru, qui raconte cette bataille d'après le *Livre hystorial des fais de feu messire Bertrand du Guesclin*, « commencèrent à fouir çà et là, criant et brayans parmi l'ost (4) :

« Trahy, trahy, nostre ost est trahie ! »

« Et quand Thomas de Granson sceut ceste chose, si fust moult couroucié.

» — Ha a, Dieux, dit-il. Or scay bien que mon hérault, à qui je chargay mes lettres, m'a envoyé Bertrand par traison. Il n'est pas proudhomme qui se fie en hérault ! »

« Sans délai, ledit Thomas fist sonner sa trompecte et Anglois se ralièrent et rassemblèrent entour de lui. Et tantost furent bien un millier (5) armez qui coururent tout droit à son estendart. Mais Bertrand et ses gens se boutèrent si avant qu'ilz versèrent par terre loges et tentes et tout ce qu'ilz rencontrèrent ; et à ce commencement exploitèrent tellement qu'ilz en occirent bien six cents (6) dessus le champ ».

(1) Aux Herpinières, où les caves sont creusées dans le roc.

(2) Jean Cuvelier, *Le rouman de messire Bertran du Glaiequin*.

(3) Jean Cuvelier, *Le rouman de messire Bertran du Glaiequin*.

(4) L'armée.

(5) « Environ viij cents ». (Cuvelier, *Le rouman de messire Bertran du Glaiequin*.)

(6) Trois cents. (*Ibid.*)

« Le lieutenant de Robert Knolles se jeta à droite et réunit sous son étendart ses soldats débandés. Bertrand les suivit ; « et quant Anglois regardèrent son maintien, ilz dirent l'un à l'autre qu'onques tel chevalier ne feu veu ; il n'a pas avecques luy cinq cents lances et si ose bien assaillir un tel ost ! »

« Convaincu que le connétable attendait du renfort, Thomas Grandson comprit que le sort de la bataille dépendait de la promptitude de l'action. Il fallait à tout prix écraser de suite les cinq cents lances de Bertrand. Il ordonna à Gieffroy Ourcelay de simuler la fuite et d'aller avec huit cents hommes assaillir par derrière la troupe de Bertrand en profitant d'une colline qui devait dérober le mouvement aux Français. En même temps il envoya un coureur à Pontvallain demander cinq cents combattants à David Hollegrave.

» Du Guesclin assaillit de plus belle et criait aux siens :

» Or avant, mes amis ! Ces Anglois sont desconfis, les plusieurs s'enfouient. Je vous requier un don, au nom de Dieu, c'est que vous me délivrez l'estendart de Thomas de Granson que je voy là devant, car, se nous avons abattu la bannière, vous verrez le demourant tantost desconfit. »

« Guesclin ! Guesclin ! répondirent les Français qui faisaient rage, malgré le nombre croissant de leurs ennemis, pendant que le terrible connétable frappait d'estoc et de taille, trouait les armures et « boutait l'espée dedans sans recevoir raençon de noble chevalier ». A ses côtés battaient non moins courageusement le comte de Saint-Pol et son fils, Olivier du Guesclin, son frère, les trois Rayneval, Oudard de Renty, Enguerrand Dendin, Alain et Jean de Beaumont, Olivier et Alain de Mauny.

» Thomas Grandson reconfortait ses soldats en ces termes :

» — Seigneurs, pensez fort de bouter sans reculer et vous verrez » bientôt Bertrand pris à revers par Gieffroy Ourcelay. « Se à ce cop je puis tenir le dit Bertrand, je le

présenteray au roi Édouard pour accroistre mon pris et monter en honneur ! »

« Ourcelay avait bien fait son mouvement tournant, mais, pour son malheur, il se heurta au corps d'armée et à l'arrière-garde des Français. La résistance fut inutile et il dut se rendre. Clisson s'informa du sort de du Guesclin auprès de son prisonnier. Celui-ci raconta comment il avait laissé le connétable aux prises avec Grandson et affirma qu'il ignorait s'il était mort ou vif.

» — Ha, a, Dieux, ce dist Olivier de Clisson, se Bertrand est péri je n'auraie jamais joye tant comme je vive ! »
— « Allons luy aidier », ajouta le maréchal d'Audrehem.

« La troupe s'ébranla aussitôt et arriva à temps pour secourir Bertrand, très occupé contre les forces réunies de Grandson et d'Hollegrave. « Clisson et les siens se vindrent fêrir aux Anglois comme loups en brebis ». Tout ennemi que touchait Clisson « était mort sans remède, car néant plus n'y acomptait que un bouchier à tuer grosses brebis ou moutons ». Jean de Vienne, les maréchaux d'Audrehem et Mouton de Blainville ne se comportèrent pas moins vaillamment, « tant que cinq cents Anglois furent desconfiz et mactez. Illec furent prins David Hollegrave et Emerion Coulon ».

« De nouveaux Anglais arrivèrent ; c'étaient Thomelin Foliffet, Jehannequin Asquet et Guillebert Guiffart, mais leur présence fut contrebalancée par celle du comte du Perche, du vicomte de Rohan, des seigneurs de Rochefort et de la Hunaudaye.

« Grandson désespéra alors du gain du combat. Cependant il tenta un suprême effort et entraîna une dernière fois ses hommes au cri de Saint-Georges. « Et là y ot tele bataille, si cruelle et mortele, tel batement et defoulement que grand merveilles estoit de la veoir. »

« Du Guesclin n'avait pas encore son compte. Suivi de « Jehan et Alain de Beaumont, Olivier, Henry, Alain et

Yvon de Mauny », de leurs chevaliers et de leurs écuyers, il se fraya un chemin à travers les Anglais et abattit la bannière de Thomas Grandson. Celui-ci voulut venger cet affront ; « comme tout forcené », il prit à deux mains une lourde hache d'acier et en déchargea un terrible coup sur Bertrand. Le rusé Breton « se plongea dessoubz le coup, prist ledit Thomas par le corps », le jeta par terre, lui enleva sa hache « et luy cria haultement » :

« Grandson, rendez-vous, ou en présent serez occis ». « Et lors ledit Thomas de Granson se rendit à Bertrand qui tantost le redreça et pris sa foy ».

« A ce moment arriva Clisson, tout couvert de sang et brandissant sa hache, dont il voulait pourfendre Granson. Du Guesclin dut intervenir pour protéger son prisonnier. Le boucher des Anglais se tourna alors vers Thomelin Foliffet, qui venait de tuer un écuyer nommé Regnier de Fusauville (1). Foliffet ne voulait se rendre à personne ; il se couvrait d'une grande taloche et manœuvrait si bien son épée par devant et par derrière, que nul ne pouvait l'approcher. Clisson finit par en avoir raison. Jehannequin Asquet, Guillebert Guiffart et plusieurs autres se rendirent en même temps. « Et n'y ot nulz des François, tant feust povre escuier ne povre varlet de chevaulx qui n'eust prisonnier pour paier raençon et avecques y conquestèrent largement or et argent ».

« Hue de Caurelay, Cressewelle et plusieurs autres chefs anglais qui avaient été envoyés dans les différents forts du pays pour en ramener les garnisons, n'arrivèrent que le soir sur le lieu du combat pour en apprendre les résultats » (2). Ils se retirèrent sur le champ à Vaas, à

(1) Pesche, *Dictionnaire historique.... de la Sarthe*, t. IV, p. 52, et *Bataille de Pontvallain. Revue anglo-française*, t. IV, l'appelle « Régnier de Susanville, brave gentilhomme normand ».

(2) Ambroise Ledru, *La Bataille de Pontvallain. La Province du Maine*, t. II, p. 8-11.

Saint-Maur-sur-Loire, à Rillé, au Louroux et à Bressuire, précédés par les « varlets » ou garçons de leur armée, qui, « montés sur les coursiers de leurs maîtres quant ils virent la desconfiture, se saulvèrent et se partirent » (1), abandonnant leur camp et leurs bagages aux mains des Français.

Le combat, selon les historiens (2) et la tradition locale, eut lieu dans la lande de Rigalet, entre la ferme de ce nom et le château de la Boivinière. Comme M. Ambroise Ledru (3), nous croyons que du Guesclin fit ensevelir ses morts, Bretons, Poitevins, Manceaux, Normands, etc. (4), sur le champ de bataille, là où ils étaient tombés (5). Il ne les transporta certainement pas jusqu'à la Croix Brette, distante de six kilomètres : leur inhumation en ce lieu, sur le bord de la route de Pontvallain à Saumur, est une pure légende, inventée de toutes pièces par M. Dubignon, propriétaire du château de Cherbon, qui fit dresser en 1828, sur son terrain, l'obélisque actuel (6),

(1) *Chroniques de Froissart*, t. VI, p. 323.

(2) Le Corvaisier, *Histoire des Evêques du Mans*. Paris, Sébastien Cramoisy, 1648, p. 595. — Le Paige, *Dictionnaire*, etc., t. II, p. 427.

(3) Ambroise Ledru, *A propos de la bataille de Pontvallain en 1370, La Province du Maine*, t. XV, p. 207.

(4) Son armée comprenait des soldats de toutes les parties de la France :

« Bretons, et Poitevins et Manceaux pour certain,
» Et maint Normand ».

(Cuvelier, *Chronique de Bertrand du Guesclin*. Édition Charrière, t. II, p. 173.)

(5) La victoire de Pontvallain a été un des événements les plus importants du règne de Charles V. Il est à souhaiter que bientôt on élève à la mémoire de du Guesclin, sur la place même de Pontvallain, un monument digne de cet illustre capitaine.

(6) Cet obélisque remplaçait une vieille croix en bois, la croix Brette (prononciation populaire *Berte*), placée comme on en voit beaucoup dans nos campagnes, à l'intersection de deux routes. Des fouilles entreprises dans ce lieu et dans les champs environnants ont toujours été vaines ; jamais on n'y a découvert aucun squelette, ni débris d'armures, ni monnaies du XIV^e siècle. Les maisons et les landes avoisinantes s'appellent simplement *la Brette* et le champ au côté duquel se trouve l'obélisque a nom *l'Ormeau Brette* (Mairie de Coulongé, cadastre, C 13-19). — Les



LA CROIX BRETTE

en pierre de taille, avec cette inscription commémorative :

ICI
APRÈS LE COMBAT DE PONTVALLAIN
EN NOVEMBRE *(sic)* 1370,
BERTRAND DUGUESCLIN,
DE
GLORIEUSE MÉMOIRE
FIT REPOSER
SES FIDÈLES BRETONS.
UN ORMEAU VOISIN
SOUS LEQUEL ON ÉLEVA UNE CABANE
POUR LES BLESSÉS,
UNE CROIX
PLANTÉE SUR LES MORTS.
ONT DONNÉ
A CE LIEU
LE NOM
D'ORMEAU
ET DE CROIX-BRETTE
FRANÇAIS !
QUE LES DISSENSIONS INTESTINES,
QUE LES INVASIONS ÉTRANGÈRES
NE SOUILLENT PLUS DÉSORMAIS
LE SOL
DE NOTRE BELLE FRANCE !

Après avoir rendu les derniers devoirs à ses compagnons d'armes, du Guesclin partit aussitôt avec ses prisonniers et alla coucher, d'après la tradition locale, au château de Belin, à Saint-Ouen-en-Belin, à 20 kilomètres du Mans. Il se rendit le lendemain, dans cette ville (1), et y fut reçu en

Anglais, vaincus, regagnèrent directement Vaas, Rillé, etc., par Sarcé et Aubigné, et non par Le Lude, occupé par les Français.

(1) « Après cette bataille (de Pontvallain) vint Bertran du Guesclin à

triomphateur. Lorsqu'il la quitta dans la soirée du 5 ou dans la matinée du 6 décembre (1), pour assiéger Vaas, le clergé, les bourgeois en armes et une foule considérable de gens du peuple l'escortèrent jusqu'au faubourg de la Couture, au son de toutes les cloches, et l'évêque Gontier de Bagneaux, bénit « sa personne, ses capitaines, ses soldats et même ses enseignes » (2).

La victoire de Pontvallain, suivie de la prise de Vaas et des forteresses angevines où les Anglais s'étaient réfugiés, débarrassa la Normandie, le Maine et l'Anjou et força Robert Knolles à se retirer à son château de Derval, en Bretagne.

Au mois de septembre 1380, le duc de Buckingham, se rendant en Bretagne avec son armée, s'arrêta deux jours à Saint-Calais. Le troisième jour il vint au Grand-Lucé et le lendemain « au Pont Volain » (Pontvallain), pour traverser « la forrest del Mans » et passer la Sarthe à Noyen (3).

gésir au Mans pour y mettre ses prisonniers et recueillir grant foison de ses gens qui demourez y estoient. » (*Chronique Normande du XIV^e siècle*, p. 198.) — « Payé 18 livres 12 sous 6 deniers à plusieurs manneuvres par, l'ordenance et commandement de maistre Pierre Saynel, lieutenant au Mans du seneschal d'Anjou et du Maine, pour curer et netayer le habbergement monseigneur le duc (au Mans), où fut logé monsieur Bertrand du Guesclin, connestable de France, et ses gens au retour de la bataille de Pont-Vallain, là où furent les Anglois desconfiz ». (A. Joubert, *Réparations faites à divers édifices du Mans. Compte de feu Macé Darne, maistre des œuvres monseigneur le duc en ses païs d'Anjou et du Maine*. p. 8.

(1) Ambr. Ledru, *La Bataille de Pontvallain. La Province du Maine*, t. II, p. 35, qui ajoute en note : « *Le livre hystorial* (Bibl. Nat., fonds français, n° 23982) dit que Bertrand et ses gens séjournèrent au Mans l'espace de trois jours. Dom Lobineau (*Histoire de Bretagne*, t. I p. 396 et 397), émet la même opinion, qui semble d'ailleurs erronée. »

(2) « Hay du Chastelet (*Histoire de Bertrand du Guesclin*, p. 190), qui rapporte ces détails, les place avant la bataille de Pontvallain. C'est évidemment une erreur, puisque à ce moment le connétable passa au Mans pendant la nuit, sans permettre la moindre démonstration ». (A. Ledru, *ibid.*, p. 35, note 4.)

(3) *Chroniques de Froissard*. Édition de la Société de l'Histoire de France, t. IX, p. 285.

De nouvelles bandes anglaises envahirent le Maine à la fin de 1417. Un grand nombre de châteaux tombèrent en leur pouvoir : John Suffolk occupa La Suze, William Glasdall Malicorne, John Banester Gallerande et sir Richard Gethyn Saint-Calais et Château-l'Hermitage (1). Cette dernière place avait déjà été brûlée par les ennemis sous Jean le Bon. Charles VI accorda aux religieux du prieuré, en juin 1398, l'autorisation de « fortifier et parfaire et mettre en estat » leur demeure « tel que elle soit bonne et tenable, pourvu que eulx et leurs successeurs seront tenus de la tenir soubz » l'obéissance du roi « et de la garder et la deffendre à leurs despens » (2).

Gallerande, repris par les Français, fut de nouveau perdu après la bataille du Vieil-Baugé, en 1421 (3). Les campagnes, pillées, ravagées par une soldatesque effrénée, furent en proie à la plus grande terreur. Les habitants, pour garantir leurs biens, en furent réduits à cacher jusqu'à leur mobilier (4). C'est à cette malheureuse époque qu'eut lieu l'enfouissement du trésor découvert le 10 décembre 1892, en puisant du sable, dans un champ de la lande de Rigalet.

Cette trouvaille, très importante pour la numismatique du commencement du XV^e siècle, comprenait environ dix kilogrammes de pièces en argent ou en billon, une quinzaine de pièces en or, quelques médailles religieuses, une plaque en argent, une fibule ronde, ornée de pierres rouges, et un petit cabochon en cristal de roche, enfermés dans un coffre en bois de chêne et enveloppés dans de la toile, du papier ou du parchemin. Sur un des fragments de papier,

(1) L'abbé Robert Charles, *L'Invasion anglaise dans le Maine de 1417 à 1428. Revue historique et archéologique du Maine*, t. XXV, p. 66-67.

(2) Archives Nat., JJ. 153, n^o 289, fol. 188 v^o. — Ambroise Ledru, *Le Maine sous Jean le Bon. La Province du Maine*, t. VII, p. 282.

(3) Pesche, *Dictionnaire....*, t. II, p. 497.

(4) L'abbé Robert Charles, *in loco cit.*, p. 68-71.

de 0^m 15 sur 0^m 05, très détérioré, on pouvait encore lire :

« *Tesmoing, Je Jehan Huet..... orden[é] en la bat*
» *aller secourir monseigneur le régent en*
»
» *Des co[l]lecteurs] de la Motte (?) l. xx s.*
» *Des d'Yvré le Poulin. xii l.*
» *Des collecteurs de Requel..... xxii l. x s. » (1).*

Les pièces d'or, francs à cheval, francs à pied, écus, moutons et royaux, appartenaient toutes aux règnes de Jean le Bon, de Charles V et de Charles VI, et les pièces d'argent et de billon, florettes, guénars, demi-guénars, doubles-parisis, deniers et oboles, à ceux de Charles VI et de Charles VII, à part toutefois un certain nombre de florettes, blancs et deniers aux deux mouchetures de Jean V, duc de Bretagne (1399-1442), et de quelques pièces étrangères de billon : angevines de Metz, monnaies de Castille, de Jean I^{er}, roi de Portugal (1388-1431), de Guillaume, comte de Namur (1390), et d'un denier de Lausanne.

M. le comte de Castellane, le très distingué président de la Société de Numismatique de France, acquéreur de la presque totalité de ce trésor, l'a étudié avec le plus grand soin, et dans une étude savante sur les émissions diverses qui le composaient il conclut qu'il a été caché en 1422 (2). Les termes mêmes de la quittance ci-dessus corroborent d'ailleurs son opinion.

La lutte recommença avec plus de vigueur en 1425. Château-du-Loir, Le Lude, Gallerande tombèrent au pouvoir des Anglais dans l'automne de cette année (3). Deux ans plus tard, le connétable de Richemond vint assiéger cette dernière place, après avoir reconquis les châteaux de Ramefort

(1) Journaux sarthois de l'époque. — Robert Triger, *Revue historique et archéologique du Maine*, t. XXXIII, p. 115-116.

(2) *Annuaire de la Société française de Numismatique*, t. XVII, p. 59; t. XVIII, p. 1 et suivantes; t. XX, etc.

(3) Favre et Lecestre, *Le Jouvencel*, t. II, p. 270.

et de Malicorne. Il emporta d'assaut la basse-cour et le donjon, reçut le reste par composition et y laissa un commandant pour le roi (1).

L'année suivante (1428), Mathieu Gough (Matago, Mathe Goge), écuyer, originaire du pays de Galles, est qualifié de capitaine de Château-l'Hermitage (2) et de la Faigne (3).

Le prieuré de Château-l'Hermitage, dans cette période de la guerre de Cent Ans, fut brûlé une fois par les Anglais, une autre fois par les Français et une troisième, accidentellement, par les religieux eux-mêmes (4). Ceux-ci confièrent en 1429 la défense de leur « place et fort » à Olivier II Moreau, seigneur de la Poissonnière, à Saint-Ouen-en-Belin (5). Vers le même temps, le prieur et le curé de Pontvallain, et probablement aussi les habitants, se réfugièrent à la Faigne à plusieurs reprises, avec tous leurs biens (6).

La domination étrangère ne fut définitivement établie dans le Maine qu'en 1433. Pendant toute sa durée, c'est-à-dire jusqu'en 1448, chaque paroisse, pour se mettre à l'abri du pillage des garnisons anglaises, dut payer, en quatre termes ou quartiers, une rançon annuelle appelée *appatis* et fixée à douze saluts. De plus « on devait se procurer moyennant finance une sorte de billet ou certificat, délivré au nom du duc de Bedford, constatant qu'on avait prêté serment d'obéissance aux Anglais. On donnait à ces billets le nom de *bullettes* ou *bullettes de ligeance*, et il fallait en acheter autant qu'il y avait de feux dans chaque paroisse » (7).

(1) Dom Lobineau, *Histoire de Bretagne*, t. I, p. 571.

(2) Favre et Lecestre, *Le Jouvencel*, introduction.

(3) Champollion-Figeac, *Lettres de rois, reines, etc.*, t. II, p. 339.

(4) *Documents historiques sur le prieuré conventuel de Château-l'Hermitage*, Le Mans, 1867, p. 7. Enquête des 15 et 16 juillet 1491 relative à la fondation de ce prieuré.

(5) M. de Madrelle, *Mémoire historique sur le Belinois*, ms.

(6) Archives de la Sarthe, H. 550.

(7) Siméon Luce, *Le Maine sous la domination anglaise en 1433 et*

Pontvallain, Saint-Jean-de-la-Motte, La Fontaine-Saint-Martin, Oizé, Requeil, Yvré-le-Pôlin et les paroisses voisines, acquittèrent ces impositions dès 1433 (1). Une *sauvegarde* de six mois, c'est-à-dire un sauf-conduit pour voyager, et vingt-cinq bullettes coûtèrent cent deux sous neuf deniers tournois aux prieur et religieux de Château-l'Hermitage (2).

En mars 1446 (v. st.), 27 paroisses, parmi lesquelles celles de Pontvallain, Luché-Pringé, Saint-Jean-de-la-Motte, Oizé, Mansigné, Requeil, Yvré-le-Pôlin, etc., donnèrent lieu à des contestations pour la perception des appatis et des tailles, que réclamaient à la fois les Français et les Anglais. Un traité conclu à Rouen, pendant une trêve, entre les commissaires du « roy de France et d'Angleterre », Henri VI, et de son « oncle de France », Charles VII, régla cette question et établit qu'il devait être assis dans lesdites paroisses une somme de deniers sous forme de taille commune, tant pour les tailles que pour les appatis que lesdits partis y avaient accoutumé lever. Cette somme devait être partagée par moitié entre eux, sans que ni l'un ni l'autre pût en lever davantage, sinon de leur commun assentiment et sans que cette disposition pût préjudicier à l'une ou à l'autre seigneurie. En outre, personne, de quelque parti qu'il fût, ne pouvait faire en ces paroisses aucun logis, aucune course ou exaction quelconque, ni rien y prendre ou demander qu'en le payant à juste et raisonnable prix, sous peine d'être puni à l'arbitration desdits commissaires (3).

Entre temps, la reine de Sicile avait autorisé les habitants de Pontvallain, par des lettres scellées le 17 septembre

1434. *Revue des Questions historiques*, t. XXIV, p. 229. — « En 1434 le salut d'or équivalait à vingt-huit sous quatre deniers tournois en monnaie de France. » (*Ibid.*)

(1) Archives de la Sarthe, H. 305.

(2) Archives Nationales, KK. 324.

(3) Archives de la Sarthe, class. Bilard, H. 43.

1387, à établir sur les passants un droit de péage destiné à la réparation des chemins (1).

Le baron de Château-du-Loir percevait la moitié du droit de prévôté, billettes et trépas de Pontvallain, le seigneur de la Faigne le quart et celui des Touches l'autre quart. Un arrêt du Conseil d'État, du 4 mai 1749, fit « très expresses inhibitions et défenses tant au sieur marquis de Clermont-Gallerande (engagiste de la baronnie de Château-du-Loir), qu'aux sieurs de Mailly et Le Feron, de percevoir à l'avenir aucun droit de péage, sous quelque dénomination que ce soit, sur les voitures, bêtes de somme, bestiaux, denrées et marchandises passant au lieu de Pontvallain, ni ailleurs, dans l'étendue de ladite seigneurie, à peine contre eux de restitution des sommes qui auroient été exigées, d'amende arbitraire au profit de S. M. ; et contre leurs fermiers ou receveurs d'être poursuivis extraordinairement comme concussionnaires et punis comme tels, suivant la rigueur des Ordonnances » (2).

En 1692, une compagnie du régiment d'Osfeld-Dragons à laquelle on devait fournir avoine, foin et paille, fut placée en quartier d'hiver à Mayet, par ordre de Louis XIV. L'intendant de la généralité de Tours écrivit aux habitants de Pontvallain, au commencement de novembre, « de choisir un homme capable de tenir le magasin » de fournitures de cette compagnie. Aucun d'eux ne voulut s'y engager (3). Le 13 décembre de l'année suivante, Michel Alain, procureur syndic de Requeil, avisa à son tour « les manans » de cette paroisse, réunis en assemblée générale à la porte de l'église, « du fournissement.... de trois cens boisseaux

(1) *Journal de Jean Le Fèvre, évêque de Chartres, chancelier des rois de Sicile Louis I^{er} et Louis II d'Anjou*, publié par H. Maranvillé. Paris. 1887, t. I, p. 417, note.

(2) Archives de la Sarthe, A. 22. — Archives de la Roche-de-Vaux, cote 39^e, 9^e liasse.

(3) Étude de Pontvallain, minutes Antoine Hameau.

d'avoine et du foin pour la garnison de cavallerie qui est présentement en quartier d'hyver à Mayet » (1).

Nous n'avons trouvé dans les nombreux documents que nous avons parcourus aucune trace de passages de troupes par Pontvallain à cette époque ou dans le cours du XVIII^e siècle. Cependant des personnages puissants s'adressèrent à plusieurs reprises à la Cour pour empêcher le logement des troupes à Fouletourte et à Cerans et les faire coucher à Pontvallain. Michel, comte de Broc, seigneur de Fouletourte et des Perrais (2), remontra « très humblement » à « Mgr de Breteuil » et à l'intendant de la généralité de Tours, vers 1725, « qu'il a eu avis que les troupes tant d'infanterie que cavallerie qui avoient coutume de passer par la ville de La Suze (3) passeroient dorénavant par le bourg de Foultourte et le village de Cerans. Il est », dit-il, « d'autant plus surpris, Monseigneur, de ce changement que Foultourte n'est qu'un simple passage composé d'un hameau de quatorze ou quinze maisons dont il n'y en a que six ou sept où l'on puisse loger des soldats, le surplus des maisons sont occupées par de pauvres gens qui ont bien de la peine à gagner leur vie.

» Le village de Cerans est encore bien moindre ; il n'y a que quatre ou cinq maisons où l'on puisse loger des soldats, dont il y en a deux occupées par des ecclésiastiques ; au

(1) Étude de Pontvallain, minutes Julien Tournet.

(2) Chacun plaidait ici pour soi-même, sans se préoccuper du voisin. Michel Chamillart, comte de La Suze et secrétaire d'État de la guerre, de 1701 à 1709, avait obtenu de faire passer les troupes par Fouletourte et non par La Suze, chef-lieu de son comté. (Inventaire du chartrier de Courcelles, boîte II, pièces 45, 46. Cabinet de feu M. Brière.) Michel de Broc demandait à son tour que leur passage soit effectué par Pontvallain.

(3) La Suze, dit-il dans une autre requête à « Monseigneur d'Argenvilliers », « est une ville bien composée, propre à loger un bataillon complet ; il y a un gros bailliage, avec foire et marché ; la rivière la Sarthe passe au pied de ladite ville ; il s'y cueille beaucoup de foin et toutes autres provisions ; les troupes y trouvoient des logements commodes ».

reste Foultourte est éloigné de Cerans d'une demie lieue, et Cerans est éloigné de près de trois quarts de lieue du grand chemin.

» Il y a très peu de foin dans la paroisse, à cause qu'il n'y passe point de rivière ; la plus proche est la Sarthe, éloignée de deux lieues de Foultourte ; les habitants qui ont besoin de foin sont obligés d'en acheter à La Suze, éloignée de deux lieues de Cerans et Foultourte.

» La paroisse de Cerans n'est qu'un fonds de sable très maigre qui produit peu de bled ; il y a même beaucoup de landes qui ne produisent que des brières ; le terrain est si peu propre pour le bled qu'il y en a une partie plantée en vignes, qui ne produisent que de mauvais vins qui se consomment sur les lieux, pour n'estre pas de bonne qualité ; et comme il n'y a de foin dans la paroisse que pour fournir à la nourriture des bestiaux, il ne peut s'y faire aucun commerce, ce qui fait avec la stérilité naturelle des lieux que ladite paroisse de Cerans est une des plus pauvres de la province du Maine et cependant très accablée et surchargée de taille.

» Ces vérités ont autres fois esté si bien reconnues que le Conseil du Roy ayant voulu y établir le passage des troupes, la route fut changée sans la sollicitation de personne ; au surplus le gué de Guécélard est très long et fort incommode à passer pour les gens de pied, il n'y a aucun pont de pierres ny de bois, il n'y a que des planches qui sont très souvent dérangées pour peu qu'il fasse de pluies.

» Si le Conseil du Roy doute de ces vérités, Monseigneur l'intendant est très humblement supplié par ledit sieur de Broc de remontrer au Roy l'importance de cette affaire, et est très instamment prié de demander qu'il soit fait une descente sur les lieux, laquelle est d'autant plus nécessaire que par le moyen d'icelle il sera très aisé de connoître l'impossibilité qu'il y a de faire passer les troupes par une paroisse si pauvre, si dénuée de provisions de bled,

d'avoine et de foin, et si par malheur l'on ne peut détourner ce passage, tous les meilleurs fermiers menacent les propriétaires d'abandonner la paroisse, dans la crainte qu'ils ont d'estre entièrement ruinés.

» Outre ces fortes et solides raisons, ledit sieur de Broc en a de particulières qui le regardent particulièrement et qui luy sont de la dernière conséquence. La meilleure partie de ses biens sont scittuez dans la paroisse de Cerans et dans celles de Guécélard et Parigné-le-Poslin, qui sont sur le grand chemin qui va du Mans à Foultourte et de Foultourte à La Flesche, lesquels courent risque d'estre entièrement ruinés par les soldats.

» Ledit sieur de Broc a servy vingt ans et plus dans le régiment de la Reine ; son frère aîné, colonnel d'un régiment, a servy toute sa vie et a consommé tout son bien au service du Roy, et après de longs et fidèles services il a esté tué à la bataille d'Ostec (1). Ledit sieur de Broc n'a jamais eu de récompenses, point de gratiffications ny pension ; il a cependant placé son aîné et un de ses cadets dans le régiment du Roy, qu'il sera forcé de retirer si ce terrible orage n'est pas détourné ; il est de plus chargé de sept enfants.

» Si Monseigneur l'intendant n'a pas la bonté de changer cette route très ruisneuse pour ledit sieur de Broc et ses parroissiens sa fortune sera considérablement diminuée et il sera hors d'état d'entretenir ses enfans en service, et les paroisses de Cerans, Guécélard et Parigné-le-Poslin pourront estre désertes et entièrement ruisnées. Au reste, le chemin de Foultourte à La Flesche est très mauvais depuis le Chasteau-Sénéchal jusques à La Flesche, qui fait plus de deux lieues d'un chemin affreux. Il est de plus à remarquer qu'il y a six à sept villages depuis Le Mans

(1) Hochtett, 15 août 1704.

jusques à La Flesche, qui seront sans doute bien endommagés par le passage des soldats.

» Au surplus le bourg de Pontvallain est très gros, aussi grand ou plus que la ville de La Suze. C'est une très bonne paroisse, bien peuplée et fort étendue, bien bastie et pavée. La distance est égale du Mans à Pontvallain et de Pontvallain à La Flesche. Les troupes y trouveront tous les secours nécessaires, très beau chemin. Il y a un pont de pierres sur la rivière, commode pour le passage des soldats.

» Enfin il est de l'intérêt du Roy de changer cette route par plusieurs raisons : les troupes seroient mal logées et très mal nourries ; on auroit peine à trouver des fourages pour la cavallerie ; le passage du gué de Guécélard est très difficile à passer, tant par sa longueur que parce qu'il n'y a aucun pont. D'ailleurs les six villages qui sont sur le chemin du Mans à La Flesche souffriraient beaucoup de dommages par le passage des soldats » (1).

Malgré ces deux supplications et une autre que Michel de Broc fit parvenir à « Monseigneur d'Argenvilliers » en son nom et au nom des habitants de Foulletourte et de Cerans (2), l'ordre du passage des troupes par la route du Mans à La Flèche fut maintenu, avec Foulletourte comme gîte d'étape.

Un orage s'abattit avec violence sur Pontvallain le 15 juillet 1746 et la grêle y causa de grands ravages. Jean-Julien Joubert, procureur syndic de la paroisse (3), fit évaluer les dégâts par plusieurs experts (4).

H. ROQUET.

(1) Archives du château des Perrais, pièces papier.

(2) Archives du château des Perrais, pièce papier. — A. Ledru, *Histoire de la Maison de Broc*, p. 612.

(3) Procureurs syndics de Pontvallain : Jean Girard, boucher, 18 sept.-1707-.... ; Joseph-Guy Hautmoitte, ...-9 sept. 1725 ; René Godefroy,

huissier, 9 sept. 1725-.....; Louis Hubert, 1725-25 mars 1729; Martin Coulon, marchand, 25 mars 1729-17 mars 1737; Jacques Fournier, 17 mars 1737-.....; René Joubert, 15 déc. 1743-.....; Jacques Prément, ...-29 juin 1745; Jean-Julien Joubert, 29 juin 1745-27 déc. 1747; Jacques Fournier, 27 déc. 1747-7 juin 1750; Pierre Chevé, 7 juin 1750-19 août 1753; Urbain Bougard, 19 août 1753-.....; Julien Joubert, 1757; François Saumon, ...-3 janvier 1760; Olivier Mauxion, 3 juin 1760-10 janvier 1762; Bertrand Ducre, 10 janvier 1762-1764; René Cornilleau, 1764-12 juillet 1772; Julien Joubert, marchand, 12 juillet 1772-7 janvier 1776; Pierre Rottier des Forges, 10 janvier 1776-.....; Jacques Cornilleau, ...-23 avril 1786; Jean Bellanger, boulanger, 23 avril 1786-..... (Étude de Pontvallain.)

(4) *Note de la page précédente.* — Étude de Pontvallain, minutes Ambr. Lorin.



SCEAU DE GUY DE LAVAL-LOUÉ, 24 octobre 1435

(Bibliothèque Nationale, fonds français, 22450, n° 344. — Publié par le C^{te} B. de Broussillon, *La Maison de Laval. Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne*, t. XV, p. 217.)

CHRONIQUE

AMBROISE DE LORÉ ET LES FÊTES DE JEANNE D'ARC DANS LA SARTHE

M. Emile Gouvrion, de Mayenne, vient de publier dans le *Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne* et en brochure à part (Laval, Goupil, 1910, in-8°), le *Terrier de la seigneurie de Loré au XVII^e siècle*, registre d'un grand intérêt pour l'histoire du manoir natal d'Ambroise de Loré et qui complète la notice déjà consacrée en 1898, par le même auteur, à la *Seigneurie de Loré*.

M. Gouvrion termine sa publication par les lignes suivantes que cette *Revue* a le devoir de citer, en s'associant chaleureusement à l'idée patriotique qui les a inspirées :

« En transcrivant les pages ci-dessus, tirées du *Terrier de la seigneurie de Loré*, dit M. Gouvrion, nous devons avouer que nous songions surtout au chevalier Ambroise de Loré et aussi à Jeanne d'Arc, la glorieuse et sainte fille qu'il seconda de son mieux dans les divers combats qu'elle livra à nos ennemis séculaires les Anglais.

» Les noms et gestes de ces deux héros nous reviennent souvent à l'esprit.

» Le 26 janvier 1909, à propos d'une communication relative au vieux manoir de Loré que nous avions le plaisir de faire à M. Robert Triger..... nous lui écrivions ces lignes, que l'on nous permettra de reproduire ici en guise de conclusion au présent travail.

» Notre ville a une grande voie qui, depuis quelques
» années, porte le nom de *rue Ambroise de Loré* ; c'est
» bien, mais ce n'est pas assez. Le rude défenseur du
» pays pendant tout le premier tiers du XV^e siècle mérite
» mieux. Il devrait avoir son monument, surmonté de sa
» statue de bronze, sur une de nos places.

» Précisément, au bout de cette rue Ambroise de Loré,
» en un point dominant et près de la caserne de Mayenne,
» on a établi, l'an dernier, un joli square où ledit monument
» serait admirablement placé. De là, l'œil aperçoit dans le
» lointain, vers le sud-est, une grande partie de la longue
» ligne des Coëvrons, Rochard, Montaigu et peut-être les
» hauts rochers de Sainte-Suzanne, forteresse que notre
» intrépide guerrier a commandée et défendue avec honneur,
» sinon toujours avec succès.

» Je verrais avec bien du plaisir qu'une personne plus
» jeune, ayant plus de relief et de notoriété que moi, en un
» mot plus autorisée, prit l'initiative de l'érection d'une
» statue à la mémoire de notre héros. Un membre de la
» famille Treton de Vaujuas-Langon, propriétaire actuel du
» domaine de Loré, devrait avoir cette pensée, organiser
» une souscription régionale et mener à bien l'entreprise,
» qui certainement serait populaire à Mayenne, à Laval et
» peut-être dans tout le Maine.

» Je souhaite ardemment en voir la réalisation, etc.

» M. Triger, qui, nous croyons pouvoir le dire sans
» commettre une indiscretion, a le projet d'achever et éditer
» prochainement une vie du grand capitaine manceau, nous
» félicita de notre idée au sujet du monument par nous rêvé
» et si vivement désiré, et ajouta ces mots auxquels nous
» fûmes bien sensible : « Je n'ai pas besoin de vous dire
» avec quel enthousiasme j'applaudis à votre pensée au
» sujet de la statue. »

« Oui, certes, ce serait un honneur pour Mayenne d'éle-
ver dans son enceinte un monument digne du glorieux

soldat qui illustra, il y a cinq siècles, et son propre nom et son pays.

» Il convient que sa mémoire sorte de l'espèce d'indifférence et d'oubli dont elle a trop longtemps souffert.

» En sincère patriote que nous sommes, ce serait pour nous et la généralité de nos concitoyens une grande joie si dans un avenir rapproché, par un clair soleil printanier, nous voyions notre bonne ville rendre à l'héroïque et infatigable batailleur que fut Ambroise de Loré le solennel hommage qui lui est dû. »

Émile GOUVRION.

Après les efforts que nous avons déjà tentés en maintes circonstances, pour faire revivre la mémoire d'Ambroise de Loré, nous ne pouvons qu'applaudir de nouveau avec enthousiasme — et cette fois publiquement — à l'idée émise par M. Gouvrier.

Depuis longtemps, nous aussi, nous rêvons et nous désirons cette statue à Ambroise du Loré ; volontiers, nous l'eussions même rêvée pour la ville du Mans, capitale de l'ancienne province du Maine, car Ambroise de Loré a si vaillamment lutté pour l'indépendance de la province tout entière qu'en bonne justice ce serait à la ville du Mans de lui rendre hommage au nom de la province entière.

Mais, on doit reconnaître, non sans tristesse, que la ville du Mans est trop souvent oublieuse de l'histoire. Facilement, elle donne à ses rues des noms de contemporains dont le souvenir discutable durera l'espace d'un matin. Jusqu'ici, se laissant distancer par Laval, Mayenne, Sainte-Suzanne, Fresnay, Alençon, elle n'a pas même donné à l'une de ses nombreuses rues le nom d'Ambroise de Loré ! Elle n'est plus en droit, dès lors, de revendiquer la priorité pour un projet de statue, et si la ville de Mayenne, qui a des titres tout particuliers à ce projet, en prend la première l'initiative, nous l'en féliciterons de toute l'ardeur de notre patriotisme et nous l'appuierons de notre plus dévoué concours.

En tout cas, c'est avec une vive satisfaction que nous voyons, grâce à M. Gouvrion, poser une fois de plus en principe l'érection d'une statue à Ambroise de Loré, et surtout que nous voyons le principe posé par un autre que nous. Si un jour, comme nous l'espérons, il nous est donné de mettre en plein relief, avec les éminents services militaires et administratifs d'Ambroise de Loré, l'ingratitude des contemporains à son égard, on ne pourra nous accuser au moins d'avoir « inventé » notre héros, ou exagéré son rôle, et l'idée dès maintenant émise par M. Gouvrion, au nom des patriotes mayennais, prouvera que nous ne sommes pas le seul à réclamer justice pour Ambroise de Loré.

En attendant, comme M. Gouvrion encore, nous songeons à Jeanne d'Arc en même temps qu'à son vaillant lieutenant, et nous avons cru devoir résumer en un livre spécial l'histoire des fêtes célébrées dans le département de la Sarthe en l'honneur de la Libératrice de la Patrie, pendant l'année de la Béatification (1909-1910).

Au cours de cette année, désormais célèbre, le mouvement en l'honneur de Jeanne d'Arc a pris, en effet, dans la Sarthe, une extension qui a dépassé toutes les prévisions et toutes les espérances. Certains incidents lui ont donné un intérêt exceptionnel et dans l'ensemble, il a offert un double caractère patriotique et populaire dont il importait de conserver le souvenir.

Au point de vue de l'histoire générale elle-même, il n'était pas sans intérêt de montrer comment Jeanne d'Arc, à notre époque, avait été fêtée dans un département de France ; par quelles manifestations, tantôt imposantes, tantôt naïves, les villes et les plus modestes villages lui avaient également rendu hommage.

L'ouvrage, de 272 pages in-8°, est intitulé *Les Fêtes de Jeanne d'Arc au Mans et dans la Sarthe (1909-1910)*. Accompagné de cinquante reproductions de photographies des fêtes, d'une planche en couleurs, de quatorze vignettes

et d'une couverture artistique, dessinée par M. Paul Verdier, il est actuellement en souscription à l'imprimerie Monnoyer (place des Jacobins, au Mans), au prix exceptionnellement réduit de 4 francs (4 francs 75 par la poste), *inférieur au prix de revient*.

Nous avons tenu à honneur de mettre ainsi à la portée du plus grand nombre possible de lecteurs un livre qui, tout en fixant avec une entière indépendance certains points d'histoire contemporaine, est avant tout un nouvel hommage à Jeanne d'Arc, *le Livre d'Or* de Jeanne d'Arc dans le département de la Sarthe.

Pour la gloire même de Jeanne d'Arc nous n'hésitons pas à en signaler la publication à tous nos confrères, à tous nos amis, à tous ceux qui ont le culte patriotique de la Libératrice.

ROBERT TRIGER.

Au lendemain des mémorables fêtes de Montréal, qui viennent de ramener l'attention sur les origines du Canada, si glorieuses pour la France, il nous est permis de rappeler avec une légitime fierté que les Manceaux et les Fléchois occupent une place fort honorable dans l'épopée Canadienne. Non-seulement, de 1653 à 1663, cent soixante-dix-sept de nos compatriotes, à l'appel de M. Le Royer de la Dauversière, prirent une part active à la conquête du Canada, mais dix-sept d'entre eux — intrépides soldats et grands chrétiens, — sauvèrent en 1660 au prix de leurs vies, la ville même de Montréal et la colonie tout entière.

Dans un très intéressant article paru en 1908, M. E. de Loriaire a fait connaître leurs noms et rappelé tous les détails de cet émouvant épisode. Grâce à lui, notre région a le grand honneur de pouvoir, en plus complète connaissance de cause, saluer aujourd'hui plusieurs de ses enfants parmi les fondateurs de cette belle colonie du Canada qui,

elle au moins, conserve avec une prospérité extraordinaire et le fidèle souvenir de la Mère-Patrie, le sens exact de la liberté et le respect des croyances.

Ainsi que la plupart de nos lecteurs le savent déjà, M. le marquis de Juigné, député, membre de notre Société, s'est rendu adjudicataire, le 28 juillet dernier, de l'abbaye de Solesmes.

Tout particulièrement heureux de cette acquisition qui sauvegarde de si généreuse manière les intérêts artistiques en plaçant les célèbres Saints de Solesmes sous une protection éclairée et en assurant à nos confrères un accueil sympathique auprès du nouveau propriétaire, nous prions M. le marquis de Juigné d'agréer les remerciements et les félicitations des archéologues manceaux.

Dès maintenant, le public est admis, sans autre formalité qu'une demande au gardien, à visiter l'église abbatiale qui conserve le double caractère de monument historique et d'édifice du culte. Mais, comme l'exige le respect des lieux, les visiteurs ne sont désormais admis à pénétrer dans le cloître, le réfectoire et les bâtiments de l'abbaye que sur autorisation écrite de M. de Juigné.

R. T.

M. Joniaux, (rue Dumas, 2, au Mans), vient d'éditer en une très intéressante série de cartes postales la suite si curieuse du *Roman Comique* de Scarron, d'après les tableaux de Pater. Il reproduit en même temps, pour la première fois en cartes postales, le célèbre tableau de David, *Michel Gérard et sa famille*, et celui de M. Lionel Royer, *La Bataille du Mans, charge d'Auvours*, du Musée du

Mans. C'est une très heureuse initiative que nous nous empressons de signaler, en remerciant M. Joniaux de contribuer ainsi à populariser des œuvres d'un grand intérêt local.

L'Automobile-Club de la Sarthe et de l'Ouest, a publié cet été une nouvelle édition de son *Guide illustré du Touriste dans l'Ouest, la Sarthe et les Alpes Mancelles*. Accompagnée de plusieurs plans, illustrée de reproductions très artistiques de photographies et éditée avec beaucoup de goût, cette petite brochure contient quantité de renseignements pratiques. Elle a été généreusement répandue à un grand nombre d'exemplaires, et elle constitue par là même, elle aussi, une excellente œuvre qui fera mieux connaître le pays du Maine de la masse du public. R. T.

L'impression du 4^e volume du *Dictionnaire historique de la Mayenne (Supplément)* touche à sa fin ; il paraîtra sous peu.

Les matériaux ont été fournis par de nombreux chartriers : Montecler, Thubœuf de Nuillé, la Cour-d'Assé, la Roche-Pichemer, Chantepie de Thubœuf, etc., analysés pour la première fois ; par le fonds énorme de l'enregistrement au XVIII^e siècle, un millier de registres, et celui non moins important, des archives révolutionnaires, dépouillés méthodiquement ; par les précieux manuscrits de M. Frédéric Le Coq (greffe criminel révolutionnaire de Laval complet et correspondance avec les administrations centrales aux Archives nationales), le tout gracieusement communiqué par le possesseur actuel. Il faut ajouter à tous ces documents inédits les travaux parus depuis dix ans, et les renseignements recueillis au cours de deux nouvelles explorations dans le département. Le prix du 4^e volume sera de 25 francs.

LIVRES NOUVEAUX

LA MAISON DE LA JAILLE, par le marquis DE BRISAY, avec tableaux généalogiques.

Il vient de paraître à la librairie Champion à Paris, et imprimée par M. Gabriel Fleury à Mamers, une excellente histoire généalogique de la Maison de la Jaille dont l'auteur est le M^{is} de Brisay, décédé au moment où il venait de mettre la dernière main à son manuscrit. L'ancienne et illustre famille à qui cet ouvrage est consacré a tenu une trop grande place dans le passé de notre province pour que nous laissions échapper une occasion aussi favorable d'en entretenir quelque peu les lecteurs de la *Revue du Maine*.

A quelle époque convient-il de chercher la première origine de la famille dont il s'agit ? Selon M. de Brisay, et ses raisons nous semblent des plus probantes, la filiation ininterrompue des sires de la Jaille remonterait à Yves de Creil, comte de Bellesme et d'Alençon, qui vivait vers le milieu du X^e siècle, sous le règne de Charles le Simple. De sa femme Godehilde, Yves de Creil avait eu plusieurs enfants dont le troisième Yves ou Yvon fut, on le sait, la tige des seigneurs de Château-Gontier, et c'est le fils cadet de ce dernier, Yvon II, qui le premier aurait pris le nom de la Jaille, non sans avoir reçu en partage la forteresse ainsi nommée, construite par son père de façon à surplomber du haut d'un rocher abrupt le cours de la Mayenne, en aval de Château-Gontier, et à dominer de son donjon altier la contrée environnante.

La ligne directe issue de Yvon II de la Jaille dont les représentants, très bien alliés, sont souvent cités dans l'histoire de l'Anjou, se continua jusqu'au commencement du XV^e siècle, où elle s'éteignit dans les de la Porte de Vezins. Mais, dans l'intervalle, deux branches importantes s'en étaient détachées, d'abord au XII^e siècle, celle que M. de Brisay appelle Loudunoise mais qui mérite bien plutôt, selon nous, d'être appelée mancelle, puis au XIII^e siècle, celle de Saint-Michel, devenue plus tard celle des seigneurs de Durtal et de Mathefélon, et terminée au XVI^e siècle avec François II de la Jaille dont la fille aînée Marguerite devait être la mère du célèbre maréchal de Vieilleville.

La branche mancelle dont descendent les représentants actuels de la famille de la Jaille a eu pour premier auteur, ainsi que M. de Brisay l'a démontré d'une façon péremptoire, Guichard de la Jaille, 3^e fils d'Yvon IV et de Mathilde de Craon, lequel avait épousé Laure, dame de Chahaignes, au Haut-Maine. Ce fut donc lui qui donna son nom à la terre de la Jaille située en cette paroisse et que ses descendants possédèrent pendant près de deux siècles. Toutefois Geoffroy IV, seigneur de la Jaille et de Chahaignes, étant mort sans enfants après 1276, Hémery I de la Jaille, son frère et héritier, déjà seigneur de Beuxe en Loudunois, paraît avoir cédé alors la terre de la Jaille en Chahaignes aux Maillé - Bénéhart, et n'avoir conservé ainsi aucune attache avec le Maine. Ce qui est certain, c'est que ses descendants et successeurs, Aimery II, Tristan I, Aimery III, Tristan II, Aimery IV, Jean I et Tristan III, se qualifièrent seigneurs de Beuxe, mais non de la Jaille. Mais ce dernier ayant épousé Aliénor de Maillé, dame de la Jaille, son fils Tristan IV se retrouva, au droit de sa mère, seigneur de la terre que ses ancêtres avaient autrefois possédée dans notre province et dont il portait le nom. De plus, comme il avait épousé lui-même Lorette d'Anjou, dame de la Roche-Talbot près Sablé, cette terre devint la propriété

de ses descendants, Bertrand I, Pierre, Hardouin, Bertrand II, René I et René II, qui finirent par en faire leur principale résidence. René II ne laissa de son union avec Magdeleine de Montgomery qu'une fille unique qui porta les terres de la Roche-Talbot et de la Jaille dans la famille d'Apchon.

Cependant, de la ligne issue de Tristan II de la Jaille et d'Aliénor de Maillé, deux rameaux s'étaient détachés, qui tous les deux s'étaient établis au Bas-Maine. C'était en premier lieu celui dont Jean de la Jaille, seigneur du Vivier, frère puîné de Tristan IV, marié à Roberte Robinard, avait été l'auteur. Celle-ci avait apporté en mariage à son mari les terres de Deffay et de la Beucherie, situées l'une près de Laval, l'autre dans les environs d'Ernée. La seconde de ces terres n'avait, il est vrai, pas tardé à passer par alliance aux Cornillau de la Béraudière. Mais la première devait continuer à être possédée par les seigneurs du Vivier jusque vers le milieu du XVI^e siècle.

L'autre rameau détaché de la branche redevenue mancelle des seigneurs de la Jaille et établie au Bas-Maine était celui des seigneurs du Chastelet en Saint-Pierre-sur-Erve. Il était sorti de Magdelon de la Jaille, frère puîné de René I, marié avec Françoise Crespin, dame de la Thuaudière et du Chastelet. Il ne s'est éteint qu'au commencement du XVIII^e siècle.

Comme on le voit, et sauf une interruption de cent cinquante ans à peine, la branche que M. de Brisay a appelée Loudunoise n'a guère cessé depuis son origine au XII^e siècle, jusqu'à son extinction au XVIII^e siècle, d'appartenir à notre province ; elle mérite donc bien plutôt la qualification de mancelle, et par là l'histoire de la Maison de la Jaille, dont plusieurs chapitres lui sont consacrés, avait droit d'être signalée à nos lecteurs d'une façon toute particulière.

Après s'être occupé dans la première moitié de son ou-

vrage des deux branches angevines et de la branche soit disant loudunoise, le marquis de Brisay traite dans la seconde moitié des branches tourangelles, de Marcilly, de Thou, enfin de la branche bretonne la seule qui subsiste aujourd'hui. Cette partie de son ouvrage n'est pas, tant s'en faut, la moins approfondie, ni, vers la fin surtout, la moins attrayante, bien qu'elle ait forcément moins d'intérêt pour nous autres manceaux que la précédente, les divers membres de la famille de la Jaille qui y figurent n'ayant plus aucun rapport avec notre province. Aussi serons-nous plus bref à son sujet. Le premier auteur de la branche tourangelles est Pierre de la Jaille, seigneur des Roches, né du second mariage de Jean I avec Yseult de Sainte-Maure. Il avait épousé Jeanne du Tilleul, dont il eut quatre fils, entre autres Charles, fondateur de la branche de la Tour-Saint-Geslin, et Jean, auteur de la maison de la Roche-Ramée. C'est de la branche de la Tour-Saint-Geslin que se détache à la troisième génération, avec René IV, la branche de Marcilly. Puis de cette dernière branche se détacha à son tour, vers la fin du XVI^e siècle la branche de Thou issue de Mathurin et de Françoise d'Averton. Enfin la branche bretonne eut pour auteur vers le milieu du XVII^e siècle Edmond, seigneur de Thou, arrière-petit-fils de Mathurin, et eut ensuite pour représentants, sous les règnes de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI, Jean, André, François et André-Charles qui se signalèrent tous les trois par leurs brillants états de service comme officiers de marine, et tous les trois aussi contractèrent des alliances qui les fixèrent de plus en plus en Bretagne. Ce fut André-Charles qui en 1783, présenté à la cour, prit le premier le titre de marquis, auquel le glorieux passé de sa famille, non moins que ses propres actions d'éclat, lui donnaient les droits les mieux fondés. Lors de la Révolution, il fut obligé d'émigrer et se vit complètement ruiné. De Marie-Vincente de Kervasdoué il avait eu, entre autres fils, François-

Charles, comte de la Jaille, qui mourut en 1799, laissant de Louise Beauquet de Grandval un fils, Charles-André. Celui-ci, devenu en 1813, par le décès de son grand-père André-Charles, marquis de la Jaille, eut de Caroline du Bois d'Estrelan six fils et six filles. Sur ces six fils quatre embrassèrent la carrière militaire et servirent avec distinction dans les armées de terre et de mer. François-Louis, marquis de la Jaille, père du marquis actuel, est mort en 1889 général de brigade de cavalerie. Charles-André, comte de la Jaille, est parvenu dans l'artillerie au grade de général de division. Edouard, vicomte, puis comte de la Jaille, après une magnifique carrière comme officier de marine, a été nommé vice-amiral en 1891 et a commandé en cette qualité l'escadre de la Méditerranée. Retiré du service en 1901 il a été nommé presque aussitôt et est encore sénateur de la Loire-Inférieure. Enfin René, entré lui aussi dans la carrière de la marine, est mort en 1884 lieutenant de vaisseau.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'histoire généalogique de l'ancienne et illustre famille dont le marquis de Brisay a entrepris dans son très intéressant ouvrage de raconter le glorieux passé. Or, à notre avis, il s'est acquitté de cette tâche de la façon la plus heureuse. Son livre, à la fois très sérieusement documenté et non moins agréablement écrit, est, nous ne craignons pas de l'affirmer, un modèle du genre.

La science de l'auteur est indiscutable. Tout ce qu'il avance est puisé aux meilleures sources et appuyé sur les documents les plus authentiques. Soit qu'il essaye de démêler les premières origines de la maison de la Jaille, soit qu'il s'occupe de rattacher au tronc principal les différentes branches, on peut dire qu'il jette sur ces questions restées jusqu'ici un peu obscures la lumière la plus vive.

Et de combien de faits nouveaux, de combien d'informations inédites n'a-t-il pas su enrichir les notices, dont

quelques-unes sont très étendues, consacrées à la plupart de ses personnages ! Ainsi, pour n'en citer qu'un, René II de la Jaille, sur lequel, dans notre *Histoire des Seigneurs de la Roche-Talbot*, nous croyions avoir découvert tout ce qu'il était possible de trouver, nous avons eu l'agréable surprise de lire dans l'ouvrage de M. de Brisay d'intéressants détails biographiques qui avaient entièrement échappé à nos propres investigations, tant l'auteur en question connaissait le sujet, tant il en a su approfondir tous les coins et recoins !

Et c'est cette abondance d'informations qui lui avait permis de reconstituer pour ainsi dire le milieu où se mouvait chaque personnage, et de donner ainsi plus de vie à son récit. Qu'on lise par exemple les pages consacrées à Jean I de la Jaille, à Hector II, à René II, ou à une époque plus moderne, à Jean de la Jaille, seigneur de Thou, le hardi compagnon de Duguay-Trouin, ainsi qu'à André-Charles, le premier marquis de la Jaille qui eut pendant la Révolution une existence si tragiquement mouvementée. Ces pages sont pleines d'un intérêt qu'on rencontre rarement dans les ouvrages du genre de celui que nous venons d'analyser.

C'est ainsi que l'histoire généalogique de la Maison de la Jaille par le marquis de Brisay fait le plus grand honneur et à la famille qui a été l'objet de ce travail et à celui qui l'a entrepris.

En terminant qu'il nous soit permis de remercier M. le marquis de la Jaille, sous les auspices duquel s'est terminée l'impression des dernières pages interrompues par le décès de l'auteur, d'avoir bien voulu nous en adresser un exemplaire, non sans nous rappeler gracieusement que nous avons été le premier, à l'occasion de notre histoire de la Roche-Talbot, à nous occuper du passé de sa famille.

Travailleur infatigable autant que savant historien du pays qu'il habite, M. Grosse-Duperon a encore publié cette année deux études dont l'une, il est vrai, est étrangère à la ville ainsi qu'à la région de Mayenne et n'est d'ailleurs qu'un tirage à part d'un article déjà paru dans le *Bulletin de la Mayenne*. Le premier, fort volume de près de 200 pages, est l'histoire du collège de Mayenne ; le second a pour objet le pasteur Elie Benoist d'Alençon et sa famille.

Le collège de Mayenne ! Voilà assurément un sujet qui au premier abord, ne semble guère promettre un bien vif intérêt aux lecteurs. Mais M. Grosse-Duperon est de ces historiens qui, par la façon avec laquelle ils les traitent, savent tirer parti de n'importe quel sujet, même le plus ingrat en apparence. Parcourons plutôt son ouvrage et voyons-le à l'œuvre. Dès le début du premier chapitre, il captive notre sympathie par des considérations aussi justes que pleines d'élévation sur l'état de l'instruction publique en France avant le XVI^e siècle. Il nous montre que dès le Moyen-Age, quoi qu'on ait pu prétendre à l'encontre, les villes et les campagnes s'étaient peuplées de maîtres d'école, et que les seigneurs et le clergé favorisaient de toutes parts l'enseignement. On sent tout de suite qu'on a affaire à un esprit vraiment libre et dégagé des préjugés vulgaires. Puis l'historien du collège de Mayenne entre dans le vif de son sujet. Il nous montre successivement ce collège, qui n'avait au XVI^e siècle que deux maîtres enseignant le français et des éléments de langue latine, pourvu dès le commencement du siècle suivant de trois régents ; doté en 1677 par Armand-Charles de la Porte, duc de Mayenne, d'une rente de 425 livres « pour y faire fleurir l'instruction ; il nous le montre ensuite ayant pris en 1700 un certain développement et comptant alors vingt pensionnaires ; à plusieurs reprises, et notamment en 1719, sur le point d'être confié aux Pères de l'Oratoire ; augmenté en 1727 d'une chaire de philosophie et devenu de plein exercice ; donné

en 1787 aux Eudistes qui y établissent trois régents associés dans la direction de l'établissement ; tombé pendant la Révolution en pleine décadence, malgré un semblant de résurrection en 1793 ; rétabli définitivement en 1803, et, après quelques fluctuations, jouissant sous le règne de Louis-Philippe d'une véritable prospérité ; transformé sous le Second Empire en petit Séminaire du diocèse ; enfin mis sous le séquestre et privé de ses professeurs et de ses élèves en décembre 1906.

Telle est, dans ses grands traits, et d'après notre auteur, l'histoire du collège de Mayenne depuis le XVI^e siècle jusqu'au XIX^e ; le récit de l'historien est d'ailleurs appuyé comme toujours sur les documents les plus authentiques et enrichi de nombreuses informations qui ont le plus souvent un grand intérêt. De ce récit, qui nous fait apparaître tour à tour avec plus ou moins de relief les figures des différents régents ou principaux qui se sont succédé à la tête du collège, se détachent surtout celles du diacre janséniste Louis Anjubault (1676-1697) et du trop aimable abbé Dupré (1827-1849). Les chapitres II et VII sont tout entiers consacrés à ces deux régents qui, sous des apparences très imposantes chez le premier et très séduisantes chez le second, cachaient de graves défauts. Ce sont là deux chapitres très attrayants à lire, et qui, à eux seuls, donnent à l'histoire du collège de Mayenne une grande partie de son intérêt.

Si nous ne craignons de tomber dans les redites, nous vanterions les qualités typographiques de ce bel ouvrage qui sort, comme les précédentes publications de M. Grosse-Duperon, des presses de l'imprimerie Poirier à Mayenne.

L'autre volume publié cette année par le sympathique vice-président de la Commission historique et archéologique de la Mayenne a pour objet, comme nous l'avons dit plus haut, le pasteur Élie Benoist et sa famille.

Cette fois, il ne s'agit plus de la ville de Mayenne, mais de celle d'Alençon où le personnage en question était à la tête du culte réformé depuis un certain nombre d'années quand éclata la Révocation de l'Edit de Nantes.

Né à Thouars en 1640 d'un père et d'une mère concierges à l'hôtel de la Trémoille, il était entré à neuf ans au collège d'Harcourt et avait été élevé dans les croyances protestantes de ses parents et de l'illustre famille dont ceux-ci dépendaient. Instruit, pendant son passage au collège d'Harcourt, puis à ceux de Montaigu et de la Marche, des enseignements de la religion catholique, il avait abjuré vers la fin de ses études, mais bientôt, à la suite d'une liaison amoureuse, était rentré dans le giron Calviniste. Ayant été étudier la philosophie à Montauban, il y mena une vie assez dissipée, mais finit par devenir un étudiant plus sérieux de l'école de théologie protestante de Puylaurens. En 1664 il avait passé ses derniers examens et soutenu brillamment ses thèses, puis, après avoir rempli un poste de début comme pasteur en Beauce, avait été nommé à Alençon. C'est là qu'il se trouvait déjà établi quand en 1667 il épousa Judith Bonvoust, fille de Jacques Bonvoust, apothicaire dans cette ville, et de Anne Duval, et veuve elle-même d'Israël Cardel, sieur des Mariettes, conseiller et médecin ordinaire du roi.

C'est, on le sait, en 1685 qu'eut lieu la révocation de l'Edit de Nantes. Mais, dès l'année précédente, une déclaration royale avait disposé des biens des Consistoires en faveur des hôpitaux, et les pasteurs avaient dû produire leurs comptes et communiquer leurs registres pour faire connaître la nature et l'importance des biens possédés. Or ces registres étaient aux mains d'Elie Benoist, et ils contenaient, outre les noms des donataires, quelques secrets intéressant les religionnaires et des appréciations désobligeantes pour le clergé catholique et pour le roi lui-même. Or le pasteur avait cru bien faire en rayant et en couvrant d'encre tous les passages irritants, avait approuvé ces ratures, et refusé

de produire les registres qui n'avaient pas pu être corrigés de la sorte. De là une condamnation de 500 livres d'amende prononcée contre les chefs du Consistoire pour n'avoir pas présenté tous leurs registres, et, à la suite d'une émeute des protestants d'Alençon survenue le 15 août 1685, des mesures de plus en plus sévères furent prises contre Elie Benoist et ses collègues. Menacé d'une prise de corps et comprenant la gravité du cas où il s'était mis, le pasteur, qui par son imprudence avait attiré sur lui les rigueurs du gouvernement, venait de prendre le chemin de la frontière quand l'édit du 22 octobre de cette même année 1685 enjoignit par son article IV à tout ministre de la religion prétendue réformée de se convertir au catholicisme ou de sortir du royaume dans les quinze jours, à peine des galères. C'est ainsi que notre Elie Benoist, obligé comme tous les autres pasteurs de s'exiler, échappa à l'exécution de la condamnation qu'il avait légitimement encourue. Il se retira alors à Delft en Hollande et y passa le reste de sa vie, consacrée en grande partie à écrire une volumineuse histoire de l'Edit de Nantes, ouvrage qui fit de lui une des illustrations de l'église Wallonne. Mais il n'avait pas rompu toute relation avec la France et entretenait avec son beau-frère Jean Bonvoust, resté à Alençon, une correspondance dont M. Grosse-Duperon nous cite d'intéressants extraits. Sa femme, dont le caractère difficile lui rendait le vie assez pénible, ne mourut qu'en 1711 ; quant à lui il mourut en novembre 1717. Il était devenu vers la fin de sa vie très sceptique et ne croyait guère à l'existence chez les autres des vertus qu'il leur prêchait.

Tel était cet Elie Benoist assez étrange personnage dont M. Grosse-Duperon fait revivre la mémoire dans une étude pleine d'un piquant intérêt.

M^{is} DE BEAUCHESNE.

LA COUR-DU-BOIS, par M. l'abbé Louis CALENDINI. Le Mans, imp. Benderitter, 1910, in-8 de 94 pages, avec 14 vignettes et 18 gravures hors texte.

Situé à quinze cents mètres de Mamers, au sommet d'une colline d'où l'on découvre un magnifique horizon, le vieux manoir de la Cour-du-Bois, construit sur l'emplacement d'un château antérieur du XVI^e siècle fit primitivement partie des seigneuries de Contres et du Bois-Pezart qui appartinrent successivement aux familles Perrault, Affagart et Le Vasseur. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, la Cour-du-Bois eut pour propriétaires les Lunel des Essarts, les de Planteroze, les Guéau de Courteilles, les du Temple de Beaujeu et de Mézières. Au commencement du XIX^e siècle, elle passa par alliance entre les mains du baron de Reiset. En 1868, elle fut vendue à M. Charles Edwards, et en 1895, devint la propriété de M. le chanoine Lefebvre, alors supérieur de l'Institution Saint-Paul, qui y a installé, avec de généreux concours, un orphelinat agricole.

Ce sont les diverses phases de cette histoire intéressante et variée que M. l'abbé Calendini vient de reconstituer dans l'ouvrage que nous avons le plaisir de présenter aujourd'hui à nos lecteurs. Très consciencieux toujours dans ses recherches, il nous donne d'abondants détails sur les diverses familles qui ont possédé la Cour-du-Bois, et il évoque avec charme les nombreux souvenirs de cette vieille demeure où M^{me} Desbordes-Valmore, l'hôte habituelle des de Reizet, composa bon nombre de ses délicieuses pièces de vers.

Dix-huit reproductions de photographies, d'une remarquable netteté, mettent dans toute leur valeur les coins les plus pittoresques de ce domaine, cher aux Mamertins, et augmentent encore l'intérêt de cet élégant petit volume dont il convient de féliciter également l'auteur et l'imprimeur.

LALLEMANT DE LEVIGNEN, SON MÉMOIRE SUR LA GÉNÉRALITÉ D'ALENÇON EN 1727, par Louis DUVAL, archiviste honoraire du département de l'Orne. Caen, Delesques, 1910, in-8.

Issu d'une vieille famille de Champagne, dont un membre fut évêque de Séez, Louis-François Lallemant, comte de Levignen, administra, en qualité d'intendant, la généralité d'Alençon pendant quarante années, de 1726 à 1766. Le mémoire qu'il adressa au ministre, moins d'un an après sa prise de possession, est d'une remarquable précision et beaucoup plus complet que la plupart des documents de ce genre. On peut même dire que la situation financière, économique, agricole et industrielle de la région y est exposée avec une clarté et une largeur de vues qui font du mémoire un très précieux chapitre d'histoire administrative. M. Louis Duval a été bien inspiré, certes, en publiant ce chapitre et en y ajoutant une notice biographique où se retrouvent toutes les qualités de son érudition si justement appréciée.

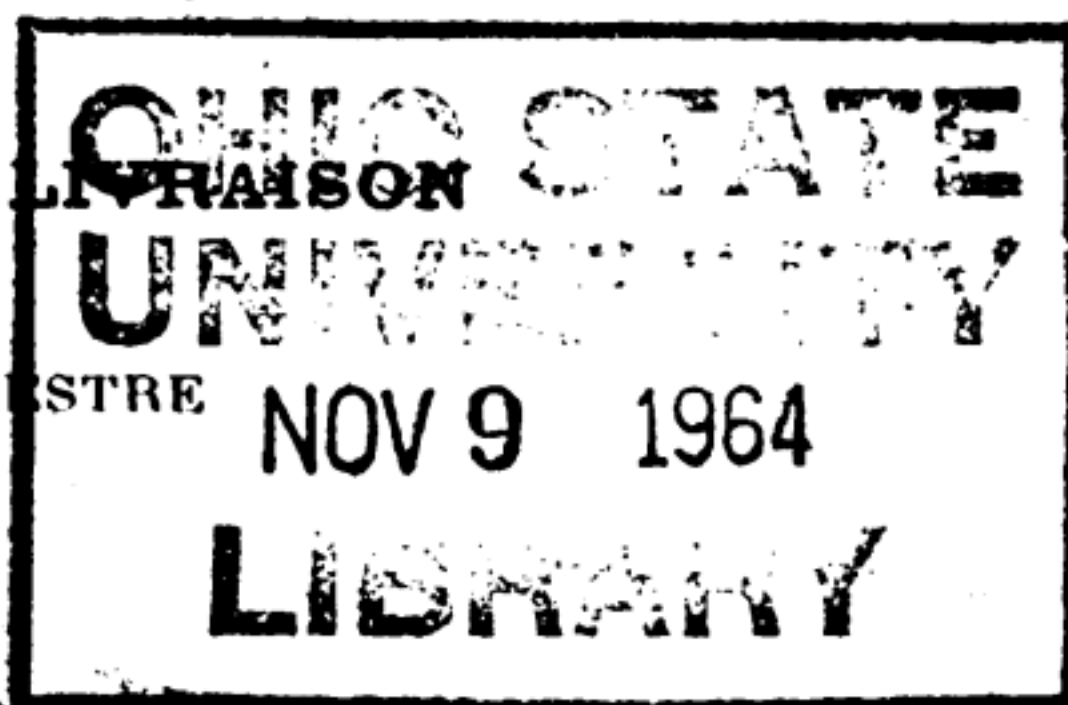
Le défaut de place nous oblige à remettre à la prochaine livraison les comptes-rendus des récents ouvrages de MM. Saillant (*Au Pays du Maine*), Docteur Jouin (*Bourg-le-Roi*), H. Ode (*Le Colonage partiaire en Anjou*) et G. Fleury (*La Cathédrale du Mans*). Nous tenons au moins à remercier sans retard les auteurs de leurs sympathiques hommages.

R. T.

REVUE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU MAINE

TOME LXVIII. — TROISIÈME LIVRAISON

ANNÉE 1910. — SECOND SEMESTRE



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ
MAISON DITE DE LA REINE BÉRENGÈRE, GRANDE-RUE, 11,
AU MANS

MAMERS
IMPRIMERIE FLEURY
28, Place de la République.

LE MANS
A. DE SAINT - DENIS
Libraire, Place Saint-Nicolas.

1910

SOMMAIRE

DE LA

SIXIÈME LIVRAISON DE 1910

- 1^o UN PANNEAU D'ALBATRE AU MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DU MANS, par M. JOHN BILSON, vice-président de l'Institut Royal archéologique de Grande-Bretagne et d'Irlande. Page 201
- 2^o DEUX FÊTES MÉMORABLES A SAINT-BENOIT DU MANS, par le R. P. Dom HEURTEBIZE. Page 206
- 3^o ESSAI HISTORIQUE SUR VERDELLES (*suite et fin*), par M. Éd. DE LORIÈRE. Page 234
- 4^o BIBLIOGRAPHIE DU MAINE pour 1909, par M. l'abbé LOUIS CALENDINI. Page 266
- 5^o ALFRED DE MUSSET AU MAINE, par M. le marquis DE BEAUCHESNE. Page 288
- 6^o CHRONIQUE : Inauguration du monument du Tertre de Changé. — Découvertes à Montfort-le-Rotrou et à Jublains. — Les murs vitrifiés de Sainte-Suzanne. — Le Saint-Suaire de Turin. — *Notice sur la cathédrale du Mans*, par M. Gabriel Fleury. — *Le Colonage partiaire en Anjou*, par M. H. Ode. — *Un Bossuétiste manceau*, M. Ch. Riobé, par M. l'abbé Souty. — *Bourg-le-Roi*, par M. le Dr Jouin. — *Recherches historiques sur Château-du-Loir*, par MM. Barré et Bouvet. — Marceau et Angélique des Melliers. — *L'origine des noms de lieux habités du Maine*, par M. Lucien Bezard. — *L'École grégorienne de Solesmes*, par M. l'abbé N. Rousseau. — Projet de transfert des Archives départementales de la Sarthe. — Exposition de l'Ouest de la France, au Mans, en 1911. — Nécrologie : MM. Durget et P. Vérité ; M^{me} la comtesse A. de Nicolay et son fils M. le comte A.-C. de Nicolay. Page 306
- 7^o TABLE DES MATIÈRES DU LXVIII^e VOLUME. Page 318
-



PANNEAU D'ALBATRE ANGLAIS

Musée archéologique du Mans, n° 836.

UN
PANNEAU D'ALBÂTRE
D'ORIGINE ANGLAISE
AU MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DU MANS

Pendant la visite au Mans du Congrès archéologique cette année, j'ai observé au Musée archéologique un panneau d'albâtre sculpté, d'origine anglaise, dont le caractère est peu commun. Notre savant confrère, M. Robert Triger, m'a prié d'écrire une brève note à ce propos.

En France, comme en Allemagne, Italie, Espagne et Scandinavie, on peut trouver plusieurs exemples de panneaux d'albâtre anglais, dans les églises, les musées et les collections particulières. En France aussi, il existe des exemples de retables complets, chose qui n'existe plus en Angleterre, comme ceux du Musée Vivenel à Compiègne, et des églises de Montréal (Yonne), Yssac-le-Tourette (Puy-de-Dôme), Ecaquelon (Calvados), Saint-Avit-les-Guespières (Eure-et-Loir), La Celle (Eure), etc. (1).

Jusqu'à présent, nous avons très peu de renseignements pour expliquer comment ces sculptures d'albâtre furent introduites en France. M. Charles de Beaurepaire a publié deux documents (2) qui décrivent un voyage en Angleterre

(1) Ces retables ont été bien décrits et illustrés par M. Paul Biver dans l'*Archaeological Journal*, t. LXVII, p. 66.

(2) *Bulletin des Amis des monuments rouennais* pour l'année 1902, pp. 85-87.

entrepris en 1414, par Alexandre Berneval, un maître maçon de Rouen très connu, pour acheter de l'albâtre en bloc à Chellaston de Thomas Prentis, un des deux « kervers » qui s'engagèrent par contrat, en 1419, à faire le tombeau d'albâtre de Ralph Green, encore existant dans l'église de Lowick (Northamptonshire) (1).

M. Hope a cité une note des comptes des gardiens de l'église de Saint-André-de-Lewes (Sussex) en 1548, qui parle d'une vente de trois autels d'albâtre aux Français (2).

Mais à part ces renseignements peu considérables, je ne connais pas d'autres données documentaires de nature à jeter de la lumière sur cette question. Cela ne paraîtra pas étonnant quand nous rappellerons que c'est seulement pendant ces dernières années que les archéologues français ont reconnu l'origine anglaise de ces albâtres. En 1901, M. l'abbé Bouillet a publié un mémoire (3) dans lequel ces retables et panneaux étaient bien décrits, mais il n'émet pas le moindre soupçon en ce qui concerne leur origine anglaise. Maintenant, comme celle-ci est généralement admise, nous pouvons espérer que des données plus exactes seront découvertes dans les archives françaises.

Les principales carrières d'albâtre du Moyen-Age, en Angleterre, paraissent avoir été situées près de Tutbury (Staffordshire) et Chellaston (Derbyshire), et il est bien probable que plusieurs tombeaux importants et leurs gisants furent sculptés à ces carrières ou dans les ateliers voisins.

Quant aux centres de production des panneaux sculptés pour les retables, on est moins d'accord au sujet de leur

(1) Voir le mémoire de M. W. H. St. John Hope, *On the early working of Alabaster in England*, dans l'*Archaeological Journal*, t. LXI, p. 230. Ce mémoire est le meilleur ouvrage général qui ait été publié sur ce sujet.

(2) *Ibid.*, p. 239.

(3) *Bulletin monumental*, LXV, 45.

emplacement. Après le milieu du XV^e siècle, il y a des preuves abondantes que Nottingham était un important centre de fabrication (1), et en même temps les « alblasters » travaillaient à York. Cependant, un grand nombre de ces sculptures est antérieur au milieu du XV^e siècle, et la tendance récente qui veut que l'on attribue un rôle trop exclusif aux ateliers de Nottingham ne me paraît pas justifiée par les preuves exposées jusqu'à présent.

Pour la période antérieure, la seule donnée documentaire qui a rapport à Nottingham, se révèle dans la construction d'un grand retable en albâtre pour la chapelle de Saint-Georges de Windsor en 1367-1370, par Pierre le maçon, de Nottingham (2). Mais, vers ce temps, des ouvrages d'albâtre ont été exportés de Londres, lesquels, sans aucun doute, furent sculptés dans cette ville avec des blocs d'albâtre tirés des carrières, comme l'avait fait Alexandre de Berneval. Je crois que quelques caractéristiques de l'école de Londres peuvent être reconnus comme l'origine de certains détails maniérés qui sont devenus très exagérés dans plusieurs panneaux sculptés postérieurs.

Du reste, un groupe de sculptures trouvé dans les comtés de l'est de l'Angleterre a été reconnu par M. Hope comme l'ouvrage d'un atelier différent de ceux de Nottingham. Ces sculptures sont meilleures et plus raffinées que la plupart des panneaux, et elles ont la décoration de peinture et d'or qui est si caractéristique pour tous. Il est possible que ce groupe de l'est doive être relié à Londres plutôt qu'à Nottingham.

Quoi qu'il en soit, avec les renseignements que nous possédons jusqu'à présent, nous devons hésiter à attribuer ces panneaux d'une manière trop exclusive aux ateliers de Nottingham.

(1) Voir le mémoire de M. Hope cité au-dessus, pp. 233-235.

(2) *Ibid.*, p. 224.

La grande majorité des panneaux qui sont conservés, soit en retables complets, soit en séries plus ou moins complètes, soit en panneaux isolés, appartiennent à une des deux séries suivantes : *Scènes de la Passion de Notre Seigneur* et *Scènes de la Vie de la Sainte Vierge*. On trouve aussi, mais moins souvent, des spécimens d'autres séries, comme la *Vie de Saint Jean Baptiste*, *Sainte Catherine*, et *Saint Georges*. L'intérêt spécial du panneau du Musée archéologique du Mans est qu'il n'appartient à aucune de ces séries, quoi qu'il paraisse faire partie du panneau d'un retable.

Ce panneau, n° 836, mesure 0^m 31 de longueur et 0^m 285 de hauteur. Il représente trois saintes femmes, debout, et toutes les trois couronnées.

La statue du milieu tient un livre dans la main droite, et une crosse dans la gauche ; elle peut être sainte Etheldrède d'Ely.

Celle qui est à gauche (du spectateur) tient une palme dans la main droite, et un livre dans la gauche ; faute d'autres attributs distinctifs, on ne peut émettre que des conjectures sur l'identité de cette sainte martyre ; il est possible qu'elle représente sainte Lucie ou sainte Agnès.

La statue qui est à droite (du spectateur) tient une palme dans la main droite, et un panier dans la gauche ; elle peut être sainte Dorothee.

Aux pieds de cette statue, à droite, est une petite statue d'une femme agenouillée, et de ses mains jointes s'échappe une banderolle ; c'est sans doute une donatrice. Je pense que ce motif doit être assez rare dans ces sculptures en albâtre.

On peut comparer ce bas-relief avec un panneau d'albâtre aujourd'hui conservé dans la sacristie de l'église de Saint-Pierre Mancroft de Norwich (1). Il mesure 0^m 41 de

(1) Ce panneau est décrit et illustré dans un mémoire par M. W. T.

hauteur et 0^m 28 de largeur, et il représente neuf saintes femmes, disposées sur deux rangs. Les saintes du rang inférieur sont toutes couronnées et représentent saintes Catherine, Ursule, Marguerite et Hélène. Des cinq saintes du rang supérieur, seule, sainte Ethedrède est couronnée, elle tient une crosse et un livre. Une autre, sainte Barbe, tient une palme et une tour.

Quant à la date du panneau du Musée du Mans, on peut la placer avec quelque probabilité dans la première partie du XV^e siècle, si ce n'est à la fin du XIV^e siècle. Les premiers panneaux de ce type que nous possédions, remontent, en effet, à la deuxième moitié du XIV^e siècle, et les plus anciens de ces panneaux ont souvent les bords chanfreinés (1).

JOHN BILSON.

Bensly, *On some sculptured alabaster panels in Norwich*, dans le *Norfolk Archaeology*, t. XI, p. 350.

(1) Nous tenons à remercier publiquement ici M. John Bilson, vice-président de l'Institut royal archéologique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, de l'honneur qu'il a bien voulu faire à notre *Revue*, en lui communiquant cette note si intéressante, et aussi les très obligeants traducteurs de la Roche-Talbot, qui nous en ont facilité la publication en français.

(Note de la Rédaction.)

DEUX FÊTES MÉMORABLES

A SAINT-BENOIT DU MANS

AU XVII^E SIÈCLE

L'achèvement de la nouvelle église Saint-Benoît attirant en ce moment la sympathique attention des habitants du Mans, nous espérons qu'on accueillera avec quelque intérêt — avec un intérêt d'actualité pour ainsi dire — le récit jusqu'ici inédit de deux fêtes mémorables qui eurent lieu dans la paroisse au XVII^e siècle.

Ces fêtes, d'ailleurs, ne comptent pas seulement au nombre des principaux souvenirs de l'ancienne église : elles méritent de compter au nombre des épisodes marquants de l'histoire religieuse de la ville.

La première eut pour objet, le dimanche 18 juin 1679, la translation à Saint-Benoît du corps d'un martyr, saint Benoît, récemment rapporté de Rome par un religieux du Tiers-Ordre de Saint-François originaire du Maine, le P. Louis du Mans. Ce saint Benoît, qu'il faut se garder de confondre avec le grand patriarche des moines d'Occident, aurait été martyrisé à Rome, pendant la persécution de Dioclétien, et son corps venait d'être retrouvé, à côté de celui d'un autre martyr nommé Victor, dans les catacombes

de Sainte-Cyriaque (1). Son culte, dès lors, n'existait pas auparavant à Saint-Benoît du Mans, et bien que la similitude des noms ait pu donner lieu plus tard à quelque confusion, ce n'est évidemment pas sous le vocable de ce martyr, mais sous celui de l'illustre fondateur de l'Ordre bénédictin, que la paroisse était placée.

La seconde fête, non moins solennelle, fut provoquée, le 16 octobre 1680, par la réception d'une partie du chef de saint Sulpice-le-Débonnaire, archevêque de Bourges, concédée aux habitants de Saint-Benoît par l'abbé et les religieux de la célèbre abbaye de Saint-Sulpice de Bourges. A la différence de celui du martyr Benoît, le culte de saint Sulpice existait déjà, de date ancienne, à Saint-Benoît du Mans, et y avait même donné lieu à un pèlerinage fréquenté par les habitants de la province, pour la guérison de la goutte.

Les nombreux détails que donneront les documents ci-après publiés nous dispensent d'insister sur les circonstances particulières des faits ; qu'il nous suffise de dire que ces récits sont extraits d'un manuscrit du XVII^e siècle et rédigé par le curé d'alors, M^e Pierre Gilles (2).

Curé de Saint-Benoît pendant plus de quarante ans, de 1665 à 1707, M^e Pierre Gilles, sieur des Pillonnières, appartenait à une honorable famille du Mans, dont un membre, connu dès 1614, devint conseiller au Présidial et commissaire des monstres en la maréchaussée du Maine (3). Ecclé-

(1) Ainsi appelée du nom de la pieuse veuve du III^e siècle qui avait offert son domaine *in agro Verano* pour y ensevelir le corps de saint Laurent, la catacombe de Sainte-Cyriaque ou de Saint-Laurent est située près de la basilique de Saint-Laurent-hors-les-Murs. Plusieurs inscriptions anciennes qui en proviennent se conservent encore dans le cloître de la basilique.

(2) Ce manuscrit, a été cité en quelques lignes seulement, dans la courte notice sur Saint-Benoît du Mans publiée par la *Province du Maine* des 30 juin et 28 juillet 1849.

(3) Cf. *Inventaire des minutes anciennes des Notaires du Mans*, dressé

siastique distingué et zélé, le curé de Saint-Benoît est qualifié lui-même docteur de la Faculté de Paris et conseiller du Roy au Présidial du Mans. Divers indices autorisent à penser que son ministère à Saint-Benoît fut très actif, au double point de vue spirituel et temporel. Sous son administration, tout au moins, la Confrérie de Charité de la paroisse prit un essor qui permet d'y voir l'une de nos premières sociétés de secours mutuels et qui a fait vivre son souvenir jusqu'à nos jours (1), plusieurs soldats étrangers, de passage au Mans, choisirent l'église Saint-Benoît pour y abjurer le protestantisme (2), et le modeste édifice s'augmenta d'une nouvelle chapelle, la chapelle de la Sainte Vierge (3).

Le manuscrit, consacré par M^e Pierre Gilles aux fêtes de 1679 et de 1680, offre à la fois le caractère de mémoires personnels et de recueil de documents. Aux récits d'événements qui avaient tout particulièrement réjoui son cœur de prêtre, et auxquels il se reporte avec une complaisance bien naturelle, le vénérable auteur a tenu à ajouter, comme pièces à l'appui, des textes de suppliques, des extraits de la vie du martyr Benoît et de saint Sulpice-le-Débonnaire, les panégyriques prononcés en leur honneur, les procès-verbaux officiels de la reconnaissance de leurs reliques, les mandements épiscopaux relatifs aux deux fêtes, diverses

par l'abbé G. Esnault et publié par l'abbé Chambois, tome III, p. 210, 288, etc.

(1) Cf. *Sainte Scholastique, patronne du Mans*, par dom Heurtebize et Robert Triger, p. 277.

(2) *Registres paroissiaux de Saint-Benoît* aux archives de l'État civil du Mans.

(3) Traité entre vénérable et discret M. Pierre-Gilles-Julien Bouvier, procureur de fabrique, et Anthime Paris, maçon, en date du 5 août 1680. *Inventaire des minutes des Notaires du Mans*, tome V, p. 187. M. Pierre Gilles mourut le 28 janvier 1707 et fut inhumé le lendemain 29 « dans le caveau de son église » par M. V. Le Vilain, curé de Saint-Gilles, « comme le plus ancien de MM. les Curés de la ville et faubourgs du Mans » *Registres paroissiaux de Saint-Benoît*.

prières liturgiques et deux gravures du temps, composées pour la circonstance.

La publication intégrale de tous ces documents entraînerait trop loin et comporterait d'inutiles répétitions. Nous nous bornerons donc à reproduire le récit personnel du curé Gilles — partie la plus intéressante et la plus originale du manuscrit — et les mandements de Mgr de Tressan, inédits croyons-nous, assurément rarissimes (1).

A défaut d'autre mérite, on trouvera dans ces pages un écho fidèle de la vie religieuse et sociale dans la ville du Mans au XVII^e siècle, une nouvelle preuve de la puissance qu'y possédait alors le sentiment chrétien et de l'enthousiasme qu'excitaient dans la foule les cérémonies de l'Église. On y trouvera plus spécialement une intéressante manifestation de vie paroissiale, si active à Saint-Benoît grâce au zèle de M^e Pierre Gilles et à la foi profonde du temps. Le *Résultat* du 6 novembre 1672 est caractéristique sous ce rapport. Non seulement c'est un acte curieux pour l'étude d'un des rouages de l'ancienne administration municipale, mais on y voit intervenir à la requête, tout à la fois du procureur-syndic, *agent du pouvoir civil*, et du procureur de fabrique, dans une question d'ordre exclusivement religieuse, des avocats, des notaires, des marchands, des bourgeois ! Seul, il suffirait pour mettre en relief, d'une manière incontestable, l'alliance alors intime de la société civile et de la société religieuse.

La résistance de la « Maison de Ville » de Bourges à l'ouverture du reliquaire de saint Sulpice ne surprendra pas moins bon nombre de nos contemporains. De cette municipalité ultra cléricale qui défend envers et contre tous — contre des moines eux-mêmes — les reliques d'un saint, aux municipalités actuelles, quel chemin parcouru, quelle

(1) Ces deux mandements ne se trouvent pas même dans la collection de la Bibliothèque du Mans.

transformation dans les idées ! Et cela dans un intervalle de deux cents trente ans seulement.

Enfin, ces pages naïves du pieux curé de Saint-Benoît ne seront pas sans intérêt au triple point de vue artistique, littéraire et archéologique.

Les amateurs d'art, par exemple, y noteront les mentions toujours recherchées de ces riches tapisseries qui décoraient les rues de la ville, de « cet étendard d'un prix considérable », qui devait être un chef-d'œuvre de broderie, de la châsse en bois doré du corps de saint Benoît, du chef en argent de saint Sulpice, et surtout la description de ces figures de cire et de ces luxueuses décorations si bien dans le goût de l'époque. Plus encore, sans doute, ils apprécieront la description des deux anciennes gravures conservées dans le manuscrit. La première « d'une graveure admirable, où est la figure du saint martyr Benoît et son oraison au pied », est signée de Larmessin et fut due à la générosité intelligente du P. Louis (1). La seconde d'un mérite assurément inférieur n'est pas sans intérêt, grâce aux deux personnages à genoux de chaque côté du saint. Peut-être même serait-il permis de voir dans l'ecclésiastique qui occupe la gauche, le portrait de M^e Pierre Gilles ?

Les littérateurs, eux, pourront comparer le style relativement simple et compréhensible du bon curé avec la science quelque peu prétentieuse mais ordinaire au XVII^e siècle, des innombrables inscriptions tirées des Écritures.

Quant aux archéologues, peut-être nous sauront-ils quelque gré de leur offrir le texte inédit de plusieurs monuments épigraphiques, depuis longtemps détruits, qu'ils pourront joindre désormais aux documents malheureusement si rares sur l'histoire de l'ancienne église Saint-Benoît du Mans.

(1) Le graveur Nicolas de Larmessin, né à Paris vers 1640, mort le 23 juillet 1694, est connu surtout pour ses nombreux et remarquables portraits.

Depuis la Révolution, le culte du martyr Benoît, dont le corps a disparu pendant la tourmente, est tombé en oubli. Par contre, les reliques de saint Sulpice, sauvées par un honorable officier municipal, M. Louis-Jean-Charles Maulny, lorsqu'on brisait à la Maison commune le buste qui les contenait, ont été rendues en 1803 à l'église Saint-Benoît, et y demeurent toujours vénérées (1). En ce moment même, s'élève dans la nouvelle église, grâce à la pieuse libéralité d'un ancien curé, Mgr E. Dubois, archevêque de Bourges, un élégant autel à Saint Sulpice qui y rappellera la chapelle jadis consacrée à ce saint dans l'ancien édifice.

Nous nous estimerons heureux si ces quelques lignes peuvent contribuer à maintenir dans la paroisse la dévotion ancienne à saint Benoît martyr et à saint Sulpice de Bourges, et surtout si leurs souvenirs peuvent s'ajouter à ceux de sainte Scholastique, l'illustre patronne de la cité du Mans, pour attirer de nouvelles sympathies à cette église Saint-Benoît dont la générosité des habitants du Mans et le talent de M. P. Vérité viennent de faire l'un des spécimens les plus remarquables de l'architecture religieuse contemporaine dans leur ville.

Dom B. HEURTEBIZE.

I.

RÉCIT DE CE QUI S'EST PASSÉ EN LA TRANSLATION DU CORPS
DE SAINT BENOIST, MARTIR, QUI REPOSE EN L'ÉGLISE PA-
ROISSIALE DE SAINT-BENOIST DU MANS, 1679.

L'an de grâce mil six cens soixante et dix huict, le Roy

(1) Cf. L'historique de la relique de saint Sulpice depuis la Révolution, inséré avec pièces à l'appui à la suite du manuscrit de M. Pierre Gilles,

Louis quatorze, dit le Grand, ayant une affaire ecrette et particulière à négocier avec nostre Saint Père le Pape Innocent unziesme, choisit Vénérable Frère Louis du Mans, religieux du Tiers-Ordre de S^t François, proviseur des dames religieuses Capucines de Paris, pour aller à Rome en conférer avec Sa Sainteté qui fut si contente et si satisfaite de la prudence et sage conduite de ce religieux, qu'après luy avoir donné quantité de marques de son amitié, voulut joindre celles de sa libéralité, en luy faisant un présent digne de Sa Sainteté, qui fut les corps de deux saints martyrs qui avaient souffert pour la foy de Jésus Christ soubz l'empereur Dioclétien, scavoir de S^t Benoist et de S^t Victor. qui furent trouvés dans le cimetière de Ciriaque, proche les uns des autres, avec des inscriptions sur des pierres qui estaient sur leurs tombeaux.

Sur la première il y avait escrit *Benedictus Martyr pro Christo*, avec des palmes aux costez, et à l'autre il y avait *Victor, Martyr pro Christo*, aussy avec des palmes. On trouva aussy dans les tombeaux de ces glorieux martyrs deux fioles de verre pleines de leurs sangs.

Ce vertueux religieux ayant obtenu ces saintes reliques de Sa Sainteté, les aporta en France, donna le corps de saint Victor à la dame de Guise et d'Alenson, fille de Gaston de France, frère unique de Louis treiziesme, d'heureuse et triomphante mémoire, laquelle le donna à l'hôpital dudit Alenson et en a fait faire la translation avec une pompe et une magnificence digne d'une princesse du sang de France. Le corps de l'invincible martyr de Jésus Christ,

par M. l'abbé Outin, curé de Saint-Benoit, qui a fait procéder à la fin de l'année 1871, à une nouvelle reconnaissance des reliques. Les paroissiens de Saint-Benoit doivent un souvenir tout particulier à M. Maulny, car c'est à lui que revint aussi l'honneur de leur avoir sauvé un petit sac de cendres de sainte Scholastique. Cf. encore sur le culte et la fête de saint Sulpice à Saint-Benoît du Mans, le 17 janvier, une note de M. l'abbé Outin. *Semaine du Fidèle du Diocèse du Mans* du 13 janvier 1871.

saint Benoist, fut donné par ledit religieux à l'église paroissiale de S^t Benoist de la ville du Mans, en considération qu'il est natif du pays du Maine et parent fort proche d'un prestre habitué de ladite paroisse, appelé M^e Estienne Chassevant, qui avait été sollicité par le sieur Gilles, curé de ladite église, lorsque ledit religieux alla vers Sa Sainteté, de procurer à son église quelques saintes reliques parce qu'il n'y en avait pour lors aucune. Pour cet effet lui avait envoyé une supplique pour présenter à Sa Sainteté, signée des plus considérables paroissiens de S^t Benoist (1).

Le religieux ne se contenta pas de donner à ladite paroisse le corps dudict saint martyr, mais encore fit faire une chasse de bois doré, avec un estandard d'un prix considérable et une planche, dont la graveure est admirable, où est la figure du S^t Martyr et son oraison au pied.

Il voulut luy mesme faire son présent, et pour cet effet il accompagna ces saintes reliques qu'il fit apporter au Mans au mois de juin de l'année mil six cens dix neuf, et les mist en depost en le trésor de l'abbaye de la Couture où, le vendredy neufiesme de juin de la même année, Révérend Père en Dieu Louis de La Vergne Montenard de Tressan, évêque du Mans, se transporta pour faire la vérification des sceaux et l'ouverture de la boeste en laquelle estoient enfermées les saintes reliques. Estant dans ladite abbaye, on sonna toutes les cloches en plain son pendant une heure, et après avoir adoré le Saint Sacrement, il entra dans la sacristie, où s'estant mis à genoux devant le trésor ouvert, il récita avec les assistans l'hymne des Martyrs, laquelle et l'oraison dite, on tira dudit trésor la boeste et on la posa sur la table qui est au-devant, couverte pour la circonstance d'une grande nappe blanche, avec deux cierges allumés ; à mesure qu'on tiroit les ossements on les mettait sur de grandes feuilles de

(1) Le manuscrit de M. Gilles donne ici le texte latin de la supplique que nous croyons inutile de reproduire.

papier disposées pour cela et on les faisait reconnoître et nommer par un scavant médecin et un habile chirurgien, pour les employer dans le procès verbal que fist ledit seigneur Evesque (1). Tout estant ainsy faict avec autant d'exactitude que l'on peut avoir en une semblable occasion, on remist les saintes reliques dans la mesme boeste d'où elles avaient été tirées, où elles demeurent scellées du sceau dudit seigneur Evesque jusques à ce qu'on les mist dans la chasse que l'on tient aussy de la libéralité du mesme bienfaiteur, pour en faire la translation à laquelle on procéda de cette manière.

Le dix huictiesme jour du mesme mois, Monseigneur l'Evesque s'estant rendu sur les huict heures du matin dans ladicte abbaye, donna son approbation aux saints ossements placés par ordre dans la chasse, et pour exciter le peuple qui y estoit venu en foule, à les vénérer, il comensa le premier par leur donner de l'encens, fit quelques prières et s'alla placer au chœur en attendant la sortie de la procession.

La marche gardait cet ordre :

La Confrérie de la Charité estoit précédée de plus de cens enfans habillez en anges, dont une partie tenaient des flambeaux et l'autre des corbeilles de fleurs pour en parsemer le chemin. Elle était suivie des quatre communautés mendiantes, scavoir des Capucins, Minimes, Cordeliers et Jacobins. Ensuite l'estendard, d'une beauté très grande, était porté par un ecclésiastique revestu en diacre et précédé d'un semblable, pour le soulager. Ensuite les cinq parroisses, scavoir de la Couture, S^t Benoist, S^t Nicolas, Pontlieue et S^{te} Croix, dont les ecclésiastiques estaient en

(1) Inséré *in extenso* par M. Pierre Gilles à la suite du présent récit sous ce titre : *Procès-verbal de l'ouverture de la boeste en laquelle estaient les reliques du corps de saint Benoist, martyr, et de la vérification d'icelles, 9 juin 1679*. Le document est signé, entre autres personnages, du médecin N.-E. Péan du Chesnay, et du chirurgien Daniel Foucault, qui procédèrent à la vérification des ossements.

très grand nombre et très magnifiquement drappez. Après eux suivait la Relique portée par deux diacres soubz un daiz magnificque, soutenu par quatre des principaux habitants de la parroisse S^t Benoist et assistez de huict autres tenant en la main chacun un flambeau de cire **blanche** allumé. La chasse estait suivie des **Religieux** anciens et réformez de ladicte abbaye, **chappez** des plus beaux et plus riches ornemens **qu'on** puisse voir. La procession était fermée **par** Monseigneur l'Evesque, revestu de ses habits **pontificaux**, lequel estait suivi d'une foule extraordinaire de peuple.

Les rues estaient tendues des plus belles tapisseries de la ville, et au milieu de la procession, à l'entrée de ladicte paroisse, on mist la relique sur un reposoir très proprement orné, où il y eut un concert de musique charmant avec basses, violons, instruments et voix ; après ce mottet on continua la procession et on arriva enfin à Saint Benoist dont l'église estoit ornée comme il suit.

Au dessus de la grande porte, il y avait un tableau où estait peinte l'image du saint martyr, aussy grand que celui de l'estendard, environné de fleurs et de lauriers, toute la porte garnie de festons de fleurs.

La rue au devant de cette porte estait *tendue en ciel*, les deux costez de la porte au dehors *estaient ornez de chacun une pièce de tapisserie*, et au dedans de deux autres. Soubz le tableau il y avait une carthouche où estaient escrits ces mots de l'Ecriture *Ingredere, Benedicte Domini*, comme pour le prier d'entrer.

Toutte l'église estait dans une propreté et une décoration achevée, *tendue de fort belles tapisseries*. Tout autour le lieu où la sainte relique estait exposée à la vénération des fidelles estait une chapelle dorée et disposée de cette fasson. Elle estait tendue en haut, en forme de pavillon, d'une tapisserie de soye à grands fleurons de toutes sortes de fassons. L'entour qu'on voyait davantage estait d'une autre

tapisserie à fond rouge, chargé de deux grands fleurons d'or. Au milieu de la chapelle il y avait une table élevée sur deux ou trois degrés, tapissée et parée d'un ornement de drap d'or, très riche, sur laquelle reposaient les reliques du S^t Martyr pendant l'octave. Dans le fond de la chapelle il y avait un théâtre de la hauteur d'un homme, qui remplissait toute la capacité du fond de la chapelle, sur lequel était représenté en dix ou douze figures de cire, de la hauteur de quatre ou cinq pieds, le martyre de nostre saint aussy bien que sa condamnation par l'empereur en son lit de justice.

Soubz l'arcade du Crucifix, il y avait un grand cartouche, soustenu par deux anges, où étaient escrits ces mots de l'Ecriture *Benedictus ingrediens*. Tout autour du balustre du chœur, qui était tout chargé de fleurs et de cierges, il y avait une douzaine d'anges qui tenaient chacun en leurs mains quelques passages de l'Ecriture en l'honneur du S^t Martyr.

Le grand autel, où le prieur des Bénédictins (1) célébra solennellement la grande messe en présence de Monseigneur l'Evesque, était orné d'un parement de drap d'or, de quantité de cierges, de vases remplis de fleurs et de plusieurs tableaux. Au dessus il y avait, soubz un dais qui touchait quasy à la voûte de l'église, une figure en cire de grandeur naturelle, de S^t Benoist martyr, avec deux anges au dessus qui tenaient un cartouche où étaient écrites ces parolles tirées du 28^e chapitre du Deutéronome : *Benedictus Tu et Benedictæ Reliquiæ tuæ*.

Chaque jour de l'octave de cette solennité, les sieurs curez de la ville et fauxbourgs furent processionnellement avec leur clergé dans ladite église, les uns célébrer la grande messe, les autres chanter vespres. Pendant tous les jours de la dicte octave, il y eut prédication et salut au soir avec la bénédiction du S^t Sacrement (2).

(1) Dom Placide Chassinat, alors prieur de la Couture. A cette époque, dom Joachim le Comtat gouvernait l'abbaye de Saint-Vincent.

(2) M. Pierre Gilles a intercalé ici, dans son recueil, un récit du

Le dernier jour, 25 juin 1679, le panégyrique de la translation du corps de S^t Benoist, martyr, fut prononcé par Vénérable et discret M^e Gabriel de Renusson, sieur de la Borde, prestre, licentié en théologie, de la Faculté de Paris (1).

Pour monument éternel de leur vénération au glorieux martyr et marque de leur reconnaissance pour le vénérable frère Louis du Mans, leur bienfaiteur, les sieurs curé, prestres et paroissiens de S^t Benoist du Mans ont fait escrire en lettres d'or, sur une table de marbre posée au pilastre droit de la chapelle de Saint Sulpice, où reposent les reliques de saint Benoist, martyr, ce qui suit :

D. O. M.

ANNO REPAR. SAL. M. DC. LXXIX

REGENTE ECCLESIAM SUMMO PONTIFICE

INNOCENTIO UNDECIMO

IMPERANTE FRANCORUM REGE

LUDOVICO XIII

ILLUSTRISSIMUS CENOMANENSIVM EPVS

LUDOVICUS

DE LA VERGNE MONTENARD DE TRESSAN,

« *Martyre de saint Benoist sous l'empereur Diocletien* » extrait des *Annales de l'Église Romaine*. D'après le curé de Saint-Benoît, le saint eut fait partie d'une troupe de soldats chrétiens dont un plus grand nombre eut été massacré, avec le tribun Zénon, le 9 juillet 298.

(1) Frère de Philippe de Renusson, avocat au Parlement de Paris, M. Gabriel de Renusson de la Borde, du diocèse du Mans, était, en 1694, promoteur de l'Officialité de Lisieux, curé-seigneur de Saint-Julien-sur-Calonne, et mourut avant le 2 mai 1718, date du partage de sa succession. Il appartenait à une ancienne famille du Maine, très connue, et sur laquelle on trouve de nombreux renseignements dans l'*Inventaire des minutes des Notaires du Mans* et dans les *Mémoires du Chanoine de la Manouillère*. Son panégyrique de saint Benoît, martyr, a été copié par M. Pierre Gilles, dans son manuscrit où il occupe 26 pages gr. in-8.

REGI A SANCTIORIBUS CONSILIIS
UNICO REGIS FRATRI AB ELEEMOSYNIS PRIMUS,
SACRAS MARTYRIS CHR^I BENEDICTI RELIQUIAS
E CEMETERII OROMÆ CIRIACO EXTRACTAS,
IN FRANCIAM AUTEM ALLATAS
PER VENERABILEM FRATREM LUDOVICUM DU MANS
TERTII ORDINIS S^{ti} FRANC. ALUMNUM MERITISSIMUM,
D. D. CAPUC. PARISIEN. PROVISOREM DIGNISSIMUM,
ET AB IPSO DATAS HUIC SAN. BENEDICTINÆ PAROECIÆ
HANC IN ÆDEM SOLEMNI RITU TRANSTULIT,
UT QUI PASSUS EST SUB DIOCLETIANO IMPERATORE
TERTIO SÆCULO PERSECUTIONE VERO DECIMA QUARTA
HIC SUMMA VENERATIONE HABERETUR.

Nota que la fête de la translation des reliques de S^t Benoist, martyr, se célèbre tous les ans le quatrième dimanche après la Pentecoste, attendu qu'elle se fist ce dimanche là par Monseigneur l'Evesque du Mans, en l'année 1679, et que tous les ans à pareil jour, on fait la procession, à l'issue des matines, autour de la paroisse, où l'on porte la chaise où sont les reliques de son saint corps qui demeurent exposées pendant toute la journée à la vénération des fidèles, dans la chapelle de S^t Sulpice.

GILLES, pr.,
Curé de S^t Benoist du Mans.

Mandement
de Monseigneur l'Illustrissime et Révérendissime
Evesque du Mans.

Louis de La Vergne de Montenard de Tressan, par la grâce de Dieu et ordination apostolique, évêque du Mans, conseiller du Roy en ses conseils et premier aumônier de

Son Altesse Royale Monsieur, frère unique du Roy, à tous ceux qui ces présentes verront, salut et bénédiction.

Comme nous ne saurions trop honorer et respecter les reliques des saints et de ceux particulièrement qui ont donné leur sang pour la foy de Jésus-Christ et l'establissement de son Eglise dans les premiers siècles, Nous avons cru qu'il estait de nostre devoir de rendre, à la mémoire du glorieux et invincible martyr S^t Benoist, la vénération que la piété chrétienne nous oblige d'avoir pour ses précieuses reliques, et de faire triompher sur la terre le corps de celluy dont la foy et la religion ont animé la constance qu'il a témoignée dans les tourmens qui ont faict triompher son âme dans le Ciel.

C'est pourquoy, Nous ordonnons que dimanche prochain, dix huictiesme de ce mois, sur les huict heures du matin, il se fera une procession solennelle de l'abbaye de la Couture de cette ville, où reposent présentement les précieuses reliques du S^t Martyr, en l'église paroissiale de S^t Benoist de cette ville ; auquel effect, Nous mandons aux Communautés religieuses des RR. PP. Jacobins, Cordeliers, Minimes, Capucins de cette ville, et aux frères de la Charité de S^t Benoist, de se trouver ledit jour de dimanche prochain, à huict heures du matin, dans ladite abbaye de la Couture, pour se joindre avec les vénérables religieux d'icelle et assister à ladite procession et translation que nous ferons des dites reliques dans ladite église de S^t Benoist. Nous ordonnons aussy aux s^{rs} curés des paroisses de la Couture, de S^t Benoist, de S^t Nicolas, de Pontlieue et de S^{te} Croix de se rendre à l'heure cy-dessus marquée et d'assister avec leur clergé à ladite procession, de la même manière qu'ils ont de coutume d'assister aux Rogations. Et afin de rendre cette cérémonie plus auguste, Nous ordonnons que les autres sieurs curés de la ville et fauxbourgs du Mans isront chaque jour de l'octave de cette solennité, processionnellement dans ladite église paroissiale de S^t Benoist, avec

leur clergé, les uns célébrer la grande messe à neuf heures du matin, et les autres chanter vespres à deux heures après midy, suivant et conformément à l'ordre qui suit, scavoir :

Le lundy second jour de l'octave, le sieur curé du Crucifix dira la grande messe ; le sieur prieur de S^t Padvin, vespres.

Le mardy, le curé du Grand S^t Pierre, la grande messe ; le sieur curé de S^t Pierre l'Enterré, vespres.

Le mercredi, le s^r curé de Gourdain, la grande messe, et le s^r curé de S^t Hilaire, vespres.

Le jeudy, le s^r curé de S^t Ouan, la grande messe, et le s^r curé du Pré, vespres.

Le vendredy, le s^r curé de S^t Jean, la grande messe, et le s^r de S^t Germain, vespres.

Le samedi, le s^r curé de S^t Vincent, la grande messe, le s^r curé de S^t Gilles, vespres.

Le dimanche et dernier jour de l'octave, le s^r curé de l'Hostel Dieu et son clergé se rendra sur les huict heures précises pour faire la procession solennelle avec la relique qui sera portée dans l'église de l'abbaye du Pré, et au retour dira la grande messe.

Nous permettons aussy l'exposition du S^t Sacrement seulement aux saluts de la dite octave, et pour engager davantage les peuples à rendre l'honneur qu'on doit à ces saintes reliques, Nous accordons quarante jours d'indulgence à tous ceux et celles qui visiteront ladite église de S^t Benoist pendant l'octave, en laquelle il y aura tous les jours prédication à une heure après midy.

Donné au Mans, ce 15 juin 1679.

Signé : LOUIS, évêque du Mans,

Et plus bas : Par Monseigneur, DE POIX.

*Ordonnance épiscopale et Procès-verbal de la translation
des reliques de Saint Benoist, martyr, en l'église paroissiale
de Saint Benoist du Mans, le dimanche 18 juin
1679.*

Le dimanche quatriesme d'après la Pentecote, dix huitiesme du présent mois et an, en exécution de nostre mandement, Nous nous sommes transportez dans ladicte abbaye de la Couture, vers les neuf heures du matin, où nous avons trouvé les Vénérables Prieur et Religieux d'icelle, les sieurs curés de la Couture, de S^t Benoist, de S^t Nicolas, de Pontlieue, de S^{te} Croix, avec leur clergé, et les communautéz religieuses des Jacobins, Cordeliers, Minimes, Capucins de cette ville et les Frères de la Charité. Et après avoir fait nos prières et encensé lesdites saintes Reliques, Nous avons fait porter ladite chasse par deux ecclésiastiques, et sommes allés processionnellement dans ladicte église paroissiale de S^t Benoist, où Nous avons mis et déposé ladicte chasse. Et après avoir entendu la grande messe célébrée par le Vénérable Prieur de ladicte abbaye de la Couture, et la prédication faite après l'Évangile d'icelle par le vénérable prieur de l'abbaye de S^t Vincent de cette ville, Nous avons mis dans la dite chasse le susdit rescrit et autant des présentes, l'avons close et fermée et en avons donné la clef audict sieur Gilles, curé de S^t Benoist, auquel et à ses successeurs curés avons permis l'exposition desdites saintes reliques à la vénération des fidelles, comme aussy de faire tous les ans la feste de la translation desdites saintes reliques, le dimanche quatriesme d'après la Pentecote, avec office double de première classe suivant le brévière de nostre diocèse, et de porter ladicte chasse processionnellement de ladite église de S^t Benoist en celle de l'abbaye du Pré, auparavant la grande messe.

Fait et arrêté en ladicte église de S^t Benoist, ledit jour

de dimanche dix huitiesme de juin mil six cent soixante dix neuf.

Signé : LOUIS, évêque du Mans,

Et plus bas, frère LOUIS DU MANS (1).

II.

RÉCIT DE CE QUI S'EST PASSÉ POUR OBTENIR LA RELIQUE DE SAINT SULPICE LE DÉBONNAIRE, COMME AUSSY DE CE QUI S'EST FAICT DANS LA TRANSLATION, LE SEIZIESME OCTOBRE 1680.

L'an de grâce mil six cens soixante et douze, les sieurs Gilles, curé, les prestres et les plus notables parroissiens de S^t Benoist du Mans, présentèrent une requeste au Chapitre général des Pères Bénédictins de la Congrégation de S^t Maur, de laquelle le R^d Père Abbé de S^t Vincent, religieux de la mesme congrégation, voulut bien se charger, qui contenait que depuis longtemps l'on avait une dévotion toute particulière au bienheureux saint Sulpice le Débonnaire (2) dans

(1) En outre de ces deux documents et des différentes pièces citées plus haut, le manuscrit de M. Pierre Gilles contient le texte d'une *Oraison* et d'une *Antienne à saint Benoist martyr*.

(2) Né dans le Berry, saint Sulpice le Débonnaire, ou le Pieux, fut d'abord aumônier de la cour de Clotaire II, puis en 624, archevêque de Bourges. Après avoir occupé l'une des premières places au Concile de Reims et édifié sa ville épiscopale par d'éminentes vertus et de nombreux miracles, il mourut vers 644 dans un âge très avancé. On lui doit la fondation du monastère de la Nef, dans l'un des faubourgs de sa ville épiscopale, et celle d'un hospice qui subsista jusqu'au XVI^e siècle au-dessous de la cathédrale, mais il acquit surtout une popularité exceptionnelle en obtenant du roi Dagobert l'abrogation d'un impôt excessif. C'est sous son patronage qu'est placée l'église Saint-Sulpice de Paris et l'époque de son épiscopat demeure l'une des plus glorieuses de l'histoire du diocèse de Bourges. Cf. Bolland, *Acta SS. t. II de Janvier*, p. 165 ; Mabillon, *Acta SS. Ord. S. Benedicti*, t. II (1669), p. 187.

ladite église, et qu'il venait, quasy tous les jours, des personnes de l'un et l'autre sexe de la Province réclamer ce grand saint dans la chapelle de ladite église dédiée à son honneur ; comme aussy que le 17 janvier, jour de la feste, et le dernier dimanche d'aoust celui de sa translation, il se trouvait un si grand concours de peuples dans ladite église, que l'on ne le pouvait exprimer ; qu'il leurs pleust, pour ces considérations et autres, accorder auxdits suppliants quelques reliques de ce grand saint, dont le corps sacré repose dans l'abbaye de S^t Sulpice de Bourges, l'un de leurs monastères (1).

Ledit Chapitre général ayant leu et examiné ladite requête et estant bien informé de la vérité de ce qu'elle contenait, permist, en entérinant la requête desdits suppliants, aux R^{ds} Abbé et Religieux de S^t Sulpice dudit Bourges, de tirer de leur reliquaire quelque ossement du corps de ce grand saint pour estre donné à ladicte paroisse de S^t Benoist, dont lesdits curé et parroissiens avertys se pourveurent vers lesdits abbé et religieux dudict S^t Sulpice auxquels ils présentèrent une autre requête, laquelle est insérée dans l'authenticque qui a esté trouvée dans la boeste cachetée où estait la S^{te} Relique.

L'opposition que la Maison de Ville de Bourges fist à l'ouverture du reliquaire fut levée avec beaucoup de diffit cultés et après avoir employé le crédit des personnes les plus considérables du Royaume ; elle se rendit enfin aux prières des parroissiens dudict S^t Benoist et trouva bon qu'on tirast dudict reliquaire un ossement de ce grand

(1) Cette abbaye fut fondée sous le vocable de Notr e-Dame-de-la-Nef par saint Sulpice qui en fut le premier abbé, y reçut la sépulture et plus tard donna son nom au monastère. La Congrégation de Saint-Maur y fut introduite en 1636. Au mois d'ooût 1672, elle avait pour abbé dom Charles le Bouyer. Cf. *Gallia Christiana*. t. II, (1720), col. 126. De ce grand monastère il ne subsiste aujourd'hui qu'un corps de logis du XVIII^e siècle, occupé par les Petites Sœurs des Pauvres.

sainct, en sorte que le jour de l'Assomption de la Très Sainte Vierge, 15^e du mois d'aoust de l'année 1672, le R^d Abbé dudict S^t Sulpice, assisté des sieurs grands vicaires du seigneur archevesque de Bourges, des religieux de la dicte abbaye et des plus considérables habitans de ladite Ville, tira du reliquaire en lequel est le chef de S^t Sulpice, la partie occipitale de la teste de ce grand Sainct, qu'il donna à ladite église de S^t Benoist et luy envoya par un de ses religieux qui la porta et mist en depost en l'abbaye de la Couture, où elle a resté jusques au 16 octobre de l'année 1680.

Les habitans dudict S^t Benoist, pour donner quelque marque de leur reconnaissance aux R^{ds} Abbé et Religieux dudict S^t Sulpice, s'assemblèrent et firent un *résultat* qu'ils leur envoyèrent, dont voicy copie :

Extrait du livre des Résultats de la paroisse de S^t Benoist de la ville du Mans.

Du dimanche 6^e jour de novembre 1672, les parroissiens assemblez en conséquence des billets publiez à la requeste du procureur syndic, au son de la cloche, en la manière accoustumée à l'issue de la messe parroissiale, ès personnes de vénérables et discrets M^{es} Pierre Gilles, prestre, curé de cette paroisse, docteur en la Faculté de Paris et conseiller du Roy en son Présidial du Mans, de M^e Pierre Heuzé, prestre, vicaire, des sieurs Le Dru et Morice, advocats, des sieurs Bouvier et Pommier, notaires royaux, du s^r Roze, bourgeois, du s^r Le Gendre, marchand bourgeois, des sieurs Pommier, Forget, Racineau, Lorient, Guitton, Legras, Logerot, Couette, Morel, Richer, Paugoy, Maudet, Hamard, tous marchands et bourgeois, et plusieurs autres particuliers habitans faisant la meilleure et la plus considérable partie des habitants de ladite paroisse, par l'avis

qui leur a esté donné par ledict s^r curé et procureurs syndic et de fabrice, que les RR. PP. Abbé de S^t Vincent et prieur de la Couture ont obtenu pour cette église une relique considérable d'une partie du chef de S^t Sulpice, qui a esté donnée par les RR. Abbé et religieux du monastère de S^t Sulpice de Bourges, ont député les s^{rs} Le Dru, l'aisné, avocat, avec les s^{rs} Morice et Brizebarre, aussy advocats et procureurs syndic et fabricant, et les sieurs Bouvier et Le Gendre, pour faire les remerciemens au nom de la parroisse, aux RR. PP. Abbé de S^t Vincent et prieur de la Couture des grâces qu'ilz ont procurées à cette église par l'obtention de cette relique si sainte, et ont aussy arrêté qu'il sera escrit aux très R^{ds} Abbé et religieux de S^t Sulpice de Bourges une lettre de gratitude qui contiendra les obligations que leurs ont les habitans de cette parroisse, de leur avoir faict un présent si considérable après lequel ils soupiraient il y a si longtemps, et que pour marque éternelle de leur reconnaissance il leur sera envoyé autant du présent résultat qui a esté arrêté le jour et an que dessus, en présence des dénommez qui ont tous signé avec nous, procureur syndic de ladicte parroisse.

Signé : BRIZEBARRE. GILLES, pr.

En l'an 1680, vénérable et discret M^e Claude Pousset, prestre chanoine et confrère de l'Église Royale et collégiale de Nostre Dame de Coeffort-lez-le-Mans, donna la somme de six cens livres pour ayder à faire le chef d'argent dans lequel a esté déposé la sainte relique (1), et le sur-

(1) Ce « chef d'argent », de grandeur naturelle, fut exécuté en 1680 par Bétourné, orfèvre à Paris, au bout du quay des Augustins, qui y employa 15 marcs d'argent à 40 livres le marc. Cf. dans le *Dictionnaire des artistes manœuvres*, tome I, p. 43, le marché passé à ce sujet entre Bétourné et les habitants de Saint-Benoît. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, ce chef fut brisé pendant la Révolution, et nous ne pouvons dès lors en apprécier exactement le mérite artistique.

plus fut donné par les sieurs curé, prestres et quelques notables parroissiens, ensuite de quoy lesdicts sieurs furent trouver Monseigneur l'Evesque du Mans pour le supplier de vouloir bien se transporter dans la sacristie de l'abbaye de la Couture, afin de faire l'ouverture de la boeste en laquelle estait la S^{te} relique, ce qu'il fist comme il paroist par le procez verbal qu'il en dressa (1).

[Le lendemain de cette reconnaissance, le 15 octobre 1680, le prélat publiait le mandement suivant] :

Mandement de Monseigneur l'Evesque du Mans pour la cérémonie de la translation de la relique du chef de S^t Sulpice le Débonnaire, archevesque de Bourges.

Louis de La Vergne Montenard de Tressan, par la grâce de Dieu et ordination apostolique, évesque du Mans, conseiller du Roy en ses Conseils et premier aumosnier de Son Altesse Royale, Monsieur, frère unique du Roy, à tous ceux qui ces présentes verront, salut et bénédiction.

Nous ne scaurions trop admirer la Providence qui, présidant à tous les temps, nous découvre les secrets invisibles de sa conduite par les grâces qu'elle nous communique dans ses saints. Nostre Eglise, dont il a pleu à cette même Providence Nous confier la conduite, a bien voulu se dépouiller de ses plus sacrez dépostz et donner libéralement les précieuses reliques d'un de ses premiers évesques, dont la sainteté a esté reconnue par un nombre infiny de miracles, pour en honorer une des plus grandes provinces d'Allemagne, reçoit aujourd'huy de la même Providence les sacrées reliques du grand S^t Sulpice, archevesque de

(1) Inséré ici *in-extenso* dans le manuscrit de M. Pierre Gilles. Aux termes de ce procès-verbal la relique concédée à Saint-Benoit du Mans comprenait « la plus grande partie de l'os de la teste, nommée *occipital*, au derrière de la teste ». Une autre partie du chef de saint Sulpice serait encore aujourd'hui conservée à l'église paroissiale de Montreuil-sur-Mer. Cf. Corblet, *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, t. IV, 616-618.

Bourges. Et comme il est de notre devoir pastoral qu'il ne vous soit présenté que des reliques dont la sainteté soit bien reconnue, Nous avons cru ne pouvoir vous en présenter une plus digne de votre culte que celle de ce grand archevesque, qui a esté le temple et l'organe du S^t Esprit dans un des premiers Conciles de notre France, le père des Pauvres et un fidelle zéléteur de la discipline ecclésiastique, dont l'unique désir n'estoit que de se conformer à Jésus Christ, et aussy Dieu a pris plaisir à faire admirer sa grandeur et faire éclatter sa toute puissance par ce saint archevesque, en ressuscitant deux morts et donnant la guérison à un paralytique.

Pour ces causes dignes de votre piété, Nous nous transporterons mercredy prochain, seiziesme du présent mois, sur les quatre heures du soir, en l'abbaye de la Couture où est ce sacré dépost. Mandons aux vénérables religieux de ladite abbaye de se tenir prêts, et aux sieurs curés des parroisses de la Couture, de S^t Benoist, de S^t Nicolas, de Pontlieue et de S^{te} Croix, de se rendre en ladite abbaye à l'heure cy-dessus marquée, avec tout leur clergé, pour aller en un même corps, de la même manière qu'ils ont de coutume de se trouver aux processions des Rogations, et assister à la procession de la translation que nous ferons desdictes reliques dans ladite église paroissiale de S^t Benoist pour y estre exposées au culte et à la vénération des peuples.

Et pour rendre cette cérémonie plus auguste, Nous invitons les âmes pieuses et fidèles de cette ville d'assister à la procession ou au moins visiter, pendant ledit jour et toute l'octave, ladite Relique qui sera exposée dans une des chapelles de ladite église, et pour favoriser leur piété, Nous leur accordons quarante jours d'indulgence pour ledit jour et pendant l'octave.

Donné au Mans, ce quinziesme octobre mil six cens quatre vingt.

Signé : LOUIS, évesque du Mans.

En conséquence de ce mandement, Monseigneur l'Evesque du Mans se rendit sur les trois heures après midy, le mercredi seiziesme d'octobre, feste de S^t Michel, en l'abbaye de la Couture où se trouvèrent pareillement les cinq paroisses dénommées en le susdict mandement, avec les frères de la Charité, où estant, il monta au grand autel à costé duquel estait un chef d'argent de grandeur naturelle, dans lequel estait enfermée la Relique du chef du grand saint Sulpice le Débonnaire qu'il encensa trois fois, ayant auparavant adoré le Très Saint Sacrement. Ensuite alla se placer dans le chœur de ladicte église, et en même temps l'on toucha l'orgue et on sonna toutes les cloches.

La procession partit et marcha dans cet ordre :

Premièrement les frères de la Charité ; ensuite les ecclésiastiques desdictes cinq paroisses, revestus de chappes, puis dix des plus notables paroissiens de S^t Benoist tenants chacun un flambeau de cire blanche en la main, marchaient devant la S^{te} Relique qui estait portée par deux diacres, soubz un daiz soustenu par quatre des plus considérables habitans de ladicte parroisse, dont deux estaient officiers et les deux autres procureurs de ladicte église ; ensuite marchaient les religieux de ladicte abbaye revestus de leurs plus belles chappes ; puis, Monseigneur l'Evesque du Mans fermait les rangs de ladicte procession, revestu pontificallement, suivy d'un nombre infiny de peuples.

Les rues par où passa la procession estaient tendues, et il y avait un reposoir dans le Carrefour de la Vieille-Porte où fut déposée la sainte Relique, pendant quel temps on chanta un mottet en l'honneur de ce S^t Archevesque, qui fut suivy de l'antienne et l'oraison qui furent chantées par mondict Seigneur Evesque.

Puis on continua ladicte procession jusques dans l'église dudict Saint Benoist, à l'entrée de laquelle il y avait sur la grande porte, dans un cartouche soustenu par deux

anges tous environnez de fleurs et de lauriers, ces parolles
escrites en lettres d'or :

*Adeste frequentes incolæ
Convenite advenæ
Properate peregrini,
Hospites miramini,
Suscipite concives,
Exultate gaudio exteri,
Triumphate domestici,
Singuli convolate,
Fœlix ista dies, fœlix et dicitur annus.*

Au grand autel estait l'image du saint de grandeur naturelle, soubz un dais soubz la baze duquel il y avait, sur un beau cartouche, ces parolles du 3^e pseume de David, par lesquelles ce grand S^t raporte à Dieu toute la gloire de la feste de la translation de son chef : *Tu autem, Domine, susceptor meus es, gloria mea et exaltans caput meum.*

Il y avait quatre anges de cire placez au grand autel qui portaient des éloges qui revenaient particulièrement à la relique. Le premier tenait dans un cartouche ces parolles tirées du 6^e chapitre des Nombres : *Sanctificabit caput eius in die isto.* Le second tenait ces parolles tirées du même chapitre : *Consecratio Dei sui super caput eius.* Le troisieme tenait aussy dans un cartouche ces parolles tirées de l'unziesme chapitre des Proverbes : *Benedictio Dñi super caput justi.* Le quatrieme tenait celles-cy tirées du cinquiesme chapitre de Baruch : *Imponet mitram capiti tuo honoris æterni.*

Il y avait douze anges aussy de cire sur les arcades qui entourent le chœur qui tenaient chacun en un cartouche des parolles tirées de l'Écriture (1).

(1) Le premier tenait celles-cy qui sont tirées du chapitre quinziesme d'Ezéchiël : *Coronam decoris in capite eius.* Le second tenait ces pa-

Dans la chapelle de S^t Sulpice où fut déposée la S^{te} Relique, il y avait quantité d'ornemens et une décoration admirable.

Premièrement, elle était toute tendue en ciel et tapissée des plus belles tapisseries de la ville, aussi bien que toute ladite église.

Secondement, les ornemens de l'autel montaient jusqu'à la vouste. La chasse où repose le corps de S^t Benoist martyr était dans le milieu. La contretable dudict autel entourée de quantité de flambeaux d'argent, de plusieurs pots de fleurs et de tableaux très beaux. Le parement ou devant d'autel était de drap d'or.

En troisieme lieu, il y avait au milieu de ladite chapelle une estrade couverte du tapy de Turquie des plus magnifiques, sur laquelle était une table couverte aussi d'un très beau tapy où fut mis la S^{te} Relique, aux deux costez de laquelle il y avait deux anges qui soustenaient un cartouche qui faisait comme une espèce de niche où étaient ces parolles tirées du quatrieme pseume : *Scitote quia Dominus mirificavit sanctum suum.*

A l'entrée de ladite chapelle, il y avait encore deux anges de cire qui tenaient aussi dans des cartouches ces

rolles tirées du pseume vingt-sixiesme : *Nunc exaltavit caput meum.* Le troisieme ces parolles du premier chapitre des Proverbes : *Addatur gratia capiti tuo.* Le quatrieme tenait celles-cy, tirées du cinquiesme chapitre des Cantiques : *Caput eius plenum est rore.* Le cinquiesme celles-là, tirées du chapitre unzieme des Cantiques : *Caput eius aurum optimum.* Le sixiesme ces parolles tirées du cinquante et neufiesme chapitre d'Essaie : *Galea salutis in capite eius.* Le septiesme ces parolles du dixiesme chapitre de l'Apocalypse : *Iris in capite eius.* Le huitiesme tenait ces parolles tirées de l'unzieme chapitre de l'Apocalypse : *In capite eius diademata multa.* Le neufiesme celles-cy tirées du pseume cent dix septiesme : *Hic factus est in caput anguli.* Le dixiesme avait celles-là, tirées du pseume cent trente-neuf : *Caput circuitus eorum.* L'unzieme tenait celles-ci tirées du vingt-neufiesme chapitre de Job : *Lucerna eius super caput meum.* Le douziesme portait celles-là, tirées du septiesme chapitre des Cantiques : *Caput eius ut carmelus.* »

parolles de l'Écriture. Le premier tenait celles-cy, tirées du vingt-huictiesme chapitre des Roys : *Ego custodem capitis mei ponam Te*. Le second celles-là, tirées du second livre des Roys, chapitre vingtiesme : *Caput eius mittetur ad te*. Et au-dessus de l'arcade de la chapelle, au-dessous du tableau de St Sulpice, il y avait ces mots escrits en gros caractères : *Sancte Sulpici, ora pro nobis*.

La procession estant arrivée en l'église, on poza la Relique sur le grand autel où elle resta jusques à ce que le mottet et la prédication fussent finis (1), puis le Seigneur Evesque la fist porter dans la chapelle où elle resta huict jours durants exposée à la vénération des fidelles, pendant lesquels il y eut office solennel.

Le sieur Gilles curé, et les sieurs prestres et paroissiens, pour marquer leur respecq et leur vénération à ce grand saint, ont faict pozer en sa chapelle, dans un tableau, ces parolles suivantes :

GILLES, pr.

SANCTISSIMO SULPICIO,
HUIUS NOMINIS SECUNDO,
IN AULA, IN CASTRIS, IN CLERO
COGNOMENTO PIO
ACQUITANIÆ PRIMATI
BITURICENSII ARCHIEPISCOPO,
PASTORI INDEFESSO,
MAGNO ZELATORI DOMUS DEI,
MAXIMO INTER SANCTOS, TAUMARTURGO,

(1) De même que pour saint Benoît, M. Pierre Gilles a eu soin de nous conserver dans son manuscrit le texte du *Panégerique de la translation de la Relique de saint Sulpice le Débonnaire, prononcé dans la paroisse de Saint-Benoist le 16^e d'Octobre 1680 par un religieux de l'abbaye de Saint-Vincent du Mans, en présence de Mgr l'Illustrissime et Révérendissime Evesque du Mans* ». 11 p. gr. in-8 d'une écriture très fine.

CLERICORUM MAGISTRO,
PRÆSULUM SPECULO
QUI PROBATUS ET INVENTUS EST
VITÆ INNOCENTIÆ ANGELUS,
VERBI PRÆDICATIONE APOSTOLUS,
CORPORIS MORTIFICATIONE MARTYR,
FIDELI ZELO CONFESSOR,
MENTIS ET CORPORIS PURITATE VIRGO,
TANTO INQUAM TANTÆ PIETATIS VIRO,
LANGUENTIUM MEDICO,
MORTUORUM SUSCITATORI MIRIFICO,
CUJUS SACRUM OCCIPITIS DEPOSITUM
SERVANT PERPETUO VENERANDUM
HOC DEVOVENT SACELLUM
CLERUS AC POPULUS
SAN. BENEDICTINÆ PARÆCIÆ
CIVITATIS CENOMANICÆ.

On a mis aussy dans ladicte chapelle, sur une table de marbre attachée à la muraille, ce qui suit, en l'honneur de ce grand saint :

FÆLIX LOCUS, FÆLIX ECCLESIA
IN QUA VIGET SULPICII GLORIA,
FÆLIX TERRA QUÆ DEDIT PRÆSULEM,
FÆLIX TERRA QUÆ FOVIT EXULEM
FÆLIX PATER, SUCCURRE MISERIS
UT FÆLICES JUNGAMUR SUPERIS.

*Ora pro nobis, Beatissime Sulpicii,
Ut digni efficiamur promissionibus Christi.*

OREMUS.

Deus, animarum et corporum vera salus, qui gloriosissimum confessorem tuum atque Pontificem Sulpicium innume-

rabilium facis Miraculorum illustratione clarescere, presta, quæsumus, ut omnes qui ejus implorant auxilium, petitionis suæ salutarem consequantur effectum. Per Dominum, etc. (1)

(1) Le recueil de M. Pierre Gilles se termine par un extrait en latin de la vie de saint Sulpice, et par divers documents liturgiques en son honneur, hymnes, proses, antienne et oraison, etc. Ces dernières ont été publiées dans la *Semaine du Fidèle du diocèse du Mans* du 13 janvier 1872, et ont dû aussi être imprimées à part vers la même époque.

ESSAI HISTORIQUE

SUR

VERDELLES

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

ACHAT DE LA SÉNÉCHAUSSEE DE CHAMPAGNE-HOMMET 1373.

Sachent tous présens et advenir que en nostre court de Bourg-Nouvel, en droit devant nous personnellement établi, Moussour François Lenfant, chevalier, seigneur de Varennes, et paroissien du dit lieu, soumettant soy et ses hoirs en nostre juridiction, quant à ce qui s'ensuyt, d'une part, et Séguin de Mellay, écuyer, seigneur de Verdelles, paroissien de Poillé, d'autre part, reconnurent et confessèrent, et encore recognoissent et confessent que d'un commun assentiment et d'une même voullonté, sans nul pourforcement, ils avaient fait et encore font permutacion et eschange de certaines de leurs chouses immeubles et héritaux en la manière qui s'ensuyt, c'est assavoir que le dit moussour a baillé, et octroyé, et encore baille et octroie au dit seigneur et à sa femme et à leurs hoirs, ou ceux qui auraient leur

cause, la sénéchaussée de Champagne, généralement avecques toutes ces chouses qui y appartiennent, quelles qu'elles soient, ne comment que elles sont nommées ne appelées, si et en la manière que luy et ses prédécesseurs les ont anciennement tenues, poussédées et explettées, sans rien en excepter ne y retenir en la dite sénéchaussée ne en aucune des chouses appartenant à ycelle, excepté une foy et un hommage que la dame du Plessis d'Auvers est tenue faire à cause de son féaige de Vion, lequel le dit Séguin garantira au dit Moussour Fouques à une père de gans de franc devoir requérable par chacun an au temps à venir au jour de la Toussains, et o tout, a baillé le dit chevalier au dit écuyer son droit de trépas d'Auvers, lequel est des appartenances de la dite sénéchaussée et xvj sols de taille que il a sur le domaine de Villiers, par ainsy qu'il paiera au seigneur de Fontenay douze sols un denier qui luy sont deus sans plus..... et promet le dit moussour Fouques garantir de livrer, deffendre au dit Séguin, à ses hoirs ou ayant cause la dite sénéchaussée avecques toutes ses appartenances d'ycelle comme dit est, de tous empêchements, de toutes charges, obligations quelconques vers tous et contre tous, en faisant et rendant au seigneur de Laval une foy et hommage et quinze jours de garde en la ville de Laval, une foy à muance d'homme.

Et le dit Séguin a baillé et octroyé, et encore baille et octroie au dit moussour Fouques et à ses hoirs et ceux qui eurent cause d'huy en permutation, et par eschange des chouses dessns dites, c'est assavoir douze septiers de seigle de rente à la mesure de Champagne lesquels Colin Bricet et Estienne Butier luy sont tenus faire à cause du domaine du Clot et des boys du dit lieu qui ne sont pas de la baillée du Clot, et o tout ce ly baille le dit Séguin septante et treize sols de coutume de rente et trois septiers de seigle de rente, mesure de Sablé, que le sire de Cocé ly était tenu faire par chacun an au jour de l'Ange-

vyne et garantira le dit écuyer au dit chevalier les chouses dessus dites ainsy baillées de tout empêchement de toute charge, obligation, à une foy et hommage rendu à la dame de Cocé, et en rendant au dit Séguin six deniers de devoirs par chacun an au jour de l'angevyne.....

Et de tout se sont tenus bien obligés l'une partie et l'autre, par la foy de leur corps, et nous à leur requeste..... les avons condamnés et adjugés à tenir.

Ce fut fait et donné au jour du samedi après la consécration de Noustre Seigneur, en l'an de grâce mil ccc septante et douze.

Signé : MOULINVIEZ.

II

AVEU RENDU PAR LA SEIGNEURIE DE VERDELLES A JEANNE
DE MAR, DAME DE CHAMPAGNE-HOMMET
17 Juin 1446

De vous, noble et puissante demoiselle, Madame Jehanne de Mar, veufve de feu noble et puissant seigneur, monseigneur Guillaume de Villiers, en son vivant seigneur de la chatellenie de Champagne, tant en votre nom que comme bail des enfans du dit monseigneur, vostre époux et de vous, myneurs d'ans, je, Jehan Le Clerc, escuyer, seigneur de Verdelles à cause de Anne de Mellay, ma femme, cognois estre vostre homme de foy simple au regard de vostre dite chatellenye de Champagne, pour raison des choses dont la déclaration s'ensuyt, et, premièrement, mon domaine et appartenances du dit lieu de Verdelles, avec la fuye, garennes et douves, ainsy que le tout se comporte et poursuit, contenant tant en landes, terres labourables que pastures, tout en ung tenant, deux cents journaux de terre ou environ. Icelles choses, joignant, d'ung cousté aux landes de Brice et d'Asnières, abutte d'un bout à mes landes de Juigné,

et d'autre bout à mes terres du Petit-Alai. Item une tousche de boys anxien, sise devant mon dit habergement, contenant dix journaux ou envyron, joignant d'ung cousté au chemin comme l'on va de Poillé à Asnières, d'aulture cousté à la rivière de Vaigre, abouttant d'un bout à mon dit habergement, d'aulture au grand chemyn comme l'on va de Fontenay à Auvers-le-Hamon. Item une aulture tousche de boys anxien, contenant six journaux de terre ou envyron, nommée Foularde, joignant d'un cousté au grand chemyn comme l'on va du dit lieu de Fontenay à Auvers-le-Hamon, et d'aulture cousté à mes landes de Verdelles, et abouttant à mon dit domaine de Verdelles. Item neuf hommées de prés sises sur la rivière la Vaigre, près mon dit habergement. Item trente quartiers de vigne ou envyron. tout en ung cloux, avecques les hayes et cloysons près mon habergement.

Item mon four à ban de Poillé.

Item mon moulin à bled du Petit Val de Poillé, et le moulin fouleretz du dit lieu, avecques tous les émoluments d'yceux que je tiens de vous.

Et aussy advoue à tenir de vous mes féaiges anxien du dit lieu de Verdelles, deus le jour de la Saint Denys et à l'Angevyne, desquels la déclaration s'ensuyt :

Premièrement, le seigneur de Ballée, mon homme de foy simple à cause de la métayrie et appartenances de la Mellière, sise en la paroisse de Poillé, et m'est tenu faire par chacun an cinq sols de taille, au jour de l'Angevyne.

Jamet Renoul, mon homme de foy simple à cause du lieu et appartenances de la Petite Mellière, et m'en doibt chascun an au jour de l'Angevyne, deux sols six deniers.

Jehan Galloys, mon homme de foy simple, à cause de la mestayrie de la Galloysièrre, baillée à soixante quinze sols de rente par an à deux termes, le premier terme au jour de la Saint Denys, trente sept sols six deniers, et l'aulture terme au lendemain de Noël, trente sept sols six deniers.

Guillaume Piau à cause de sa femme, mon homme de foy simple par raison de la mestayrie de la Mougne (?) et m'en est tenu faire par chascun an au jour de la Saint Denys cinq sols tournois quatre deniers maille.

Guillaume Suffleau, mon homme de foy simple à cause de la Thuillerye et de partye de terre d'envyron, et m'en est tenu faire par chascun an au jour de l'Angevyne sept deniers maille de devoirs.

Gervais Pastin, mon homme de foy simple à cause de sa mestayrie de la Hodinière, et m'en est tenu paier chascun an au jour de la Saint Denys six deniers de taille.

La dame de Varennes, femme de foy simple à cause de sa mestayrie et appartenances de Nuillé et de la Lande Besnot, et m'en est tenu faire par chacun an au jour de la Saint Denys, douze sols.

La dite dame femme de foy simple à cause de ses moulins de Poillé, et m'en est tenu faire par chascun an au jour de la Saint Denys, vingt sols six deniers.

Michel Blanche, mon homme de foy simple, à cause de son houstel et terre de la Suze, et m'en est tenu faire par chascun an, au jour de la Saint Denys deux deniers.

Le dit sieur de la Doulee, mon homme de foy simple, à cause de la mestayrie de la Touche-Machable, il m'en est tenu faire chascun an au jour de la Saint Denys, douze deniers de debvoir et douze deniers de taille.

Guillaume de Villiers, mon homme de foy simple à cause de son houstel et appartenances sis au Petit Vau de Poillé, et m'en est tenu faire chascun an deux sols six deniers.

Item s'ensuyt les cens et rentes qui me sont deus par chascun an au jour de la Saint Denys.

Premièrement Jehan Galloys pour sa terre sise sur le grand chemyn du Mans, 14 deniers.

Jehanne de la Tuffière, pour la tierce partye de la Monive, 2 solz, 6 deniers.

Les hoirs de la Monifve, pour leur terre de la Tuilerie, 18 deniers.

Les dits hoirs pour leurs pastures qui furent feu Anne La Chevalière, 6 deniers.

Les dits hoyrs pour leur terre de la Guiardièrre, 6 deniers.

Jehan Morin, boucher, pour une pièce de terre sise près du Plessis-Godebertz, 3 sols.

La femme feu Fouquet de Mellay pour un petit perrin du Petit-Val de Poillé, huit sols. La dite femme pour son pré sis près la mestayrie de la Pasqueraye, 6 deniers.

Guillaume Suffleau, pour partye des terres de la mestayrie de la Roche, sis près de Verdelles, 2 sols 6 deniers. Le dit Suffleau pour les terres qui furent feu de Moulinvieux, sis près de Verdelles, 12 deniers.

Le seigneur de la Gyrardièrre, à cause de sa femme, pour sa vigne de la Flocelière, 2 solz.

Loys Moquereau pour la terre feu Martin Bricet, 5 deniers.

Guyotte La Buytière, pour ce qu'elle tient, 6 deniers.

Le sieur de la Douce, pour sa terre de Meurgeans, 6 deniers.

Jehan Groyon pour la maison du Petit-Val de Poillé, 12 deniers ; le dit Groyon, pour une prinse de l'houstel feu Rossignol, 10 sols ; le dit Groyon pour ses pré et terre de la Selle, 26 sols de rente.

Jehan Baudouyn, pour sa maison feu Symon Dugué 4 sols.

Jehan Groyon à la descharge de Jacques Croulavoine, pour 2 quartiers de gatz, sis au cloux de la Flocelière, 16 deniers.

La femme feu Gilles Clouet, Jehan Ralliez et Jehan Lefebvre et la femme feu Maupoint pour une maison du Petit-Val, 5 sols. Les dessus ditz pour leurs courtilz au pont, 15 deniers de taille. Les dessus ditz pour leur vigne de la Mouraye, 2 sols. Les dessus ditz pour leurs autres vignes joignant icelle, 2 deniers. Les dessus ditz pour leur terre à

la feue Hodeline à cause de son boys d'envyron la Plante, 11 deniers.

Le seigneur de la Doulee pour les partyes feu Grogerat, 4 deniers.

Perrin Moreau pour la Bourgerière, 3 sols 12 deniers.

Etienne Chantenay, pour sa maison, 8 sols.

Item pour sa terre de la Penne, pour sa terre du Carrefour de la Bataille et pour sa terre de Puinobault, et pour sa terre qui vient de Jacques Croulavoine, 15 deniers.

Marguerite la Pinarde pour son houstel du pont de Poillé, 10 sols 2 deniers.

Les hoyrs feu Perret Le Chaleine, pour leur maison du Petit-Vau, 8 sols 10 deniers.

Messire Jehan Gorget, pour la maison de la Roche, 4 sols.

Robine La Clouette, pour sa maison et courtils, 6 deniers.

Michel Bruchet pour la tierce partye d'une maison et courtils, sis au Petit-Vau de Poillé, 5 sols.

Michel Cruchet l'aisné pour la tierce partye d'une maison sise au Petit-Vau de Poillé, 5 sols. Le dit Michel pour sa terre de Trangue, 4 deniers ; pour le cloux de Raimbaudet, 4 sols ; pour ung journau de terre qui fut feu Michel Lefebvre, 3 sols : pour la terre de Tougne, 20 deniers.

Le dit Michel, pour sa terre de Mergeaux, 10 deniers.

Michel Ogier, pour la Noë-Marteau, 9 sols 4 deniers de rente, pour la terre du Richot, 4 deniers.

Jehan Hardy d'Asnières, pour sa terre sise près Lymbergère, 7 deniers de taille.

Macée, veufve Jehan Giroys, pour ses terres sises près Lymbergère, 2 sols. Item la vigne de la Flocelière, 12 deniers.

Jehan Lebas et messire Guy Lebas, son frère, pour leur houstel de Poillé, 7 sols 3 deniers. Le dit Jehan Lebas pour ung journau de terre qui fut Jehan Lefebvre, 2 deniers ; pour le cloux de Raimbaudet, 4 deniers.

Jacques Leroy, pour sa maison et courtil du Petit-Vau, 10 sols 11 deniers.

Jehan Regin pour sa maison sise au Petit-Vau de Poillé: 10 sols 6 deniers.

~~Guillaume~~ Roquentin pour sa terre sise à Ruisseaulx, 4 deniers; le dit Roquentin, pour sa part des chouses qui furent Guillaume Le Bigot, 7 sols 5 deniers obole et une poulle.

Jehanne La Fauvette pour sa porcion des chouses qui furent Guillaume Le Bigot, 7 sols 5 deniers obolle et une poulle.

Michel Cruchet l'aisné, pour sa terre de Torigné, 10 sols.

Jehan Nollier, à cause de sa femme pour ce qu'il tient au Petit-Vau et autres chouses, 12 sols 6 deniers.

Thibault Ogier, pour sa maison du Petit-Vau, 5 sols 8 deniers.

Jehan Chaudemanche et Jehan Besnard héritiers de feu Colas Robelot, pour leur terre de Penne, 4 deniers; item les dits hoyrs pour leur pré de Guinebault, 10 deniers. Les dits hoyrs estant en la lande de Verdelles, ung denier. Les dits hoyrs pour leur vigne de la Brocherie, 3 deniers.

Michel Blanche pour sa terre sise près la Touche de Verdelles, 4 deniers.

Guillaume Tieslin, pour son pré de la Rivière, 4 deniers.

Messire Jehan Brisart pour ses gats sis près de Verdelles, 6 deniers.

Jehan Drogneau, le jeune, à cause de sa femme, pour les chouses qui furent Colas Halès, 17 deniers.

Jehanne la Bouchère, pour sa terre sise près de Maillé, 8 deniers.

Guillaume Roquentin, pour son pré de Brion, et pour sa terre de Joncheray et pour sa terre de Bélestaing, 14 deniers.

Le curé de Poillé, pour ce qu'il tient de moy, 14 deniers obolle de taille.

Gilles Chaignon, pour ses vignes de Chaignon, 8 deniers.
Le dit Chaignon à cause des chouses qu'il tient de feu Hervé, 6 deniers.

Jehan Jallodin, le jeune, pour une pièce de terre sise près de Verdelles, 22 deniers.

Jehan Hardy, pour sa terre sise près de Verdelles, 3 deniers.

Jehan Leroy, Michel de Launay, 2 sols 2 deniers.

Les hoys feu Etienne Dugué, 6 deniers obolle.

Messire Henry Pinart, pour sa maison sise au Petit-Val de Poillé, et aultres chouses, 10 sols 10 deniers.

Jehan Baudouyn, à cause de sa femme et aultres pour leurs chouses, sises près de la Galoysière, 2 sols 6 deniers.
Item pour une pièce de vieilles salles, vergers, terres et courtils, 25 sols de rente, et 2 sols 6 deniers de debvoir.

Les enfants Guillaume Guérin, pour ce qu'ils tiennent à Lymbergère, près Bélestaing, 20 deniers.

Les hoys feu Jehan Bégin, pour un journau sis près Caignardières, 18 sols.

Jacques Croulavoine, pour les vignes de la Flocelière et aultres chouses, 3 sols ung denier.

Les hoys feu Etienne Pinot, pour leur terre de Longue-raye, 20 deniers obolle.

Jehan Robelot pour ce qu'il tient, 7 deniers.

Jehan Drogneau, l'aisné, pour sa vigne de la Hardouynière, 6 deniers.

Séguin Croulavoine, pour ce qu'il tient, 8 deniers.

Jehan Juliot, pour ses vignes du cousté de la Suze, qui fut Bouryne, 7 deniers.

Etienne Chantenay, pour la terre Taillefer, 5 deniers.

Guillaume Pinot, demeurant au lieu des Aulnays, pour ce qu'il tient, 18 deniers.

Les hoys feu Bonneau, pour la Chesnaye, sur Bélestaing, 2 sols de taille.

Les hoyrs de feu m^{ess}ire Robin, pour les vignes de la Flocelière, 4 deniers.

Etienne Guenier, pour ce qu'il tient, 7 deniers.

Michel Villède, 15 deniers de taille.

Les hoyrs feu Jehan Boisne, 10 deniers de taille.

Et aussy advoue à tenir de vous à la dite foy et hommage simple, le droit d'usaige que j'ay ès boys de Bélestaing, au regard de mon dit domayne et habergement et de mes mestayries du dit lieu; c'est assavoir de prendre boys à toutes mes nécessitez tant pour mon chauffage à mon dit habergement que pour la réparation et édification d'icelle, et aussy que de mes mestayries et moutans, et avecques ce d'y prendre boys pour mon four de Poillé, toutes foyes et quantes qu'il est nécessaire, et ay droit de prendre boys èz dits boys de Belestaing, sans mère (?) et sans montrée pour la réparation et édification de mes maisons de Poillé, appelées les Salles de Verdelles et le Grand-Perrin, et le chauffage d'iceux; et puy prendre boys èz dit boys de Belestaing pour la réparation et édification de mes moulins de Verdelles sans mère (?) ni montrée et aussy pour la réparation de mon domaine de la Cohue, et de la Pasqueraye, et ay le droit de y mettre mes porcs des dits lieux de Verdelles, de la Cohue, et de la Pasqueraye èz dits boys de Belestaing en paisson, et quand il n'y a paisson, je les puy mettre pasturer ès boys, et puy mettre sergent à la garde des dits boys, et ont droit mes hommes du Petit Val de Poillé èz dits boys pour la réparation et édification de leurs maisons et estraiges anxiens, et est tenu mon sergent de leur montrer boys pour ce faire, et pour le premier boys qu'il leur montre, il a droit d'avoir huit deniers, et au surplus il n'en doit avoir. Et aussy ont mes hommes du Petit Val de Poillé droit de prendre èz dits boys, boys pour leur chauffage, c'est assavoir boys mort et mort boys, et à cause de ce, ils m'en doivent les liens et corvées, et aussy sont tenus mes dits hommes du Petit Val de Poillé, garder

les prisonniers qui sont èz prisons de Champagne tant pour vous et vos officiers que pour moy et les miens, chascun ung jour et une nuit à leurs propres couts et despens, et s'il est trouvé aucuns malfaiteurs èz dits boys, mon dit seigneur est tenu les admener à vostre court de Champagne pour iceux estre traités à telle amende que de raison. Et aussy advoue à tenir de vous à la dite foy et hommage simple le droit de pesche que j'ay en la rivière de Vaigre, c'est assavoir en tout ce qui est en mon fief et domaine, et aussy advoue à tenir de vous à la dite foy et hommage mon lieu et appartenance de la Pasqueraye, comme il se poursuit, contenant en maisons, jardins, vergers et terres labou-rables toutes en ung tenant cinquante journaux de terre ou envyron, joignant d'un cousté à la terre feu Alain Robelot, et d'autre cousté, au pré de la Ragotière, abouttant d'ung bout au chemyn qui vient du gué des Cleds à aller à Sablé. Item une journée de sept hommes faulcheurs de prez ou envyron sis sur la rivière de Vaigre, joignant d'un cousté à la dite rivière, et d'autre cousté les terres du dit lieu. Item journée à deux hommes faulcheurs de prez ou envy-ron, joignant d'un cousté les terres dessus dites, et d'autre cousté le pré du prieur de Poillé. Item une aultre pièce de prez contenant journée à trois hommes faulcheurs ou en-vyron, joignant d'ung cousté les terres du dit lieu, et abous-tant de l'autre cousté mon ruisseau qui vient de mon estang de Brocherie à la rivière de Vaigre, avecques les haies et cloyseries d'environ. Item advoue à tenir de vous à la dite foy et hommage simple mes estangs de Guinebault, et mes estangs des landes et mes deux habergements de Poillé, nommés l'un le Perrin et l'autre les Salles de Verdelles. Item advoue à tenir de vous à la dite foy et hommage jour-née à deux hommes faulcheurs de prez ou envyron, sis èz prez de Saint Denys qui furent au sieur de Varennes. Item neuf hommées d'autres prez appelés les prez de Saint Denys esquelles chouses et chacunes d'icelles j'ay droit de

haulte justice, moyenne et basse tant èz grands chemyns que dehors, coustumes, mesures, espaves et tout ce qui en deppend et peut deppendre selon la coutume du pays, desquelles mesures je suis tenu de prendre le patron et essef avecques vous pour le bailler à mes hommes et subjects. Item advoue à tenir de vous à la dite foy et hommage simple (ce) que les prédécesseurs de ma femme acquirent de feu Macé de Thaumaisin, et telles voyeries qu'ilz avaient èz dites chouses, et aussy vingt sols tournois de rente que j'ay droit d'avoyr et de prendre sur les chouses de Jehan Fortin, qui furent anxienement James Fortin, sises au Petit Val de Poillé, et avecques ce, advoue à tenir de vous à la dite foy et hommage simple ma mestayrie et appartenances de la Cohue, comme elle se comporte en maisons, jardins, estraiges, vergers, contenant soixante journaulx de terre ou envyron, le tout en une pièce joignant et coustant les unes aux aultres envyron le dit habergement. Item journée à trois hommes faulcheurs de préz, sis en la paroisse de Poillé, sur la rivière de Vaigre, joignant d'ung cousté aux préz de Varennes, et d'aultre cousté aux préz du prier de Poillé, esquelles chouses j'ay droit de seigneurie foncière, coustume et levaiges, et tout ce qui en deppend et peut deppendre par la coustume du pays.

Toutes lesquelles chouses dessus dites tant de Verdelles, de la Pasqueraye et de la Cohue que aultres cy dessus déclarées, je souloys tenir de feu mon dit seigneur, vostre espoux, à neuf foyz et hommages liges et à soixante douze sols tournois de taille semoncéable par chacun an au dit jour de l'Angevyne, et quarante sols d'aultres tailles semoncéables, lesquels il me mit et abourna à la dite foy et hommage simple et à cinq sols de taille semonceable au dit jour de l'Angevyne pour tous debvoirs et services. Et aussy au regard de vingt quatre sols de pension que j'avais droit d'avoir sur feu mon dit seigneur, pour faire la somme des tailles deubs à la recepte du lieu de Champagne, vous en

demeurez quittes vers moy, et moi vers vous de la dite semonce. Et aussy advoue à tenir de vous à la dite foy et hommage simple le droit que j'ay de fournir de sénéchal, greffier, et sergent en vostre chastellenye de Champagne, et pour ce faire j'ay droit d'avoyr la tierce partye des amendes gaigées à la dite court de la dite chastellenye de Champagne, et aussy mon dit greffier a droit d'avoyr la tierce partye du prouffit et merc des registres.

Par raison desquelles chouses cy dessus déclarées, je vous congnois la dite foy et hommage simple et les dits foy et hommage simple et les cinq sols de taille semoncealles, et avecques, vous en doibt et suis tenu faire pleige, gaige, droit et obéissance, tels comme homme de foy simple est tenu faire à sa dame de fief et de foy simple.

O protestation et expresse retenue faite de moy que si par adveu ou adveus de mes prédécesseurs aux vostres ou aultrement était trouvé duement que plus grandes ou aultres chouses je tenisse de vous à la dite foy et hommage simple, je ne me désavoue en rien, ains m'en advoue en plus grands devoirs, services ou servitudes, je ne vous les contrediz ny dénie en rien, mais vous les veil payer et continuer en temps advenir, moy offrant à vous faire foy et hommage simple que cy dedans sont contenues et déclarées les dites chouses que je tiens de vous à foy et hommage simple, ainsy que j'ay pu trouver, et les services, debvoirs et servitudes, que je vous en suis tenu faire et offrir, qu'il ne puisse estre escrit ni imputé en droit contre moy que mal me sois advoué de vous.

En tesmoing de laquelle chouse et de vérité, je vous rends ce présent escript pour adveu, scellé de mon scel et signé de ma main, le dix septième jour de juing, l'an mil quatre cent quarante et six ainsy signé : Jehan Le Clerc, et scellé à double queue de cire rouge.

III

SENTENCE RELATIVE AUX DROITS DE LA SEIGNEURIE DE POILLÉ
3 Juin 1600.

A tous ceux qui ces présentes verront, les gens tenant les requestes du Palais, conseillers du Roy nostre Sire, en sa court de Parlement et commissaires en cette partie, salut : Comme certains procès et différends auront été meus et pendans, par devers nous, entre Messire François de la Chapelle, chevalier de l'ordre du Roy, gentilhomme d'honneur de la Reine douayrière de France, baron de Varennes, seigneur de la Troussière et de Poillé, demandeur en complainte en cas de saisine et nouvelleté d'une part, et René Le Clerc, écuyer, sieur de Juigné, deffendeur d'autre part, sur ce que le dit demandeur disant qu'il était seigneur chastelain du dit Poillé, fondateur de l'église paroissiale tant de Saint Denis que de la chapelle de Sainte-Marie Madeleine, prieuré et cure du dit lieu, et avait été tel reconnu de tout temps et de toute ancienneté après ses prédécesseurs, et était la dite terre composée de plusieurs grands domaines et revenus..... et autres droits au dit demandeur appartenans, et est, comme le demandeur le soutenait, la dite chatellenie, terre et seigneurie de Poillé, l'un des membres de la baronnie de Varennes, tenue et mouvante du Roy à foy et hommage lige à cause de la baronnie de Château-du-Loir, à une paire d'éperons à muance du seigneur..... que toutes foys et quantes que le ban et l'arrière ban avait été convoqué en ce royaume, le demandeur y avait toujours obéi pour sa dite chatellenie et seigneurie de Poillé, et exempté à payer à la sénéchaussée du Maine ou audit Chasteau-du-Loir, et non le deffendeur, que ses prédécesseurs et lui sans contredit auraient toujours été appelés, tenus et nommés seigneurs chatelains du dit

Poillé et nommément par les prédécesseurs du dit deffendeur, tellement qu'il n'y a d'apparence après tant de siècles de lui vouloir maintenant revoquer en doute ce qui lui aurait été oncques contredit, que ce qui était le motif de ces nouveaux troubles était qu'en ces dernières guerres civiles de la ligue, le frère premier puisné du deffendeur fit entreprendre avec plusieurs de ses complices alliés ou serviteurs du deffendeur, lesquels ayant ensemble fait assemblées illicites et à port d'armes, pétardèrent le dit chateau de Varennes sur le dit demandeur, de nuit, et entrèrent par eschelles, et y mirent le feu, et en brûlèrent une partie, et se saisirent de tous ses meubles les plus précieux, et d'une grande valeur, or et argent monnoyé et à monnoyer, prirent armes et chevaux, et avait été le dit demandeur contraint d'en sortir, d'où ils surprirent sa femme et ses enfans, laquelle fut contrainte leur bailler dix mille livres pour se retirer de telle tyrannie après y avoir séjourné un mois ou davantage, comme tout se vérifierait par les informations qui sur ce furent faites, et en laquelle violence et entreprise ils espéraient en avoir justice, et en se retirant en après à la maison de Verdelles, appartenant au deffendeur, dont ils étaient partis, en outre prirent les tiltres et enseignements, estimant par ce moyen lui faire perdre toute preuve et mémoire de ses droits et possessions pour les procès qui étaient entre leurs maisons et les possessions de la dite terre et seigneurie de Poillé, proche le manoir de Verdelles, lesquels toutefois se trouvèrent assez en lumière pour être le demandeur maintenu dans ses dits droits. Et en retournant passant par le village de Poillé, tuèrent un homme et sa femme, ses sujets, de peur qu'ils ne déposent sur le fait. Offrit en outre le dit demandeur qu'en l'année mil deux cents messire Fouques Lenfant, chevalier, prédécesseur maternel, lors seigneur du dit Poillé, Varennes, Espineu, fit plusieurs legs et fondations par piété aux églises des dits lieux, entre autres à celle de Poillé, à laquelle

comme fondateur, il donna, et légua plusieurs rentes et revenus, comme apparaissent par les titres extraits et collations faites en la présence des prédécesseurs du dit deffendeur au trésor de l'abbaye de la Coulture, lesquels legs Séguin Lenfant, écuyer, son fils et héritier, non seulement avait ratifiés, mais confirmés et augmentés, et en avait encore fait d'autres à la dite église ; que Hardouin Lenfant, écuyer, son successeur, avait fondé un collège pour l'instruction de la jeunesse auquel il donna maisons et jardins, rentes et revenus, comme aussi il donna à l'église paroissiale du dit lieu les héritages joignant les murs de la dite église pour y faire le cymetière de la dite paroisse, qui y est encore, qu'au lieu de Poillé les prédécesseurs du dit demandeur avaient un château proche et contigu de la dite église, lequel fut ruiné par les guerres des Angloys, dont il reste encore à présent plusieurs anciens vestiges, comme vieilles murailles et cours, laquelle place du vieil château se nommait et était appelée la motte du vieil château, laquelle ruine et vieille place, et motte avait été baillée à rentes, et, toutes fois et quantes il plairait au dit seigneur de Poillé, la dite rente pouvait reprendre la place, ce que le demandeur avait fait. Et pour marque de fondation du seigneur de Poillé, il appartenait encore qu'il y avait une porte ancienne ruinée de pierres de taille, par laquelle les prédécesseurs du dit demandeur entraient de leur dit chateau en la dite église pour ouyr le service divin, en laquelle église ils avaient eu de tout temps leur costé, bancs, et armoiries ès places plus éminentes qui ne pouvaient être deues qu'à seigneur fondateur, que constamment par le dit demandeur, et la libéralité de ses ancêtres, il avait été donné aux possesseurs de la dite église et paroisse, droit de chemin entre la dite motte et marque ancienne du dit vieil chateau pour faire les processions autour d'icelle église, que ses prédécesseurs avaient de tout temps audit lieu de Poillé leurs officiers pour l'administration de la justice sur leurs sujets

LXVIII. 17

en leur dite chatellenie, sur lesquels ils avaient toute justice, haute, moyenne et basse, comme bailly, procureurs, greffier, sergent, notaires et tous autres officiers, par lesquels, quand il avait été besoin, ils avaient fait justifier et pour tous criminels et délinquants, et, pour ce faire, avaient eu de tout temps fourches patibulaires à trois pilliers, poteaux et colliers, ainsi que seigneurs chatelains étaient fondés par la coutume du Maine, ainsi qu'il y avait eu pareillement de tout temps four à ban au dit lieu, cohue et halle où était aujourd'huy l'auditoire pour exercer la dite justice, plets, assises et pour tous les marchés èz jours du mercredy de chaque sepmaine, trois foires royales par chacun an, avec droit de mesure tant à bled que vin, et ban sur les dits sujets ; qu'en la dite chatellenie et seigneurie de Poillé, il y avait plusieurs vassaux tant ecclésiastiques, nobles que roturiers et relevant du dit demandeur, leurs terres, maisons seigneuriales, possessions, les uns à foy et hommage simple, et autres à foy et hommage lige, les autres censivement, aucuns desquels devoirs anciennement de faire la garde à son dit chateau de Poillé quant le cas y échoit, et alors qu'il était assiégé, etc..... Les autres lui devaient corvées..... entre lesquels sujets et vassaux les prédécesseurs du dit deffendeur, sieurs de Juigné et de Verdelles avaient toujours été à cause du fief qu'ils avaient, s'étendant en la dite paroisse de Poillé, et ailleurs le dit fief appelé Locé relève à foy et hommage simple du dit demandeur et lui doit par chacun an 45 sols de devoir à sa recette du dit Poillé : comme à semblable est tenue de la dite chatellenie de Poillé la maison, terre et fief de Villiers, qui était sorti de la dite maison de Juigné et Verdelles, qui fut baillée en partage à Jacques Le Clerc, écuyer, oncle du dit deffendeur, par René Le Clerc, son ayeul, que le dit deffendeur et ses prédécesseurs rendent au roy, baron de Château-du-Loir, leur dite chatellenie et seigneurie de Poillé, que par leurs aveux et dénombremens y avaient toujours dénombré et

avoué tous les droits, prérogatives et prééminences cy dessus, tant de leurs fondations que de leurs seigneuries, à quoy ils avaient été reçus jusqu'à présent, même en ensuyvant les ordonnances sur ce faites des feus Roys à toute la noblesse de France ; que les prédécesseurs du deffendeur avaient rendu au Roy suivant les dites ordonnances, dénombrement de leurs terres et seigneuries et possessions ; même en la déclaration de René Le Clerc, ayeul du dit deffendeur, en outre de ses prédécesseurs, seigneurs de Juigné et de Verdelles, ne se trouverait qu'ils en eussent déclaré anciennement ni fait mention qu'ils fussent seigneurs, ni qu'ils prétendissent aucuns droits en la terre et seigneurie de Poillé. Conformément à certains contrats d'échange faits entre messire Fouques Lenfant, chevalier, sieur de Varennes, et Séguin de Mellay, sieur de Verdelles, paroissien de Poillé, du samedi après la consécration de N. S. l'an mil trois cent soixante douze, outre qu'il apparaissait par le contrat de mariage d'un nommé Jean de Juigné, écuyer, sieur du dit lieu, et ayeul du dit René Le Clerc fait avec Anne de Mellay, héritière de Verdelles, qu'il n'avait été déclaré qu'elle fut dame de Poillé, bien dame de Verdelles, assise en la paroisse de Poillé, ... Mais au contraire apparaissait par le contrat de mariage de messire Jean Lenfant sieur de Varennes ; avec demoiselle Colette de Rouvres, que la dite terre et seigneurie de Poillé, étant aliénée, avait été remise à la masse de la dite seigneurie de Varennes, dont elle était encore à présent, et n'avait le dit deffendeur à cause de sa terre de Verdelles ni autrement, aucun exercice de justice ordinaire au dit Poillé, ni autres marques appartenant à seigneur chatelain, comme il se voulait prévaloir. Bien fournissait-il de quelques officiers au sieur chatelain de Champagne-Hommet pour l'exercice de sa juridiction dont relevait et tenait la terre de Juigné et Verdelles, lequel sieur de Champagne et ses prédécesseurs avaient prétendu aucun droit en la dite seigneurie

et chatellenie de Poillé, comme le deffenseur voulait dire : et les dits sieurs de Champagne avaient reconnu le demandeur et ses prédécesseurs, tant par actes publics, obéissances féodales que autres faits, en jugement, même par arrêt de court, toujours seigneurs de la chatellenie, terre et seigneurie de Poillé, que le Roy Charles de bonne mémoire, en considération des services à lui faits et à la couronne de France par les prédécesseurs du demandeur et lui, en l'an 1566, érigea en baronnie les terres et chatellenie de Varennes, de Poillé et d'Espineu, avec droits et prérogatives et honneurs appartenant aux barons de ce royaume, et suivant la coutume du Maine, qui portait nommément que celui qui avait trois châteaux et autres droits pourrait être baron. Laquelle érection avait été bien et duement enregistrée tant en la chambre des comptes que ou besoin était : Et pour preuves de ce que dessus, les prédécesseurs du dit deffendeur, seigneurs du dit Juigné et Verdelles, leurs tuteurs et curateurs, avaient de tout temps et de toute antiquité, reconnu, confessé et avoué au demandeur et à ses prédécesseurs droit et seigneurie et qualité de seigneur de Poillé, par tous actes publics, tant en jugement que dehors, par transactions faites entre leurs maisons, et nommément par les foyes et hommages, aveux et dénombrement des choses qu'ils tenaient du dit seigneur sans leur avoir oncques disputé ou révoqué en doute leur qualité de seigneurs de Poillé, sinon à présent : de quoi il apparaissait mèmement par les sentences, arrêts et exécution d'icelles, données entre eux sur aucuns différends d'entre leurs maisons, les prédécesseurs du dit deffendeur ne prenaient qualité que de seigneur de Verdelles et de Juigné, et le demandeur de Varennes et Poillé, et par plusieurs seigneurs, ses prédécesseurs, comme messire Fouques Lenfant, Séguin Lenfant, Jean Lenfant, Fouques Lenfant, Christoflette Lenfant, sa fille et héritière, épouse de messire Jean de la Chapelle, chevalier, ayeul du dit de-

mandeur, tous indifféremment les uns après les autres de père en fils, seigneurs de la dite terre, seigneurie et châtellenie de Poillé; toutefois le deffendeur, sujet vassal du demandeur, était venu si avant que de lui débattre et contredire non seulement sa qualité de seigneur du dit Poillé et les droits honorifiques de fondateur de l'église du dit lieu, mais de prétendre les dits droits lui appartenir, qui était une vraie félonie, et entreprise qu'il avait commise contre le demandeur, son seigneur, lui qui était son vassal de foy et hommage simple, pour raison de quoy l'avait le dit demandeur en vertu de son commitimus fait adjourner par devant vous en demande de complainte pour raison des dits troubles à lui faits et contre luy, conclut à ce que en ce qui est dit, et autres faits résultant et déduits au procès, par votre sentence et jugement, il fut maintenu et gardé en possession et saisine de se dire et garder et qualifier seul seigneur du dit Poillé et de tous les droits, prééminences et prérogatives qui lui appartiennent à cause de sa dite seigneurie, comme en étant le seul fondateur et patron de l'église paroissiale de Saint Denis et chapelle Sainte Marie-Madeleine du dit lieu; qu'il n'était et n'avait été loisible au dit deffendeur de contredire, débattre et empêcher au dit demandeur ses susdits droits, prérogatives et prééminences et honneurs, ni de se les attribuer et prendre, et pour l'avoir fait, et entrepris, qu'il fut condamné à tous les despens, dommages et intérêts du dit demandeur.

Et sur ce que le dit deffendeur pour ses deffenses disait que le dit demandeur n'était recevable de la dite complainte par laquelle il prétendait qu'il était baron de Poillé, et que par son exploit, il formait sa complainte pour raison du trouble, contredit et empêchement en la qualité de seigneur, baron de Poillé, et conclut de se dire et porter baron du dit lieu, et au contraire soutenait que oncques le demandeur ne fut et n'avait été seigneur et baron du dit lieu, sinon que cette prétendue baronnie fut un leg, car en

terres, et au pays et comté du Maine où était assise la paroisse de Poillé, le seigneur, en la paroisse, qui était le deffendeur, comme avaient été ses prédécesseurs, n'avait jamais prétendu que la dite terre fut une baronnie, ni même droit de chatellenie, et s'il y avait aucuns droits de baronnie et chatellenie sur la dite paroisse de Poillé, il apparten-drait au deffendeur ; à cause duquel chateau de Verdelles le deffendeur était aussi seigneur de la paroisse de Poillé, prétendait titre et qualité de seigneur du dit Poillé, et à cause des dites seigneuries de Verdelles et Poillé, et avait tous droits de justice, haute, moyenne et basse en la dite paroisse de Poillé, dans lequel bourg de Poillé le deffen-deur avait deux maisons et habergement, l'un pour exercer sa justice de Poillé, l'autre où se faisait sa recette, rentes, cens, et droits seigneuriaux par chacun an au jour de Saint Denis, et autres accoutumés, voire même que la plupart de si peu de terres que le demandeur avait dans la paroisse du dit Poillé, étaient tenues et mouvantes du dit deffendeur ; qu'il était fondateur de l'église du dit Poillé, et comme tel appartenaient à lui et ses prédécesseurs tous les honneurs en la dite église, sans que jamais autre seigneur y eut rien prétendu au préjudice du dit deffendeur, que le dit chateau et chatellenie de Verdelles, dont dépend la dite terre et seigneurie, étaient tenus et mouvants de la seigneurie de Champagne, mouvante du comté de Laval, au ressort du Maine, que èz dites seigneuries de Poillé et Verdelles, le dit deffendeur avait droit de four à ban, et y étaient sujets les habitants du dit Poillé, que pour l'exercice de la justice le deffendeur y avait toutes sortes d'officiers pour l'exercer, halles, droit de foire et marchés ; bien reconnaissait le dit deffendeur que dans la dite paroisse de Poillé, le deman-deur avait un petit fief, appelé Paully, dit le Grand Val, tenu et mouvant de Château-du-Loir, et auquel fief il n'avait aucun droit de justice, ni officiers ; par tant soutenait qu'il

n'était recevable en sa complainte, et par le moyen des dites deffenses le dit deffendeur se constituait demandeur ad ce que d'autant, pendant sa minorité et les troubles, le dit de la Chapelle avait fait bâtir des halles au dit bourg de Poillé, ensemble des fourches patibulaires, et outre, mis ses armoiries au milieu de l'église, contre les transactions qui avaient été faites entre les parties ; et fut dit qu'il serait maintenu de faire abattre et oter les halles, et fourches patibulaires, ensemble de faire lever et ôter les dites armoiries du lieu où il les avait mises, si mieux il n'aimait les mettre au côté qui lui était enjoint par les arrêts et pour les contraventions par lui faites, qu'il fut condamné en tous les despens, dommages et intérêts du dit deffendeur qu'il aurait eus et soufferts, qu'il avait et souffrait et à cause de ce en demandait despens.

Sur quoy, ouïes par nous les dites parties sur leurs demandes, deffenses, etc., ... nous disons qu'à bon droit et justes causes le dit demandeur s'est doli et complaint, au dit cas de saisine et novelleté et qu'à tort et mauvaise cause le dit deffendeur s'est opposé ; maintenons et gardons le dit demandeur en possession et saisine de se dire, porter et qualiffier seigneur de Poillé, et des autres droits de justice, honneurs et prééminences qui appartiennent au dit seigneur de Poillé, en possession et saisine qu'il n'a été et n'est loisible au dit deffendeur de s'attribuer au préjudice du dit demandeur les honneurs appartenant aux seigneurs du dit Poillé, même en l'église paroissiale de Saint Denis et chapelle de Sainte Marie-Madeleine du dit lieu de Poillé, et qu'il n'a été et n'est loisible de contredire, de battre, ni empêcher au dit demandeur les susdits droits, prérogatives et honneurs, ni de se les attribuer, pour les causes et moyens contenus et déclarés au dit procès, et condamnons le dit deffendeur èz despens d'icelluy procès, et intérêts, procédant à cause des troubles. le tout tel que de raison,

etc..... Donné à Paris, sous le scel des dites requestes le troisième jour de juin l'an mil six cents. Signé : LANDRY.

La dite sentence a été confirmée par arrêt du 13 mars 1604, dont expédition sur parchemin se trouve aux titres de fief de Poillé.

IV

CONTRAT D'ACQUÊT DE LA CHAMPAGNE-HOMMET PAR RENÉ
LE CLERC, SEIGNEUR DE VERDELLES
(7 Mai 1601).

Sachent tous présens et à venir que en notre court royale du Mans, en droit par devant nous Pierre Baudouyn notaire juré d'ycelle, demeurant au dit Mans, paroisse de Saint Nicolas, personnellement estably, René de Maillé, escuier, sieur de Bénehart, Ruillé, Le Lomer, Fleuré, Chérippeau, Guigné et Champagne, émancippé d'aage par l'advis de ses parents dénommés, par la sentence d'émancipation expédiée au bailliage de Touraine le dernier jour d'août l'an 1599, laquelle nous est apparue et dont copie sera délivrée avec les titres et enseignements de la dite seigneurie de Champagne à l'acquéreur cy après, demeurant, le dit sieur de Maillé, en sa maison du dit Ruillé, pais de Vendosmois, estant de présent en cette ville, d'une part, et René Le Clerc, sieur de Juigné et Verdelles, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy, demeurant en sa maison seigneuriale de Verdelles, paroisse de Poillé, estant aussy de présent en ceste ville, d'autre part, soubmettant eulx, leurs hoirs, et aïans cause, biens meubles et immeubles présens et à venir au pouvoir et juridiction de notre dite court et de toutes aultres où trouvez seront, lesquels de leur bonne volonté, sans contrainte, confessent avoir fait et accordé ce qui s'ensuyt, c'est assavoir que le dit sieur de Maillé a

vendu, cédé, transporté, délaissé, ... à toujours mais perpétuellement, par héritage, et promet de garantir de tout trouble, ... au dit Le Clerc, achaptant pour luy, dame Marie Compain, son espouse, leurs hoirs et aïans cause, la terre, fief, seigneurie et chatellenie de Champagne-Hommel pour les deux parts composées en domaines, logis et principal manoir de Deneré, la métayrie du dit lieu, aultre métayrie appelée Harencé, le tout situé paroisse d'Avoise, les taillis de Brice, en Poillé et Auvers, les droits de rivière en la rivière de Vaigre, les cens, rentes, charges et debvoirs, vassaulx, hommes et sujets, honneurs et prééminences et tous aultres droits généralement quelconques jusqu'à ce jour acquis au dit sieur vendeur, et comme luy et ses prédécesseurs en ont cy-devant jouy, sans en rien excepter ni retenir, ne réserver, croistre, ni diminuer, fors excepté le bordage de Brice, avec le fief de la Rousselière, que le dit seigneur aurait cy devant baillé au sieur de Brétigné, que le dit sieur a expressément réservé à luy. Les dites choses tenues à foy et hommage lige du sieur comte de Laval, soubs le service et debvoir annuel, que le dit sieur vendeur a déclaré ne pouvoir dire, ne déclarer, adverty de l'ordonnance que le dit sieur acquéreur sera tenu faire, payer et acquiter à l'advenir, et aultres debvoirs et obéissances féodales, comme aussy toutes les autres rentes foncières, legs et aultres, fors les hypothécaires, si aucuns s'y trouvent, jusques à la concurrence de la somme de quatre escus, si tant en est deu par chacun an à l'esgard des rentes foncières, legs, dons, et même le don ou leg faict aux Chartreux de N. D. du Parc-en-Charnie. Le tout quitte du passé, et au cas que partye des dites choses vendues fut tenue d'aultres seigneuries que du comte de Laval, l'acquéreur sera et demourera tenu et obligé faire, acquitter et payer les services et obéissances pour ce deues, encore qu'elles ne soient pas en ces présentes spécifiées ne déclarées : permission tenir, payer, user, et par droit d'héritage,

exploiter les dites choses vendues par le dit sieur acquéreur, ses hoirs et aians cause, et de faire et disposer à l'advenir, comme de ses aultres propres choses héritaulx, au moyen et titre de la présente vendition, faite pour le prix et somme de six mille escus, vallans dix huit mille livres tournois, payables par le dit acquéreur à l'acquit, libération et discharge du dit sieur vendeur, scavoir à maltre François Danguy..... Et au présent contrat est intervenu Nicolas L'Escuyer, escuier, sieur de la Papollière, cousin proche et héritier présomptif maternel du dit sieur vendeur, demurant à la maison seigneuriale de la Papollière, paroisse de Coulongé, païs du Grand Perche, lequel a déclaré qu'il était d'avis de la dite vendition, aux conditions cy dessus, sans aucun garantaige toutefois de la dite vendition, et oultre a promis le dit sieur de Bénehart dedans huit jours par préalable, et auparavant tout paiement fors des dits deux cents escus, fournir la procuration de Loys de Maillé, escuier, sieur de la Touche, cy devant son curateur et son héritier présomptif paternel, demurant au dit Ruillé, païs de Vendosmois, portant avis et consentement du présent contrat, laquelle procuration, le dit sieur de Bénehard a dit avoir en sa dite maison, et laquelle il mettra entre les mains du dit sieur acquéreur ou du dit Dugué, transportant du dit vendeur au dit acquéreur tous droits, noms, raisons et actions..... Et accordé (fut) entre les deux partyes que le dit sieur acquéreur ne pourra faire tenir ses prochaines assises que préalablement il n'en ait adverty le dit sieur vendeur ad ce qu'il s'y trouve, ou gens pour luy, afin de requérir, et se faire payer les ventes, rachapts et aultres droits, appartenans et à luy acquis, jusqu'au jour du présent moys; inclusivement, dont nous, à leur requête et de leur consentement, les avons jugés et condamnés par le jugement et condamnacion de la dite court, le jeudy septiesme jour de may, l'an mil six cent et ung, après midy, fait et passé au Mans.

Et à la suite est écrit : Le quatorzième jour de may 1691, à la requête de René Le Clerc, escuyer, seigneur de Juigné et Verdelles, gentilhomme ordinaire du Roy, je me suis transporté au marché et court Saint-Pierre au Mans, ycelluy tenant, auquel lieu, après proclamation faicte par moy en la manière accoustumée, j'ay à haute voix leu et publié le contrat cy dessus, et d'ycelluy laissé coppie au pousteau du dit marché, ad ce qu'aucun n'en prétende cause d'ignorance.

V

DIFFÉREND ENTRE MM. DE JUIGNÉ ET DE BASTARD

2 Juillet 1604.

Veu par nous, Pierre Dulac, Anne Robert, Félix de la Motte Le Vayer, Pierre Daghes, et Gilles Rousseau, advocats en la court de Parlement, le compromis faict et passé entre messire René Le Clerc, chevalier, sieur de Juigné, et de la chatellenie de Champagne, d'une part, et Guillaume Bastard, escuier, sieur de la Paragère et de la Couldraye, d'autre part, ... par lequel les dites partyes nous auroient donné pouvoir de juger, décider et arbitrer les différends meus entre eulx pour raison des droits par elles respectivement prétendus, assavoir par le dit sieur de Juigné, à cause de la dite terre et chatellenie de Champagne, et le dit Bastard à cause de sa terre et seigneurie de la Roche Saint-Bault et appartenances de icelle ; et ouy les dites parties et tout considéré, nous disons que le dit sieur de Juigné est maintenu et gardé en possession de se dire et nommer seul seigneur chastelain de la terre, seigneurie et chatellenie de Champagne, et de jouir seul de tous les droits attribués par la coustume du Mayne au sieur chastelain primitivement, et à l'exclusion du dit sieur de la Paragère, lequel ne se pourra dire, nommer et qualiffire

seigneur du tiers de la dite seigneurie, ains seulement seigneur du fief, terre et seigneurie de la Roche Saint-Bault, et en cette qualité et pareillement est le dit sieur de la Paragère, comme seigneur du dit fief, et seigneurie de la Roche Saint-Bault, maintenu et gardé en possession de jouir de tous les droits et honneurs et prééminences appartenans et attribués à haulte justice au dedans de la dite terre de la Roche Saint-Bault, et en ceste qualité d'avoir ban, oratoire et sépulture au dedans du chœur et chanceau de l'église paroissiale de Chantenay, et d'y pouvoir faire mettre litte et ceinture d'armes sans préjudice des droits du dit sieur de Juigné à cause de sa dite chatellenie, auquel il sera loisible quand bon luy semblera, faire mettre litte et ceinture d'armes autour de la dite église de Chantenay au dessus de celle du dit sieur de la Paragère et faire mettre un ban oratoire au dessus de celui qui y sera mis par le dit sieur de la Paragère, lequel, pour cet effet, sera tenu laisser place convenable en la dite église sans despens.

Faict à Paris, le deuxième jour de juillet 1604.

VI

ÉRECTION DE LA SEIGNEURIE DE CHAMPAGNE EN BARONNIE Décembre 1615.

Louis, par la grâce de Dieu, Roy de France et de Navare à tous ceux qui ces présentes verront, salut. Tout ainsy que les feus Roys nos prédécesseurs, pour la grandeur et conservation de leur État, ont eu en singulière recommandation, de gratifier les personnes de maison et mérite, non seulement de leurs bienfaits et libéralités, mais aussy de les élever en honneurs, tiltres et dignitéz, pour marquer à leur famille et postérité, les services qu'ils leur avaient rendus fidèlement, et à la chose publique, et leur donner

subject de les inviter en choses semblables, désirant à leur exemple faire paraître le désir que nous avons de récompenser nos bons et loyaux serviteurs des choses contiguës à leur mérite, à ce que eulx et leurs successeurs aient de quoi se louer et contenter, et ayans esgard aux agréables services que notre amé et féal René Le Clerc, chevalier de notre ordre, sieur chastelain de Champagne, Juigné et Verdelles, a rendus au feu Roy, notre très honoré seigneur et Père, que Dieu absolve, et qu'il continue chaque jour, bien et duement adverty que la dite terre, seigneurie et chatellenie de Champagne, mouvant du comté de Laval, est une des plus nobles, belles et anciennes chastellenies de nostre païs du Mayne, de grande valeur, et revenu, en laquelle sont tenus et mouvans plusieurs fiefs, arrière-fiefs, dont dépendent vingt à vingt deux paroisses, mesme que depuis trois ou quatre cents ans, en cà, ses prédécesseurs et luy sont en possession d'y avoir tous droits appartenans à seigneurs chastellains, haulte, moyenne et basse justice, droit de prévosté sur les grands chemyns, qui y passent, en sorte qu'elle a toutes les marques et qualités requises à la baronnie, en cette occasion que le dit seigneur de Champagne désirerait la dite terre et seigneurie estre érigée en titre de baronnie tant pour la décoration et l'honneur perpétuel de sa maison, que de ses successeurs, attendu qu'il a des biens, terres et possessions suffisantes pour entretenir l'estat de Baron, et à cette fin nous a supplié luy vouloir octroyer nos lettres nécessaires. Pour ces causes et autres considérations, à ce nous mouvans, scavoir faisons que désirant bien et favorablement traicter le dit sieur de Champagne, avons de nostre grâce spéciale, pleine jouissance et autorité royalle, icelle tere et seigneurie et chatellenie de Champagne créé, érigée et eslevée..... à la dignité, titre et nom, prééminence de Baronnie, pour en jouir et user par le dit seigneur de Champagne et ses successeurs pleinement, paisiblement et perpétuellement ores et à l'advenir

du titre de baron, lequel voulons être tenu, censé, député et appelé Baron de Champagne, tant en jugement que dehors et de nostre mesme grâce et autorité que dessus avons aussy au dit lieu, terre et seigneurie de Champagne, assis en bon et fertile païs, pour la commodité des voisins et des marchands, créé, érigé et estably..... trois foires l'an pour y estre tenues aux jours que s'ensuyvent.....

Donné à Bordeaux au moys de décembre l'an de grâce mil six cent quinze et de nostre règne le sixième.

VII

TRANSFERT DU TITRE DE BARONNIE DE CHAMPAGNE-HOMMET SUR JUIGNÉ Mai 1647.

Louis, par la grâce de Dieu, Roy de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes verront, salut. Notre cher et bien amé Georges Le Clerc, chevalier, seigneur de Juigné, Verdelles, et Baron de Champagne, nous a fait remontrer que de ses dictes terres de Juigné, Verdelles et Champagne relèvent plusieurs terres et seigneuries, qu'il tient le tout sous un seul hommage du comte de Laval, et y a toute justice, haute, moyenne et basse, et juridiction ordinaire tenue au lieu de Poillé, sur plusieurs bourgs et paroisses qui en relèvent, ce qui joint à plusieurs autres considérations et particulièrement aux services rendus par l'exposant et le feu sieur de Juigné, son feu père, aux feus Roys, nos très honorés seigneurs, ayeul et père, qui donnèrent aveu à l'érection de la dite terre et seigneurie de Champagne, qui était dès lors une des plus nobles, belles et anciennes chastellenies de notre pays du Mayne, et de grande valeur et revenus, en titre de baronnie, par lettres en forme de charte de notre dit feu seigneur et père au mois de décem-

bre 1615 avec création et concession de trois foires..... et d'autant que l'exposant désirerait changer le nom de la dite baronnye de Champagne en celui de Juigné, qui sont deux terres jointes par luy, tenues sous un seul et même hommage du comté de Laval, et que même le lieu de Poillé, où s'exerce la juridiction de la dite baronnye, est incommode aux parties, qui n'y trouvent ni logements propres, ni gens du conseil, justice et pratique pour la poursuite et conduite de leurs officiers et qu'il n'appartient pas le tout à l'exposant, et que le sieur de Varennes, qui y a partie, y fait tenir aussy juridiction, ce qui cause des entreprises et de fréquents débats entre les officiers des deux seigneuries, tandis que le lieu de Juigné-sur-Sarthe, qui est tout au dit exposant, et qui n'est éloigné que de une lieue du dit village de Poillé, est bien bâti, situé sur un passage, composé d'un grand nombre de maisons et bâtiments, hanté et fréquenté des habitants des lieux circonvoisins, et autres éloignés, capable de retirer, loger et nourrir les parties plaidantes, et les gens du conseil, de justice, de pratique, avec plus de sureté et de commodité et moins de dépense, qu'au dit village de Poillé, le dit exposant nous a très humblement requis luy vouloir sur ce pourveoir, confirmer la dite baronnye, en changer le nom de Champagne en celui de Juigné-sur-Sarthe, transférer la juridiction du dit lieu de Poillé, et les dites foires et marchés au dit bourg de Juigné, et luy accorder à cet effet nos lettres nécessaires et convenables ; à ces causes, désirant traiter favorablement l'exposant..... nous avons continué et confirmé..... la dite création de baronnye pour en jouir sous le nom de baronnye de Juigné, voulant en outre que la juridiction de la dite baronnye soit transférée du dit lieu de Poillé au village de Juigné, ... comme aussy que les foires ordonnées par les lettres de 1615 soient dorénavant tenues au dit bourg de Juigné. Donné à au mois de may, l'an de grâce mil six cent quarante et sept, de notre règne le cinquième.

VIII

TRANSPORT DU DROIT DE NOMMER LES OFFICIERS DE JUSTICE
DE LA SEIGNEURIE DE VERDELLES A CELLE DE JUIGNÉ
Mai 1659.

Nous, Georges Le Clerc, chevalier, seigneur de Juigné, Verdelles, et de la chatellenie de Champagne, faisons savoir à tous ceux qu'il appartiendra que ayant pris, par retrait féodal, au siège de la chatellenie de Poillé, le troisième jour de juillet 1627, un fief volant, appelé le fief de Champagne, sur Pierre de Breslay, écuyer, sieur de Posset, et Jacques de Sesbois, aussy écuyer, sieur de la Thurellière, héritiers à cause de leurs femmes de deffunt Claude Lefebvre, vivant écuyer, sieur de Loyère, qui aurait acquis le dit fief de Claude Jarry, écuyer, sieur de Saint-Loup, depuis lequel temps il ne nous aurait été possible de faire payer ses services et debvoirs qui nous sont deubs à cause du dit fief à jour préfixe pour n'avoir un jour déterminé, constant et certain, dans le district d'icelluy, où les dits vassaux et sujets soient contraignables d'apporter leurs services et debvoirs, ce qui tourne à leur incommodité et à notre détriment et dommage, ayant pareillement dès le quatrième jour d'août 1650 fait eschange avec Pierre de Bastard, sieur de Dobert et demoiselle Marguerite de Boisjourdan, son épouse, d'un autre fief volant, appelé le fief de la Fraudière, autrement dit de la Leu, où il se rencontra la même incommodité, tant pour mes subjects que pour nous, de n'avoir point de jour préfixe, où se fasse notre recette, or voulant pourvoir à l'utilité publique et au bien commun de nos subjects et de nous, nous avons par ses présentes réuni et incorporé, ... les dits deux fiefs volants de Champagne et de la Fraudière à notre chatellenie de Champagne, dont ils sont tenus en nuesse, à foy et hommage, voulons et or-

donnons qu'à l'avenir les services, cens, rentes et debvoirs qui nous sont deubs annuellement à cause d'iceux fiefs nous soient payés le jour de N. D. angevine à la recepte de notre chatellenie de Champagne, qui se fait au lieu de Dénéré, paroisse d'Avoise, et d'autant que le droit de présenter un juge, greffier et sergent au siège de Champagne est de longtemps annexé à notre terre de Verdelles, laquelle pourrait à l'avenir par aliénation ou autrement être disjointe et séparée d'avec notre chatellenie de Champagne, pour éviter aux contestations, procès et débats qui pourraient naître entre les propriétaires de l'une et de l'autre, la séparation des dites terres advenant, pour y obvier, nous avons par ces présentes aussy réuni et incorporé, ... le droit de présenter les dits officiers et de prendre le tiers des émoluments du greffe à la dite chatellenie de Champagne perpétuellement et irrévocablement à icelle chastellenie, en sorte que les seigneurs d'icelle pourvoiront aux dits offices et jouiront de l'entier émolument du greffe, esquelles choses les seigneurs de Verdelles ne pourront en prétendre: enjoignons et ordonnons à notre procureur fiscal de la dite chastellenie de Champagne de faire enregistrer.... en foi de quoi..... mai 1659.

BIBLIOGRAPHIE DU MAINE

1909.

I. ALMANACHS

Leur nomenclature ne diffère pas de celle des années précédentes. [Cf. *Revue du Maine*, t. LXVI, pp. 184-185.] Je ne mentionnerai que :

ALMANACH MANCEAU (le Grand), pour l'année 1909, 44^e année, Le Mans, Monnoyer, 1 vol. in-32. [Contient les articles nécrologiques de MM. le marquis de Courcival, docteur M. Fouchard, dom A. Logerot, Gustave Triger, de la Rochefoucauld, duc de Doudeauville, Théophile Conilleau, Auguste Hamme, le général Coiffé et Albert Maignan.]

II. BULLETINS ET PÉRIODIQUES

ANNALES FLÉCHOISES (les) et la Vallée du Loir. Revue historique, archéologique, artistique et littéraire, paraissant tous les deux mois, 7^e année, t. X, 1909, La Flèche, E. Besnier, Paris, H. Champion, in-8 de 444 p. gravures hors et dans le texte, cartes.

BULLETIN ANNUEL de la Commission météorologique du département de la Sarthe, année 1908. Le Mans, imp. Monnoyer, 1908, in-8.

BULLETIN de la Commission historique et archéologique de la Mayenne, 2^e série, t. XXV, 1909. Laval, veuve Goupil, in-8 de 512 p. avec planches et vignettes dans le texte.

BULLETIN MENSUEL de la Chambre de Commerce du Mans, in-8. Le Mans, imp. Guénet, 1909.

BULLETIN de la Sainte-Union de Saint-Antoine-de-Padoue, sanctuaire d'Évaillé (Sarthe), 2^e année, 1909, in-8, imp. Limé, Aisne (1).

BULLETIN de la Société d'Horticulture de la Sarthe, in-8, 1909. Le Mans, Monnoyer.

BULLETIN de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, II^e série, t. XXXIV ; LXII^e tome de la Collection, année 1909-1910. Le Mans, Monnoyer.

LA RÉVOLUTION DANS LA SARTHE et les départements voisins, bulletin du Comité départemental de la Sarthe pour la recherche et la publication des documents économiques de la Révolution française, sous la direction de J. L'Hermitte, archiviste du département, 4^e année, 1909. Le Mans, imp. Drouin, in-8.

OFFICE (l') forestier du Centre et de l'Ouest, bulletin trimestriel, 2^e année, 1909. Le Mans, imp. Benderitter, in-8.

PAYS BAS - NORMAND (le), Flers, Domfront et environs ; Société historique, archéologique, littéraire, artistique et scientifique. Revue trimestrielle, 1909, 2^e année. Flers, imp. Graindorge.

PROVINCE DU MAINE (la), Revue mensuelle de la Société des Archives historiques du Maine, t. XVII, 1909. Le Mans, au siège de la Société, rue de Tascher ; Laval, veuve Goupil, 1 vol. in-8 de 426 p. avec planches et vignettes dans le texte.

REVUE historique et archéologique du Maine, organe de la Société historique et archéologique du Maine, t. LXV, 1 vol. in-8, 395 p. ; t. LXVI, 1 vol. in-8, 344 p., 1909, avec vignettes dans le texte et planches hors texte.

SEMAINE DU FIDÈLE (la). — Revue du culte et des bonnes œuvres, publiée sous le patronage de Mgr l'Évêque ; 47^e année ; du 30 novembre 1908 au 21 novembre 1909, 1 vol. in-8. Le Mans, Bienaimé-Leguicheux.

(1) Un certain nombre des *Bulletins paroissiaux* qui se publient de plus en plus nombreux dans le diocèse du Mans, depuis quelques années, contiennent des articles et notes historiques : nous mentionnerons, à partir de 1910, les plus importants de ces articles.

III. LIVRES, BROCHURES, TRACTS, ARTICLES, ETC.

Publiés dans le Maine (Sarthe et Mayenne), ou par des Manceaux, ou concernant le Maine.

- AJAM (M.). — La déformation du positivisme. *Grande Revue*, 25 avril, 1909.
- AIMOND (E.). — La réforme fiscale et le projet Caillaux. Mantes-sur-Seine, imp. Beaumont, 1908, in-8, 288 p.
- AIMONT (E.). — Jean Cottlereau dit Jean Chouan (1754-1794). Collection des *Contemporains*, 23 mai 1909. Paris, Feron-Vrau, 16 p. in-8.
- ANGOT (A.). — La station romaine de Rubricaire à Sainte-Gemmes (Mayenne). *Bulletin..... de la Mayenne*, 2^e série, t. XXV (1909), p. 297.
- Notes bibliographiques sur un ouvrage liturgique. *Revue du Maine*, t. LXVI (1909), p. 89.
- L'autel de Saint-Eustache dans l'église d'Hambers (Mayenne). — *La Province du Maine*, t. XVII (1909), p. 142.
- L'origine de Guy I de Laval, *ibid.*, p. 330.
- ARNOULD (Louis). — Petit traité de recommandation pour les Examens. 3^e édition, brochure in-8, 16 p. Poitiers, Jubot, 1909.
- Casquette et Cornette. *Mois littéraire et pittoresque*, mars 1909.
- Crémazie et Fréchette. *Conférences*, 1^{er} avril 1909.
- L'âme Canadienne. *Correspondant.....* 10 août 1909.
- De l'abus de l'évolution dans l'enseignement des littératures. *Revue Internationale de l'enseignement*, 15 sept. 1909.
- AUGÉ-CHIQUET (Mathieu). — La vie, les idées et l'œuvre de J.-A. de Baïf, in-8 de xviii-618 p. Paris, Hachette, 1909.
- Les Amours de J.-A. de Baïf, in-8, 158 p. Paris, *ibid.*, 1909.
- AVOISE (Souvenir de la fête célébrée en l'honneur de la Bienheureuse Jeanne d'Arc à). 26 sept. 1909. Le Mans, Monnoyer, in-8.

- BAGLION (Comte L. de). — Pérouse et les Baglioni, étude historique. Paris, Émile Paul, in-8, x-574 p. et pl.
- BAINVILLE (J.). — Le marquis de Charnacé. *L'Action française*, 1^{er} mars 1909
- BEAUCHESNE (le M^{is} de). — Les études historiques et archéologiques dans l'arrondissement de Mayenne. *Revue du Maine*, t. LXVI, p. 321. Cf. Linières (R. de).
- BEAUMONT (le comte Charles Bonnin de la Bonninière de). — La maison Bonnin de la Bonninière de Beaumont, in-4 de 503 p. avec 22 pl. hors texte et 73 grav. dans le texte. — Catalogue des artistes angevins, manceaux, tourangeaux, vendômois et bléziens qui ont exposé au Salon de 1908. *Les Annales Fléchoises*, t. X (1909), p. 348.
- BÉCHU (le R. P. Léon), missionnaire Mayennais. — Les petits Indiens. *Annales de la Propagation de la Foi*, janvier 1909, pp. 18-34.
- BÉNARD (L.) et P. DELAUNAY. — Le cours de sages-femmes dans la Généralité d'Alençon au XVIII^e siècle. *France Médicale*, 25 mai 1909 ; tirage à part de 4 p. in-8, extrait du *Bulletin de la Société française d'histoire de la Médecine*. — Note préliminaire. (*Bulletin de la Société Française d'histoire de la Médecine*, 1909, p. 117-120.)
- BÉNARD (D^r Louis). — Un cours provincial d'accouchement dans la Généralité d'Alençon à la fin du XVIII^e siècle. Thèse de la Faculté de Paris, 11 janvier 1909, 72 p.
- BERNELLE (D^r F.-H.). — La psychose de Gilles de Rais, sire de Laval, maréchal de France, 1404-1440. (Thèse de la Faculté de Médecine de Paris, 17 mars 1910.) Paris, janvier 1910, 88 p. in-8.
- BERTRAND DE BROUSSILLON (A.). — Archives historiques du Maine, t. IX, Cartulaire de l'Évêché du Mans, 905-1786. Le Mans, *Société des Archives du Maine*, 1908, in-8, vi-306 p.
- BESNARD (Abbé L.). — Les Filles de Notre-Dame à La Ferté-Bernard et les Clarisses de Beaumont. *Revue du Maine*, t. LXVI, 1909, pp. 146, 241.
- BEVER (Ad. Van). — Les Poètes du Terroir du XV^e siècle jusqu'à nos jours, t. II, in-16. Paris, Delagrave, 1909.

- BEZARD (Alexandre). — Épisode de la Bataille du Mans ; prise de la Tuilerie, la lutte dans les rues, l'occupation de la ville. *Revue du Maine*, t. LXV, p. 274.
- BEZARD (Lucien). — A propos des Cénomans. *La Province du Maine*, t. XVII (1909), p. 136.
- BIENVENU (Dr). — Biographies anecdotiques. Ambroise Paré ; *la Médecine internationale*, décembre 1908, p. 1100-1112.
- BLANCHARD (le R. P. dom), O. S. B. Solesmes. — Alfred le Musicien et Alfred le Philosophe. *Rassegna Gregoriana*. 1909, p. 419.
- Aaron. *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, fasc., 1, 1909, col. 4.
- BOLAND (Henri). — Coins de France (Ouest, Centre et Sud-Ouest). Paris, Hachette, 1 vol. in-16, 1909, 54 grav.
- BONFILS (S. G. Mgr. M.-P.-A. de), évêque du Mans. — Lettre prescrivant des prières et des quêtes en faveur des sinistrés de la Sicile et de la Calabre, 2 janvier 1909. Le Mans, imp. Bienaimé, in-4 de 4 p.
- Lettre pastorale à l'occasion de la prochaine béatification de Jeanne d'Arc. Le Mans, *ibid.*, 24 p. in-4.
- Lettre annonçant les retraites pastorales pour l'année 1909, *ibid.*, 16 p. in-4.
- Protestation contre l'attribution des biens ecclésiastiques, 1909, *ibid.* Cf. *La Semaine du Fidèle* du diocèse du Mans, *passim*.
- BOUILLAT (J.-M.-J.). — Mgr. Grandin, apôtre du Nord-Ouest Canadien (1829-1902). Collection des *Contemporains*, 13 juin 1909. Paris, Feron-Vrau, 16 p. in-8.
- BRIEL (Abbé J.). — Saint Mélaine, sa vie, son culte. *Bulletin paroissial de la Chapelle-Saint-Mélaine*, janvier-décembre 1908.
- BRODIN (l'abbé V.). — Le frère Jean-Baptiste, religieux profès de la Congrégation de Sainte-Croix. Sa vie, ses œuvres. Laval, Goupil, 1909, in-16, 133 p. et fig.
- BUSSON (Abbé G.). — A propos du Concile de Coulaines. *Province du Maine*, t. XVII (1909), p. 410.
- CAHOUR (J.). — Traduction de Bernard de Thiron par

- J. Von Walter. *Bulletin..... de la Mayenne*, 2^e série, t. XXV (1909), p. 17.
- CAILLET (Louis). — La Bataille de la Brocinière dite de la Gravelle, d'après une lettre du vainqueur. Paris, 1908, in-8, 7 p.
- CALENDINI (Abbé Louis). — Nos Martyrs. I. Pierre-Jacques Bodereau. *Semaine du Fidèle du Mans*, 11 et 25 sept., 23 et 30 octobre 1910.
- Rétractations de religieuses, 1792-1795. *Province du Maine*, t. XVII (1909), p. 53.
- Le Doyen du Mans et le testament d'Arthur de Bretagne, *ibid.*, p. 101.
- Bibliographie du Maine, 1908. *Revue du Maine*, t. LXVI, 1909, p. 185.
- La municipalité de Sainte-Colombe, *Annales Fléchoises*, t. X (1909), p. 122.
- Les Vendéens à La Flèche, 1793, *ibid.*, p. 183.
- Saint-Mars-de-Cré. Essai de monographie paroissiale, *ibid.*, p. 233, 411.
- Les religieux de Mélinais, *ibid.*, p. 391.
- CALENDINI (Abbé Paul). — La maison de Beaumont. *Annales Fléchoises*, t. X (1909), p. 70.
- Quelques épisodes de la vie fléchoise au XVII^e siècle, *ibid.*, p. 89.
- Prieuré de Saint-Michel-de-l'Abbayette. *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, fascicule I (1909), col. 37.
- Abenon (Saint Barthélemy d'), *ibid.*, col. 103.
- CALENDRIER suivant l'Ordo à l'usage des Fidèles, 53^e année, 1909. Le Mans, Bienaimé-Leguicheux, Ch. Monnoyer, 1909, in-32, 64 p.
- CANDÉ (Dr J.-B.). — La Versatilité des foules. *Annales Fléchoises*, t. X (1909), p. 47.
- CRUSSAIRE (Dr A.). — Un Médecin au XVII^e siècle, le docteur Vallant. Un malade imaginaire : Madame de Sablé. Thèse de la Faculté de Médecine de Paris. Paris, Vigot, 1910, 152 p. in-8.

- CELIER (Léonce). — Catalogue des actes des évêques du Mans jusqu'à la fin du XIII^e siècle. *Revue du Maine*, t. LXV (1909), pp. 48, 226, 330.
- Observations sur la diplomatique des évêques du Mans, *ibid.*, t. LXVI, (1909), p. 101.
- CESBRON (Abbé E.). — Jeanne d'Arc et le Bas-Maine. Laval, veuve Goupil, 1909, in-8, 30 p. in-8 avec lettres ornées et gravures.
- CHAMARD (H.). — Un ancien exemplaire de Joachim du Bellay. *Revue des Bibliothèques*, mai-juin 1909.
- CHAPELET (H.). — Notes préhistoriques. *Bulletin..... de la Mayenne*, 2^e série, t. XXV, pp. 189, 315.
- CHAPPÉE (J.) et L.-J. DENIS. — Archives du Cognier. Série E, art. 263-430. Paris, Champion. Le Mans, Saint-Denis, 1909, in-8, VIII-314 p.; 4 pl. hors texte (sceaux).
- CHAUDRON (abbé Paul). — Notes sur Marçon. La Chartre-sur-le-Loir, imp. M. Lecomte, 1909, in-8, 28 p.
- CLÉMENT (P.). — Château, terre et seigneurie de la Flotte. *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois*, t. XLVIII, 1909, pp. 118-160.
- CLÉMENT (P.) et L.-H. HALLOPEAU. — Peintures murales d'Artins (Loir-et-Cher). Extrait du *Bulletin archéologique*, 1909, 16 p. in-8.
- CLERGERIE (A.). — La maison de Faudoas, d'après un ouvrage récent. *Revue de Gascogne*, avril 1909.
- CREPET (J.). — Quelques mots sur G.-S. Trébutien, 1800-1871. *Mercure de France*, 16 août 1909.
- CRESTE (Georges). — La maison des Comtes du Perche à Mortagne. *Bulletin de la Société Percheronne d'histoire et d'archéologie*, 15 avril 1908. — A part, Bellême, G. Levayer, 1908, 19 p. in-8 avec grav.
- DELATTE (le R. P. dom), abbé de Solesmes. — Vie de Dom Guéranger, abbé de Solesmes, 1^{er} vol. in-8. Paris, Plon, 1909.
- DELAUNAY (Dr Paul). — Trois pèlerins de Port-Royal. *France Médicale*, 10 juin 1909.
- Jacques Peletier du Mans, licencié en médecine, 1517-1582. *Revue du Maine*, t. LXV, pp. 170, 368.

- DELAUNAY (Dr Paul). — Assistance, épidémies et hygiène du XV^e au XVIII^e siècle. (Maine, Normandie, Cambrésis.) *France Médicale*, 25 septembre 1909. — Cf. Bérard.
- *Revue critique* : Un chirurgien d'autrefois : Étienne Thévet, de Poitiers. — Un médecin de Saint Dominique, Charles Arthaud. — La médecine à l'Université de Caen, au XVIII^e siècle. (*La France Médicale*, 23 février 1909, p. 61-63.)
- Trois pèlerins de Port-Royal : M. Hallays, M. Gailly de Taurines et M. de Lanzac de Laborie. (*Ibid.*, 25 juin 1909, p. 217-220.)
- Feuilles de route. (*Ibid.*, 25 novembre 1909, p. 417-420.)
- Les Réformes scolaires à l'École de la Maternité de Paris (*ibid.*, 25 février 1910, p. 63-65).
- L'Almanach de Jean de l'Épine. *Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine*, 1909, p. 315-317, et *la France Médicale*, 25 octobre 1909, p. 382.
- L'obstétrique dans le Maine, et dans le département de la Sarthe aux XVIII^e et XIX^e siècles ; chap. I : Les débuts de René Levasseur et le Bureau d'Agriculture du Mans. La mission de M^{me} du Coudray et le cours d'obstétrique dans le Maine au XVIII^e siècle. *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, t. LXII, 1909-10, 1^{er} fasc., p. 31-32. Chap. II : Les cours de sages-femmes dans la Sarthe pendant la Révolution : René Levasseur et Jean Jélin. Chap. III : Le deuxième cours départemental d'obstétrique. (*Ibid.*, 3^e fasc. p. 324-391.) Cf. *La France Médicale*, 1909, 10 juillet (p. 240-245), 25 juillet (p. 260-266), 10 août (p. 286-288), 25 août (p. 302-306).
- La Maternité de Paris. — Port-Royal de Paris, Port-Libre. L'Hospice de la Maternité : L'École des sages-femmes et ses origines, 1625-1907. Notes et documents. Préface de M. le Dr Porak, 1 vol. de xvi-462 p. in-8, 8 pl. h., 4 fig. Paris, 1909, in-8.
- La Maternité de Paris. L'obstétrique, 1909, p. 357-363 et tir. à part non paginé à p., 7 p. in-8, fig.

- DELAUNAY (R.). — La châtellenie d'Ernée. *Bulletin..... de la Mayenne*, 2^e série, t. XXV, pp. 45, 173.
- DENIS (Abbé L.-J.). — L'Église de Vouvray-sur-Loir. *La Province du Maine*, t. XVII, 1909, p. 14.
- La maison de Beaumont, *ibid.*, p. 175. — Cf. Chappée (J.).
- DENIS (le R. P. dom P.). O. S. B. Solesmes. — Quelques lettres de dom Louvard, prisonnier de la Bastille. *Revue Mabillon*, 1909, p. 498-515.
- DESCHAMPS LA RIVIÈRE (R.). — Antoine Magnin curé constitutionnel du Crucifix et le clergé constitutionnel manceau de 1791 à 1794. *Province du Maine*, t. XVII, p. 40, 73, 105, 170, 283, 344.
- DUBOIS (S. G. Mgr. E.-L.), archevêque de Bourges. — Lettre pastorale sur Jeanne d'Arc et l'Eucharistie, mandement pour 1909. Verdun-sur-Meuse, imp. Henry Didier, in-8, 20 p.
- Lettre à ses diocésains sur l'Œuvre du denier du clergé et celle du denier du culte. 6 janvier 1909, 4 p. in-8.
- Lettre à MM. les curés de Verdun sur trois attentats sacrilèges commis dans la ville. 20 mars, 2 p. in-8.
- Protestation contre la spoliation des biens ecclésiastiques de la Meuse, publiée par le *Journal Officiel*. 27 avril 1909; 1 p. in-8.
- Instruction pastorale..... au sujet des censures ecclésiastiques assumées par les spoliateurs de l'Église, 9 p. in-8. 20 mai 1909.
- Lettre pastorale sur la part du diocèse de Verdun dans la vie et la glorification de la B^{se} Jeanne d'Arc et pour annoncer un *Triduum* solennel à la cathédrale en son honneur. 15 juin 1909, 8 p. in-8.
- Lettre ouverte à M. le Préfet de la Meuse. 5 juillet, 4 p. in-8.
- Lettre circulaire de NN. SS. les évêques de Nancy, Saint-Dié et Verdun recommandant la caisse de l'enseignement chrétien, l'association Lorraine de l'enseignement primaire libre et le recrutement du personnel, 27 juin 1909, 5 p. in-8.
- Lettre de Mgr l'évêque de Verdun à un maire de son

diocèse sur les attributions des biens ecclésiastiques, 25 juillet 1909, 2 p. in-8.

DUBOIS (S. G. Mgr. E.-L.), archevêque de Bourges. — Lettre à ses diocésains à l'occasion des fêtes commémoratives de la défense de Verdun en 1870. 26 août 1909, 6 p. in-8.

— Lettre à M. le Maire de Verdun à l'occasion de la suppression de la procession du 3 septembre. 4 septembre 1909, 2 p. in-8.

— Lettre à MM. les Curés leur communiquant la lettre pastorale des Cardinaux, Archevêques et Évêques de France sur les droits et les devoirs des parents relativement à l'école. Octobre 1909, 12 p. in-8.

— Lettre à ses diocésains portant communication du discours de S. S. Pie X, en l'audience des Pèlerins Français, le 18 novembre 1909. 27 novembre 1909, 5 p. in-8.

— Lettre à un maire de son diocèse sur la création d'un bureau de bienfaisance. 19 décembre 1909.

— Voir *Bulletin du Clergé* pour l'année 1909, et la *Semaine religieuse du diocèse de Verdun*.

DUFAY (Pierre). — Autour de Cassandre. *Annales Fléchoises*, t. X (1909) p. 332, tir. à part in-8. La Flèche, Besnier.

— Bibliographie sommaire de la première et de la deuxième armée de la Loire. Paris, libr. H. Champion, 1909, in-8, 24 p.

DUMAINE (le chanoine). — Panégyrique de la Bienheureuse Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon. Alençon, 1909, in-8 avec portrait.

DUPAS (Léon). — Le vétérinaire militaire Constant-Pierre-Louis Chauvin (1825-1870). Sa correspondance de campagne (Toulouse, imp. Douladoure-Rivat), 29 p. in-8, fig.

— Extrait de la *Revue générale de Médecine vétérinaire*, 1-15 février, 1-15 mars, 15 avril 1909, nos 147-152.

ESNAULT (Abbé L.). — Cf. Froger (abbé L.).

ERARD (D.). — Souvenirs d'un mobile de la Sarthe (33^e Régiment). Le Mans, de Saint-Denis. 1909, in-8, XIX-244 p. (2^e édition.)

FLAMENS (P.). — La famille d'Apchon et l'abbaye d'Évron

- (Mayenne). *Bulletin..... de la Mayenne*, 2^e série, t. XXV (1909), p. 393.
- FLEURY (G.). — La Ville et le district de Mamers durant la Révolution (1789-1804). Mamers, imp. Fleury, t. I, 1909, in-8, x-368 p. ; t. II, 1909, 388 p.
- Quelques portraits de la famille Denisot. *Annales Fléchoises*, t. X (1909), p. 27.
- Jean Denisot, bailli d'Assé-le-Riboul, au Maine. *Revue du Maine*, t. LXV (1909), p. 133.
- Thomas Toustain, architecte de la cathédrale du Mans. *Ibid.*, p. 265.
- Véron de Forbonnais président du district de Mamers et son impôt sur le revenu. *Bulletin du Comité départemental de la Sarthe.....* tome III, p. 211.
- Les Appels de volontaires et les réquisitions d'hommes dans le district de Mamers, durant la Révolution. *Ibid.*, tome IV, p. 49.
- FOURCAUD (L. de). — La vie artistique. Le Saint Sépulcre de Solesmes et son auteur présumé. *Le Gaulois du Dimanche*, 31 juillet 1909.
- FROGER (le chanoine L.) et l'abbé L. ESNAULT. — La communauté d'habitants de Changé. *Revue du Maine*, 1909, t. LXV, p. 89, 202, 401 ; t. LXVI, p. 40.
- FROGER (le chanoine L.). — La Confrérie Saint-Jean-Baptiste à Amné. *Ibid.*, t. LXVI, p. 225.
- Des Enquêtes faites à La Flèche et dans les environs en 1747. *Annales Fléchoises* (1909), t. X, p. 5.
- Jean-Ant. de Baif au Vendômois et au Maine. *Ibid.*, p. 53.
- Amadys Jamin en Vendômois. *Ibid.*, p. 364.
- Guy Peccate. *Ibid.*, p. 370.
- Une lettre d'un soldat de la Grande Armée [de Ligron], en 1813. *Ibid.*, p. 397.
- Les comptes de fabrique de Fillé de 1461 à 1468. *La Province du Maine*, t. XVII (1909), p. 68.
- Catalogue des actes de Nicolas V, etc. *Ibid.*, p. 146.
- Les Faudoas au Maine. *Ibid.*, p. 172.
- FROGER (le chanoine L.) et l'abbé ROBVEILLE. — La communauté d'habitants de Pont-de-Gennes. *Ibid.*, p. 23.

- GENTIL (A.). — Migration d'une bibliothèque : l'histoire de la Bibliothèque de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe. *Bulletin.....*, 1^{er} fasc., 1909, p. 13.
- GIRAULT (Abbé G.), curé de la Milesse. — Histoire des Commandements de l'Église. *Revue Catéchistique*, 1908-1909.
- La Communion fréquente de l'enfance et de la jeunesse, broch. in-12. Paris libr. des Catéchismes, 1909.
- GODET (Abbé). — Nicolas Denisot. *Bulletin de la Société Percheronne d'histoire et d'archéologie*, 15 avril 1908, pp. 92-109 avec portrait.
- GOUVRION (E.). — Terrier de la seigneurie de Loré, en Oisseau, au XVII^e siècle. *Bulletin..... de la Mayenne*, 2^e série, t. XXV, p. 469.
- GRELLIER (S. G. Mgr.), évêque de Laval. — Les lois mauvaises. *La Croix*, 12 août 1909.
- GROSSE-DUPERON (A.). — Tableau de la Province du Maine (1762-1766). *Bulletin..... de la Mayenne*, 2^e série, t. XXV (1909), pp. 82, 193, 371.
- Le Pasteur Élie Benoist. *Ibid.*, pp. 137, 276, 397.
- Le prieuré de Berné. Étude historique. Mayenne, imp. Poirier, 1909, in-8 de 76 p., planches.
- GUÉDON (Joseph). — Pierre Le Rouge, épisode de la Guerre de Vendée. Château-Gontier, lib. Leclercq, in-8, 106 p.
- GUERNY (René du). — La famille Fouquet. *Annales Fléchoises*, t. X (1909), 16 p.
- GUILLOREAU (le R. P. dom L.). — Extrait des nécrologes de l'abbaye de Champagne, au Maine. *Revue Mabillon*, fév. 1909. Tirage à part, 16 p. in-8. Ligugé, Aubin, 1909.
- Prieurés anglais de la dépendance de Saint-Serge. *Revue Mabillon*, février 1909.
- Le cartulaire de Loders, prieuré dépendant de Montebourg. *Revue Catholique de Normandie*, 15 mai 1909 et suiv.
- Chartes d'Ottertton, prieuré dépendant de l'abbaye du Mont-Saint-Michel. *Revue Mabillon*, août 1909.
- Les fondations anglaises de l'abbaye de Savigny. *Ibid.*, novembre 1909.

GUILLOREAU (le R. P. dom). — Chartes du prieuré de Créans. *Annales Fléchoises*, sept. 1909.

HALLAYS (A.). — En flânant : L'abbaye de Solesmes, *Journal des Débats*, 15-16 juillet 1909.

HALLOPEAU (L.-A.). — Essai sur l'histoire des comtes et ducs de Vendôme de la maison de Bourbon. *Annales Fléchoises*, t. X (1909), pp. 211, 248.

— Écussons au lion dans le Bas-Vendômois. *Ibid.*, p. 403. Cf. Clément (P.).

HAVARD DE LA MONTAGNE (Robert). — Leurs fils. *Revue Générale*, 1909, 1 vol. in-12.

HELME (Dr). — Ambroise Paré, ses voyages, ses cahiers d'observations. *Revue moderne de Médecine*, janvier 1909, p. 11-15.

HÉRON DE VILLEFOSSE (communication de M.). — Douille de bronze gallo-romaine au Musée archéologique du Mans. *Revue du Maine*, t. LXVI (1909), p. 97.

HEURTEBIZE (le R. P. dom B.), O. S. B. Solesmes. — Denyse Jean. Dictionnaire de théologie catholique, fasc., XXVII (1909), col. 449.

— Desgabets. *Ibid.*, col. 622.

— Deutmayr. *Ibid.*, fasc. XXVIII (1909), col. 672.

— Deviaux d'Agneaux. *Ibid.*, col. 673.

INDICATEUR DES OFFICES des dimanches et fêtes de l'année 1909. Le Mans, imp. Bienaimé-Leguicheux, in-32 de 8 p.

JOUIN (Dr F.). — Bourg-le-Roi. Mamers, Fleury, 1909, in-4 de 459 p. avec pl. et grav.

LABONNE (Dr). — Ambroise Paré était-il huguenot ou catholique ? *L'Écho de la médecine et de la chirurgie*, 1^{er} fév. 1908.

LATOUCHE (Robert). — Les premiers vicomtes du Maine. *Revue du Maine*, t. LXV, p. 80.

— Un Vicomte du Maine imaginaire au XI^e siècle. *Ibid.*, t. LXVI, p. 94.

— L'Hygiène au XV^e siècle. *Province du Maine*, t. XVII (1909), p. 66.

— A travers les Revues. *Ibid.*, p. 82.

- LATOUCHE (Robert). — Note sur une Tour de l'enceinte du Mans au XV^e siècle. *Ibid.*, p. 144.
- Manuel de G. Dottin. *Ibid.*, p. 178.
- L'origine des seigneurs de Laval et la fondation du prieuré d'Auvers-le-Hamon. *Ibid.*, p. 293.
- Saint Éloi, guérisseur de chevaux. *Ibid.*, p. 421.
- LAUDE (le chanoine). — Le règlement intérieur des écoles chrétiennes. *Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement*, 15 juin 1909.
- Notions de liturgie, 3^e édition. Le Mans, Benderitter, 1909, in-18 de 64 p.
- Petite histoire sainte, ancien et nouveau testament à l'usage des enfants du catéchisme, 6^e édition. *Ibid.*, 1909, in-18 de 68 p.
- LAUMONIER (Paul). — Contribution à l'étude historique de Ronsard. *Annales Fléchoises*, t. X (1909), p. 271.
- LAURAIN (E.), — Aveu de Mausson, 1661. *Bulletin..... de la Mayenne*, 2^e série, t. XXV (1909), p. 62.
- Questions fabriciennes. *Ibid.*, pp. 91, 211, 332.
- Jean-Toussaint-Marie Trevedy. *Ibid.*, p. 243.
- Cartulaire de Montguyon. Laval, Goupil, 1909, in-8, 67 p.
- Description d'un manuscrit de la Bibliothèque de Laval, non mentionné dans le catalogue. Paris, Imp. Nationale, 1909, in-8, 16 p.
- Du style chronologique en usage dans le Bas-Maine au commencement du XIII^e siècle. Paris, *ibid.*, in-8, 8 p.
- LE BIHAN (A.). — Histoire des timbres affiches du Mans. *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, 2^e fasc. 1909, p. 241.
- LEDRU (le chanoine A.). — Les Châteaux de la Sarthe. La Quentinière, in-4, 16 p. avec pl., 1909. Imp. Benderitter, Le Mans.
- Les Cénomans depuis l'époque préhistorique jusqu'aux invasions barbares. *La Province du Maine*, t. XVII (1909), pp. 85, 149.
- Le Chœur de la cathédrale du Mans. Réponse à M. Lefèvre-Pontalis. *Ibid.*, p. 117.
- Le Maine préhistorique. *Ibid.*, pp. 181, 231.

- LEDRU (le chanoine A.). — Notes sur Jeanne d'Arc. *Ibid.*, pp. 199, 213, 267, 315, 332.
- Thomas Toustain, prétendu architecte de la cathédrale du Mans, *Ibid.*, p. 245.
- Le porche méridional de la cathédrale du Mans. *Ibid.*, p. 303.
- L'assemblée ou concile de Coulaines, en 843. *Ibid.*, p. 357.
- Le portail méridional de la cathédrale du Mans. *Ibid.*, p. 385.
- La Cathédrale du Mans. *Ibid.*, p. 289.
- Classement des objets religieux. *Ibid.*, p. 112.
- A propos des rois de France, chanoines de la Cathédrale du Mans. *Ibid.*, p. 211.
- A propos de la Cathédrale du Mans. *Ibid.*, p. 243.
- LEFÈVRE-PONTALIS (E.) et P. VÉRITÉ. — Les deux architectes et le tracé du chœur de la Cathédrale du Mans. *Annales Fléchoises*, t. X (1909), p. 39. (Cf. Bibliographie de 1908.)
- LE GOVEC (V.). — L'abbaye de Solesmes. *Les Dimanches chez soi*, 29 août 1909.
- LEGRAND (Noé). — Un faux portrait d'Ambroise Paré à la Faculté de Médecine de Paris. Son identification. (*La France Médicale*, 25 décembre 1909, p. 459-462 et *Bulletin de la Société française d'histoire de la Médecine*, 1909, p. 372-383.)
- LEGRAND-CHABRIER. — Aspects humains d'Ambroise Paré. *Mercure de France*, 16 septembre 1910, p. 249-272.
- LÉOPOLD DE CHÉRANCÉ (le R. P.). — Le directoire des supérieures. Paris, Poussielgue, 1909, in-12, xvi-75 p.
- LE MARIÉ (G.). — Le Métayage dans l'arrondissement de Laval. Laval, imp. Barnéoud, 1909, in-8, 194 p.
- LÉOD (S.-H.-M.). — La mise en vente de l'abbaye de Solesmes. *La France illustrée*, 7 août 1909.
- LEPREUX (Georges). — Un inventeur manceau au XVI^e siècle, Abel Foullon, précurseur de l'automobile. *Revue du Maine*, t. LXVI (1909), p. 334.
- LEROY (A.). — La cachette de Saint-Mars-sur-la-Futaye. *Bulletin..... de la Mayenne*, 2^e série, t. XXV (1909), p. 170.

- LETACQ (Abbé). — Notes sur les crustacés isopodes (clopor-
tides) observés aux environs d'Alençon. *Bulletin de la
Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe* (1908),
p. 334.
- Notes zoologiques sur la forêt de Perseigne. *Ibid.*,
p. 340.
- Sur la découverte de l'agyromètre faite au Mans 1744.
Ibid., p. 450.
- LEVEILLÉ (Mgr. H.). — Epopée populaire de Jeanne d'Arc.
Le Mans, libr. Monnoyer, 1909, in-12, 4 p.
- L'HERMITTE (J.). — Le vieux collège de Sillé-le-Guillaume.
Le Mans, imp. Drouin, 1909, in-8, 32 p.
- LINIÈRES (Raoul de) et M^{is} DE BEAUCHESNE. — Compte-
rendu du Congrès archéologique fléchois, 1 et 2 juin 1908.
Paris, Champion, La Flèche, E. Besnier, 1909, in-8, 295 p.
- MADELEINE (J.). — Sur un exemplaire des œuvres fran-
çaises de Joachim du Bellay. *Revue des Bibliothèques*,
mai-juin 1909.
- MAITRE (L.). — Les honneurs rendus aux reliques des saints
dans la province archéologique de Tours. *Bulletin.... de
la Mayenne*, 2^e série, t. XXV, p. 437.
- MONTENAY (J.). — Joachim du Bellay. *Les Dimanches chez
soi*, 1^{er} août 1909.
- MARICHAL (Paul), archiviste. — René II duc de Lorraine et
les possessions de la maison d'Anjou dans le Maine. *Revue
du Maine*, 1909, t. LXV, pp. 137, 287 ; LXVI, p. 170.
Tirage à part. Mamers, Fleury, 1909, in-8, 69 p.
- Examen de la déposition de Chrétien du Chastenoy, 1583.
Nancy, imp. Crépin, in-8.
- MARTELLIÈRE (Jean). — Révision critique des origines de
Ronsard. *Annales Fléchoises*, t. X (1909), p. 194.
- MARTINIÈRE (L.-R.). — Brevet du roi Henri IV, au sieur de
la Mauvissière. *Ibid.*, p. 23.
- MÉLISSON (S. G. Mgr. J.), évêque de Blois. — Lettre pro-
testant contre l'attribution des biens d'église aux commu-
nes et aux bureaux de bienfaisance de Loir-et-Cher. Nov.
1909, in-8.

- MÉLISSON (S. G. Mgr J.). — Instruction au sujet des censures ecclésiastiques encourues par les spoliateurs de l'Église. Blois, Migault, 1909, in-8, 12 p.
- MENJOT D'ELBENNE (v^{te} S.). — Jean du Lys. Sa descendance et la prévôté de Vaucouleurs. *La Province du Maine*, t. XVII (1909), p. 397.
- Le Chapitre royal de l'église collégiale de Saint-Pierre-la-Cour, Sainte-Chapelle du Mans, in-8 de ccccxl p. 4 pl. 1909. Le Mans, *Société des Archives historiques du Maine*, t. X.
- MOCQUEREAU (le R. P. dom) et dom G. BEYSSAC. O. S. B. Solesmes. — De la transcription sur lignes des notations neumatiques et alphabétiques à propos du repons « Tua sunt ». Dans *Riemann Festschrift*, in-8, Leipzig, 1909.
- MOCQUEREAU (le R. P. dom A.). — Paléographie musicale. Les principaux manuscrits de chants, publiés en facsimilés phototypiques, 21^e année, in-4^o. Tournay, 1909.
- Exercices rythmés de vocalises grégoriennes. Rome et Tournai, 1909, in-8.
- Causerie sur les signes rythmiques et leur utilité. *Rassegna gregoriana*, 1909, col. 1299.
- Il tomo x della « Paleographie musicale » e la questione ritmica. *Ibid.*, col. 535.
- Le chant authentique du *Credo* selon l'édition vaticane. Tournai, 1909, in-8.
- MONTABERT (le R. P. de). — Le R. P. dom Chamard. *Bulletin de Saint-Martin et de Saint-Benoît*, 1909, *passim*.
- MORANCÉ (Émile). — Purification frigorigène arsénicale de l'acide sulfurique hydraté. Note présentée à l'Académie des sciences de Paris. Laboratoire de chimie. Le Mans, imp. Benderitter, in-8 de 4 p.
- MOREAU (F.). — Au Cabaret, 1656-1657. *Bulletin..... de la Mayenne*, 2^e série, 1909, t. XXV, p. 265.
- NOUET (le chanoine R.). — Le catéchiste en chaire, plans d'instruction à l'usage des prêtres du diocèse du Mans, 4^e et 5^e années, t. III. Le Mans, A. Bienaimé, 1909, in-8 de ii-376 p.
- ORDO DIVINI OFFICII recitandi sacrique peragendi juxta

- ritum romanum in tota diœcesi Valleguidonensi servandus. Valleguidonis, ex typis viduæ. A. Goupil, 1909. in-16.
- ORDO DIVINI OFFICII recitandi atque peragendi.... ad usum insignis ecclesiæ Cenomanensis pro anno Domini 1909. Cenomanensis, apud A. Bienaimé, 1909, in-12.
- PARÉ (Ambroise), protestant. — *France Médicale*, 1^{er} août 1909.
- PAVIE (André). — Médaillons romantiques. Paris, Émile Paul, 1909.
- PECCATE (Louis). — La maison paternelle. *Annales Fléchoises*, t. X, 1909, p. 327.
- PEYREY (François). — Les premiers hommes oiseaux, Wilburg et Orville Wright. édit. nouvelle 50 photog., dessins, etc. (vues du Mans). Paris, H. Guitten, 1909, 157 p.
- PIONIS (Paul), [Louis Papin]. — Coiffes angevines. *Annales Fléchoises*, t. X (1909), p. 247.
- PLANCHENAULT (Adrien). — Les sculptures de Leysner au Prytanée militaire de La Flèche. *Ibid.*, p. 115.
- PUNIET (le R. P. dom), O. S. B. Solesmes. — Fragments inédits d'une liturgie égyptienne écrite sur papyrus. *Eucharistic Congress. Report*, in-8, Londres, 1909.
- Le nouveau papyrus liturgique d'Oxford. *Revue bénédictine*, 1909, p. 34.
- Du rite des processions à la Consécration des Saintes Huiles. *Rassegna gregoriana*, 1909, p. 343.
- QUÉRUAU-LAMERIE (E.). — Le sculpteur Gautier. *Bulletin... de la Mayenne*, 2^e série, t. XXV (1909), p. 203.
- Une prétendue conspiration royaliste à Craon, 1798. *Ibid.*, p. 327.
- Un prisonnier des Chouans, combat de Louverné, 1^{er} octobre 1799, *Ibid.*, p. 457.
- RABORY. (le R. P. dom), O. S. B. Solesmes. — Histoire de Marmoutiers. Marmoutiers aux X^e et XI^e siècles. *Revue du Monde catholique*, juillet 1909.
- La princesse de Bourbon-Condé, fondatrice du monastère du Temple, nouvelle édition. Paris, 1909.
- REBUT (Didier). — Le général F.-R. Ledru, baron des

- Essarts. *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, 2^e fasc. 1909, p. 89.
- RECUEIL DES USAGES RURAUX de l'arrondissement de Mayenne. Mayenne, Poirier, 1909, in-12, 47 p.
- RENAUDIN (le R. P. dom Paul), abbé de Clairvaux, O. S. B. Saint-Thomas-d'Aquin et Saint-Benoît. *Revue Thomiste*, septembre 1909. Tir. à part. Toulouse, imp. Privat, 1909, in-8 de 28 p.
- RITTER (E.). — Les herborisations de Peletier, in *Almanach de Genève*, publié par l'Institut national Gênévois pour 1909, p. 66-67.
- ROBVEILLE (Abbé). — La communauté d'habitants de Pont-de-Gennes. Laval, Goupil, 1909, in-8, 68 p. et fig. (en collaboration avec M. Froger).
- RONDELET (Dr). — Le véritable Barbe-Bleue [Gilles de Rais]. *La Médecine internationale illustrée*, mai 1910, p. 147-154 ; juin 1910 ; juillet 1910, p. 209, 217.
- ROQUET (Henri). — Yvré-le-Pôlin. *Annales Fléchoises*, t. X (1909), pp. 130, 288, 418.
- Les Billets de confiance de la Sarthe, 1791-1793, reproduits en phot. Le Mans, 1909, Association ouvrière de l'imp. Drouin, in-8 de 47 p.
- ROUGÉ (Jacques). — Le vin de Vouvray. *Annales Fléchoises*, t. X (1909), p. 308.
- Notes bibliographiques. *Ibid.*, p. 301.
- Le terroir et les rêves. Paris, Le Chevalier, 1909, in-12 de 195 p.
- ROULLEAU (R.). — Guide pratique pour les propriétaires de bois en face de l'impôt dont la révision est en cours. Paris, Lavour. Le Mans, Benderitter, 1909, in-8.
- ROUSSEL (A). — Une grande abbesse, M^{me} Cécile Bruyère. *L'Univers*, 30 mai 1909 ; *La France illustrée*, 17 avril 1909.
- SAINT-VINCENT (R. de). — Louis de Bourbon, comte de Vendôme et sa rançon (XV^e siècle). *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois*, t. XLVII, 1909, pp. 209-236.

- SAUVÉ (Abbé C.). — Le chrétien intime ; IV. Le culte de Marie élévation. Paris, Amat, 1909, in-8, xxiv-485 p.
- SAUVÉ (le chanoine). — Synopse des conditions requises pour la célébration valide et licite de la Sainte Messe Laval, imp. Goupil, 1909, 16 p. in-16.
- SCHLUMBERGER (G.). — Journal de route du capitaine Robinaux (né à Bouloire, 1803, † au Grand-Lucé, 1832). Paris, Plon, 1908, in-16, 133 p.
- SIMON (le R. P. dom J.), O. S. B. Solesmes. — Un pape jugé. *Univers*, 15 juillet 1909.
- Causerie historique. *Ibid.*, 12 décembre 1909.
- SOCIÉTÉ amicale des anciens élèves de l'institution libre de Mamers. Réunions du 29 juin 1907 et 23 juin 1909. Mamers, imp. Fleury, 1909, in-8, pp. 471, 518.
- SOUBEN (le R. P. dom J.), O. S. B. Solesmes. — Le canon primitif de la Messe. *Revue ecclésiastique* (Lille), 1909, p. 320.
- SOULLARD (P.). — Notice sur le sceau d'Anne de Pisseleu. *Bulletin de la Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure*, 1908, pp. 117, 122.
- TABOURIER (Abbé L.). — Épisode de la guerre franco-allemande. Notes sur le passage à Moulins-la-Marche des troupes ennemies en 1871. Notes historiques sur Moulins. *Bulletin paroissial de Moulins-la-Marche*, 1908-1909, *passim*.
- THUILLIER (Marcel). — La Vallée du Loir, livret-guide, in-8, 1909, 36 p.
- TOMBELAINE (L. de). — Le poète Ronsard et sa muse. Cassandre Salviati. *Revue d'Europe*, mai 1909.
- TOUBLET (Abbé E.). — Fondation du prieuré d'Auvers-le-Hamon. *Revue du Maine*, t. LXV (1909), p. 32.
- Le prieuré d'Auvers-le-Hamon, au Moyen-Age. *Ibid.*, LXVI, p. 5.
- TOURNOUER (Henry). — Discours prononcé aux obsèques de M. Gustave Triger à Douillet-le-Joly. *Nouvelliste de la Sarthe*, 30 avril 1908.
- TOUT-PARIS. — Solesmes. *Le Gaulois*, 9 juillet 1909.

- TRAVERS (Émile). — Notice biographique et littéraire sur Eug. de Robillard de Beaurepaire. Caen, Delesques, 1909, in-8, 106 p.
- TRIGER (Robert). — Lourdes, 1872-1907-1908. Impressions et souvenirs. Le Mans, Monnoyer, 1909, in-8, 56 p.
- A la suite de Jeanne d'Arc. Ses soldats et ses amis du Maine. Orléans-la-Fidèle. Les couleurs et les armoiries de Jeanne. Le Mans, *ibid.*, 1909, in-8, 47 p.
- Un pèlerinage patriotique sous le drapeau du 33^e Mobiles. Blois, Coulmiers, Loigny, 3, 4, 5 octobre 1909. Le Mans, *ibid.*, 1909, in-8, 47 p.
- UBALD D'ALENÇON (le R. P.). — Note sur un cardinal fléchois. Mathieu Cointerel. *Annales Fléchoises*, t. X (1909), p. 18.
- URSEAU (le chanoine). — Le livre des Sept Trompettes (du P. Jouye, récollet fléchois), *ibid.*, p. 110.
- UZUREAU (l'abbé P.). — La Fondation de l'Hôpital de Durtal. *Annales Fléchoises*, t. X, p. 134.
- Deux lettres de messire Arnould, év. d'Angers, aux Visitandines de La Flèche, *ibid.*, p. 206.
- La Navigation du Loir (1788). *Ibid.*, p. 284.
- Mgr. de Vaugirault, évêque d'Angers. *Ibid.*, p. 388.
- L'Élection de Château-Gontier. *Bulletin... de la Mayenne*, 2^e série, t. XXV, p. 305.
- Un différend entre les Assemblées provinciales du Maine et d'Anjou, 1787-1790. *Province du Maine*, t. XVII (1909), p. 374, 413.
- L'Assemblée provinciale d'Anjou et l'élection de La Flèche (1787-1790). *Revue du Maine*, t. LXVI (1909), p. 26. *Mémoires de la Société nationale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, 5^e série, t. XII (1909), p. 88.
- VAGANAY (Hugues). — Le mariage honni par Desportes, louangé par Blanchon, in-4, 32 p. Mâcon, Protat, 1909.
- VALLÉE (Eugène). — Notes sur les donations de l'évêque Mainard à l'Église du Mans. *Province du Maine*, t. XVII (1909), p. 325.
- Notes toponymiques. Additions et corrections. *Ibid.*, p. 383.

VÉRITÉ (P.). — Cf. Lefèvre-Pontalis.

WALTER (J. Von). — Bernard de Thiron, *Bulletin..... de la Mayenne*, 2^e série, t. XXV (1909), p. 17.

WRIGHT (l'aéroplane des frères). — Historique. L'expérience (au Mans). Paris, Berger-Levrault, 1909.

LOUIS CALENDINI (1).

(1) L'auteur de cette *Bibliographie* adresse ses sincères et respectueux remerciements à M. Triger, à S. G. Mgr. Dubois, archevêque de Bourges, aux RR. PP. dom Renaudin et dom Guilloreau, au chanoine E. Germain et à MM. le Dr Delaunay et G. Fleury qui ont généreusement mis à sa disposition de précieuses notes bibliographiques.

ALFRED DE MUSSET

AU MAINE

On vient de fêter à Paris le centenaire d'Alfred de Musset ; ne serait-ce pas l'occasion de rappeler aux lecteurs de la *Revue* quels liens rattachent cette gloire poétique de la France à notre province ? Assurément le descendant des seigneurs de la Bonnaventure, le fils de l'homme de lettres parisien qu'était Victor-Donatien de Musset ne nous appartient ni par ses origines de famille, ni par le lieu de sa naissance : il n'en est pas moins vrai qu'il avait fait, à notre connaissance, au cours de son enfance et de sa jeunesse, au moins cinq séjours dans la Sarthe, que ces différents séjours n'ont pas été sans influence sur quelques-unes de ses œuvres, et qu'enfin il n'a jamais cessé, même au comble de la célébrité, d'entretenir avec ses parents du Maine les relations les plus affectueuses.

Le premier séjour d'Alfred de Musset dans notre pays eut lieu en 1822, à l'époque des vacances, au château de Cogners, chez son oncle à la mode de Bretagne, le marquis de Musset. Le futur poète était alors dans sa douzième année. Il était accompagné de son frère Paul, plus âgé que lui de six ou sept ans. Voici ce que ce dernier, dans sa biographie d'Alfred, nous raconte de ce séjour et des impressions qu'il avait pu graver dans l'imagination encore enfantine de son frère.

« Le reste de nos vacances fut partagé entre le petit château des Musset (la Bonnaventure, en Vendômois) et le vieux manoir de Cogners, résidence seigneuriale du chef de la famille. » Ici il convient d'interrompre le récit de Paul de Musset pour apprendre au lecteur qui était ce chef de la famille des Musset et quel avait été son passé. Louis-Alexandre-Marie, marquis de Musset, avait eu pour père Louis-François, frère aîné du grand père de Paul et d'Alfred, et acquéreur en 1762 de la terre seigneuriale de Cogners, au sud de Saint-Calais, où il était venu fixer sa résidence. C'était un homme du plus haut mérite à tous égards, et dont il est surprenant qu'on n'ait pas encore essayé de reconstituer d'une façon complète la biographie. Né en 1753 à la Bonnaventure, après d'excellentes études faites chez les Oratoriens de Vendôme, il avait servi de 1768 à 1778 comme sous-lieutenant, puis comme lieutenant au régiment d'Auvergne, ce qui ne l'avait pas empêché de s'occuper entre temps de littérature, et même de publier quelques essais en vers ou en prose. Attaché ensuite comme capitaine au régiment d'Orléans, il avait épousé en 1783 Marie-Marguerite-Dominique de Malherbe; membre en 1787 de l'assemblée provinciale du Maine, il avait été nommé président d'un des bureaux intermédiaires; pendant la Révolution, dont au début il avait embrassé la cause avec enthousiasme, il avait été nommé successivement commandant des gardes nationales de Cogners, de Sainte-Osmance et de Vancé (sept. 1789), maire de Cogners (février 1790), procureur syndic du district de Saint-Calais (juin 1790). Mais en avril 1791, découragé de voir la Révolution tourner au triomphe de la démagogie, il avait donné sa démission de procureur syndic, et à la fin de la même année, il ne s'était pas fait réélire maire de sa commune. En 1792, aux approches du 10 août, il s'était trouvé à Paris dans le groupe des gentilshommes de diverses provinces au dévouement desquels Louis XVI avait cru devoir faire appel; élu pour la seconde

fois en novembre suivant maire de Cogners, il avait été suspendu de ses fonctions en mars 1793 et, presque aussitôt après, avait vu une nombreuse bande armée envahir son château, prête à se porter contre lui et les siens aux dernières violences. Arrêté comme suspect et frère d'émigré pendant la Terreur, il avait été emprisonné d'abord au Mans, puis à Chartres. Sous le Directoire, n'ayant pu se faire effacer de la liste des émigrés, où il avait été porté par erreur, il avait été inquiété et même menacé plusieurs fois de prison sous prétexte de chouanisme, bien que son opposition au gouvernement se fût toujours maintenue dans les limites légales. Après le 18 brumaire, il s'était vu nommé par le premier Consul membre du conseil général de la Sarthe, où il avait exercé aussitôt les fonctions de secrétaire ; en 1804, il avait été délégué, avec le sous-préfet de Saint-Calais, pour assister au sacre de l'Empereur, et en 1810, avait été nommé membre du Corps législatif, siège qu'il avait conservé sous la première Restauration. Pendant les Cent-Jours, il s'était distingué par sa fidélité au roi Louis XVIII qui l'en avait récompensé en le nommant en 1816 conseiller général, et en 1817, membre de la Légion d'honneur. Cependant, dans les intervalles de loisirs que lui laissaient ses occupations politiques, le marquis de Musset avait partagé son temps entre l'éducation de ses enfants, les soins qu'il aimait à donner à ses propriétés, en agriculteur consommé qu'il était, et les recherches historiques et archéologiques. Ce dernier genre d'occupation surtout le passionnait : membre dès la fondation, en 1805, de l'Académie Celtique, transformée sous la Restauration en Société des Antiquaires de France, il avait plus d'une fois collaboré aux mémoires publiés par l'une et l'autre de ces deux sociétés. Ajoutons que, malgré son profond attachement aux idées royalistes et catholiques, le marquis de Musset était toujours resté lié de l'amitié la plus étroite avec son cousin Musset-Pathay, le père de Paul et d'Alfred de Musset,

bien que celui-ci ne partageât ni les principes politiques, ni les sentiments religieux du châtelain de Cogners ; il avait même en 1810, lors de la naissance du second des fils de Victor-Donatien, tenu à servir de parrain à l'enfant.

Tel était le chef de famille qui résidait en 1822 à Cogners quand Alfred de Musset, accompagné de son frère aîné, vint pour la première fois y passer la fin de ses vacances. Mais reprenons le récit de Paul de Musset, et laissons-le nous décrire l'aspect que présentait alors ce château :

« Cogners, érigé en marquisat sous la régence d'Anne d'Autriche, est un château féodal qui doit aux vastes constructions ajoutées par le dix-septième siècle un caractère à la fois pittoresque et majestueux. Son large escalier en pierre, bâti dans une tour, dessert les deux étages. La partie moderne, où sont les appartements d'honneur, contient des pièces immenses, des fenêtres d'une hauteur démesurée. Dans la partie ancienne les chambres sont de formes irrégulières, les portes étroites, les fenêtres à embrasures profondes. » (1)

Paul de Musset nous parle ensuite d'une cachette qui existait alors à Cogners, comme dans beaucoup de châteaux après la Révolution, et qui avait excité au plus haut degré la curiosité de son jeune frère. Cette cachette datait de l'an VII, détail qu'ignorait sans doute l'auteur de la biographie d'Alfred de Musset. Nous savons, grâce à un document authentique conservé aux Archives départementales de la Sarthe (2), qu'elle avait été dénoncée à cette époque-là, au commissaire central du département de Loir-et-Cher, par un ancien domestique du château. Ce commissaire

(1) Comparer à cette description, peut-être un peu fantaisiste, celle plus précise qui se trouve dans le *Bas-Vendômois historique et monumental*, (1878), p. 193.

(2) Archives de la Sarthe, L, 301.

écrivait en effet à la date du 18 prairial à son collègue de la Sarthe :

« Citoyen collègue,

Depuis ma dernière..... il m'est parvenu un renseignement qui n'est pas à négliger, dans le cas où vous feriez effectuer une visite chez le nommé Musset à Cogners..... Je sais par le canal d'un particulier qui a demeuré dans cette maison que l'on y pratique une cache en entresol dans laquelle on ne peut entrer que par une trappe qui est sous le lit de la chambre à coucher. Quoique la fenêtre soit visible du côté du jardin, il serait possible qu'au moyen de la difficulté de trouver l'entrée de ce lieu on se rebutât dans la recherche ; mais je vous avertis que c'est le principal endroit de la maison où l'on puisse se promettre de faire quelque découverte. Je vous transmets cet avis, et je suis persuadé que vous en ferez tout le cas possible.

Salut et fraternité,

CHEUX. »

C'est évidemment cette même cachette, dont l'existence à Cogners préoccupait tant en l'an VII les autorités révolutionnaires, qu'en 1822 les deux frères de Musset se donnèrent le grand plaisir d'explorer. Nous reprenons maintenant le récit du biographe d'Alfred :

« Au moyen d'un double plancher on avait pratiqué dans une de ces chambres une loge secrète, dans laquelle on descendait par une trappe cachée sous un grand lit à colonnes et à baldaquin. Des femmes et des curés avaient trouvé là un asile pendant les orages de la Révolution. Un de nos rêves les plus chers se réalisait tout à coup, mais un peu tard, comme il n'arrive que trop souvent dans la vie.

La joie d'Alfred fut pourtant grande lorsqu'on lui permit d'habiter la chambre à cachette. Malgré la fatigue d'une journée de voyage, il ne dormit guère tant il avait hâte d'ouvrir la trappe ; il s'éveilla au point du jour, et nous descendîmes dans l'entresol mystérieux, c'était une pièce basse, mais parfaitement habitable. Nous en revînmes couverts de toiles d'araignées..... »

Celui qui écrit ces lignes a eu, dans le courant de l'été dernier, grâce à l'aimable et obligeant accueil des propriétaires actuels de Cogners, le général et Madame de Roince, la bonne fortune de pouvoir visiter dans tous ses détails le château où le futur poète de *Rolla* et des *Nuits* avait plusieurs fois reçu l'hospitalité dans son enfance et dans sa jeunesse. Il a pu voir, au-dessus de la vaste pièce servant de salle à manger, dans la partie N.-O de la maison, la chambre qu'habitait Alfred de Musset avec sa grande fenêtre donnant sur le parc, du côté de la vallée. Mais la fameuse cachette n'existe plus, hélas ! depuis un certain nombre d'années. On n'a pu que nous en montrer l'emplacement, le plancher de l'entresol qui la contenait ayant été démoli pour donner plus de hauteur à la salle à manger.

Reprenons encore une fois le récit de Paul de Musset et voyons-le maintenant nous dépeindre, dans un gracieux tableau, la vie qu'on menait alors à Cogners et les trois personnages qui y jouaient le principal rôle.

« Cependant, tout, au château de Cogners, jusqu'aux mœurs hospitalières et patriarcales des habitants, nous reportait aux siècles passés. On dînait à deux heures et on soupait à huit. Le voyageur, curé, médecin, gendarme, qui traversait le pays, trouvait son couvert mis à table et une place à l'écurie pour son cheval. A l'entrée de la nuit, on se réunissait dans l'immense salle du rez-de-chaussée dont un chandelier à deux branches, posé au centre sur un guéridon, n'éclairait que d'un demi-jour les extrémités et les angles..... Pour attendre le souper, le châtelain nous fai-

sait à haute voix la lecture du journal. Il déclamait certains passages avec une solennité comique, et ne manquait jamais d'ôter sa casquette lorsqu'il rencontrait les noms et titres de Monseigneur le Dauphin et de S. A. R. Madame. Ce n'était pas de l'irrévérence pour les personnages nommés, mais une manière de témoigner son dédain pour la puissance nouvelle des gazettes dont il n'avait pas encore compris l'importance comme organe de l'opinion publique. Le marquis de Musset avait fait partie de la première chambre des députés de 1814, son fils servait dans les gardes du corps du Roi, et son gendre dans la compagnie des gardes de Monsieur. Il avait servi lui-même sous l'ancien régime. A dix-huit ans, étant officier au régiment d'Auvergne, il avait attiré par sa bonne mine l'attention du roi Louis XV qui l'avait fait sortir des rangs pour le regarder de plus près. Ses petits-neveux n'ont pu admirer en lui que les agréments d'un vieillard ; mais il se tenait encore droit comme un cierge ; il avait le teint d'une fraîcheur remarquable, l'œil à fleur de tête, le nez aquilin, la jambe admirable, et il marchait les pieds en dehors, le jarret tendu, la tête haute, comme s'il eût fait son entrée dans les salons du roi. Ses grands airs, son langage correct, son répertoire d'anecdotes anciennes, qu'il racontait fort bien, nous inspiraient une curiosité mêlée de respect..... »

Après nous avoir ainsi représenté le marquis de Musset, Paul de Musset va maintenant nous esquisser en quelques traits rapides les deux figures féminines de Madame de Musset, née de Malherbe, et de sa fille aînée Odille qui, restée vieille fille, habitait avec ses parents.

« Notre vieille tante... était une excellente personne et une vraie figure des temps passés, connaissant peu le monde, car elle n'était sortie du château de son père que pour aller s'établir le jour de son mariage dans celui de Cogners, d'où elle n'avait plus bougé. Sa fille aînée, qui ne s'était point mariée, pratiquait la charité en grand ; elle avait pharmacie

et cuisine pour ses pauvres, et lisait autant ses livres de médecine que son paroissien. Souvent on venait la chercher au milieu de la nuit. A toute heure, en toute saison, elle portait, son trousseau sous le bras, pour porter des secours aux malades. Ni la fatigue, ni l'altération de sa santé, ne purent arrêter son zèle un seul jour. Elle mena cette vie de dévouement dans un pays perdu, sans autre récompense que les bénédictions des bonnes gens de sa commune, jusqu'au jour où il ne lui resta plus que la force de prier le Dieu qu'elle avait si noblement servi. »

Ces deux derniers portraits, qui nous montrent Madame et Mademoiselle de Musset, et avec raison, comme deux saintes âmes, auraient besoin pour être tout à fait ressemblants de quelques touches de plus, car ils ne nous donnent pas une juste idée des autres qualités des deux nobles châtelaines de Cogners. Si effacée que Paul de Musset nous la représente, la marquise de Musset avait su faire preuve pendant les orages de la Révolution d'un grand caractère. Au dire de sa fille, dans une notice nécrologique que celle-ci lui a consacrée, on l'avait vue, en mars 1793, imposer, par son calme, aux bandes armées qui envahissaient son château ; on l'avait vue ensuite, pendant la Terreur, toute faible et délicate qu'elle fût, courant de ville en ville après les représentants du peuple pour obtenir la liberté de son mari, mourant dans les prisons de Chartres. On l'avait vue enfin, prodiguant à cet époux, échappé par ses soins à une mort certaine sur l'échafaud ou dans les cachots, ses veilles et ses attentions les plus délicates. Du reste, dans les temps les plus difficiles de la Révolution, ce fut elle qui seule administra les biens de son mari ; elle sut les lui conserver à force de sage économie, d'ordre et de travail.

Quant à Odille de Musset, le biographe d'Alfred semble un peu trop ignorer que, sous cette sœur de charité laïque, il y avait aussi une personne des plus instruites, qui savait même le latin, et partageait les goûts intellectuels de son

père, lui servant en quelque sorte de secrétaire dans ses travaux relatifs à l'histoire où à l'archéologie. C'est elle, il ne faut pas l'oublier, qui avait classé les archives de sa famille et continué le recueil généalogique laissé à ses descendants par le marquis de Musset.

Quoi qu'il en soit, Paul de Musset et son frère avaient conservé le plus agréable souvenir de ce premier séjour à Cogners chez leur oncle et leur tante à la mode de Bretagne. Impossible d'être plus choyés qu'ils ne l'avaient été par ce vieux ménage :

« Nos bons parents partageaient leurs caresses entre mon frère et moi. L'oncle avait une prédilection évidente pour Alfred (qui était d'ailleurs après tout son filleul) ; la tante, par esprit de justice, me témoignait de la partialité. Tandis que le mari donnait à son favori les plus beaux fruits (1), la femme glissait dans mon assiette les meilleurs morceaux. Ce régime de Cocagne plaisait fort à des écoliers de bon appétit ; aussi lorsqu'on nous demandait où nous voulions passer le temps des vacances, nous insistions pour retourner chez l'oncle de Musset. »

Ils y retournèrent en effet pendant les vacances de 1824, mais cette fois un accident de chasse, qui aurait pu avoir des suites terribles, vint mêler une impression fort désagréable aux délices que leur avait offerts jusque-là le château de Cogners. Nous ne raconterons pas ici comment Paul de Musset faillit être tué par le fusil de son frère, un matin qu'on avait permis à celui-ci de faire sa première partie de chasse en allant tirer des lapins dans la garenne. Du fait de ce malencontreux incident, le goût d'Alfred pour la chasse se trouva, paraît-il, fort diminué, le séjour de Cogners terni dans son esprit, et le chiffre même

(1) Le potager du château de Cogners est encore renommé de nos jours pour la qualité exceptionnelle de ses fruits.

de 1824 remplacé à jamais par cette périphrase : « L'année où j'ai failli tuer mon frère. »

En 1826, toujours à l'époque des vacances, nous trouvons Alfred de Musset non plus cette fois à Cogners, chez son oncle le marquis de Musset, mais au Mans, chez ses grands parents maternels Claude-Antoine Guyot des Herbiers et Marie-Anne Daret, ou plutôt chez le fils de ceux-ci qui les avait recueillis chez lui, à l'hôtel de la Préfecture. Stephen Guyot des Herbiers était en effet dans l'administration. Après avoir débuté dans cette carrière au commencement de la Restauration comme secrétaire général de la Creuse, il avait été, depuis, secrétaire général d'Ille-et-Vilaine, sous-préfet de Fougères, sous-préfet de Brives, secrétaire général de la Lozère (1), enfin avait été nommé en 1823 secrétaire général de la préfecture de la Sarthe, et, comme à cette époque les secrétaires généraux avaient leur appartement à eux dans l'hôtel de la préfecture, ses parents se trouvant dans un état voisin de la gêne, il avait partagé avec eux son appartement. Ce grand-père d'Alfred de Musset, qui était ainsi à la charge de son fils et devait mourir chez lui le 5 mars 1828, avait été autrefois un personnage très important. Quand éclata la Révolution, dont il embrassa la cause avec ardeur, il s'était déjà distingué dans la carrière du barreau. En 1790 il fut élu juge suppléant pour les tribunaux civils de la capitale, et ne tarda pas à devenir juge titulaire. Il entra ensuite dans les bureaux du ministère de la justice, et y devint chef de division sous Merlin de Douai qui le prit en affection. En 1798, il fut élu par le département de la Seine député aux Cinq Cents. Après le 18 brumaire, il fut membre du corps législatif. En 1806, il était redevenu simple avocat.

(1) Voir le *curriculum vitæ* de ce personnage donné par M. Maurice Dumoulin, p. 138, dans son excellent ouvrage sur les « *Ancêtres d'Alfred de Musset*, paru tout récemment à la librairie Émile Paul, à Paris.

Sous la Restauration, il rentra un moment dans l'administration. En 1816, appelé à la direction du dépôt de mendicité de Rennes, il se rendait à son poste, quand, en sortant de la diligence à Mayenne, il tomba, se cassa l'os de la cuisse dans la hanche et resta estropié (1). C'est à partir de ce temps là que, dénué de toute fortune personnelle, il s'était trouvé à la charge de son fils. C'était d'ailleurs un esprit des plus fins et doué d'un certain talent littéraire et poétique. Outre une foule de madrigaux et de poésies diverses parues dans différents recueils, il a laissé deux poèmes dont il n'a été imprimé que des fragments : l'un sur les Chats, l'autre sur les Heures. Quant à Marie-Anne Daret, la grand'mère maternelle du poète, qui allait mourir elle aussi chez son fils, le 12 septembre 1827, précédant ainsi son mari de six mois dans la tombe, c'était, si l'on en croit Paul de Musset, une personne d'un rare mérite, d'un jugement solide, et une femme de bon conseil. « Habituellement sérieuse et d'une humeur égale, cette grand'mère était passionnée au fond, tendre et d'une éloquence entraînante, dans ses moments d'émotion. Sa haute taille, la majesté de son visage, l'accent pénétrant de sa parole et l'ineffable bonté de son cœur ont laissé dans la mémoire de ses petits enfants une impression profonde et le souvenir « d'une créature angélique. » Tels étaient ce Claude-Antoine Guyot des Herbiers et cette Marie-Anne Daret, alors octogénaires tous deux, que leur fils le Secrétaire général de la Sarthe avait recueilli dans son appartement à l'hôtel de la préfecture, quand en 1826 Alfred de Musset, qui venait de faire sa rhétorique à Paris au collège Henri IV, vint au Mans passer avec eux une partie de ses vacances. C'est du milieu de cet intérieur si respectable qu'il écrivit le 19 octobre à Paul Foucher, son camarade de collège, une lettre assez pessimiste où, dit M. Maurice Dumoulin,

(1) Ce détail se trouve dans une lettre écrite en 1818, par le préfet de la Somme, au ministre de l'intérieur Lainé, en faveur de Victor de Musset, lettre reproduite par M. Dumoulin, pages 76-77.

tout le feu inemployé de ses seize ans couve, prêt à s'embraser au moindre contact féminin.

En septembre 1827, ce fut à Cogners que le fils cadet de Musset-Pathay alla prendre ses vacances. Il venait alors de couronner glorieusement ses excellentes études au collège Henri IV en obtenant au concours général un prix de dissertation latine. Certes, il eût été intéressant pour nous de connaître l'accueil que lui fit à cette occasion le vieux marquis de Musset, à qui le triomphe universitaire de son filleul devait rappeler ceux qu'il avait lui-même remportés autrefois au collège des Oratoriens de Vendôme. Malheureusement nous ne connaissons ce troisième séjour d'Alfred de Musset à Cogners que par une lettre écrite par lui, le 27 septembre, à son ami Foucher, lettre où il n'est pas question de l'accueil fait au jeune lauréat. Par contre nous y trouvons une appréciation assez curieuse du neveu au sujet de son oncle :

« Mon oncle a mille bontés pour moi ; mais les idées d'un homme à cheveux blancs ne sont pas celles d'une tête blonde : C'est un homme excessivement instruit, et quand je lui parle des dames qui me plaisent ou des vers qui m'ont frappé, il me répond : « Est-ce que tu n'aimes pas mieux lire tout cela dans quelque bon historien ? Cela est toujours plus vrai et plus exact. » Et pourtant cet homme là est bon, il est vertueux, il est aimé de tout le monde ! Il n'est pas de ces gens pour qui le ruisseau n'est que de l'eau qui coule, les forêts que du bois de telle ou telle espèce et des cents de fagots. »

On voit, ainsi que le témoigne M. Dumoulin après avoir cité ce curieux début de la lettre du jeune rhétoricien, que celui-ci, malgré l'amer et précoce désenchantement que respire le reste de sa lettre à son ami Foucher, savait, même alors, rendre justice au vénérable châtelain de Cogners.

Il est en outre question dans cette même lettre de la cousine Odille, et le sentiment qu'éprouvait pour la vieille fille

le futur poète vaut la peine d'être rapporté : « J'ai besoin d'un joli pied et d'une taille fine ; j'ai besoin d'aimer. J'aimerais ma cousine, qui est vieille et laide, si elle n'était pas pédante et économe. »

En septembre 1829, nous retrouvons encore une fois Musset au Mans où il occupait évidemment, à l'hôtel de la préfecture, chez son oncle Stéphane des Herbiers, la chambre laissée vide l'année précédente par la mort de son grand-père maternel. On sait dans quelles circonstances il s'était décidé tout à coup à ce voyage dans les derniers jours d'août. Attaché, par la volonté de son père, à un emploi qui lui répugnait dans les bureaux du *Chauffage militaire*, et poussé plus que jamais par le démon de la poésie, il avait résolu de se consacrer uniquement au métier de poète, et, pour cela, de faire imprimer un certain nombre de poèmes qu'il avait déjà, depuis quelque temps, composés et lus devant ses amis du fameux Cénacle romantique. Il s'était donc rendu chez Urbain Canel, l'éditeur attitré de la nouvelle école littéraire. Mais celui-ci, ayant examiné le manuscrit, compta les pages et déclara qu'il manquait cinq cents vers pour faire un volume convenable.

« Cinq cents vers ! s'écria le poète, s'il ne faut que cela pour redevenir libre, je vous les donnerai bientôt. »

On était alors au temps des vacances, dit Paul de Musset qui rapporte cette anecdote. « Alfred obtint de ses patrons un congé de trois semaines. Il partit le 27 août pour Le Mans où demeurait alors son oncle Desherbiers. » Mais le biographe d'Alfred de Musset ne nous dit pas quelle était la demeure de cet oncle et ce qu'il faisait au Mans. Heureusement que, comme on l'a vu, nous avons pu, à cet égard, suppléer à son silence. C'est donc à l'hôtel de la préfecture qu'Alfred de Musset, pendant les trois semaines qu'il allait passer dans le chef-lieu de la Sarthe, va composer *Mardoche*. Les beaux ombrages de l'ancien jardin des moines

de la Couture, sous lesquels, dans ces chaudes journées de fin d'été, il dut chercher plus d'une fois le repos et la fraîcheur, ont dû plus d'une fois le voir, la tête dans ses mains, plongé dans la méditation, ou se récitant à haute voix quelque tirade du poème en train de fermenter dans son imagination. Puis, le soir venu, quand, rentré dans l'appartement du secrétaire général, il retrouvait ce dernier débarrassé des occupations inhérentes à ses importantes fonctions, on se le représente aisément lisant à son hôte attentif les fragments du poème composés dans la journée. Il est certain, en tous cas, que Stéphane des Herbiers avait entendu la lecture de *Mardoche* au cours de la composition ; son neveu le lui rappellera formellement en lui envoyant, au mois de janvier suivant, de Paris, un exemplaire des *Contes d'Espagne et d'Italie*, nouvellement parus. Il est d'ailleurs probable que l'oncle, qui était un homme très instruit, mais peu enclin aux libertés romantiques en fait de littérature et de poésie, n'aura pas approuvé sans restriction tous les vers que le neveu soumettait à son jugement, et que c'est en faisant allusion à ces critiques que celui-ci lui disait à la fin de sa lettre d'envoi : « J'attends tes avis... C'est à quatre ou cinq conversations avec toi que je dois d'avoir réformé mes opinions sur des points très importants ; et depuis, j'ai fait bien d'autres réflexions. Mais tu sais qu'elles ne vont pas encore jusqu'à me faire aimer Racine » (1).

Cependant, le 18 septembre, Alfred de Musset, qui venait d'achever son poème de *Mardoche*, écrivait à Sainte-Beuve qu'il s'ennuyait au Mans parce qu'il pleuvait et qu'il ne pouvait jouer qu'au billard. Dans ces conditions, et quelle que fût son affection pour son oncle maternel, il devait avoir hâte de retrouver la capitale. Aussi, dès le lendemain 19, il quitta Le Mans pour retourner à Paris. On sait, par Paul de Musset, que le soir même de son arrivée, son

(1) Voir le livre de M. Dumoulin, pages 186-187.

frère lui récita tout le poème de *Mardoche* qui contenait près de six cents vers, mais dont il fallait supprimer quelques strophes un peu hardies. C'était peut-être celles qu'avait blâmées le secrétaire général de la préfecture de la Sarthe. Est-il besoin d'ajouter que, grâce à l'adjonction des cinq cents vers composés pendant le séjour du poète au Mans, Urbain Canel ne fit plus aucune difficulté d'imprimer le manuscrit qu'il avait refusé un mois auparavant, et que le volume des *Contes d'Espagne et d'Italie*, paru, ainsi complété, au commencement de janvier 1830, allait rendre aussitôt Alfred de Musset célèbre et faire de lui le rival de Lamartine et de Victor Hugo ?

Il ne faut pas chercher du reste, dans le poème inspiré à Alfred de Musset par son séjour au Mans en 1829, la moindre allusion à notre pays. Mais il n'en sera pas toujours de même dans les œuvres ultérieures du poète. Comme l'a constaté récemment M. Deschamps la Rivière, dans un très intéressant article reproduit par *La Province du Maine*, la charmante comédie : *A quoi rêvent les jeunes filles ?* écrite par Musset en 1832, témoigne de l'agréable souvenir qu'il avait gardé de deux jeunes filles de notre ville, dont il avait fait la connaissance trois ans auparavant. « Deux sœurs pleines d'esprit et de grâce, qu'il avait connues au Mans, et qu'il appelait ses premières danseuses, ne lui avaient-elles pas, d'après son biographe lui-même, servi de modèle pour les deux figures de Minette et Ninon ? » Et ce n'est pas tout. Comme le fait encore observer M. Deschamps la Rivière, les héros d'une des plus touchantes nouvelles du poète, Pierre et Camille, habitent notre pays. « M. des Arcis se retira près du Mans, dans une jolie maison de campagne ». L'oncle Giraud n'est-il pas un vrai propriétaire manceau, dissimulant sous sa fruste enveloppe une bonhomie si vraie, un sens si pratique de la vie, un cœur si perspicace et si généreux ?

Ainsi on ne saurait raisonnablement contester que les

différents séjours faits dans le Maine par l'illustre poète de *Rolla* et des *Nuits* aient été sans influence sur son génie poétique ou littéraire. Qui sait même, à prendre les choses de plus haut et dans leur ensemble, si ce n'est pas en passant de l'existence bourgeoise qu'il menait à Paris auprès de ses parents, à la vie de château qu'il trouvait à Cogners, auprès de son oncle paternel, que Musset aura pris ces tendances, pour ne pas dire ces prétentions aristocratiques, qu'il affiche souvent dans ses œuvres comme dans ses relations de société ?

En tout cas, même arrivé au sommet de sa gloire poétique, il n'oublia pas qu'il avait des parents dans la Sarthe, et continua à entretenir avec eux les relations les plus affectueuses. Nous n'en voulons d'autre preuve que la lettre, inédite jusqu'ici (1), adressée par lui, en avril 1832, à son oncle et parrain le marquis de Musset pour lui annoncer la mort de son père enlevé quelques jours auparavant par une attaque de choléra :

Paris, lundi 16 avril 1832.

Mon cher oncle,

C'est aux tristes circonstances dans lesquelles nous nous trouvons à m'excuser si je ne vous ai pas fait part plus tôt du malheur affreux qui vient de frapper notre famille. Les journaux vous l'auront sans doute déjà appris ; mon père est mort dans l'espace de quelques heures de la maladie qui règne en ce moment à Paris.

(1) Nous en devons la communication à l'extrême obligeance de M^{me} Mac-Léod, veuve du regretté M. Louis Mac-Léod, qui était le représentant le plus direct du dernier marquis de Musset et à qui, en cette qualité, étaient échus tous les papiers de famille de ce dernier ; nous profitons de cette occasion pour adresser à M^{me} Louis Mac-Léod l'expression respectueuse de tous nos remerciements.

Il n'aimait pas sa femme et ses enfants plus qu'il ne vous aimait. Vous jugerez d'après votre propre cœur de ce qui s'est passé dans le nôtre. Ma mère et ma sœur sont parties pour Melun le jour même où il a été frappé. Il était impossible qu'après de telles émotions ma pauvre mère ne fût pas malade ; heureusement que son indisposition, prise à temps, ne nous laisse plus d'inquiétude.

La position dans laquelle notre famille se trouve tout à coup jetée ne nous permet pas, à mon frère Paul et à moi, de rester oisifs un seul instant. Depuis cinq ou six jours, nous attendons le résultat des démarches qui peuvent seules nous tirer du plus cruel embarras.

Ce n'est guère, mon cher oncle, qu'en se trouvant dans de telles circonstances qu'on peut juger du prix de ce qu'on a perdu. Où en sommes-nous maintenant, nous qui nous plaignions quelquefois de notre situation il y a un mois ou un an ? Jamais on ne sent mieux non plus combien on aimait son père que lorsque de pareilles souffrances vous l'enlèvent !

Mais il faut bien que le courage prenne le dessus sur le chagrin. Mon frère a quelques espérances d'avancement à la guerre ; il sera bientôt décidé là-dessus. Dieu fasse qu'elles se réalisent ! Les miennes trouveront peut-être plus d'obstacles malgré la protection du prince qui s'est montré pour moi plein de bienveillance. Avec de la persévérance, l'intérêt qu'inspire nécessairement notre triste position finira peut-être par l'emporter.

L'épouvantable aspect de Paris dans ce moment est presque pour nous une consolation. Nous sommes ici comme en un jour de bataille, où les hommes sont décimés. Les portes des cimetières sont encombrées. Mais que sur des milliers d'êtres le fléau choisisse un père de famille aimé de tous, nécessaire à tous, voilà ce qui est cruel.

Jamais personne, vous le savez, ne rendit tant de services que lui ; je n'ai encore vu personne de ceux qui l'ont

connu apprendre sa mort sans une vive douleur. Que ne suis-je auprès de vous, mon cher oncle, vous qui l'avez connu dès les premiers jours de sa vie, pour parler de lui ensemble, pour le pleurer, pour nous aider l'un l'autre à supporter un coup que je n'aurais pas osé vous porter aussi brusquement, si je n'avais pensé que déjà vous en étiez instruit par les feuilles publiques, et qu'il ne me restait plus qu'à mêler mes larmes aux vôtres.

Je vous embrasse tendrement et suis avec respect, mon cher oncle, votre filleul et neveu.

ALFRED DE MUSSET.

J'espère que vous voudrez bien vous charger d'être mon interprète auprès d'Onésiphore, de ma cousine Odile, et de la comtesse de Musset.

M^{is} DE BEAUCHESNE.

CHRONIQUE

Le dimanche 23 octobre dernier a eu lieu à Changé près Le Mans, en présence d'une foule considérable, l'inauguration du monument élevé à la mémoire des soldats français morts pour la Patrie au combat du Tertre de Changé, le 11 janvier 1871.

Comme nous l'avons déjà dit, l'érection de ce monument, provoqué par l'initiative dévouée de notre confrère M. D. Erard, auteur des attachants *Souvenirs d'un Mobile de la Sarthe*, est due à un Comité d'anciens officiers et sous-officiers du 33^e Mobiles et de Vétérans de la Sarthe, que présidait M. le lieutenant colonel d'artillerie de réserve Robert Gasselin, et dans lequel se trouvaient, en plus de MM. Robert Gasselin et Erard, le président et trois autres membres de la Société historique du Maine.

Précédée d'un service religieux à l'église de Changé et d'une visite aux tombes militaires du cimetière, la cérémonie a été très imposante.

Le général commandant le 4^e Corps d'armée, les États-majors et les régiments de la garnison du Mans s'y sont fait représenter, et des discours patriotiques ont été successivement prononcés par M. Tual, ancien capitaine au 33^e Mobiles, par le lieutenant colonel Robert Gasselin, président du Comité, par M. Lebert, sénateur, maire de Changé, et par M. Niessen, secrétaire fondateur de la Société du *Souvenir français*.

Le Comité vient de publier en brochure l'historique complet du monument (*Le Monument du Tertre de Changé* 23 octobre 1910, Le Mans, Monnoyer, 1910, in-8 avec gravures.) On y trouvera tous les détails de cette réconfortante journée qui a laissé de très salutaires impressions.

Au mois d'octobre également, M. Cartereau, agent-voyer cantonal à Montfort-le-Rotrou, nous signalait une découverte faite par lui quelques semaines auparavant, et que nous sommes heureux de faire connaître.

A 600 mètres au S.-E. de Pont-de-Gennes, près de la ferme de Genneau, M. Cartereau a retrouvé de nombreux vestiges de constructions romaines avec fragments d'enduits peints et d'aires en ciment, des débris de tuiles à rebords, et des poteries de différents genres.

M. Cartereau ayant déjà reconnu sur le même point, pendant l'année 1909, les traces d'un atelier néolithique qui lui a fourni de nombreux outils et des armes en silex, pense se trouver en présence de l'ancien vicus de *Genida*.

Nous le remercions de son intéressante communication et nous souhaitons que ces premières découvertes l'encouragent à poursuivre les études qu'il se propose d'entreprendre sur la géographie gallo-romaine de sa région.

D'autre part, vers la même date (fin de septembre), un obligé correspondant d'occasion nous apprenait la découverte toute récente dans le jardin d'un habitant de Jublains, M. Pavart, de sept sarcophages en calcaire coquillier enfouis sous une épaisse couche de cendres : deux de ces sarcophages contenaient encore des squelettes bien conservés. Tout autour se trouvaient des débris de ferronnerie, des poteries et une médaille romaine, des fragments de ciment peint, etc.

Nous nous sommes empressé de transmettre la nouvelle à nos confrères de la *Commission archéologique de la Mayenne*, MM. Moreau et Laurain. Ils venaient d'ailleurs de l'apprendre en même temps que nous et M. Moreau s'est empressé d'aller aussitôt en contrôler l'intérêt.

Dans sa séance du 13 novembre dernier et à l'occasion d'une très intéressante étude du docteur Delaunay sur les vitrifications du camp de Péran, la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe a repris la question toujours discutée des *murs vitrifiés de Sainte-Suzanne*, que nous avons eu le regret de ne pouvoir élucider suffisamment. Grâce au concours particulièrement précieux de l'éminent ingénieur en chef des Mines du Mans, M. Leclerc, qui se propose de refaire les analyses chimiques de M. Daubrée et de contrôler les hypothèses scientifiques du général du génie Prévost, il est permis d'espérer qu'autant que possible, cette fois, on arrivera à une solution. En tout cas, la question offrant un double caractère scientifique et archéologique, la Société a nommé pour l'étudier une commission composée de MM. Leclerc, ingénieur en chef des Mines, docteur P. Delaunay, G. Fleury et Robert Triger.

C'est de même par des considérations techniques qui jusqu'ici avaient échappé à l'attention, que notre confrère, M. A. Moullé, vient d'ouvrir des aperçus tout nouveaux et des plus curieux sur ce fameux Saint-Suaire de Turin, qui, depuis dix ans, tient l'opinion catholique en suspens.

Spécialiste distingué en teintures et en tissus, M. A. Moullé s'appuie sur des indices extérieurs de l'étoffe et sur l'im-

précision du texte évangélique pour présumer que le Saint-Suaire avait été préalablement teint en pourpre, et il pense qu'on pourrait dès lors expliquer les images du linceul par cette teinture préalable de l'étoffe, que telles ou telles actions auraient nuancées lors de l'ensevelissement du Christ, de manière à former la silhouette du corps et les traits du visage en négatif.

L'indication ainsi donnée par M. Moullé n'est encore qu'une hypothèse qui demande à être contrôlée par une analyse chimique, mais c'est une hypothèse très plausible, aussi savante qu'ingénieuse, dont il convient de le féliciter dès maintenant avec M. Arthur Loth (1).

Dans ces derniers temps, la cathédrale du Mans a été très savamment étudiée, mais la grande monographie qui lui a été consacrée, trop monumentale et trop coûteuse, n'était pas à la portée de la masse du public.

Après avoir collaboré avec autant d'activité que de compétence à cet important ouvrage, M. G. Fleury, inspecteur de la Société française d'archéologie dans la Sarthe, vient de condenser dans une élégante petite brochure d'environ cent pages, illustrée d'un excellent plan en couleurs et de nombreuses gravures, tout ce qu'il importe au visiteur intelligent de savoir sur l'édifice, pour en comprendre les principales transformations et la valeur architecturale.

Cette petite brochure portative et pratique, du prix modique de 2 francs, fait partie d'une collection générale publiée sur les grands édifices de la France sous la direc-

(1) Arthur Loth, *Une nouvelle explication du Saint-Suaire de Turin*, dans *L'Univers* du 20 octobre 1910.

tion de M. E. Lefèvre-Pontalis et sous le triple patronage de l'Administration des Beaux-Arts, de la Société française d'archéologie et du Touring-Club.

Elle rendra les plus grands services au public et contribuera mieux que toutes les autres publications à faire connaître et apprécier la cathédrale du Mans.

D'origine fort ancienne, le métayage apparaît en Anjou dès les premiers siècles du Moyen-Age, et bien qu'assez peu compatible avec certaines tendances du caractère angevin, il s'y maintint jusqu'à nos jours. C'est à l'étude très complète de cette institution, au triple point de vue historique, juridique et économique, que M. Henri Ode a consacré sa thèse de doctorat en droit : *Le Colonage partiaire en Anjou*, Angers, Burdin, 1910, in-8 de 559 pages et 134 pages de pièces justificatives. Les consciencieux développements de cette étude ne nous permettent pas d'en donner ici une analyse méthodique, mais nous pouvons dire au moins, qu'en ce qui concerne la partie historique, elle abonde en renseignements et en documents qui en font un chapitre nouveau et réellement instructif de l'histoire agricole des populations angevines. Elle sera consultée avec grand profit par tous ceux qu'intéressent cette histoire, et nous sommes assuré qu'ils apprécieront autant que nous cet excellent début de M. Henri Ode.

En publiant sa récente biographie : *Un Bossuétiste Maineau*, Charles Riobé, M. l'abbé Souty a doublement droit aussi à nos encouragements et à nos sympathies. Il rend

tout à la fois hommage à Bossuet, qu'à notre sens on ne saura jamais trop admirer, et à l'un des fervents admirateurs de Bossuet, à l'un de ceux peut-être qui l'ont le mieux compris, et ce Bossuétiste de talent, de grande intelligence pouvons-nous dire, est un habitant du Mans, M. Charles Riobé, procureur de la République dans notre ville, qui, dès 1851, donnait lecture à la Société d'Agriculture, Sciences et Arts, d'une remarquable étude littéraire sur l'un des chefs-d'œuvre de Bossuet « *Ses élévations sur les Mystères* ».

Tous les Manceaux de « vieille race » ne retrouveront pas avec moins de plaisir dans les dernières pages de M. Souty des notes biographiques et de touchants souvenirs sur cette famille Riobé qui a occupé parmi eux une place si honorable par ses hautes vertus chrétiennes et son intelligence et qui aujourd'hui encore se perpétue si brillamment dans leur estime par un talent tout particulièrement digne d'une famille de Bossuétistes.

Notre confrère, M. le docteur Jouin, vient de consacrer à la commune de *Bourg-le-Roi*, un fort joli volume, grand in-4^o, de 460 pages, luxueusement édité par M. Fleury, illustré de nombreuses gravures et de plans. Dans sa préface, M. le docteur Jouin déclare modestement « qu'il n'est ni un archéologue, ni un historien, qu'il a eu seulement le désir de connaître les origines et l'évolution d'un pays qui lui est cher ». Il y aurait donc mauvaise grâce à le soumettre à cette minutieuse critique de détails qui n'épargne personne, pas même les « savants » de profession. Mais l'ensemble du livre révèle un travail et des efforts très méritoires auxquels on doit rendre justice sans réserves. Pendant sept années, M. Jouin a employé ses vacances à l'étude de son sujet ; il l'a poursuivie avec une persévérance et une ardeur infatigables, en prenant à tâche d'en augmenter

l'attrait par une rédaction soignée et des aperçus personnels sur l'évolution de la commune. Pour la première fois, il reconstitue ainsi d'une manière complète l'histoire fort intéressante de Bourg-le-Roi et lui apporte sur beaucoup de points des éléments nouveaux. Il fait surtout bien connaître, avec plans et dessins à l'appui, l'une des forteresses importantes des frontières septentrionales du Maine. En ce qui nous concerne, nous lui en savons un gré tout particulier, et nous souhaitons que les historiens du Maine aient souvent des « élèves » qui fassent aussi bien pour leurs débuts que M. le docteur Jouin.

Avec leurs *Recherches historiques sur Château-du-Loir, l'Ancien Collège et la Vie municipale au XVIII^e siècle*, MM. Barré et Bouvet, instituteurs à Château-du-Loir, nous apportent également, pour la première fois, une excellente contribution à l'histoire locale. D'une sobriété d'appréciations qui permet aux auteurs éviter bien des écueils, ce volume est avant tout un recueil de documents et de faits. La plupart sont inédits et beaucoup d'un réel intérêt pour l'étude de l'ancienne vie provinciale. Un tel travail sera d'autant mieux accueilli que l'histoire de Château-du-Loir avait été jusqu'ici trop négligée et il fera certainement honneur à MM. Barré et Bouvet. En tout cas, ils offrent dans cette publication un modèle qu'on ne saurait trop encourager les instituteurs de la Sarthe à imiter.

L'épisode de Marceau et d'Angélique des Melliers sera toujours l'un des plus dramatiques et des plus touchants de la Révolution dans le Maine.

Après bien d'autres, historiens ou romanciers, l'érudit et

si intéressant auteur de « *Vieilles maisons, vieux papiers* », M. G. Lenôtre, vient de reprendre cet épisode et de lui consacrer quatre colonnes entières dans le *Temps* du 7 décembre.

Les conclusions générales de M. Lenôtre, nous sommes heureux de le constater, ne modifient point celles de notre regretté confrère M. Chardon qui, le premier, a reconstitué l'*histoire vraie* d'Angélique des Melliers et en a révélé tous les documents essentiels. Certains détails seulement diffèrent.

C'est ainsi que M. Lenôtre attribue à l'adjudant général Savary, chef d'état-major général de Marceau, le mérite d'avoir au premier abord recueilli et sauvé M^{lle} des Melliers ; d'après lui, la jeune fille n'eut été présentée au général qu'à la halte de Chassillé. Faute de références, nous ne pouvons apprécier les motifs qui engagent M. Lenôtre à adopter exclusivement cette version de Savary, à l'encontre des assertions de la famille de Marceau et de la reconnaissance vouée à Marceau personnellement par M^{lle} des Melliers elle-même.

En tout cas, Westermann ne dut pas se trouver à Chassillé au moment de la présentation de la jeune vendéenne. En avant avec sa cavalerie légère, le terrible sabreur coucha ce soir là, 23 frimaire, sinon à Sainte-Suzanne comme nous l'avons dit d'après Savary, au moins à Loué, où Decaen prétend l'avoir rejoint.

Par contre, M. Lenôtre confirme tous les détails du séjour d'Angélique à Laval chez Perrine Leclerc, et, le premier, établit nettement que l'odieux greffier Guilbert substilisa le sauf-conduit de la pauvre enfant pour compromettre Marceau, pour l'accuser de trahison !

Écrite avec un charme incomparable et un rare talent de « mise en scène », comme tous les articles de M. Lenôtre, cette nouvelle page de notre histoire révolutionnaire si émouvante et si tragique dans sa sincérité même, sera lue

avec un vif intérêt par tous les Manceaux. Elle formera sans aucun doute l'un des chapitres les plus attrayants de la prochaine série de « *Vieilles maisons et vieux papiers* ».

A défaut d'une compétence suffisante pour donner à nos appréciations toute la portée que nous souhaiterions, c'est avec une réelle gratitude pour les services qu'elle va nous rendre à tous, que nous signalons dès aujourd'hui la récente étude de M. Lucien Bezard, ancien professeur de l'Université de Budapest, sur l'*Origine des noms de lieux habités du Maine* (Paris, Champion, 1910, in-8). Pour la première fois, en effet, M. Bezard applique à la discussion de nos étymologies mancelles la méthode vraiment scientifique des maîtres de la toponymie, tels que MM. d'Arbois de Jubainville, Longnon et Thomas. Pour la première fois, après l'essai très méritoire, mais encore incomplet de M. l'abbé Busson, il tente de préciser, en ce qui concerne l'ensemble du Maine, l'apport de chaque langue et de chaque race. Son érudition sûre et consciencieuse rectifie ainsi et détruit quantité d'interprétations erronées, trace une voie nouvelle, et ouvre bien des aperçus imprévus. Désormais indispensable à tous ceux qui s'occupent des origines du Maine, le savant ouvrage de M. Bezard leur évitera assurément bien des fantaisies étymologiques.

Il est un mérite, au moins, que la plus implacable critique ne peut contester aux Bénédictins de Solesmes, celui d'avoir contribué « en ouvriers infatigables, guidés par leur sens religieux autant que par leur goût artistique » à la restauration du Chant grégorien. À ce point de vue, ils ont

accompli, suivant les expressions récentes de Mgr l'Archevêque de Bourges, « une œuvre de foi et de science, de courage et de désintéressement... Ils ont magnifiquement servi l'Eglise. » M. l'abbé Norbert Rousseau, docteur en théologie, professeur au Séminaire du Mans, vient de mettre cette grande œuvre en pleine lumière dans un remarquable ouvrage intitulé : *L'Ecole grégorienne de Solesmes 1833-1910*, dont la publication semble particulièrement opportune en ce moment. Apologiste mais historien toujours consciencieux, M. l'abbé Rousseau, comme le dit encore avec sa haute autorité Mgr l'archevêque de Bourges, « n'oublie » jamais les droits de la vérité et il la sert très bien, en » gardant dans ce livre la modération qui sied au savant et » la charité qui convient au prêtre ». C'est le plus bel éloge » qu'on puisse lui adresser.

Plusieurs de nos confrères s'étaient émus, à bon droit, du projet de transfert, dans l'ancien séminaire Saint-Vincent du Mans, d'une partie des Archives départementales — la partie antérieure à l'an VIII — et ils nous avaient demandé de présenter leurs objections à l'enquête d'utilité publique qui a eu lieu les 1^{er}, 2 et 3 décembre à l'Hôtel de Ville.

La scission en deux parties, dans deux locaux distincts et éloignés l'un de l'autre, du service des Archives, telle qu'elle avait été proposée primitivement par un membre du Conseil général, paraissait, en effet, de nature à compliquer dans bien des cas les recherches historiques, et les dépenses du projet eussent été toujours hors de proportions avec un résultat si peu satisfaisant.

D'après les assurances que nous donne M. l'Archiviste départemental lui-même, ce projet de scission est dès maintenant abandonné. Aux termes des dernières décisions administratives, si le transfert s'effectue, il comprendra la

totalité des archives ouvertes aux travailleurs, peut-être même la totalité des archives jusqu'en 1870.

Nous prenons acte avec empressement de cette assurance qui répondra en partie aux objections de nos correspondants et qui évitera au service des archives historiques une déplorable scission contre laquelle le public eut été, à tous égards, en droit de protester.

En ce moment s'organise au Mans, pour l'année 1911, sous le patronage des Ministres de l'Agriculture, de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, du Conseil général, de la Municipalité et de la Chambre de Commerce, une *Exposition de l'Ouest de la France*, qui s'étendra tout à la fois à l'industrie, à l'agriculture, aux sciences et aux arts.

Le Président de la Société historique et archéologique du Maine a été nommé membre du Comité d'honneur et membre de la Commission spéciale des Beaux-Arts, constituée sous la présidence de M. Th. David, président de la Société des Amis des Arts.

Désireux toujours de contribuer à la bonne renommée, et, dans sa modeste sphère, à la prospérité de la ville du Mans, notre Société ne peut rester indifférente à cette exposition ; nous espérons que nos confrères voudront bien, dans la circonstance, seconder sa bonne volonté en exposant celles de leurs œuvres scientifiques ou artistiques qui pourraient faire honneur à la région.

Au moment de terminer cette chronique, nous avons le vif regret d'apprendre la mort de deux membres de notre Société : M. Durget ancien notaire, membre de la Commission

historique de la Mayenne, décédé à Laval le 16 novembre, et M. Pascal Vérité, architecte au Mans, décédé le 2 décembre.

Nous publierons dans la prochaine livraison une notice nécrologique sur M. P. Vérité, qui fut toujours un ami fidèle de cette *Revue* et qui a travaillé avec tant de talent à la renaissance de l'architecture religieuse dans notre région.

Nous apprenons, en même temps, avec une profonde émotion, l'affreux accident qui vient de causer la mort de M^{me} la comtesse Antoine de Nicolay et de son fils le comte Christian de Nicolay.

Au nom de la Société, nous nous permettons de nous associer respectueusement à ce double deuil, que partage tout le département, et d'offrir à la famille de M. le comte de Nicolay, si cruellement éprouvée et si unanimement aimée, l'hommage des bien sincères condoléances de la *Société historique et archéologique du Maine*.

R. T.

TABLE DES MATIÈRES

DU SOIXANTE-HUITIÈME VOLUME

	Pages
Essai historique sur Verdelles, par M. Édouard de Lorière.	5, 97, 234
Les Travaux de l'église de Villaines-la-Gonais, de 1542 à 1547, par M. le chanoine Louis Froger.	20
Pontvallain (suite et fin), par M. Henri Roquet.	28, 158
Les Églises du Mans, par MM. Gabriel Fleury et Robert Triger.	64, 75
Les Paroisses angevines de la Mayenne et de la Sarthe, par M. F. Uzureau.	135
Un Panneau d'albâtre au Musée archéologique du Mans, par M. John Bilson, vice-président de l'Institut Royal archéologique de Grande-Bretagne et d'Irlande.	201
Deux Fêtes mémorables à Saint-Benoît du Mans, par le R. P. dom Heurtebize. . . .	206
Bibliographie du Maine, 1909, par M. l'abbé Louis Calendini.	266
Alfred de Musset au Maine, par M. le marquis de Beauchesne.	288

CHRONIQUES ET LIVRES NOUVEAUX

Le Congrès archéologique de France au Mans, le 18 juin 1910.	90
--	----

Récompenses honorifiques décernées aux membres de la Société.	95
Nécrologies : MM. de La Beauluère et Léopold Delisle.	95
Don à la bibliothèque de la Société.	96
Ambroise de Loré et les fêtes de Jeanne d'Arc dans la Sarthe.	182
Les Manceaux et la conquête du Canada.	186
L'abbaye de Solesmes.	187
Nouvelles cartes postales illustrées.	187
Publications récentes.	188
<i>La Maison de la Jaille</i> , par le M ^{is} de Brisay.	189
<i>Le Collège de Mayenne</i> , par M. Grosse-Du- peron.	195
<i>Le Pasteur Élie Benoist d'Alençon et sa famille</i> , par M. Grosse-Dupéron.	196
<i>La Cour-du-Bois</i> , par M. l'abbé L. Calendini.	199
<i>Lallemant de Levignen et son mémoire sur la Généralité d'Alençon</i> , par M. Louis Duval.	200
Inauguration du Monument du Tertre de Changé.	306
Découvertes archéologiques près de Montfort- le-Rotrou et à Jublains.	307
Les murs vitrifiés de Sainte-Suzanne.	308
Le Saint-Suaire de Turin.	308
<i>Notice sur la cathédrale du Mans</i> , par M. G. Fleury.	309
<i>Le Colonage partiaire en Anjou</i> , par M. H. Ode.	310
<i>Un Bossuétiste manceau, M. Ch. Riobé</i> , par M. l'abbé Souty.	310
<i>Bourg-le-Roi</i> , par M. le Dr Jouin.	311
<i>Recherches historiques sur Château-du-Loir</i> , par MM. Barré et Bouvet.	312
L'épisode de Marceau et de M ^{lle} des Melliers.	312

<i>L'Origine des noms de lieux habités du Maine,</i> par M. Lucien Bezard.	314
<i>L'École grégorienne de Solesmes,</i> par M. l'abbé Norbert Rousseau.	314
Projet de transfert dans l'ancien séminaire Saint-Vincent du Mans, des archives départe- mentales de la Sarthe.	315
Exposition de l'Ouest de la France, au Mans, en 1911.	316
Nécrologie : MM. Durget et P. Vérité ; M ^{me} la comtesse de Nicolay et son fils M. le comte A.-C. de Nicolay.	316

PLANCHES ET GRAVURES

Tour de l'église de Villaines-la-Gosnais. . .	21
Plan de la cathédrale du Mans.	65
Plan de l'église de la Couture.	77
Plan de l'église du Pré.	85
La Croix-Brette à Pontvallain.	169
Sceau de Guy de Laval-Loué, 24 octobre 1435.	181
Un panneau d'albâtre anglais, au Musée ar- chéologique du Mans.	201

NOMS D'AUTEURS

MM.		MM.	
M ^{is} de Beauchesne.	189, 288	R. P. dom Heurtebize.	206
John Bilson.	201	Éd. de Loriane.	5, 197, 234
L. Calendini.	266	H. Roquet.	28, 158
G. Fleury.	64	R. Triger.	75, 90, 199, 306
L. Froger.	20	F. Uzureau.	135

Le Gérant : G. FLEURY.

MAMERS. — IMPRIMERIE FLEURY. — 1910.

The Ohio State University



3 2435 05439406 9

THE OHIO STATE UNIVERSITY BOOK DEPOSITORY



D	aisle	sect	shlf	side	pos	item	C
8	03	35	27	8	06	003	6